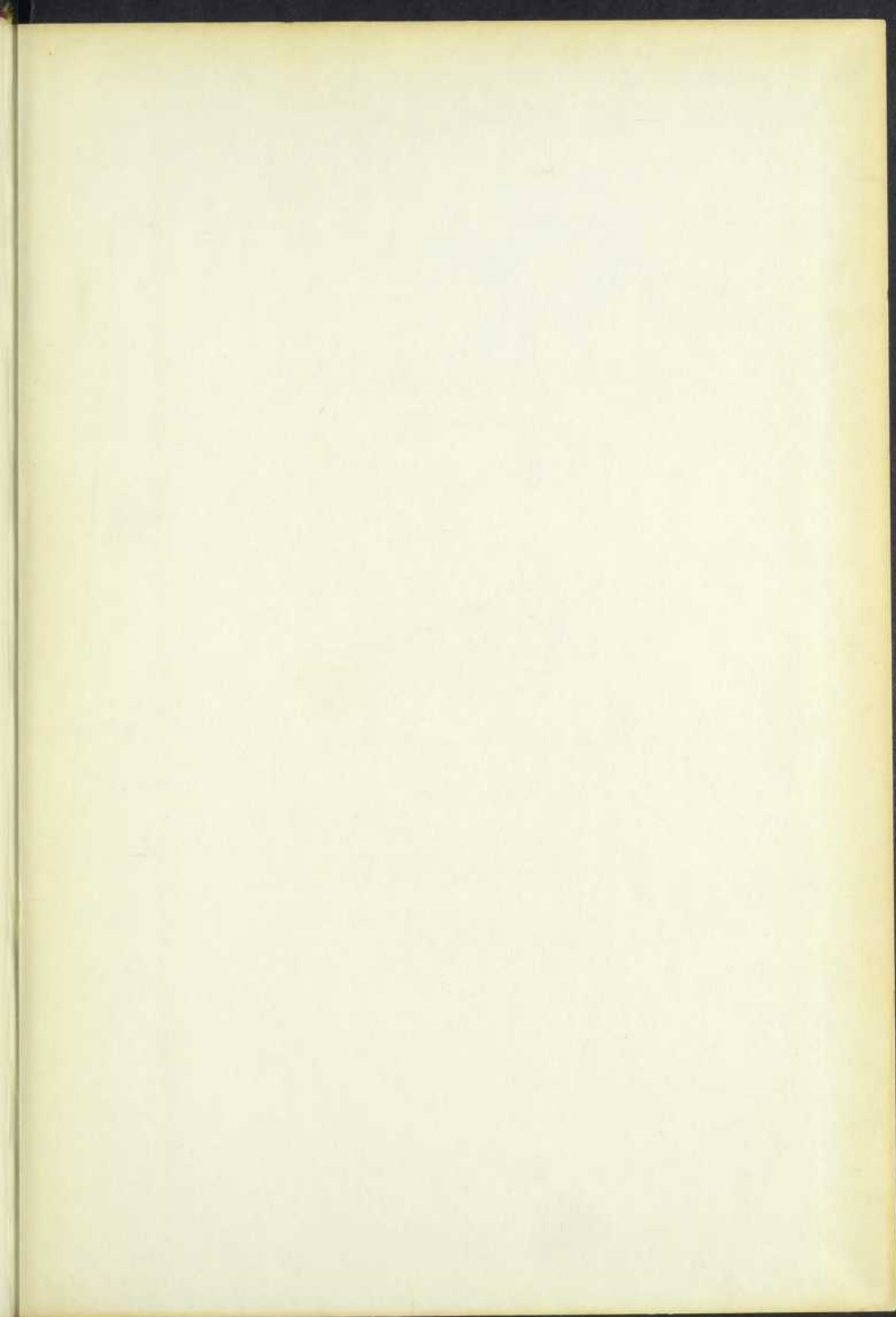




Bibliothèque Nationale du Québec



L

T

M

A

i

A

ÉCRITS DU CANADA FRANCAIS

THÉÂTRE

Jacques Brault: La Morte-saison
Jacques Ferron: Le Cœur d'une mère

NOUVELLES

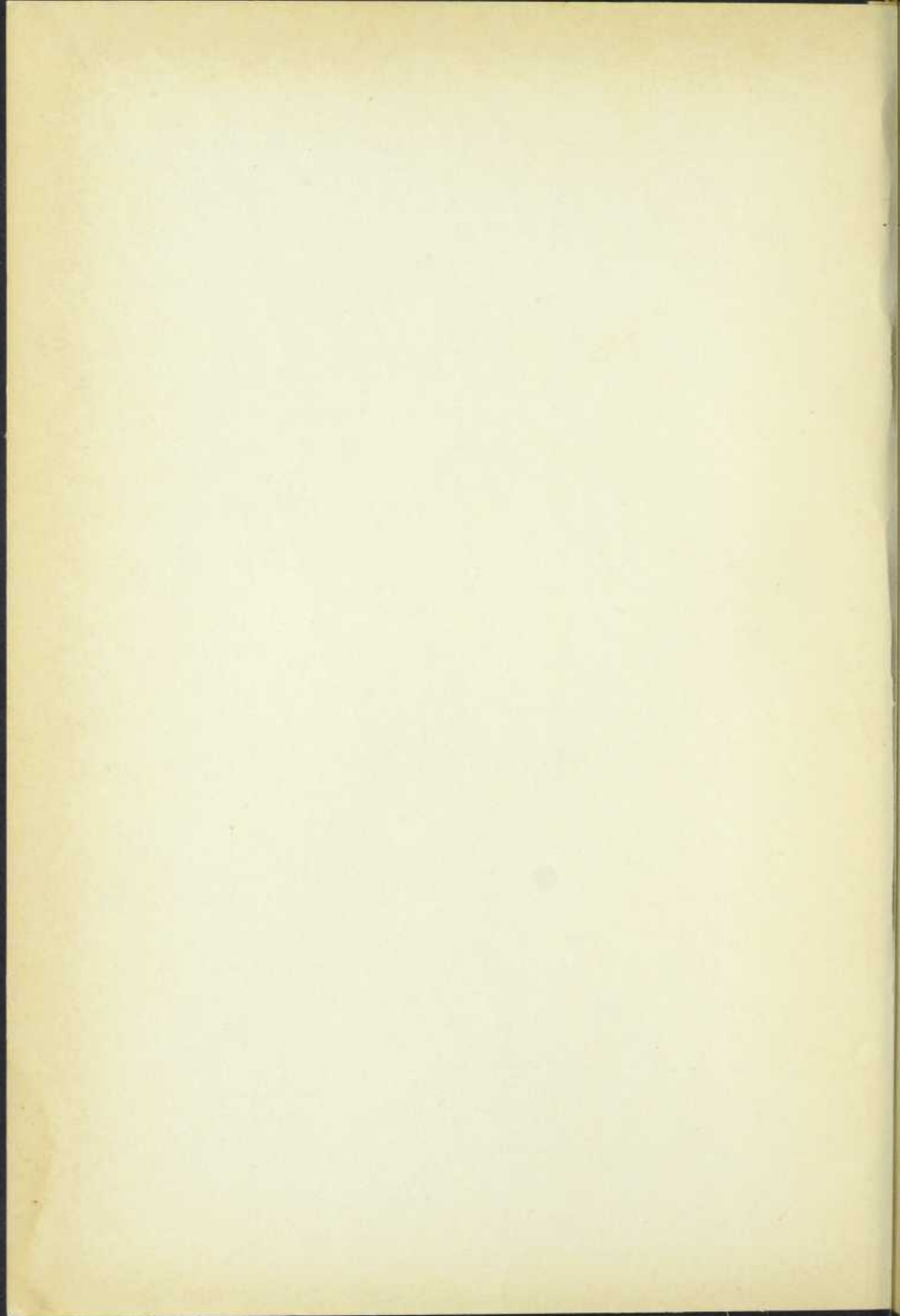
Marianne Favreau: La Femme-prétexte
Jean-Jacques Hamm: Nouvelle
Rène Carbonneau: La Dernière orbite
Roch Carrier: Contes pour mille oreilles
Madeleine Gagnon-Mahony: La Laide—Wilfrid le quêteux

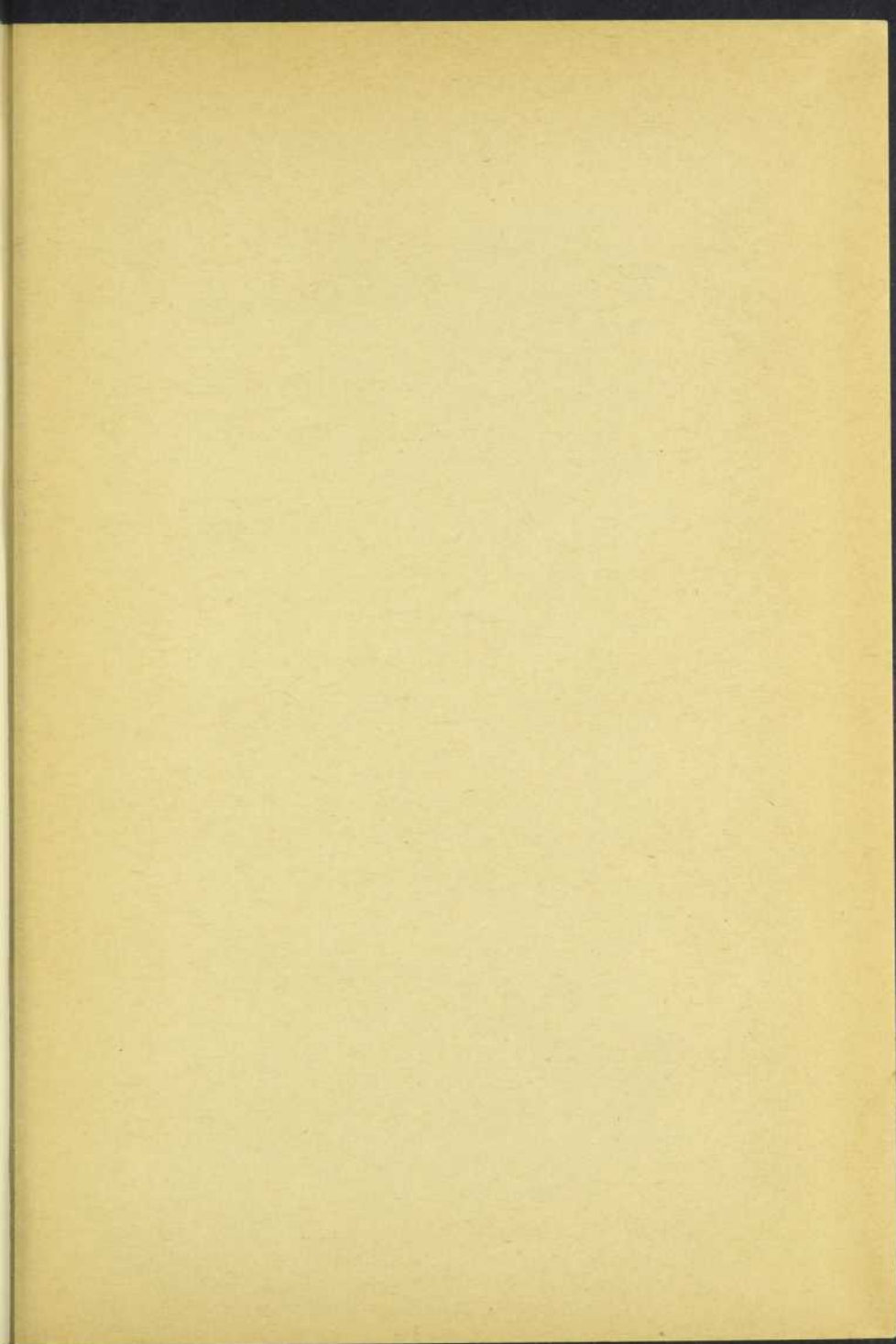
POÉSIE

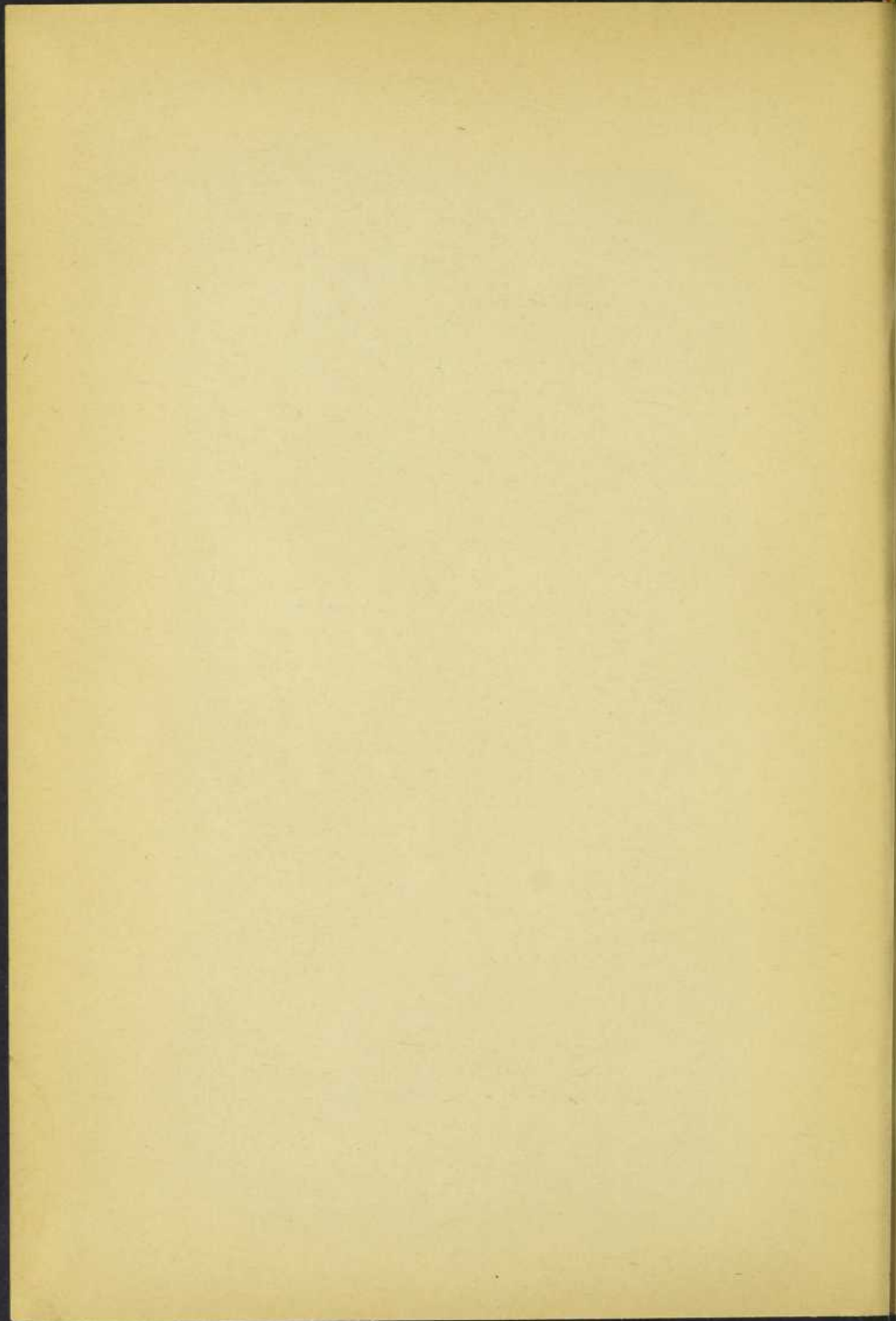
Madeleine Guimont: Poèmes

ESSAIS

Robert Elie: Saint-Denys-Garneau à dix-huit ans
Naim Kattan: L'immigrant de langue française
et son intégration à la vie canadienne







*ÉCRITS
DU CANADA
FRANCAIS*



Note de gérance

*Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de rédaction.*

Le prix de chaque volume : \$3.00.

*L'abonnement à quatre volumes : \$10.00,
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.*

Le comité de rédaction :

*Robert Élie
Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gilles Hénault
Jean Simard
Marcel Dubé*

Administrateur :

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
380 OUEST, RUE CRAIG, MONTRÉAL 128

25
*ÉCRITS
DU CANADA
FRANCAIS*

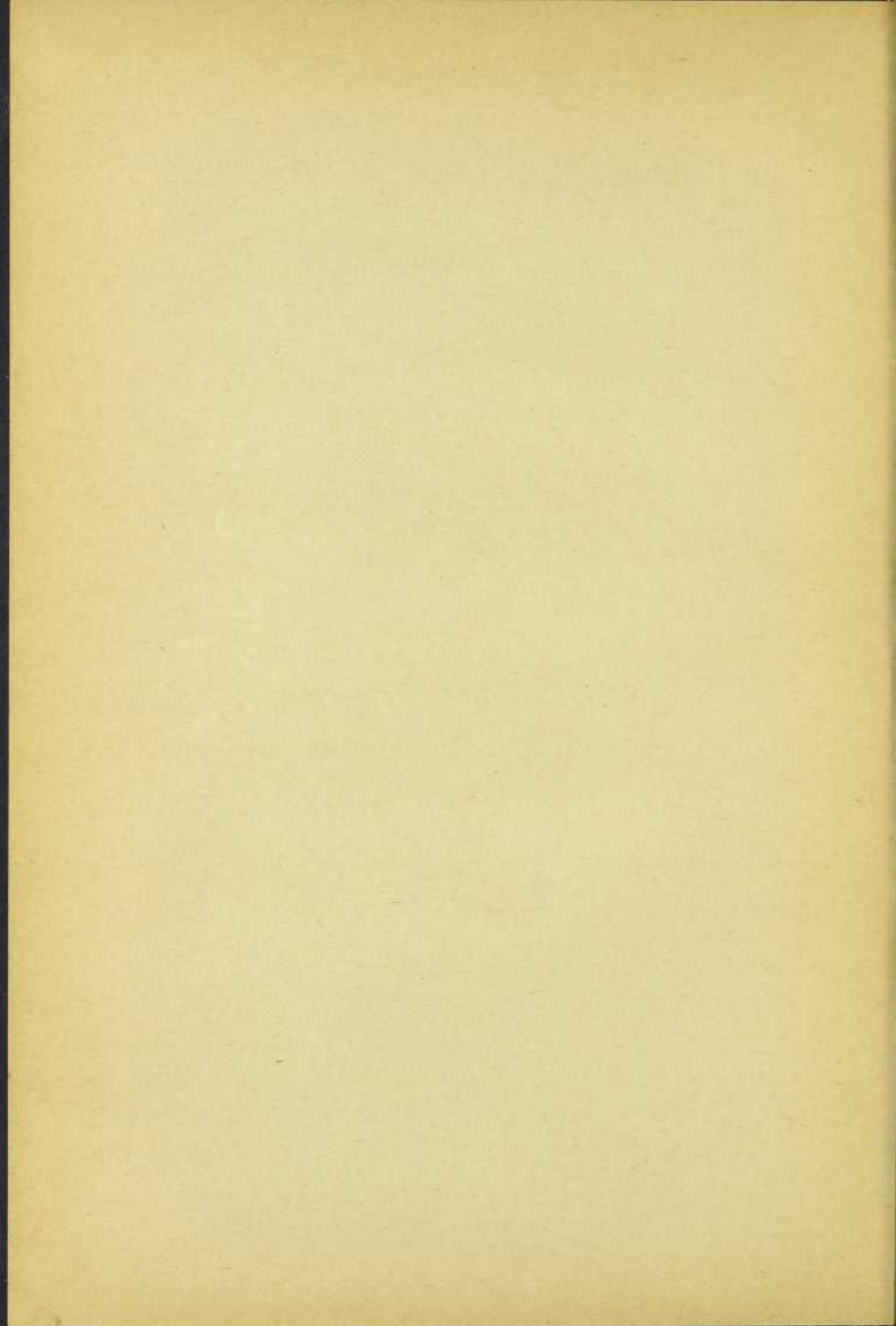
MONTREAL, 1969

Tous droits réservés, Ottawa, 1968

© *Copyright by Les Écrits du Canada français, 1968*

TABLE DES MATIÈRES

JACQUES BRAULT	
La Morte-saison (<i>Théâtre</i>)	9
MARIANNE FAVREAU	
La Femme-prétexte (<i>Nouvelle</i>)	21
MADELEINE GAGNON-MAHONY	
La Laide — Wilfrid le quêteux (<i>Nouvelles</i>)	29
JACQUES FERRON	
Le Coeur d'une mère (<i>Théâtre</i>)	57
MADELEINE GUIMONT	
Poèmes	95
JEAN-JACQUES HAMM	
(<i>Nouvelle</i>)	105
RENÉ CARBONNEAU	
La Dernière orbite (<i>Nouvelle</i>)	121
ROCH CARRIER	
Contes pour mille oreilles	135
ROBERT ÉLIE	
Saint-Denys-Garneau à dix-huit ans	161
NAÏM KATTAN	
L'immigrant de langue française et son intégration à la vie canadienne	173



JACQUES BRAULT

LA MORTE-SAISON

THÉÂTRE

JACQUES BRAULT — Né à Montréal en 1933. Professeur à l'Université de Montréal. Collaboration à divers périodiques québécois et étrangers. Membre du comité de rédaction aux revues *Liberté* et *Etudes Françaises*. Textes pour la radio et la télévision. Principales publications : *Mémoire* (Montréal, 1965, et Paris, 1968); *Miron le magnifique* (Montréal, 1966); *Alain Grandbois* (Montréal et Paris, 1968).

La Morte-Saison, téléthéâtre écrit en 1966, réalisé par Jean-Paul Fugère en 1967, a été créé à Radio-Canada le 31 mars 1968.

DISTRIBUTION

ROMÉO	Georges Groulx
JULIETTE	Gisèle Schmidt
ROMÉO JEUNE	Yves Corbeil
JULIETTE JEUNE	Francine Racette

Roméo et Juliette sont mariés. Ils n'ont pas plus de cinquante ans. Je les vois de taille moyenne, lui maigre, elle un peu grasse, tous deux défraîchis mais assez bien conservés.

Par une fenêtre que masque mal un store déglingué, on voit que c'est la nuit. La caméra explore un intérieur qui dut être beau voilà plusieurs années : une espèce de salle avec arcade et grandes draperies, prolongée par une cuisine. Une lessive sèche sur une ficelle : des bas et des sous-vêtements. Un pantalon froissé pend sur le dos d'une chaise, des magazines traînent sur le plancher, près d'une chaussure renversée. Aux murs, un miroir fendillé, un chromo, des photos où un jeune homme et une jeune femme rient, seuls au monde.

Puis la caméra se tourne vers le lit. Il est ancien, avec des montants de fer moulé. Roméo, l'oeil fixe, torse nu, est adossé à son oreiller. Juliette est allongée sous les couvertures. Une lampe de chevet brille au milieu de la tête du lit, une vieille lampe qu'on allume et qu'on éteint en tirant une chaînette métallique. Près du lit, côté fenêtre, une table où se trouvent un cendrier, un verre d'eau, une cuillère, un tube de comprimés. De l'autre côté, sur une table identique, un réveil-matin bon marché dont on entend le tic-tac.

Pendant tout ce temps : voix « off » de Roméo; il parle pour lui-même, lentement, sans un geste.

ROMÉO — Tu te souviens n'est-ce pas d'un temps qui ne passait pas
Dormir c'était lointaine mort la tienne et la mienne

[emmêlées

Ainsi donc ce fut vrai l'amour en un lit jonché de nos corps
Et maintenant morts nous avons vécu bras jambes

[et bouches démêlés

Vieille peau que l'on tire sur soi comme un drap jauni

Tu bâilles bardée de graisse moi je compte les os qui me

[sortent du corps

ROMÉO, *entre les dents* — ... à longueur de jour et de nuit collé dans ce maudit appartement.

Demi-silence. Un enfant quelque part dans l'immeuble se met à pleurer. Roméo et Juliette tendent l'oreille. Bruits de pas, de portes : on entend une voix de femme qui chantonne. Les pleurs s'apaisent.

JULIETTE — Ça vient d'à côté.

ROMÉO — Non, d'en haut.

JULIETTE, *elle le regarde, furieuse, puis elle éteint* — Couche-toi. Tâche de dormir un peu, tu seras moins maussade.

ROMÉO — Dormir... Si au moins je pouvais.

Il rallume.

JULIETTE — Qu'est-ce que tu fais encore ?

ROMÉO, *il tend la main vers le tube de somnifères.*

JULIETTE — Tu en as déjà pris un.

ROMÉO, *il avale un comprimé avec un peu d'eau.*

JULIETTE, *elle éteint.*

ROMÉO — Chienne de vie. Je me nourris aux pilules et à l'eau. Et pas moyen de dormir comme tout le monde.

JULIETTE — Tais-toi donc.

ROMÉO — Et à part ça, il faut se taire.

JULIETTE, *elle émet un grognement indistinct.*

ROMÉO, *il allume une cigarette, la considère d'un air dégoûté, l'écrase avec insistance dans un cendrier débordant de mégots et de cendre. Il rallume.*

JULIETTE, *elle se dresse subitement* — Vas-tu finir ? Tu as encore fumé. Ça empeste, cette cochonnerie-là. Et ça coûte cher.

ROMÉO — Juliette, je m'en vais. Tout de suite.

JULIETTE, *elle le considère attentivement, puis elle pouffe de rire* — T'en aller ? Ça fait des années que tu le chantes sur tous les tons. Et tu es toujours là.

ROMÉO — Oui, mais cette nuit...

JULIETTE — Ce sera comme les autres nuits. Depuis . . . depuis je ne sais plus quand. (*Une ombre passe sur son visage. Silence*) Si tu ne veux pas dormir, c'est ton affaire. Mais laisse-moi me reposer un peu.

ROMÉO — Je vais te laisser tranquille pour de bon. (*Il repousse brusquement les couvertures*) Aie !

JULIETTE, *soupir* — C'est ton dos. Va falloir que je te frictionne, mon pauvre vieux.

ROMÉO, *s'agitant malgré la douleur* — Je t'ai déjà dit de pas m'appeler ton pauvre vieux ! Aie !

JULIETTE — Chut . . . *elle cherche à l'aider.*

ROMÉO — Laisse-moi, aie ! touche-moi pas, aie !

JULIETTE — Comme tu voudras. (*Elle éteint*) Surtout, ne remue pas.

ROMÉO, *oppressé* — Je vais souffler un peu, après je m'habillerai.

JULIETTE — Tu ne pourras même pas descendre l'escalier tout seul.

ROMÉO — Je prendrai tout le temps qu'il faudra. Je me débrouillerai. Je marcherai à quatre pattes. Mais je ne reviendrai pas, ça tu peux être sûre.

JULIETTE — Ah ! fiche-moi la paix, je t'en prie, fiche-moi la paix !

ROMÉO — La paix, la sainte paix, tu vas l'avoir, oui, tu vas l'avoir, on va tous l'avoir. On finira bien par mourir bon dieu ! On aurait dû mourir quand on avait vingt ans. Ton frère Georges, tu te souviens, il voulait me battre, il disait que je m'enflais la tête, que je ne te méritais pas, que je me prenais pour un autre. On s'est marié quand même. Moi je t'aimais, et toi aussi tu m'aimais. En tout cas tu le disais . . . Ensemble on n'avait peur de rien ni de personne. Nos familles, on les a balancées. On est resté tous les deux. Seuls. J'étais fort, en santé, tu étais belle, on ne demandait rien de plus. Et puis le temps a passé. On est devenu ce qu'on est : pas beaux à voir, hein ma vieille carcasse ? Qu'est-ce que je fais ici, moi, dans ton lit ? A côté d'une femme que j'ai connue, paraît-il, que je serais bien en peine de reconnaître. Tout ce qui t'intéresse, c'est dormir et manger. Tu n'as jamais voulu avoir d'enfant. A cause de ta ligne. Eh bien ! regarde-la, ta ligne, aujourd'hui ! Si je n'étais pas tombé

malade . . . je l'aurais laissée là, la Juliette de mes rêves. C'est jaune, ça jacasse à propos de tout et de rien, ça fait pas le ménage, c'est triste comme un fond de cour ça compte les cigarettes que je fume et par-dessus le marché ça couche dans mon lit. Il y a de quoi être écoeuré. Je me rappelle notre première sortie. Ah ! qu'ils s'aimaient ces deux-là. Roméo par-ci, Juliette par-là, ils n'en finissaient plus de se manger des yeux et de s'emplir la bouche de leur nom. Moi, j'ai cru que ça nous arrivait à nous aussi. Pourquoi pas ? Mais toi, tu faisais semblant, tu n'as pas cessé de faire semblant. Tout ce que tu voulais, c'était sortir de ta famille, au bras d'un bon grand naïf qui prendrait soin de toi et qui ne t'épuiserait pas à faire l'amour. Faire l'amour . . . ah mes aïeux ! Si j'écrivais mes mémoires, le chapitre sur l'amour, il ne serait pas long. Un petit peu de gymnastique dans le noir, et : tu as fini ? bon, merci, mon lapin, demain faut se lever de bonne heure. Et tu ronfles déjà. Devoir accompli. Bon dieu ! La vraie recette pour vivre longtemps. Tu n'écoutes pas. Tu dors. En attendant d'aller manger. Tu vas avoir une belle surprise. Parce que moi, Juliette de mes amours, je sacre le camp. *(Il repousse les couvertures, laisse pendre ses jambes hors du lit, va pour se dresser et s'écroule le long du lit avec un bruit sourd)* Aie !

JULIETTE, *elle rallume. Son visage est barbouillé de larmes et de sueur; yeux hagards; souffle court; elle parle d'une voix basse et rauque. Elle s'allonge en travers du lit, regarde.* Tu t'es fait mal ?

ROMÉO, *mine douloureuse, étonnée.*

JULIETTE, *un rictus tord sa bouche* — C'est toi qui n'as jamais voulu d'enfant, tu disais que ça détourne la femme de son mari, que ça nous séparerait, qu'on finirait par se perdre de vue. Et maintenant . . . Je ne t'ai pas aimé, moi ? J'ai fait semblant ? J'avais hâte d'aller dormir ? Tu ne comprendras jamais rien. Je cherchais à te retrouver ailleurs, quand tu étais vrai, comme au premier jour . . . avant la première nuit . . . Tu m'avais promis la lune, les étoiles et le reste, je te croyais, je te suivais les yeux fermés, je serais allée en enfer avec toi. Tous les soirs je mouillais mes seins avec du lait, pour qu'ils soient plus doux. Je me lavais, je me frottais, je me poudrais, je n'avais pas fini que tu venais comme une bête, tu me traînais au lit, tu me forçais, tu me prenais, tu mordais, j'avais mal, j'étais perdue, je n'avais pas encore eu le temps de crier, ouf tu te retournais

sans dire merci. Si tu voyais ce que tu es devenu . . . Un pauvre type qui n'a rien réussi, ça se laisse vivre, et ça se plaint, ça exige. A l'entendre, il faudrait refaire le monde à son goût. Petite misère. C'est médiocre, ça a peur de son ombre, c'est malade et crotté, ça se tient à peine debout. Non, mais regardez ! Un homme, ça ? Ha Ha ! Une punaise tombée de mes draps. Et ça s'appelle Roméo ! Tiens ! *(Elle lui lance un oreiller à la figure)* Et tu peux rester là, ça me fera une descente de lit. *(Elle pleure toujours, rageusement)*

ROMÉO, *pendant tout ce temps, il est demeuré tête baissée. L'oreiller est tombé sur son cou. Il y appuie la tête au moment où Juliette s'apprête à regagner sa place au lit. Il pleure, sans bruit, et c'est dans un murmure qu'il parle)* Juliette . . .

JULIETTE, *elle suspend son geste.*

ROMÉO — Juliette, pardonne-moi.

JULIETTE — Va au diable.

ROMÉO, *avec colère* — Salope, vieille salope, tu vas me le payer ! *(Il cherche à se redresser, une main agrippant le bord du matelas)*

JULIETTE, *elle tente de lui faire lâcher prise* — Non ! Tu es parti, tu es parti !

ROMÉO — Tu ne perds rien pour attendre.

JULIETTE — Je n'attends plus rien. Je n'attends plus personne. Tu es parti.

Soudain, un enfant, quelque part dans l'immeuble, se met à pleurer avec des cris stridents. Bruits vagues, une voix d'homme proteste, quelques coups sourds frappés contre la cloison ou au plafond. Roméo et Juliette se figent, un moment, la main sur la main, se regardant comme s'ils ne se voyaient pas.

JULIETTE, *tout bas* — Ça vient d'en haut.

ROMÉO, *même jeu* — Non, ça vient d'à côté.

JULIETTE — Tu as tort. Ça vient d'en haut.

ROMÉO — J'ai raison. Ça vient d'à côté.

JULIETTE — On ne sera jamais d'accord.

ROMÉO — Non, jamais.

Ils se regardent longuement. Un sourire, un peu navré naît sur leurs lèvres. La main de Juliette est demeurée comme oubliée sur la main de Roméo. Mais les deux mains ne sont plus crispées comme tout à l'heure.

JULIETTE, regardant vers la fenêtre — La nuit achève.

ROMÉO, regardant Juliette — Nous aussi.

JULIETTE, regardant toujours la fenêtre. Sa main caresse presque insensiblement la main de Roméo — Je me sens si bien tout à coup. Pourquoi qu'on ne resterait pas toujours ainsi ?

ROMÉO, sa main répond timidement à la caresse de Juliette — Chaque nuit, je me réveille juste avant le jour. Il n'y a pas de bruit. Je t'écoute dormir. J'essaye d'imaginer qu'on n'a pas vieilli. On va se retrouver, on va s'aimer... (*Son air heureux s'efface*) Juliette, Juliette, où est-ce qu'ils sont passés, nos vingt ans ?

JULIETTE, elle se raidit. Puis elle retire, sans hâte, sa main. Elle fait mine de s'allonger — Viens te coucher.

ROMÉO — Non, reste, reste comme tu es, ne bouge pas. Tu te souviens, notre première sortie, au théâtre, on se serrait l'un contre l'autre, on était comme sur la scène, Roméo et Juliette.

JULIETTE — Oui, je n'ai jamais oublié. Mais...

ROMÉO — Chut... Tu es à ton balcon...

JULIETTE — Non, Roméo, non, ce n'est plus possible, c'est de la folie.

ROMÉO — Tu es à ton balcon. Une clarté vient de la chambre derrière toi. C'était bien comme ça ? Moi, je suis au jardin, dans l'ombre. Je t'ai appelée, tu es venue. On va se dire qu'on n'a plus peur, qu'on va s'aimer. Demain, il sera trop tard.

Il fait un geste qui signifie : « A toi de parler, je t'écoute. »

JULIETTE — Roméo... Ah ! je ne trouve plus les mots, pourtant je savais toute la scène par cœur.

ROMÉO — Peu important les mots justes, fais comme moi, je les invente à moitié.

JULIETTE — C'est vrai ?

ROMÉO — Oui, c'est vrai, oui. Ferme les yeux.

JULIETTE, elle ferme les yeux — Attends. (*Elle cherche*) Viens nuit...

ROMÉO, *lui aussi ferme les yeux* — Viens nuit qui accomplis les amours . . .

JULIETTE — Viens, nuit, viens, Roméo, viens, le jour dans la nuit.

Tu es étendu sur les ailes de la nuit

Et plus blanc que neige nouvelle sur le dos noir du corbeau.

Viens, gentille nuit, nuit aimante à l'oeil sombre.

ROMÉO — Et que la mort dévoreuse d'amour fasse comme elle veut.

JULIETTE — O mon unique amour, né de ma seule haine,

Inconnu vu trop tôt, et reconnu trop tard.

ROMÉO — Plus noire, toujours plus noire, notre désolation.

JULIETTE — Crois-tu, crois-tu que jamais nous nous reverrons ?

ROMÉO — Voici que la mort a prise sur toi,

Et moi je ne t'ai pas conquise.

JULIETTE — Son masque couvre mon visage.

ROMÉO — J'effeuillerai ton visage, le jour verra l'éclat de tes joues,

J'ébrancherai ton corps jusqu'au bois tendre, mon amour.

JULIETTE, *elle enchaîne* — Qui trébuche dans mon secret ? . . .

(Elle s'arrête et, ouvrant les yeux, elle regarde la fenêtre. Elle porte

la main à sa bouche. Au milieu de la réplique, elle ramène son regard

vers Roméo) L'aube se lève. Roméo, on est fous. Et moi je n'ai

pas encore dormi. Tu n'aurais pas dû . . . tu n'aurais pas dû. Comment

est-ce que je vais aller travailler maintenant ? Et puis ne reste

pas là par terre.

ROMÉO, *yeux ouverts* — Continuer comme avant, c'est ça que tu veux ?

JULIETTE — On va se refaire une vie toute propre, je vais te soigner, tu pourras fumer autant que tu voudras.

ROMÉO — Ce n'est plus possible, tu le sais bien.

JULIETTE — Ne reste pas là, je ne peux plus te voir comme ça.

ROMÉO — Encore les discussions, après ça les disputes, les cris,

le silence, on s'évite, on a honte là en travers de la gorge. On va

retourner dans notre crasse ? Mais regarde-nous bon dieu ! Est-ce

qu'on mérite de vivre ?

JULIETTE — Roméo, je t'en prie.

ROMÉO, *avec une légère grimace de douleur, il porte sa main droite*

à la base du cou; il a l'air de dire : « J'ai mal, j'ai mal. »

JULIETTE — Laisse-moi t'aider à remonter.

ROMÉO — Non, plus jamais comme avant, plus jamais.

JULIETTE — Pourquoi, pourquoi est-ce qu'on est revenus en arrière ? On avait perdu la tête. Pourquoi s'obstiner ? Demain tout sera normal.

ROMÉO — Normal ?

Il prend le tube de somnifères.

JULIETTE — Qu'est-ce que tu fais ?

ROMÉO, *il essaye d'atteindre le verre d'eau.*

JULIETTE, *sa main se crispe sur la main de Roméo* — Roméo . . .

ROMÉO — Donne-moi le verre, veux-tu ?

JULIETTE, *elle lui tend le verre.*

ROMÉO, *il verse le contenu du tube dans le verre et avec la cuillère il agite les comprimés qui se désagrègent rapidement; il offre le verre à Juliette.*

JULIETTE, *elle a un mouvement de recul.*

ROMÉO, *il ramène le verre à lui en regardant Juliette* — Moi, de toute façon, je vais partir. (*Demi-silence*) J'aimerais bien t'emmener.

JULIETTE, *comme fascinée* — Où est-ce qu'on ira ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

ROMÉO — On verra bien.

Il va pour boire.

JULIETTE, *elle se penche en avant et tend la main.*

ROMÉO, *lui offrant le verre* — Ne bois pas tout.

JULIETTE, *elle boit la moitié du verre, yeux fermés. Elle remet le verre à Roméo qui le vide d'un trait.*

ROMÉO, *il abandonne le verre sur le plancher; le verre roule et tinte contre la cuillère.*

JULIETTE, *hésitante* — Viens maintenant, viens.

ROMÉO, *il se lève sans trop de peine et remonte au lit.*

A ce moment, la caméra se détourne, son regard erre un peu à l'aventure. Elle s'approche de la fenêtre; le soleil est sur le point de paraître. La caméra fait face au mur, elle s'approche de trois petites photographies : Roméo et Juliette quand ils étaient jeunes. Les voix qui parviennent

du lit vont en s'affaiblissant. A la toute fin, avant le silence définitif, on a peine à distinguer la voix de l'homme de celle de la femme.

JULIETTE — Le jour commence de se lever. Viens plus près.

ROMÉO — Nous allons dormir ensemble, l'un dans l'autre.

JULIETTE — Ensemble. Aime-moi.

ROMÉO — Je bois à tes yeux.

JULIETTE — Les larmes de la terre. Aime-moi.

ROMÉO — A tes lèvres.

JULIETTE — L'eau du silence. Aime-moi.

ROMÉO — A tes seins, à ton ventre, ô ma nuit.

JULIETTE — Roméo, plus près, Roméo !

ROMÉO — Viens, suis-moi, ne te retourne pas.

JULIETTE — Ensemble. Ne me quitte pas.

ROMÉO — Jusqu'à la fin du monde.

JULIETTE — J'ai vingt ans, Roméo, et vierge de mémoire, je rougis à te regarder de si près.

ROMÉO — Je suis le sommeil qui se couche sur ta poitrine.

Oh ! mon amour, ma mort, mon amour . . .

JULIETTE — Ma mort . . .

ROMÉO — Mon amour . . .

Pendant quelques secondes, les voix s'entremêlent, répétant « mort . . . amour . . . », les voix baissent, se taisent après un dernier « mort . . . amour . . . »

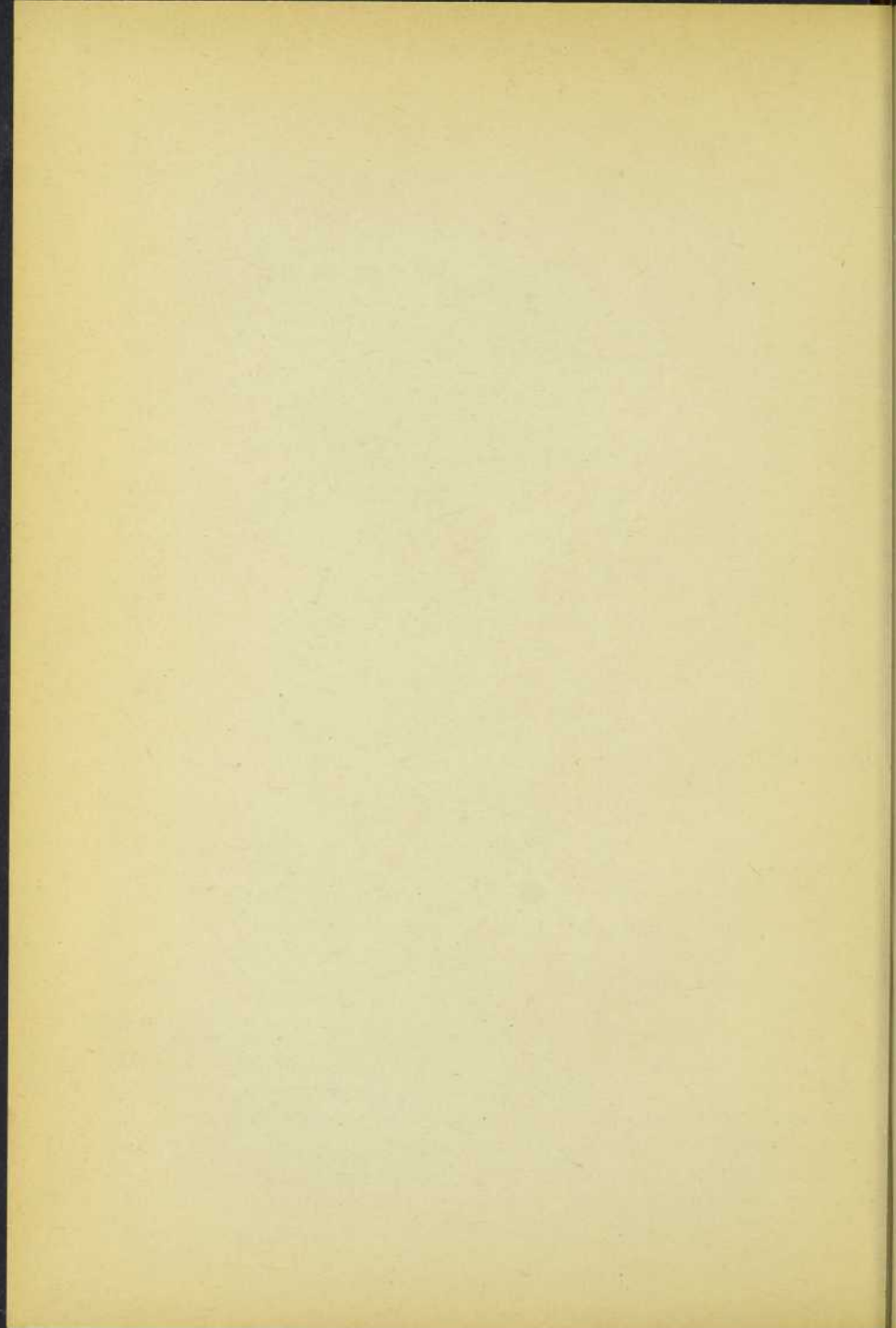
Silence.

Peu après le moment du silence définitif, une vive lumière, venant de la fenêtre, éclabousse les murs, inonde la chambre. Musique. La caméra commence une danse lente autour du lit, s'en approche, s'en éloigne, s'en approche à nouveau. Roméo et Juliette, baignés de soleil, dorment, emmêlés et paisibles. Ils ont vingt ans.

MARIANNE FAVREAU

LA FEMME-PRÉTEXTE

NOUVELLE



Je n'ai jamais eu d'avenir.

Et pourtant, chacun de mes gestes, chaque événement de ma vie, je les réservais pour plus tard. Sur le moment, je ne ressentais rien, j'étais absente : il y aurait une période de revision. Une autre vie, plus paisible, plus calme, où je pourrais savourer à loisir ce présent qui m'échappait. Les lieux où je me trouvais, les paysages, les gens, je ne les voyais que d'un oeil distrait, comme une première lecture qui serait suivie d'une longue méditation.

Enfin, j'ai fini par comprendre que ce présent que je laissais filer entre mes doigts n'aurait jamais son double dans l'avenir. Les lieux que j'avais aimés fille, jeune femme je ne les retrouvais plus. Les gens que je n'avais su aimer jeune fille, ils ne seraient plus à mes côtés venu l'âge mûr. Je perdais donc sur deux plans.

Et puis, il y eut ce noeud dans ma gorge, cette petite boule qui me chatouille et qui bientôt mettra un terme à tout. Cette petite chose comme un fruit trop amer qui ne se laisse pas avaler, cette petite boule me coupe toute retraite pour demain. Dans six mois, dans un an tout au plus, on parlera de moi au passé. « Elle avait bien maigri ces derniers temps. Tu crois qu'elle savait ? » ... « Elle toujours si lucide, si froide devant les faits, comment a-t-elle pris cela ? »

Je cesserai bientôt, très bientôt, d'être un sujet de conversation. De temps à autre, on parlera de moi incidemment : « Tu te souviens de Clara, tu sais bien de qui je parle ? ... » J'imagine que mon oraison funèbre se résumera à très peu. Qui me connaît ? Mais je ne suis pas triste pour autant. Comment pourrait-on s'attarder à ceux qui ont laissé filer leur vie sans la retenir, qui ont permis que s'installe en leur gorge une petite boule de mort. Ceux qui n'ont pas su aimer.

Tout m'était provisoire. La vraie vie, la vraie réalité était ailleurs. J'en suis encore à chercher où. Peut-être suis-je plus malade qu'on ne le dit. Peut-être y a-t-il en moi une faculté atrophiée quelque part entre l'intelligence et le coeur. A l'enquête, les spécialistes ont prononcé des mots bien savants quant à mon âme. Il y a dix ans, je me serais passionnée. Aujourd'hui, c'est comme s'ils parlaient d'une autre. Ils ont mesuré, analysé, projeté devant le juge l'image d'une femme qui pourrait me ressembler mais qui n'est pas moi. Où suis-je donc ?

Ils ont employé, je me souviens, le terme « déclassée ». Je l'ai toujours été. Comme une erreur de naissance. Comment fait-on, quand on est femme, pour n'être pas déclassée ? On ne choisit pas sa famille, on ne choisit pas son mari. On ne choisit pas la médiocrité : elle nous est donnée avec le sexe. Quand rien n'est à notre mesure, quand on a l'impression d'être un géant dans un monde de liliputiens, faut-il écraser les petits ou s'en accommoder ? Et si l'on a, un jour, un geste à sa taille, à sa mesure, faut-il s'étonner qu'il renverse un petit univers de carton-pâte ?

Déclassée. Dépossédée d'elle-même. Mariée. Malgré tout, la femme mariée garde en elle toute une réserve de vie que l'autre ne connaîtra jamais, ne prendra jamais. Les hommes, même les plus ténébreux, sont comme une eau claire. On en a vite exploré le fond. Tandis que les femmes, même les plus limpides, cachent des remous et des écueils que les maris préfèrent ne pas explorer. Passive et sommeillante, j'avais des réserves d'audace; désinvolte et volage, je possédait une irréductible fermeté. S'en doutait-il seulement ?

* * *

Du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais aimé ma mère. Non que je la détestasse, mais il y avait là encore une absence. Une absence que je comblerais le temps venu. Mais le temps a passé... Qu'y avait-il donc de si important dans ma vie qui m'aveuglait sur les autres, qui m'empêchait de les voir, de les entendre, de les aimer ? Déjà, si jeune, qu'est-ce qui me détournait de son visage aimable, lisse, en écoute devant le mien ? Étais-je déjà si préoccupée de ma propre vie, de mon propre visage, de mon âme ? Pourquoi cette remise à plus tard, ce plus tard qui n'arrive jamais ?

C'est stupide. Je me surprends à penser à moi au passé... Il est vrai qu'ici on me laisse le loisir d'être moi-même. Je ne suis qu'un numéro entre d'autres, ni plus dangereux, ni plus pathétique. Et ce que j'ai fait, que de femmes y rêvent sans arriver à le réaliser !

Pourtant, me voilà, jouant de la machine à écrire, enfin seule avec moi-même, enfin présente. Ma chambre aux murs blancs, aux draps blancs, ma chambre à des barreaux. Je ne suis pas à l'hôpital, je ne suis pas en prison. Mais dans une institution qui tient à la fois des deux. Trop malade pour la prison. Trop criminelle pour l'hôpital. C'est ici que j'attends mon avenir. Cet étrange avenir qui fermera la porte au présent.

Grâce à des complicités de toutes sortes, l'affaire n'a pas été ébruitée. « Votre fille n'aura pas à souffrir de votre conduite », a décrété le haut personnage qui détenait dans sa tête le sort de sa propre tête. « Il s'est montré indulgent, me répète-t-on, à cause de votre état. » Quel état ? Une morte dans la vie ? Une morte en sursis ? Qui ne l'est ?

« Absence complète d'inhibition » ont déclaré les spécialistes. « Amoralisme parfait. » Je devrais lire leur rapport, j'en apprendrais davantage sur moi. Pourtant, que disent-ils que je ne sache déjà ?

J'ai huit ans et j'étudie le piano... les longs interrogatoires du professeur qui s'intéresse plus à ma tête croche qu'à mes doigts lourds. Le grand inquisiteur et son état-major dans la salle de musique. On se délecte de mon intransigeance, de ma froideur, de ma désinvolture avec des mines pudiquement effarées. On voudrait faire vibrer en moi certaines cordes, celle de la reconnaissance, par exemple, qui m'a toujours manquée.

Et quand eut lieu ce... procès (ce n'en était pas un, une enquête tout au plus) on a encore parlé de reconnaissance, à mon mari cette fois. Et pourquoi ? Il m'a prise pour femme c'était son plaisir, sa façon d'aimer, pourquoi lui en devoir de la reconnaissance ? Pourquoi le laisser piétiner mon âme, ma vie ? C'est plutôt lui qui devrait m'être reconnaissant. Après un aussi long mariage, il ne voyait pas encore à quel point je lui étais supérieure, étrangère. C'est peut-être uniquement pour qu'il s'aperçoive de ma force que j'ai fait cela... Bien sûr, c'est stupide. Mais je ne regrette rien, sinon de n'avoir pas mieux choisi mes moyens.

C'était à peine hier. Le soleil, depuis quelques jours, baissait rapidement derrière les peupliers et une grande tache d'ombre s'étendait devant la maison. A l'heure du souper, il fallait allumer les lampes. Je voyais arriver l'automne avec appréhension, comme toujours. Je me voyais prisonnière de ce rustaud qui demanderait un peu plus de nourriture, un peu plus d'amour, un peu plus de temps. Alors que ma vie était comptée. Alors que je n'avais plus, pour m'intéresser vraiment à moi, que quelques mois. Et il le savait !

Ce jour-là, il avait décidé de poser les fenêtres doubles, préliminaires à l'hiver, au froid, à l'obscurité. Les fenêtres qu'on n'ouvre plus. Les bruits de la vie qui n'arrivent plus jusqu'à nous. L'univers ouaté, assourdi où l'on enferme les femmes à l'automne. Et lui qui se croyait toujours svelte, élégant et sportif ! Lui qui grimpeait sur

l'allège avec les lourdes fenêtres, et qui lavait les vitres avec des gestes de funambule. Qui se croyait fort, et habile, et invulnérable ! Et moi, son public, je devais sourire, approuver, encourager.

Quand il m'a demandé un chiffon propre, je me suis levée de la chaise longue où j'applaudissais, je me suis levée sachant déjà ce qui allait arriver. J'ai pris le chiffon, l'ai replié avec soin ; j'ai compté les pas qui me menaient à la fenêtre où, debout, il se tenait à peine au chambranle. Huit. Il m'a fallu huit pas, huit secondes interminables. Et le geste s'est fait presque malgré moi. J'ai présenté le chiffon d'une main et, de l'autre, j'ai poussé son pied. Ouf ! La fenêtre était libérée. Partie cette ombre chinoise qui funambulait devant moi. Partie cette ombre sur ma vie. Sans un cri.

Je me suis penchée ! le chiffon blanc voletait tout doucement en direction de son corps aplati dans le jardin. Deux étages en chute libre ! « Avec sa cervelle d'oiseau, il aurait dû voler ! » Voilà tout ce que j'ai pensé.

La police, les prêtres, les voisins, l'ambulance, tout cela s'agitait en petit à l'ombre des grands peupliers. Et puis, on a sonné. « Si je disais la vérité », ai-je songé un moment. Mais à quoi bon ?

On avait des visages de circonstances, des voix d'outre-tombe ; j'avais mes yeux de malade, ma robe de chambre de veuve. « Madame, malgré tout votre mari s'en tirera. » Je ne feignais plus : je mourais de dégoût. On me racontait sa chute, on examinait la fenêtre, on parlait d'imprudences, de miracle. « Madame, votre mari s'en tirera. Grâce aux massifs de lilas où il a atterri. » Je n'avais pas pensé au miracle des lilas. C'est donc à recommencer ?

Ma terreur paraissait douleur. J'étais clouée dans ma chaise longue, aussi enracinée, aussi prisonnière de mon geste que de ma vie. « Bien sûr, dans votre état, vous ne pouvez venir à l'hôpital. Nous vous tiendrons au courant. »

Avait-il senti ma main sur sa cheville ? ... Dans un bosquet de lilas. Quelle dérision ! Se souviendrait-il ?

Quand tout ce monde m'eut consolée, apaisée, promis son aide, je me retrouvai seule. Une touffe de fleurs achevait de moisir sur la table de la salle à manger. Je les jetai par la fenêtre, par sa fenêtre, parce qu'elles me faisait penser aux lilas maudits. Pourtant, à cette époque, les massifs n'ont plus ni fleurs, ni feuilles. Un miracle ! J'aurais bien voulu m'y jeter aussi, par la fenêtre. Mais à quoi bon si c'est pour atterrir dans les lilas étêtés du jardin.

Quand il eut repris ses esprits, il parla. Bien sûr, il avait senti ma main à sa cheville. Bien sûr, il savait que je l'avais basculé de la fenêtre du deuxième étage. Non, il ne s'expliquerait pas mon geste. Peut-être la peur de ma mort imminente ? Une espèce de jalousie de malade ? Vraiment, il fut magnanime et sordide, mon mari.

De nouveau les policiers, l'ambulance, les voisins. Pour moi, cette fois. Pour m'éloigner du domicile conjugal que je contamine. Puis, la confrontation. Lui dans ses bandelettes, ficelé comme un pharaon, immobile, l'oeil inquisiteur. Moi emmitouflée, feignant une faiblesse plus grande que réelle. Et l'autre, le juge, paternel et méfiant tout à la fois. « Devoir pénible... vérifier les dires de Monsieur qui prétend que... Comment ? Vous sa femme !... Mais une accusation de tentative de meurtre peut peser sur vous... »

Qu'elle pèse, qu'elle pèse. Ne pèsera jamais tant que la petite boule au fond de ma gorge... Piètre meurtrière je suis, dont la victime respire, dont le meurtre s'est résorbé dans un buisson de lilas. Pourquoi ? Comment ?

Il a fallu expliquer. Un peu.

Je me suis mise à raconter la femme que je serais, que je voulais être, l'obstacle que m'était ce mari trop sûr, trop possessif, trop mesquin. Une ombre sur ma vie. Et je mourrais avant lui ! Le fruit trop amer de ma gorge ne me laisse pas beaucoup de répit. Toute ma vie n'aura été qu'un prétexte. Une femme-prétexte.

Oui, Monsieur le Juge, je veux enfin me prendre en main, me prendre par la main, me saisir à pleine main ! Je me suis laissé filer comme une maille dans un bas de nylon. Vous ne savez pas ce que c'est que de remmailler sa vie. Je commence à peine. Un travail de patience. A la lumière des lampes électriques. Derrière les doubles-fenêtres à demi-blanchies de neige. Dans le silence de la morte-saison.

Oui, Monsieur le Juge, j'ai une âme semblable à votre âme et des livres qui me parlent des âmes. Et un grand projet de tapisserie (je n'ose dire roman : tapisserie fait plus féminin). Je ne veux pas mourir avant de l'avoir terminé. Mais comment s'intéresser aux âmes, (le roman, la tapisserie, les âmes, c'est la même chose, non) mais comment s'intéresser aux âmes quand il faut cuire des carottes, promener la vadrouille, faire la conversation en pensant à l'avenir qui rétrécit. Comme un tricot dans l'eau, qui rétrécit, rétrécit...

Voyez-vous, Monsieur le Juge, les âmes c'est comme un tricot dans l'eau. Quand on n'y prend garde, ça rétrécit, rétrécit. Ça finit par n'être plus qu'une toute petite boule de laine au fond de la gorge.

Comprenez-moi, je voulais m'occuper un peu de moi, être logée, nourrie à ne rien faire d'autre que jouer de la machine à écrire, que jouer des méninges et de la machine à souvenirs. Vivre ce qu'il m'a volé. Ce que je me suis volé moi-même.

« Et votre fille ? » Celle-là, je ne sais pas. Mon arc-en-ciel ! Ma violette, ma capucine, ma garance. Toi qui me fais des nuits blanches, des colères noires, des peurs bleus, des cheveux gris. Que deviendras-tu ? Je n'ai plus de temps pour toi. A peine un peu de temps pour moi. Ne mise jamais sur l'avenir. Il se peut que, comme moi, tu n'en aies pas la moindre parcelle.

L'avenir c'est une demeure bien gardée où n'entre pas les bien nantis, les bien instruits, les bien écrits. Moi, n'aurai eu de ma vie qu'un brouillon, un croquis, une ébauche. On ne me donne pas le temps de mettre au présent ce qui est au futur. Je n'étais qu'un prétexte à ma propre inertie, à mon absence.

Une femme-prétexte. Une absente. Une dépossédée.

MADELEINE GAGNON-MAHONY

LA LAIDE
WILFRID LE QUÊTEUX

NOUVELLES

MADELEINE GAGNON-MAHONY —
Née à Amqui, Matapédia, Québec, en
1938. Mariée, deux enfants. Etudes se-
condaires chez les Ursulines de Québec
et au collège Notre-Dame d'Acadie, à
Moncton, Nouveau-Brunswick. Etudes
universitaires à la Faculté de philosophie
de l'Université de Montréal où elle ob-
tient, en 1961, sa maîtrise en philosophie.
De 1961 à 1963, études en littérature
française à l'Université de Paris et à
l'Université d'Aix-en-Provence où elle
obtient son doctorat en 1968 avec une
thèse sur *Le symbolisme littéraire et les*
« Cinq grandes Odes » de Paul Claudel,
soutenue à la faculté de Nice. Boursière
du Conseil des Arts du Canada de 1966
à 1968. Donne présentement un cours
sur le roman québécois à la Faculté des
lettres de l'Université de Montréal. De-
viendra en septembre 1969, professeur à
temps complet en littérature à la seconde
Université française de Montréal (Collège
Sainte-Marie). A publié un poème inti-
tulé « *Le Feu* » dans la revue *Liberté*
(mai-juin 1968) et un article sur *Le Sym-
bolisme littéraire* paraîtra dans le numéro
du printemps de *Cahiers du Sainte-Marie*.

LA LAIDE

Je suis toute remplie de dégoût pour moi-même. Je joue à la schizophrénie et ne me prends pas au sérieux. Je joue à l'ironie. Je suis seule à rire de moi-même et des autres. Comment pourraient-ils rire, les autres, je ne leur parle pas. Je ne veux pas leur parler. Ils m'ont fait laide, qu'ils payent. Je m'en fiche. Qu'ils s'arrangent ! Je me suis enfermée dans une chambre sans fenêtre. J'ai une amie qui attire tous les hommes à elle. Je n'envie pas son sort. Les caresses me dégoûtent. Elle passe sa vie à se faire caresser, minauser, complimenter. Elle est charmante. Elle joue à l'ingénue mystérieuse. Je la déteste elle aussi. Je m'en fiche. Ils ont déjà voulu m'envoyer chez un psychiatre. Est-ce qu'un psychiatre va me dire que je suis belle ? Est-ce qu'il va me rendre belle ? Me faire accepter ma laideur ? L'assumer comme ils disent ? Je m'en fous comme de l'an quarante. Puis je me dégoûte parce que si je m'en fichais, je ne serais pas enfermée ici. Merde. Salauds. Pourquoi veulent-ils des femmes belles ? Pourquoi faire la beauté ? Ça ne rend pas le monde plus beau ? Ça ne change pas l'hiver pour l'été ? Ça n'éteint pas les feux de forêt. Ça ne fait pas monter les fusées à la lune. Ça ne gagne pas les jeux olympiques. Ça ne fait pas les mathématiques. Ça n'arrête pas la guerre au Vietnam. Si j'étais belle, il y aurait quand même eu une Révolution russe, une Révolution française, une Révolution cubaine, chinoise, américaine. Il y aurait eu une Constitution canadienne. Il y aurait eu mon père, ma mère, mes ennemis, mes gripes, mes accidents, mes suicides, mes cimetières, mon monde à l'envers. Je m'emmerde ! La première fois que j'ai réalisé ce que j'appelais alors « mon crime », j'avais dix ans. Une voisine chuchotait à l'oreille de l'autre : « C'est de valeur, elle est pas méchante, elle est fine mais si laide à faire peur. Les pauvres Monsieur et Madame Cornemuse. » C'est de moi qu'on parlait. Je faisais peur. Et c'est sur mes parents qu'on s'apitoyait. C'est eux qui m'ont faite, non ? J'avais sauté la clôture d'un bond, je m'étais cachée dans le foin. Mon Dieu, qu'est-ce que j'avais fait ? Quel péché avais-je donc commis de si gros et si mauvais ? Ou quel crime allais-je commettre ? Car je croyais que Dieu omni-présent-tout-puissant avait le pouvoir, dans son Eternité savante, de punir d'avance, par la laideur ou la stupidité, ou par toutes les dépravations et malformations, un

gros péché énorme commis par un individu à un moment ou l'autre de sa vie . . . Dans ce temps-là, je mettais toutes les responsabilités sur les épaules du Grand Comptable. C'était plus facile, plus reconfortant. Je pouvais presque pleurer d'aise sur mes fautes et malheurs. Je me servais de cette laideur pour expier ma vie durant la Faute mystérieuse, la faute secrète que j'avais peut-être commise ou que je commettrais un jour. Peut-être même irais-je plus loin : je collaborerais avec le grand comptable. Je commettrais délibérément ce péché terrible. Je passerais le reste de ma vie à chercher une faute qui corresponde à l'atrocité de ma laideur. Je deviendrais le bras droit du Grand Maître. Je me substituerais au Grand Maître. Je ferais ma propre comptabilité. J'épargnerais des énergies au tout-puissant. Je deviendrais Dieu lui-même. Dans le champ de foin rasé et jaune, mes larmes se mêlaient aux fourmis rongeuses. Je me mouchais avec le foin. Je me piquais avec le foin. Je me heurtais, me brûlais, me rongais. Et je criais de douleur. C'était le bon temps. L'enfance. Il n'y eut pas de plus beaux jours. Plus tard, je n'eus pas, comme tous les autres, à me débattre pour retrouver le paradis perdu. Il n'y eut pas pour moi d'âge d'or à reconstituer. Le paradis, je le perdis d'avance.

Hier soir, Pierre m'a téléphoné pour aller voir un film. Quand il a distribué deux ou trois peines d'amour et qu'il commence à se sentir coupable, c'est moi qu'il appelle. Je suis toujours disponible. J'aime le cinéma. A ma vue même, les gens refont facilement leur Ego. Nous avons vu *Belle de jour*. Qu'est-ce qu'il lui prend à belle de jour de se prostituer ? Pierre me dit qu'elle veut sans doute se punir de quelque faute commise, il y a peut-être des années, des générations, des siècles. J'ai réfléchi jusqu'aux petites heures du matin. Pierre a dormi chez moi. Il avait l'air d'un ange. Je lui ai laissé mon lit et l'ai bordé comme un petit garçon. Moi, je voulais réfléchir à même le plancher. Je n'ai pas vu la lune qui devait s'ennuager dehors. Je n'ai pas de fenêtre. Je n'ai pas vu le soleil entre les bras de l'horizon qui s'étiraient. Ma montre marquait six heures quand j'ai jeté un dernier coup d'oeil lourd.

J'avais une maison de verre en pleins champs. De longs blés doux se reflétaient sur les plafonds. Un jardin rempli d'orchidées faisait comme un chapeau sur le toit. Mes cheveux étaient aussi des orchidées et ma tête poussait jusque par-dessus le toit. Des gamins vinrent en bande et coupèrent une à une les tiges. Ils criaient, ils chantaient : « Philipa a perdu ses fleurs-eurs, Philipa a perdu ses fleurs-eurs . . . Mort à Philipa Cornemuse, mort à Philipa Corne-

muse ! . . . Ils rasèrent aussi les blés, ils lancèrent des roches sur ma maison de verre . . . Celle-ci s'écroula, s'émietta. Et je me mis à genoux, à ramasser les perles qui en coulaient. Je sentis une main sur mon bras, sur mon épaule. Est-ce que c'est doux une main sur l'épaule et le bras ? « Philipa lève-toi, c'est midi. J'ai faim. Fais-moi des toasts et du café. » Pourquoi lui ferais-je ses toasts et son café ? Pour qui se prend-il lui ? C'est pas Jupiter, c'est pas Hitler, c'est pas mon père. Y doit se prendre pour un Beau qu'il est dans son beau gilet vert. Pendant qu'il se rase dans la salle de bains, je nous fais des toasts et du café. Je n'aime pas le bruit du rasoir. Je n'aime pas les hommes qui se font la barbe en sifflant. J'ai envie de lui empoisonner son café. Ça lui apprendra à me sortir du lit, à me donner des ordres et à se raser en sifflant. Je vais l'empoisonner. Je m'en fiche. Je suis de toutes façons emprisonnée. Ça lui apprendra à jouer à l'homme. Je m'en fous. Ça lui apprendra à être un homme.

Pierre est parti vers quatre heures. Il avait un cours à l'université. Moi, je faisais des plans pour finir la journée à rien faire. Il m'a dit qu'il reviendrait demain. Je dois lui recopier ses notes de cours. Pierre est paresseux. Il abuse de moi. Je joue à l'esclave. Il pense se payer ma tête mais je rumine en moi une vengeance célèbre. S'il croit que je vais lui servir indéfiniment d'épaules, d'appui-livres, de cuisinière, de lit, de copiste et d'interlocutrice valable. Il me dit que je suis intelligente. On dit ce qu'on peut. Lui, c'est pas une lumière. Mais il est beau, puis il a un pénis que je n'ai jamais vu, mais qui est là quand même. Je m'en fiche ! On a ce qu'on peut. Je ne voudrais pas être injuste. C'est quand même le seul être qui vient me désennuyer. Il parle fort. Il remplit ma chambre. Quand il s'étire, ses bras dépassent les murs et touchent les deux horizons. Puis il est drôle. Il châtouille les horizons avec ses longs doigts et l'univers entier s'éclate toujours de rire. Parfois il tire les nuages, les baisse comme des stores et l'univers entier se met à noircir. A ma fête, il m'achète toujours un cadeau pas compromettant, un beau cadeau asexué comme un livre, un disque. Ça fait cinq ans que je connais Pierre. Il m'achète du pop-corn au cinéma. Il est en psychanalyse à cause de ses infidélités. Il m'a tout raconté. Il n'arrête pas de bavarder. J'attends Pierre qui reviendra demain.

Puis, chez les soeurs, au pensionnat, j'appris ce que les bonnes âmes faisaient de la laideur. Les petites filles étaient divisées en deux camps : les bonnes, c'est-à-dire, les riches, les belles ou les intelligentes et les mauvaises, les pauvres, les laides ou les stupides. Un seul de ses attributs suffisait pour appartenir définitivement à l'un

des camps et se faire le cas échéant, aimer ou détester des soeurs. J'étais laide et je devins leur proie. J'ai mis longtemps à comprendre cette étrange logique. Pour moi, un être consacré à Dieu et à la vie du Grand Amour, aurait dû d'instinct se porter vers les faibles, vers celles qui souffraient. Je ne savais pas à cette époque que l'instinct n'existait pas dans les communautés. On l'avait supprimé l'instinct. On l'avait ravalé. Dévoré. Déchiqueté. Castré. Il m'a fallu dix ans de cette vie pour comprendre qu'il était combien plus facile de s'attaquer aux plus faibles, à celles qui ne sauraient se défendre, aux vaincus, aux pauvres, laides ou stupides. Dans l'armée des esclaves, nous étions une dizaine à subir les frustrations, les aigreurs, les dépravations de nos déesses. Combien de soirées ai-je passées sur mes genoux faisant semblant d'égrener le chapelet, combien de samedis au dortoir, combien de confessions forcées, de gifles, de sermons, et j'en passe. « Philipa vous laverez tous les bains, samedi ! » — « Philipa vous passerez l'étude à genoux à méditer l'Imitation de Jésus-Christ ! » — « Philipa, ma fille, vous ramperez s'il le faut, mais vous apprendrez la perfection. » — « Philipa, essayez cette tache sur le plancher. » Un jour entre autres, Mère Sainte-Mouton ne sachant plus quel supplice inventer, me précipita, en me tirant par les tresses, du haut en bas de l'escalier. Ma tête vint se cogner sur le coin d'une valise. Je dus perdre lumière quelques instants. Je me retrouvais au sous-sol entre deux rangées de valises. J'aurais voulu m'enfermer dans l'une d'elles. Les beaux cercueils. Je grattai une serrure pour la faire sauter. Je m'enfermai dans cette tombe grise. J'étais en plein cimetière. Cela sentait la mort. Ça sentait le couvent. Je n'eus pas le temps d'exécuter mon projet. Bientôt mère Sainte-Mouton me rejoignit entre les tombes et me ressuscita bien vite par le chignon du cou. Je passai, cette fois, en sourdine, de l'infirmerie au confessionnal. Je ne savais jamais quoi dire à l'aumônier. Il m'emmerdait. « Mon père je m'accuse d'être laide à faire peur. » Il répondait : « Allez ma fille et ne péchez plus. »

Pierre est revenu à midi. Il n'avait pas mangé. Nous sommes sortis. Il a bouffé pendant une heure. Moi je n'avais pas faim. Je fumais et faisais des ronds dans l'air du temps. « On va faire les galeries ? » On est sorti du café sous la neige puis on a égrené les galeries une à une. Pierre n'aime pas la peinture. Qu'est-ce qu'il aime au juste ? Je lui demande. Il répond : la vie. C'est pas une réponse ! On n'aime pas la vie. On aime ce qu'il y a dedans ou bien on n'aime pas ce qu'il y a dedans ; dans le dernier cas, on change le contenu ou on referme la boîte. Ça me rappelle les valises.

Je le confie à Pierre. Il hausse les épaules. Il ne comprend jamais rien. Pourquoi suis-je avec lui ? Que fait cette statue, ce meuble, cette cruche vide à mes côtés ? Il sourit. J'épie chacun de ses gestes. Pourquoi ? Ses gestes ne devraient pas avoir plus d'importance pour moi que le bruissement des feuilles. Nous revenons à la maison. Je lui copie ses notes de cours. Il a fait dans les marges des obscénités de femmes nues. Je ne peux pas les copier avec ma machine. Ces putains m'enragent. J'ai envie de lui déchirer ses feuilles. J'ai envie de lui avaler ses feuilles. Il s'est allongé sur mon lit. Il me parle de l'amour. Il me dit qu'il a besoin de faire l'amour. Il me demande des conseils. Je m'en fiche. Qu'il aille chercher ses consolations ailleurs. Je ne suis pas un directeur de conscience. Je ne suis pas une putain.

Mon gentil papa m'a dit hier : « Philpa, peut-être que tu ne te marieras pas. Tu peux compter sur moi. Je t'assure ma fortune. Je te couche sur mon testament. » Je serai toujours couchée à la mauvaise place. Où a-t-il puisé toute son intuition ? Il a dû se forcer pour conclure que je ne me marierais probablement pas. On n'a qu'à me regarder ! La laideur, ça se marie pas. Qu'il me la donne sa fortune ! Qu'il me couche sur son testament ! Je vais lui en faire une orgie de fortune. Je vais la gaspiller, sa fortune entassée à la sueur de son front. S'il avait moins sué dans ses piastres, il m'aurait peut-être faite plus belle. D'autant plus que je suis fille unique. Je vais les dévorer ses piastres. Je vais faire de la soupe aux piastres pour les pauvres. Des toasts aux dix piastres pour Pierre. Du café au jus de cent piastres pour Pierre. Je vais passer le reste de ma vie à fabriquer des casse-têtes éducatifs avec ses piastres. Je vais faire des petites séances d'ergo-thérapie avec ses piastres. Pendant qu'il me couchait sur son testament, ma mère faisait la belle autour de lui. Elle est encore belle, Hortense. Mon Hortense, comme il disait. Mon Hortense, je t'aime. Qu'ils s'aiment à leur aise mais qu'ils arrêtent de me coucher sur leur testament comme une putain.

Mon père a voulu faire percer des fenêtres dans ma chambre. Il ne vient pas souvent mais quand il arrive, ma chambre, à l'écouter, se transformerait en voyeuse. Je n'ai pas besoin de fenêtres pour la conduire. C'est pas une auto. Elle n'avance pas. Je ne frapperai personne. Je n'ai pas besoin de protéger ma droite et de surveiller les feux rouges. Je ne frappe personne. Qu'il me fiche la paix avec ses fenêtres de voyeur. Ils n'ont rien compris à mes discours. C'est pas donné à tout le monde. Ils sont repartis pour Québec aussi vite qu'ils étaient venus. Je suis allée les reconduire au train. Ce dernier

se mêlait d'être en retard, les forces de la nature sont contre moi. Quand j'ai enfin vu ce long serpent filer à l'horizon, je me suis sentie soulagée, rassurée. Je n'ai jamais aimé les trains. Encore moins quand mes parents s'y promènent. Ils ne reviendront plus de si tôt. Tant mieux. Ça leur apprendra à intervenir dans ma vie. Ils me l'ont donnée une fois pour toutes. Je la garde et je la remplirai jusqu'au couvercle, à ma façon.

Pierre est revenu déambuler dans ma propriété-privée. Il était cassé. Comme d'habitude, je lui ai prêté des piastres. Puis, il m'a invitée au cinéma. Nous avons rencontré, par hasard, mon amie la belle Hélène. Pierre était charmé. Mais son coeur à elle semblait être ailleurs. Je l'ai bien regardée. Qu'est-ce qu'elle a de si différent ? Nous avons la même taille, la même couleur de cheveux, les mêmes pieds, le même nombre de doigts, chacune deux yeux, deux oreilles et une bouche. Où se trouve ce qu'elle a en plus ou en moins ? C'est vrai qu'elle a deux seins et que moi j'en ai à peine. Entre sa taille et la mienne il doit y avoir tout au plus une marge de trois ou quatre pouces. C'est pas pour trois pouces qu'on tourne le monde à l'envers. Et puis, entre son nez et le mien, juste quelques centimètres... C'est vrai que la forme et l'inclinaison diffèrent. Et puis après ? La beauté c'est pas une affaire de géométrie. C'est ça que croyaient les Grecs. Tout est dans les proportions. La Grèce antique m'emmerde. Quand on pense qu'Hélène de Troie, quand on pense que le nez de Cléopâtre, quand on pense... Je me sens étourdie. Est-ce que je condamne le monde tel qu'il est ou bien suis-je envieuse d'Hélène ? Les deux, sans doute. Il n'y a jamais de réponse à rien. Au café, après le film, Pierre souffle des secrets enflammés aux oreilles d'Hélène. Son coeur à elle et son esprit semblent être très loin ailleurs... Mais elle se laisse quand même bercer par les chatouillements du beau Pierre. Elle pourrait quand même partager ma révolte. A quoi pense-t-elle ? Que se passe-t-il dans la tête de quelqu'un qui est beau et qui le sait ? Elle me jette des coups d'oeil furtifs. On dirait qu'elle voudrait me parler. Qu'elle aille ouvrir son petit coeur perdu ailleurs ! Je ne suis pas une poubelle, moi. Nous laissons Hélène à ses rêveries. Elle dit qu'elle attend quelqu'un. Et nous repartons chez moi.

Quel film avons-nous vu ? Je ne m'en souviens plus. Je cherche. Ah ! oui c'était Marat-Sade. Je comprends les sadiques. Je comprends les Révolutions. Je suis avec les peuples qui se soulèvent. Pierre me parle de notre Révolution. Il me confie tous les plans de l'organisation secrète. Il voudrait que j'y participe. Il essaye de me

convaincre jusqu'aux petites heures. Il me dit que je suis intelligente et forte. Que les miens ont besoin de moi. Que l'engagement social et politique est la seule solution. La solution à quoi? Même si je remplis ma valise d'engagements, il faudra bien que le couvercle se ferme un jour ou l'autre. Je suis bien pour le Québec libre. Je suis d'accord pour l'engagement. Mais personne ne s'est jamais engagé à moi? Est-ce qu'ils s'engagent à moi, les Révolutionnaires? Est-ce qu'ils seraient prêts à faire avec moi ma révolution si je fais la leur? Pierre ne comprend pas, il ne veut pas comprendre. Il dit que c'est de l'égoïsme. Il dit que je fais mes petites révolutions tranquilles de colonisée. Il a peut-être raison. Je suis colonisée depuis le ventre de ma mère. Je suis capitalisée par mon père. J'essaye d'enfiler mes pensées à haute voix mais Pierre démissionne avant les conclusions, et sans me saluer, s'étend de tout son long dans mon lit. Je l'ai endormi à coup sûr.

Je le regarde. Il est comme un enfant qui dort. Il se met à voguer. Mon lit est un petit bateau libre sur la mer. Mais je ne suis pas dans mon lit. Cette nuit je n'irais pas border Pierre. Il y a des limites à tout. Qu'il gèle! Si seulement la tempête pouvait l'emporter. Moi je gèle dans l'eau. La mer est calme mais il fait froid. La lune ne me salue même pas. Je m'en fiche. Je me regarde dans l'eau. Tout autour de ma tête, il y a des étoiles qui se mirent. Ma tête est prise dans les étoiles. Elle est très haut dans le ciel. Il n'y a pas un nuage. Aucun bruit d'ouragan. Seulement Pierre qui ronfle. Il m'agace. Je vais lui pincer le nez. Il ronronne comme un gros chat qu'il est. Je regarde ma montre et m'endors sur le tapis à ses pieds.

Je suis dans un long train vitré qui serpente une vallée. Je monte comme un ballon léger sur le toit. Je serpente avec lui. Nous traversons villes et villages. Il y a des gens partout qui nous regardent. Je vois une armée de jeunes révolutionnaires qui avancent. Ils me lancent le drapeau que je hisse fièrement jusque dans les nuages. Les révolutionnaires s'emportent. Ils n'ont pas aimé mon geste héroïque. Je ne suis pas un véritable héros. Ils assaillent mon train, grimpent de tous côtés, coupent la corde de mon drapeau qui jouait au cerf-volant, s'en emparent. Avec leurs grosses bottines ferrées, ils brisent mon train en miettes. Je tombe parmi le verre qui fond sous le soleil. Je suis en pleine mer. L'eau est chaude et douce. Je nage et me débats pour rejoindre la rive. Un petit bateau pointe à l'horizon. Je m'en approche. Je l'attrape et m'y glisse. Il y a un homme au fond qui dort. Je m'allonge à ses côtés. Je le touche, le

caresse. J'ai soif. Peut-être qu'il a de l'eau à boire. « Philipa, qu'est-ce que tu fais ? Tu es rendue dans mon lit. C'est onze heures. Lève-toi. Fais-moi des toasts et du café. »

Le rasoir tond de plus belle. Pierre siffle dans la salle de bains. » Je vais empoisonner son café. Je vais empoisonner son café. Il aura la leçon de sa vie. Je vais lui refermer son couvercle. Nous mangeons en vitesse. Pierre a un cours à deux heures. Je lui passe deux piastres pour l'autobus et son souper. Il s'en va. Je le suis du regard dans le couloir. Chancelle-t-il ? Ai-je mis du poison dans son café ? Je ne m'en souviens plus. S'il tombe, je le saurai bien.

Je n'ai pas vu Pierre depuis une semaine. Il m'a téléphoné à midi. Hélène s'est suicidée hier. Quoi ? Qu'est-ce qu'il lui a pris ? Une peine d'amour, me dit Pierre. Est-ce qu'on se suicide quand on est beau ? Est-ce qu'on a des peines d'amour quand on est beau ? Je réfléchis. Il n'y a rien à comprendre. Dans sa grosse valise fermée, elle ne sera plus belle longtemps. Les vers et les fourmis vont venir quand même serpenter chez elle. Avec ou sans la Révolution, sa petite boîte doublée de satin parfumée sera bientôt rongée. Pauvre belle Hélène de Troie ! Je m'en fiche, Pierre me dit qu'il a une nouvelle aventure. Il est très occupé. Il me verra moins souvent . . . « Mais si t'as besoin Philipa, appelle. On ira voir les films, les galeries . . . Y faut pas te gêner, si t'as besoin, téléphone. Je suis là. Si non, tu laisses un message . . . » Pour qui y se prend ? Est-ce que j'aurai besoin de lui ? Qu'il en meure de sa nouvelle aventure. Qu'il se fasse charrier par la tempête. « Si t'as besoin, téléphone . . . » Est-ce que j'ai jamais eu besoin de lui ?

WILFRID LE QUÊTEUX

Je l'ai laissée, laissée, laissée. Je ne pouvais plus la supporter. Un an de remue-ménages intérieurs, ça s'endure. Mais deux, trois, quatre, cinq ans. C'est long cinq ans. Elle avait la démarche légère. Elle sautait comme un papillon. Des cheveux miroitants au soleil. Une voix qui vous coulait dans les veines. Des yeux qui . . . Deux yeux, deux mains, deux pieds comme tout le monde. Une bouche qui se mit à trop parler. Un coeur comme tout le monde, bourré de rancœur, d'envie et de colères anciennes mal éteintes. Des bras qui ne savaient plus se refermer sur vous. Une tendresse passée. Une hargne présente. L'angoisse future. J'en avais assez. Je l'ai plantée là. Seule. Qu'elle s'en morde les pouces. Qu'elle s'en arrache les cheveux. Qu'elle se déguise, en arrache, se morfonde. Qu'elle crie, supplie. Qu'elle se vautre à l'ombre de mes pieds déjà loin. Qu'elle en meure ! J'en avais assez. Je n'en pouvais plus. J'ai subi trop longtemps le fardeau de son omniprésence. L'ombre de sa toute-puissance. Partout, toujours, la nuit, le jour, ses griffes, ses toiles d'araignée autour de mon coeur, ses ancres rouillées pour m'empêcher de voler, ses cavernes, ses labyrinthes, son gouffre, ses nuits chaudes, ses cheminées à allumer, son garde-manger à remplir, à vider, ses tables à dévorer. Sa maison. Sa maison !

J'ai soif. J'ai la bouche remplie de désert. Je suis perdu dans les sables du Sahara. Personne ne le sait encore. Je n'ai pas écrit de lettres. Ici, il n'y a pas de facteur qui passe. Le courrier n'existe pas. J'aurais aimé téléphoner. Tous les fils ont été emportés lors de la dernière tempête. Le soleil brûle à coeur de jours et va se coucher bien tard. J'ai juste assez de temps le soir, pour ramasser les quelques idées qui me restent et les étaler sur ce bout de papier. Je n'aurais jamais dû entreprendre ce voyage seul. Mes amis étaient tous trop occupés pour m'accompagner. Il y en a même qui me prennent pour un fou. Ils ont leur travail, leurs enfants et leurs obligations sociales. On ne laisse pas aussi facilement la vie bien organisée d'Occident. J'ai voulu me rendre jusqu'au Viêt-Nam mais j'ai pris le chemin le plus long. J'ai écrit au Gouvernement de mon pays avant mon départ. Ils ne m'ont pas répondu. Je suis sans doute un illuminé. Je voudrais sauver le peu de coeur au ventre qui nous reste. Je n'ai sans doute pas la bonne solution.

J'ai écrit au bureau américain des solutions générales. On m'a répondu que la mienne n'avait rien d'original. Un individu à lui seul ne peut pas arrêter la guerre ni empêcher la bombe nucléaire d'exploser. Un individu seul peut faire exploser la bombe nucléaire. C'est ce que je leur ai répondu. Notre correspondance n'a pas fait vieux os. J'ai participé à quelques manifestations devant les ambassades. J'ai cassé une fenêtre et ça n'a rien donné. Le lendemain, notre civilisation tenait toujours. Je suis allé porter du café et des gâteaux à nos prisonniers politiques. J'ai suivi de près leur procès. Le lendemain la citadelle de Hué retombait entre les mains des Américains. Je crois que la poésie n'existe pas. Je l'ai écrit au bureau des Idées originales d'Ottawa. Mais les revues littéraires se multiplient tout de même.

J'ai froid. Je suis sur un banc de neige au milieu de la péninsule gaspésienne. Il n'y a pas un grain de sable à l'horizon. Où que mes yeux se retournent, je ne vois qu'eau glacée blanche. Le soleil sort à peine des nuages entassés. Je ne peux même pas m'étendre la nuit pour refaire le peu d'énergie qui me reste. Je serais trempé jusqu'aux os. Je reste debout. Heureusement que mes bottes me tiennent chaud. J'ai aussi de bonnes mitaines d'ours qui m'empêchent d'écrire. J'ai fait un petit feu pour égayer l'espace vide. La dernière bourrasque l'a emporté.

Le ciel ce soir est noir d'orages. Martin Luther King est mort. J'avance à petits pas dans les broussailles de la vallée de Matapédia où ma dernière expédition m'a charrié. Je trébuche à mesure que j'avance. Il n'y a pas un chat noir à l'horizon. Pas une âme qui vive pendant des milles à la ronde. Je n'ai jamais vu ça, une âme. Quand j'étais jeune, je croyais que mon âme avait des ailes. Je la croyais toute blanche et baignée de lumières. J'ai écrit au gouvernement de Québec pour avoir l'adresse du « Black Power ». M'ont-ils répondu ? J'ai quitté le village avant la levée de la boîte de la poste. Une balle dans le cou. C'est assez. Pourtant, l'âme n'est pas dans le cou. Je crois que je vieilliss parce que je ne crois plus que l'âme a des ailes. J'ai perdu mes illusions.

Quand j'ai quitté Françoise, hier, elle a eu l'air de n'avoir rien compris. Pauvre Françoise. Je l'avais aimée tout de suite, du premier coup, quand elle m'était arrivée fraîche en ville, à dix-huit ans. Avec son air traqué de Machine Gun Molly, elle s'en venait faire des études en philosophie. Ensemble, pendant près de cinq ans, nous avons accumulé du savoir humain. Les livres le jour, les autobus, les examens, le bail à signer, les courses à pied dans la ville.

L'amour la nuit, la grande aventure, les rêves entre nous de transformation du monde. Aux rêves bientôt ont succédé les cauchemars énigmatiques. D'où venions-nous ? Pourquoi ces labyrinthes insurmontables, indéchiffrables, la nuit ? Et pourquoi le matin, dans l'autobus, ces visages pareils, immobiles, parfois ennemis ? Françoise se mit alors à lire des trucs savants. Ce qu'elle en savait des choses ! Comme elle avait l'air de tout comprendre. Elle me communiquait toutes ses pensées. Ses « insights » comme disaient nos amis les intellectuels. Puis nous décidâmes, d'un commun accord de mettre toutes nos connaissances sur fiches Aï-bi-aime. On se disait : comme ça tout deviendra plus facile. Les amis et leurs conflits, perforés à la colonne x ; les songes en escaliers infinis, les rêves gluants, les fantaisies dangereuses, perforés à la colonne y ; les conflits sociaux, raciaux, les guerres, la violence, perforés à la colonne z . . . Et après ? Le problème c'est que nous ne savions pas très bien où tout cela nous conduirait. Il nous semblait qu'entre le suicide de Socrate et l'assassinat de John F. Kennedy, il n'y avait eu que le temps d'un réveil sombre entre deux cauchemars.

Je déparle. C'est la vallée sans fin qui m'étourdit. Après une montagne, c'est un lac rond, puis une autre colline ronde, puis l'horizon rond. Ça tourne. J'aurais dû chausser mes raquettes de sept lieues. C'est vrai qu'il y a les hélicoptères. J'aurais pu itinérer dans les airs et tout embrasser du regard. Ouf. Ici, une petite croix. C'est la tombe en-dessous contenant les restes du quêteux-errant Wilfrid qui s'est noyé il y a soixante-quinze ans. Cela se passait avant la venue des premiers curés. La vallée était verte encore. Quelques trappeurs faisaient bon ménage avec les Hurons de la région. Cela se passait avant les Réserves d'Indiens. Avant la colonisation. Comme la vallée devait être belle !

Je vais m'arrêter ici. Je vais camper ici. Sur le bord de la rivière, comme ça, à l'abri des clochers. Je vais veiller Wilfrid-le-quêteux. Je me demande s'il a froid dans ses os. Est-ce que l'âme est dans les os ? Peut-être que Wilfrid me voit quelque part. « Je suis là, ou, ou, les morts sortez, ou, ou — ou, ou. » C'est ma voix qui répond. Françoise a dû se demander ce qui me prenait de la quitter ainsi. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire à Montréal ? Elle aurait pu venir. Elle avait le choix. Mais elle ne voulait pas décoller de sa pouilleuse tanière. Pourvu qu'elle ne soit pas dans les bras d'un autre. Oui, évidemment, elle est plus exposée que moi. Est-ce qu'on peut faire l'amour avec les arbres ? Ce serait de la végétalité. Moi, je suis bien normal. Je ne faisais l'amour qu'avec Françoise.

Nous étions de parfaits partenaires. Je la comblais, elle me comblait. J'étais bien armé. Elle aimait la chasse. Les fusils, ça lui avait toujours plu.

Je vais m'installer pour la nuit à côté du bon Wilfrid. J'ignore si Françoise aurait eu peur de coucher sur une vieille carcasse pourrie. Françoise a déjà cru aux revenants. Moi pas. Elle voyait des ombres se promener sur les murs de notre vieil appartement. Elle n'osait pas s'en approcher. Quelques nuits, je l'entendis hurler, dégringoler le long des murs et ses ongles qui griffaient partout. Je voyais ses cheveux rejoindre les feuilles d'ormes sur nos oreillers montagneux. Françoise, Françoise. Tout doucement de mes deux mains engourdis, je remettais l'univers à sa place : lunes, étoiles, nuages bien rangés, coeur de Françoise, larmes de Françoise bien séchées. Elle se garrochait alors sur moi de toutes ses forces. Albert prends-moi. Albert garde-moi. Albert couvre-moi. C'est fort, une femme. Chaque fois, je m'en emparais. Les pieds, la bouche, le ventre, les oreilles, les seins, les cuisses... Tout y passait. Je redécouvrais chacune des parties différentes mais pareille. La François-seins ne ressemblait pas à la Françoise-pieds. Et pourtant c'était la même fée, la même ivresse, les mêmes envolées, les mêmes périls. La Françoise-mains était suave. Elle me parcourait en tous sens, me caressait la peau des orteils au cuir chevelu et soudain elle chuchotait : J'ai mon petit porc-épic d'Albert tout hérissé. J'ai envie d'être piquée par toutes ses petites aiguilles et d'avalier la plus grosse. Elle se hérissait aussi mais par en-dessous, subtilement, du bout des doigts. Puis les mots, ces mots entre nous qui disaient trop et pas assez et le gouffre final, le feu des derniers moments. Là, je croyais à tout coup que l'âme avait des ailes. Que la terre avait dans son ventre un gros volcan rouge que j'appelais jadis Enfer. Mais il n'y avait point de diables, ni de chaînes, ni de péchés capitaux. Il y avait du feu rouge, des lèvres rouges, des rubis rouges, des Indiens rouges fringants, des soleils qui se couchent rouges sur la mer, du vin rouge, des roses rouges, une Françoise rose puis blanche puis rouge, un Albert Indigo, un Moi rouge. Une liberté rouge. Du sang rouge. Une liberté Rouge.

Martin Luther King est mort. Le ciel en a trop sur le coeur. Ce soir, dans toutes les vallées du monde, il est noir. On dit qu'il va déborder. Quand j'étais jeune, j'ai lu une histoire dans les Mille

et une Nuits qui s'intitulait : Le Déluge. Tout le monde avait été arrosé, puis inondé, puis noyé, sauf le bon Noé et sa famille. Je sens que même la rivière ici monte. Y aura-t-il embâcle, débâcle ? Pourquoi j'ai quitté Françoise ? Pardon ? Qui vient de chuchoter à mes oreilles ? Pourquoi je l'ai flanquée là ? Ah non, je ne l'ai pas flanquée là. Je l'ai quittée pour voir. Comme ça. Peut-être que je reviendrai. Peut-être qu'elle est plus heureuse sans moi. Peut-être que je suis plus heureux sans elle. Pas moyen de savoir. Pas moyen. Il est vrai qu'à la fin on ne s'entendait plus très bien, comme on dit. On n'était pas sourds. On entendait les autres et la musique. Mais entre nous, on ne s'entendait plus. On est allé voir des spécialistes doubles, des vrais spécialistes de « couples en difficulté ». Françoise avait trouvé leur adresse dans l'annuaire. On a vu d'abord un oto-rhino-laryngologiste et un psychiatre. Les oreilles fonctionnaient apparemment bien. C'était le reste qui clochait. Tout ce qu'on ne peut voir, ni toucher, ni sentir, ni bouffer. C'était pas mal, ce qu'on a appris tous les deux. Tiens, j'ai sommeil tout d'un coup. La rivière qui coule à mes pieds a produit sur moi un de ces effets hypnotiques. La rivière coule, coule comme une perdue sans s'arrêter. A la fin, elle m'énerve. « Bonsoir Wilfrid-le-quêteux. Si t'as froid hésite pas, tire la couverture. » . . . « Bonsoir monsieur Alfred. Je n'ai jamais froid. » Quoi ? Le mort n'est pas mort ? Le quêteux ressuscite ? Quoi, qui a dit ? Bonsoir monsieur Alfred ! Nommez-vous, je vous somme ! Qui va là ? Qui ne va pas là ? Il fait noir. Il fait fret. J'ai peur.

Il était grand, mince ; la barbe longue et drue, la tête haute, les yeux fixes, les mains rigides et cirées. Il se tenait debout sur son cercueil tout près de la croix blanche, le dos tourné à la rivière, le regard loin perdu dans les montagnes. La lune éclairait son visage. J'étais dans l'ombre. Il avait l'air d'un mort. Il faisait peur. J'étais cloué sur place, assis près de mon dernier feu qui pétillait encore au ralenti. Si le quêteux fait un mouvement, je tombe. J'ai la rivière qui m'attend glaciale. A portée de la main. Le fossé qui me sépare de l'eau est tout prêt à m'engouffrer. Si je savais voler. J'ai du plomb dans les ailes. Si je savais au moins nager. Je regarde furtivement Wilfrid. Il n'est pas bien gros. Je pourrais me battre et le vaincre facilement s'il y a provocation de sa part. J'étais jusqu'ici pour la non-violence mais pas avec les morts. D'ailleurs nous n'avions jamais prévu de conflits avec les morts. Qui aurait imaginé des émeutes entre le camp-mort et le camp-vivant ? On avait tout prévu : les noirs, les jaunes, les indiens, les juifs, les noirs, les rouges, etc.

Mais jamais les morts, les vivants. Est-ce que l'armée des morts affronterait l'armée des vivants ou bien est-ce que les noirs-morts rejoindraient les noirs-vivants, les blancs-morts les blancs-vivants, les rouges-morts, etc. Sais pas. Je commence à dévisager Wilfrid. On dirait qu'il ne m'a pas vu. On dirait que je ne compte pas pour lui. On dirait qu'il me méprise. Peut-être a-t-il lu mes pensées ? Peut-être que tous les morts sont des magiciens. Peut-être que les morts savent tout. Quelle vie. Je continue de fixer Wilfrid. Il continue d'être impassible. Tu sais, Wilfrid, si tu veux jouer au mystère, moi, ça ne m'intéresse pas. Wilfrid, tu ne m'impressionnes pas. Wilfrid, tu ne m'empêcheras pas de dormir, j'ai sommeil. Retourne dans ta cour, dans ta tombe, dans ta vie de morts. Wilfrid, tu m'emmerdes.

J'ai dû l'insulter. Il vient de me tourner le dos. Il a bougé à petits pas calculés comme un robot. Maintenant, son regard gris fer plonge dans la rivière. J'en vois les reflets et fluctuations. Comme les yeux d'un chat. Il est donc vivant. On dirait qu'il va se mettre à parler. Il commence à se remplir les poumons d'air. Son torse se gonfle. Il semble respirer à grand peine. Peut-être en avait-il perdu l'habitude. Respirer c'est facile mais quand on a été mort soixante-quinze ans, les tuyaux doivent tous être rouillés. Voilà qu'il se délie les jambes, puis les bras, puis tout son corps se met soudain à bouger au rythme des branches qui se meuvent tout près. On dirait que Wilfrid ressemble à un arbre. On dirait que Wilfrid s'amuse avec les arbres et la rivière. Il grandit, grandit, soudain s'allonge jusqu'à la cime des bouleaux. Il est tout long, mince comme sur des échasses. Les morts sont drôles. Ils ont toutes les qualités. Ils peuvent s'étirer, se fondre, disparaître, parler, être muets. J'en ai vu un. Puis Wilfrid se rapetisse graduellement. Bientôt il atteint ma taille. On dirait qu'il se mesure à moi. Moi j'ai six pieds. Je suis un bel homme normal, le Christ aussi mesurerait six pieds. Wilfrid me surprend. Il continue de diminuer. Il foule, rapetisse, descend comme un accordéon jusqu'au sol. Il ressemble maintenant à une fourmi. Les morts sont des fourmis. Va-t-il se mettre à ramper ? Va-t-il se multiplier en mille fourmis et se mettre à me ronger ? J'ai peur des fourmis. Voilà qu'il se met à rire d'un grand éclat saccadé. C'est certainement le diable. Une fourmi qui rit la nuit au creux d'une vallée perdue c'est étrange. Si j'avais seulement mon chapelet je pourrais le chasser, déposséder la fourmi. Mais je ne crois pas à ces choses. Ce sont des sornettes. Je dois rêver. « Wilfrid, Wilfrid, remonte à mon niveau, redeviens homme. Je l'ordonne. » Que la lumière soit et la lumière

fut. Wilfrid se métamorphose enfin, remonte, m'atteint, me regarde, se meut humainement, me sourit même et s'assied sur un rocher. Il m'invite de la main à en faire autant. J'hésite. Sa main sans veines a l'air de trembler. Je m'approche mais pas trop et m'assois, gardant un pied alerte, prêt à m'enfuir à la prochaine occasion.

C'est bon d'être à deux comme ça. Sa présence me rassure enfin. Parlera-t-il ? Et voilà que les mots sortent en abondance. Je les entends dégringoler de sa bouche. Je les ramasse précieusement à mes pieds et les place un à un, les mots magiques, dans mes oreilles. Il me dit : « Vous oublierez l'essentiel mais vous en conserverez les détails importants au creux de votre mémoire; c'est ce qui compte. » Il a tout à fait raison. Sa prophétie tombait juste. C'est exactement ce qui se produisit par la suite. Il me parla de Françoise, je m'en souviens. Il voulait surtout savoir pourquoi je l'avais quittée. « C'est difficile à dire. Je l'aimais bien sûr. Mais il y a l'avenir, l'inquiétude, la guerre de cent ans, la guerre au Vietnam. Ses cauchemars, ses phobies. Son amour. Mon amour. On s'aimait trop, je pense. Tu vois Wilfrid, notre temps n'est plus comme le vôtre. Il y a soixante-quinze ans, tout était si facile pour vous. La terre, les enfants, l'Eglise, les arbres, les clochers, la terre, les enfants... Freud naissait à peine. Hitler n'existait pas, le communisme encore au sein, les missionnaires partout, les primitifs en abondance, il n'y en a plus, la lampe à l'huile, la terre, les enfants... » Wilfrid me regarde et sourit mi-tendre, mi-ironique. On dirait qu'il me prend pour un adolescent. Je suis un homme. Je mesure six pieds. J'ai fait l'amour des milliers de fois. J'ai lu tous les livres. « La chair est triste hélas ! » me répond-il. Il scrute mes pensées les plus profondes. Sa chair à lui bien sûr. Mais pas la mienne. Je suis jeune et beau. Je suis puissant. Je suis vivant, moi. « Pourquoi j'ai quitté Françoise ? » Lui, le grand génie, pourrait peut-être me le dire. Il ne répond pas. Ne bronche pas. Il parle d'autres choses que je ne saisis pas. Il parle longuement et met ensemble des vérités qui ne s'accordent pas, pendant que je scrute immobile le plafond blanc au-dessus, sans soleils. Wilfrid, c'est un paradoxe. « Vous pensez vraiment qu'il y a soixante-quinze ans la vie était facile ? Réfléchissez mon jeune ami. Le monde tournait toujours de la même façon, avec la terre au milieu, le nombril au milieu, l'âme au milieu... Pourquoi, à votre avis, serais-je devenu quêteux ? » C'est vrai, bien trop vrai, pourquoi Wilfrid s'est-il fait quêteux ? « Je vais réfléchir », dis-je à Wilfrid. Sur ces mots il me quitta d'un au revoir plutôt froid,

ajoutant tout de même qu'il reviendrait demain soir à la même heure. Je le vis disparaître au ras du sol vers son cercueil à six pieds sous terre. Il s'enlisa doucement puis je ne distinguai plus ombre qui vive.

L'aube était là tout autour de moi. La faim commençait à me saisir. Il me faudra donc organiser une partie de chasse ou de pêche. Du saumon d'abord, une perdrix sautée ensuite et des fraises sauvages comme dessert. Je me régale d'avance. Mais voilà. Je n'ai ni fusil ni canne à pêche. Je saurai bien me débrouiller. Je commence à grimper dans les arbres essayant d'attraper les perdrix au vol. Je monte, me hisse, sautille, perds pied, m'agrippe, m'élançe vers ces diables d'oiseaux agiles. Je les manque à tout coup et me laisse vaincre d'un coup d'ailes à chaque assaut. C'est humiliant. J'ai l'air d'un idiot sur ces branches. Si Françoise me voyait. En songeant à mon ange, je me laisse choir du haut en bas. Je dégringole, virevolte et viens m'étendre de tout mon long sur le toit mou de la caverne de Wilfrid. Mes os ont tenu bon, heureusement. Sur le dos, comme ça, la terre est calme et respire à l'aise. Je vois le ciel se dérouler sans fin jusqu'à l'horizon Nord qui me chatouille les pieds. Si j'essayais la pêche ? Je peux toujours me servir de ma cravate comme ligne. Et l'hameçon ? Peut-être en aimeront-ils le goût de ville ? On verra bien. Le fossé est abrupt qui mène à la rivière. Je me laisse débouler comme une grosse pierre. Ça fait trois heures que je joue de la cravate, les poissons ne mordent pas. J'essaye d'en empoigner quelques-uns. Ils me glissent tous entre les mains. Des vrais poissons ! L'eau est claire et froide. Mais mon visage dedans est à l'envers et voilé. Je me contenterai donc de fraises sauvages et j'attendrai Wilfrid. C'est vrai que je pourrais décamper. Pourquoi attendrais-je la venue de Wilfrid ?

Il remonta au crépuscule. Il n'avait pas changé. Moi, si. J'étais affamé et crampé. Je lui demandai de faire la chasse avec moi, lui le mort tout-puissant. « Vous n'êtes pas le premier. Ils sont tous pareils, ils ont tous faim... » Je n'étais donc pas le premier, le seul à avoir rencontré Wilfrid ? Il y en avait donc eu d'autres avant moi ? Qui ? Je lui demandai d'éclaircir ses paroles. Il ne répondit pas et se mit à préparer la chasse. De sa caverne, près du cercueil, il sortit un long fusil énorme. Je n'en avais jamais vu d'aussi gros. « Nous ferons la chasse à la perdrix et au lièvre », me dit-il d'un air calme et décidé. La chasse fut longue, pénible, malgré

le fusil puissant du Quêteux car les lièvres étaient tenaces et les perdrix agiles. Le résultat fut tout de même délicieux. Je mangeai seul. Wilfrid, lui, n'avait jamais faim. Les morts n'éprouvent rien. Il se contentait de me regarder patiemment, presque tendrement. J'en eus pour mes fatigues des derniers jours. Wilfrid se révélant de plus un excellent cuisinier.

Les herbes se meuvent au gré du vent ratoureur. Avec dessus la rosée du matin et le soleil vert il pleut tout autour des lumières affolées. Je suis bien content de ne pas être à Montréal ce matin en train d'attendre l'autobus. Ils ne savent pas ce qu'ils manquent. Françoise est peut-être accoudée pensive à sa fenêtre. Elle aime les fenêtres. Peut-être aussi qu'elle attend l'autobus. Peut-être qu'elle fait son marché sur la rue Saint-Laurent. Peut-être bien qu'elle fait son marché ailleurs. J'ai envie de lui envoyer un pigeon-voyageur. Je n'ai jamais su comment dresser les pigeons. J'entends du bruit derrière mon dos. Quelqu'un marche. Quelqu'un se dirige vers moi. Je me retourne au garde à vous. C'est un gros homme habillé comme les feuilles, avec une carabine en bandoulière. Peut-être que la guerre du Viêt-Nam est rendue jusqu'ici.

— Salut !

— Salut !

— Je suis garde-pêche et garde-chasse pour la région.

— Enchanté monsieur garde-pêche et chasse. Moi je viens de Montréal. Je m'appelle Albert.

— Mon garçon aussi s'appelle Albert. Mon premier du premier lit. Je viens ici rapport aux coups de fusil que j'ai entendu tirer la nuit dernière. C'est défendu.

— Je n'ai pas de fusil, monsieur.

— C'est défendu de tirer des coups de fusil en temps défendu.

— Je n'ai pas de fusil, monsieur. J'ai pas tiré.

— En tous cas. Moi j'ai bonne oreille. J'ai entendu des coups de fusil. C'est une offense grave. C'est défendu d'entendre des coups de fusil en temps défendu.

— Ça doit être quelqu'un d'autre, monsieur.

— La loi punit sévèrement les infractions en forêt. Moi je suis ici le plus haut représentant de la loi. Je suis délégué par le gouvernement de Québec, monsieur. J'suis monté jusqu'à Québec pour aller chercher mes certificats et mon insigne. Le Ministre m'a dit : « A ta façon, tu seras juge suprême en forêt. Tu as toutes les forêts et les eaux de la vallée sur ta conscience. Les braconniers,

ce sont des démons. Il faut purger la province. Nous comptons sur vous. Soyez attentif, vigilant, impartial, sévère et juste. » J'ai entendu des coups de fusil dans les parages.

— Vous connaissez Wilfrid-le-quêteux ?

— Quoi ? Encore celui-là ? Vous êtes un autre de ses disciples ? Il vous nourrit donc comme les autres à même notre terre ?

— Je n'étais donc pas le premier à voir Wilfrid ressuscité et à bénéficier de ses faveurs.

— J'ai un serrement au coeur, monsieur le garde-pêche et chasse. Je croyais, enfin . . .

— Vous aviez cru être le seul, c'est ça ?

— Oui. Privilégié. Visionnaire. Choisi. Prédestiné.

— Vous êtes tous les mêmes. Il s'occupe de vous. C'est pas ce qui compte, non ?

— Non. Vous le connaissez ?

— De réputation. J'ai horreur des morts-vivants. Celui-ci dévaste toutes nos forêts. Pas moyen de l'attrapper. Pas moyen de saisir son arme. C'est pas juste. Et ma profession ? Qu'est-ce que je fais ici, moi, avec mon insigne en argent ? Tous les Quêteux se payent nos gueules. Les Ministres à Québec, les Juges, les députés, et tous les garde-chasse sont décontenancés. C'est le monde à l'envers quand les Quêteux s'en emparent. Plus de loi. Plus de barrières. Plus de prison. Les Quêteux ont le don de bilocation. Wilfrid est un mort-vivant. Puis, il se contente pas de chasser, il fait des conversions à vue d'oeil. Son gros fusil et ses dons magiques impressionnent. Nos pauvres animaux ! Nos pauvres poissons !

— Amen. Ses gros fusils et son don magique m'ont impressionné. Je m'accuse monsieur le Juge. Je vous demande pardon.

— Vous admettez donc votre culpabilité ?

— Je suis coupable, monsieur le Juge.

— C'est bon. Passez votre chemin. Je vous laisse. Ma femme m'attend.

— Vous aimez votre femme ?

— J'aime ma femme. Je n'aime pas les braconniers. J'aime la mer et le soleil. Je n'aime pas les puces. J'aime les autos, les vacances. Je n'aime pas l'hiver. J'aime la Californie. Je n'aime pas les nègres. J'aime la Guerre au Viêt-Nam. Passez votre chemin. Moi je pars. On est pressé dans mon métier. J'oubliais. J'aime les orages électriques. Je n'aime pas la lampe à l'huile. J'aime ma femme. Je n'aime pas mon père. J'ai des affaires importantes. Et vous mon fils Albert-du-premier-lit qu'aimez-vous ?

— J'aime tout sauf l'huile de foie de morue, le pernod, la police et les guerres. J'aime les hommes en particulier. En général souvent je les déteste. En général, ils me révoltent parfois mais ne me répugnent jamais tandis qu'en particulier ils me répugnent souvent et ne me révoltent pas. C'est assez difficile à expliquer. Il s'agit là d'une bonne question. Mais je n'ai pas d'affaires importantes à régler. Je ne suis pas pressé. Si, peut-être une affaire à régler. C'est pourquoi j'attends Wilfrid jusqu'au crépuscule. Il vient toujours à la même heure et se présente toujours de la même façon. Ça m'enrage et me rassure à la fois. Wilfrid n'est pas spontané. Il est trop sûr de lui. Les morts ne sont pas spontanés. Il n'est pas chaleureux mais il me donne à manger. Et puis, j'ai toujours aimé les magiciens.

Le garde pêche et chasse n'ajouta rien. Il me regarda d'un air méprisant et me quitta brusquement en faisant tourner ses talons comme un soldat dans les broussailles. Bientôt il se confondit avec les arbres à l'horizon et je ne le vis plus. Il ne reviendra pas. Je m'en fiche. Je n'ai pas besoin de gardes dans ma vie. Qu'il aille faire briller son insigne ailleurs. Je ne suis pas un braconnier comme les autres. J'ai Wilfrid-le-quêteux de mon bord. Ça suffit. Je vais me croiser les jambes et l'attendre en faisant des dessins flous avec mes doigts dans l'air du temps

La troisième nuit est commencée et Wilfrid ne vient toujours pas. Je me demande pourquoi je l'attends. Je ne suis pas obligé de me morfondre ainsi à l'espérer. Je pourrais prendre mes pattes et partir. Wilfrid, tu peux rester dans ta vie éternelle, je saurai bien me passer de toi. Je crie, je hurle et les montagnes s'amuse avec ma voix. Il y a de l'ironie partout dans la nature. L'eau me renvoie mon image à l'envers et brouillée. Les montagnes se moquent et m'imitent en me retournant mes paroles déformées. Je n'aurais jamais dû venir m'enfouir dans ce trou. A Montréal on n'est pas parodié de la sorte. Qu'est-ce qui m'a pris de déguerpir ainsi ? Fuir un esclavage pour un autre plus pénible, c'est pas brillant. Je me donne zéro de conduite. Un gros zéro. Pas de sortie dimanche mon fils. Téléphonnez à vos parents. Vous êtes en retenue. J'ai dû tomber sur la tête. Wilfrid ne vient toujours pas. C'est plus fort que moi. Je l'attendrai encore une nuit, deux nuits, cinquante s'il le faut. Vive la liberté ! Aux armes citoyens ! Pourquoi les hommes se contredisent-ils toujours ?

« Rêve, Sage, puisque tu dors, à cette île, loin des hommes, où poussent des arbres d'or, quand il en tombe des pommes. Tu vois danser sur leurs petites jambes naines des oeufs de Pâques par douzaines . . . Un chat vert danse avec un chien rose. Il est tard : les rêves maintenant se fondent en brouillard. »

A New York, les Eléphants bleus mangent-ils ou ne mangent-ils pas, des carottes ? A New York en hiver où s'en vont les canards du grand parc quand les eaux gèlent ? Les eaux gèlent-elles à New York ? A New York, dans le Zoo, les Gorilles sont-ils en liberté ? Les Gorilles sont-ils libres aux Zoos de Granby, de Vincennes et de Moscou ? J'avais construit pour mon siffleux ti-Jos une cage de bois qu'il a rongée avec les années. Mon siffleux ti-Jos s'est enfui. Je l'ai appelé en vain. Il n'est pas revenu. Les siffleux ne sont pas reconnaissants. Ils n'ont pas d'âme. Ils n'ont pas d'ailes. Mais ils s'enfuient quand même où leur museau les porte. Le vent tombe un peu. Comme à chaque soir, il fait son balayage. Le vent est plus libre que les Gorilles de New York. Il n'est pas en cage. Le vent est plus agile que tous les siffleux du monde. Il vole avec des ailes transparentes. C'est un véritable esprit. C'est une âme. Je renais. Un soir du mois de juin, dans la vallée de Matapédia, le vent charriait des âmes revenantes qui se rencontraient là pour émerveiller les vivants. Peut-être écrirai-je à tous les gouvernements du monde pour leur parler des Gorilles. Je vais essayer de trouver leurs adresses. Il y en a plusieurs. J'aurais besoin d'ambassadeurs. Peut-être qu'avec mes amis et les amis de Françoise, et les amis de leurs amis . . . A Montréal le vent et la pluie ne nettoient jamais rien. Je me demande si Françoise a fait son grand ménage. Quand je suis parti, les coquerelles couraient partout dans l'appartement. Pauvres coquerelles. Pauvre Françoise. C'est une femme moderne qui préfère Jean-Paul Sartre à la soupe. Faire de la soupe ça lui donne la nausée. Elle dit qu'elle transporte sur ses épaules des injustices séculaires. Le sort des femmes. Pauvres coquerelles. Françoise a de long cheveux qui lui font courber l'échine. Je lui ai fait remarquer. Ça ne l'a pas touchée. C'est pas vrai que dans ses cheveux il y a du mystère. Elle se fiche de la Beauté de Baudelaire. Et moi je me fiche de la philosophie de Françoise. Je n'aime pas non plus les coquerelles. Peut-être aurais-je dû les balayer ?

— A quoi songez-vous Albert mon ami ?

C'est Wilfrid qui me prend par surprise. Avec les morts on sait jamais à quoi s'en tenir. Il a la même taille que la veille et se

tient debout à mes côtés. Je regarde du coin de l'oeil, effrayé, ses souliers noirs qui brillent dans la pénombre.

— Je pensais à Françoise. Mon amie. Ma fiancée. Ma Françoise. Je l'aime encore. Dites-moi, vous qui revenez du royaume des anges, c'est quoi l'amour ? Je ne comprends pas, Wilfrid. Avant de rencontrer Françoise, je n'avais aucun souci, aucun problème, je dormais bien. Puis tout à coup, bang, je l'aime et je suis malheureux elle m'aime et elle est malheureuse. Combien d'heures on a passées à se garrocher dans les bras l'un de l'autre, à s'engueuler, à se heurter, à se reprendre. Combien de nuits blanches à s'accuser, à se pardonner, à se douter. Je n'avais jamais braillé avant d'aimer Françoise. On nous avait appris que l'amour égalait le bonheur. L'amour est malheureux, Wilfrid. Il n'est pas libre. Qu'est-ce qui fait qu'en aimant Françoise, la première fois, tout l'univers autour s'est mis à dégringoler tout d'un coup ? Plus rien ne comptait. Plus rien n'existait. Il fallait revoir Françoise. Dénicher à tout prix son numéro de téléphone. La rejoindre. La revoir. La revoir. Etre là avec elle. La prendre dans mes bras. Rouler sans fin avec la terre ronde dans mes bras. M'enfouir dans ses fleuves et ses montagnes. M'emmêler avec elle. Me tricoter avec elle. Etre avec elle. Tu vas dire que je suis fou, Wilfrid. Tu vas dire que je suis naïf, Wilfrid. Toi qui reviens du royaume des anges, tu vas me parler de passion, d'amour primaire et d'instincts. Tu vas me dire que l'âme ne rend pas jaloux. Que je n'aurais pas soupçonné Françoise de me tromper, que je ne l'aurais pas poursuivie, épiée, avec mon âme et ma raison. Je ne crois pas à l'âme ailée. Je suis moi, mon corps. C'est cela que Françoise a aimé du premier coup. Elle n'a jamais demandé de baiser mon âme ni de caresser mes ailes. Toi qui sais tout, Wilfrid, délivre-moi. Je suis malheureux sans elle et malheureux avec elle. Mais elle est toujours là présente ou absente. Dire qu'il y a des gens qui se suicident par amour. Ça doit être autre chose que l'amour, Wilfrid. Ça doit être que l'autre comme un miroir leur retourne d'eux-mêmes une image trop douloureuse à affronter. S'accrocher à quelqu'un ça doit être s'accrocher à quelque chose de mystérieux en nous-même qu'on ne veut pas lâcher. Se suicider c'est ne plus vouloir s'accrocher. Une roche dans la rivière. Je lance du bout du pied des cailloux dans l'eau. Aimer sans s'accrocher ça doit être aimer sans miroir. Aimer plus loin que les images. Aimer plus loin que les courants des rivières. Aimer plus loin que l'eau. Mes yeux soudain voient le plafond à travers, une buée humide. Je fais fluctuer le ciel en haut qui sans moi dormirait d'aise.

Il y a soudain remous dans l'eau en bas. Ça doit être deux saumons qui se chamaillent. Je distingue les reflets de leur queue arc-en-ciel. S'ils savaient que je suis là ils ne pourraient se colleter en paix. Il y a des suicidés qui se noient. Ceux-là veulent se regarder une dernière fois. Il y en a qui font éclater la vitre d'un seul coup sur le front. Il y en a qui avalent des miroirs, qui avalent de l'eau, des poisons, des liquides. Qui avalent leur image pour la vomir. Il y en a qui voudraient s'accrocher à tout prix à l'univers concret, une dernière fois, qui plantent des crochets et qui s'y attachent à l'aide de cordes pendues. Ceux-là n'ont pas besoin de se regarder. Ils se sentent. Ils s'échappent, s'échappent, se hissent, se glissent et l'univers leur glisse entre les mains. Wilfrid, tu ne parles pas. Délivre-moi. Je t'avais posé une question. C'est quoi l'amour ? Je déteste Françoise, j'aime Françoise. Je me déteste. Je m'aime.

Wilfrid va me prendre pour un gros naïf. Je suis sans doute très naïf à ses yeux de voyant. C'est pas ma faute si je ne suis pas voyant. J'ai deux yeux comme tout le monde mais ils ne percent jamais la surface des choses. Les yeux de Wilfrid sont deux flèches qui pénètrent n'importe où.

Je lui demande s'il a toutes ses dents. Peut-être qu'il possède des dentiers spéciaux d'ivoire éternel dans son éternité. Il ne me répond même pas. Qu'est-ce qu'il lui prend ce soir ? On dirait que je ne compte plus pour lui. Pourquoi aurait-il pris la peine de venir jusqu'à moi ? Soudain, il m'empoigne par les épaules, me soulève d'un bond et me fait signe de le suivre. Il marche vite, m'emmène, enjambe les montagnes. Je cours à grand peine derrière mon étrange guide. Ce que j'en vois du paysage. C'est comme en avion. J'ai chaud, je transpire, je suis au bout de mon souffle. Wilfrid ne s'en soucie guère. Il continue de dévaler le pays en me tirant par la main. Qu'est-ce que tu fais Quêteux de malheur ? Je n'en peux plus. Regarde un peu où tu me fais poser les pieds. J'ai les orteils en sang. Mes souliers ne tiennent plus. Puis bientôt ils lâchent. Je sème mes semelles à tous vents. Tout le reste suit. Mes pantalons dans les ronces, mon gilet, mes sous-vêtements, mes chaussures et ma montre. Ma montre elle aussi est restée accrochée sur un maudit sapin de trois pieds. Comment je saurai l'heure maintenant ?

— Wilfrid, arrête, j'ai perdu ma montre. Je suis tout nu. Maman !

Enfin, il se retourne et me regarde. Il me dit qu'on n'en a plus pour longtemps.

— Tu ne regretteras rien, Albert. Endure encore un peu.

Combien d'heures avons-nous voyagé ainsi ? Je ne sais plus. La fumée commence à embrouiller mon cerveau. Nous avons aussi traversé un feu de forêt. L'armée était au-dessus de nous à nous pisser des gallons d'eau sur la tête. « J'suis pas en feu, moi, Wilfrid, dis-leur qu'ils se déversent à côté. » Ah ! oui, Wilfrid s'en fichait, lui. Les morts sont imperméables aussi. Enfin, nous arrivâmes au but de notre voyage.

Je me trouvai encerclé d'êtres que je n'avais jamais vus. Quelques-uns me ressemblaient étrangement. La moitié d'entre eux était masqués. Des masques funéraires. En Afrique les revenants existent. En Asie, en Polynésie, les défunts reviennent. Il faut savoir les dépister et surtout savoir les regarder. Ici en Amérique tout se passe à l'état de veille. Mais au creux de la vallée perdue, au Nord du quarante-cinquième parallèle, d'étranges festins se célèbrent la nuit où seuls les initiés sont admis. Wilfrid me présenta à chacune des personnalités du groupe sauf aux gens masqués. J'eus le plaisir d'apprendre que l'officiant était mon bisaïeul. Il avait, de son vivant, vénéré sa femme et ses enfants. Sa femme était accouplée avec un géant à l'allure de sphinx. C'est pourquoi elle était masquée. Je revêtis le costume d'usage et très vite, je fus introduit chez ma mère pendant que Wilfrid entamait des conversations indéchiffrables avec un groupe d'hommes ailés. L'un d'eux ressemblait à mon père.

— Bonjour mon petit Albert. Laisse tomber la Révolution. Viens embrasser ta mère. Quand je suis partie, il y a dix ans, tu jouais au hockey dans le champ du bonhomme Arthur. Tu n'es pas venu me dire adieu.

— Adieu maman. Tu es plus belle que jamais dans ta robe blanche. Comment va ta bronchite aiguë ?

— Tu sais, je ne suis plus malade. Je n'ai plus le temps. Les vivants souffrent parce qu'ils s'ennuient. Ton père m'aimait, bien sûr, mais à sa façon qui n'était pas la mienne. Le brave homme. Il me prenait pour un pot de fleurs parfumées. Des Narcisses. Il m'arrosait tous les soirs. C'est pourquoi j'avais des bronchites. Le brave homme, chantons en chœur, chantons mes bons amis. Mon fils Albert est revenu. Il a gagné sa partie de Hockey : 3-2. C'est le meilleur compteur de la famille. Bravo Albert. Chantons Albert sur tous les tons. Alléluia !

Je l'embrassai et lui fis mes adieux. Elle se changea en statue de sel pour avoir regardé sous ma tunique. J'étais nu. Je la goûtai. C'est bon une maman salée. C'est bon une mer salée.

Comment sommes-nous revenus au point de départ ? Je ne saurais dire. Tout ce qui est certain, c'est que je me retrouvai avec Wilfrid là où nous étions la veille. Je portais de nouveau mes vieux vêtements. Wilfrid avait dû les repriser. Mes semelles avaient été recollées à mes souliers. Mon pantalon recousu. Ma montre brillait à mon poignet et indiquait le temps juste. Du moins, elle s'accordait avec le soleil levant. C'était l'Aube. Mon heure préférée. Je me sentais bien dans mes vieux vêtements. Je me reconnaissais enfin. Mais j'étais tout rapiécé. Tant pis. Rien n'est jamais parfait. Quand j'ouvris les yeux, Wilfrid était en train de pratiquer son yoga et son karaté. Avec qui voulait-il donc se battre ? De toute la nuit, il ne m'avait à peu près pas adressé la parole. Je ne sentais pas que je lui en voulais. Ses muscles se gonflaient comme des ballons transparents. On entendait dans ses veines le chant des sources bleues. Pourquoi se déliait-il ainsi les membres ? Pourquoi faisait-il balancer sa tête de droite à gauche, de haut en bas, en revenant toujours fixer le même point à l'horizon ? Je suivis à pas de loup son regard des yeux et soudain je vis venir vers nous une immense baleine verte la gueule ouverte comme une jungle, remplie de soldats américains. Est-ce possible ? La Baleine va nous engouffrer. Wilfrid tout à coup fit éclater l'univers sous la force de sa respiration. Il s'étira, s'étira et j'aperçus le Quêteux-Géant se lancer à l'assaut du mammifère gluant. Le combat s'amorça sur la montagne Ursule, à ma droite. Wilfrid s'empara de tous les petits soldats américains et les étouffa un à un. Comment réussit-il à pousser son bras jusqu'au coude dans la gueule de l'ennemie ? Les étincelles de la bataille m'empêchèrent d'enregistrer tous les détails. Dommage. Je n'avais pas d'appareil-photos. Les soldats faisaient pitié à voir enlacés qu'ils étaient dans les bras morts l'un de l'autre. Tant pis. Ça leur apprendra à choisir de tels labyrinthes. Quant à la baleine, Wilfrid lui fit son affaire en moins de vingt minutes. La lâcheté de celle-ci redoubla assurément le courage de mon ami. On n'a pas idée ! S'attaquer à un pauvre quêteux, sournoisement, la gueule fournie de soldats américains ! Ça leur apprendra. Wilfrid se mit à califourchon sur son ventre. Comme elle glissait la poissonne, il lui planta d'abord ses crocs entre les ouïes. Puis, en brave don Quichotte il se mit à lui distribuer des coups d'épée à l'aveuglette. Il frappait, enfonçait, hurlait, sautait. A un moment j'eus peur pour lui car la méchante se mit à balancer la queue en tous sens menaçant ainsi l'équilibre de mon vieil ami. Wilfrid coupa d'une traite sa longue queue. La fin de tarda pas. Elle murmura en s'effalant de vagues plaintes incompréhensibles

à mes pures oreilles. Wilfrid et moi décidâmes d'enterrer les petits soldats dans le ventre caverneux de la Baleine. Ainsi, on ferait économie d'espace. Nos forêts sont si précieuses par les temps qui courent.

« When will they ever learn, when will they are learn ? »

Je ne sais plus je ne sais plus comment tout cela commença. J'essaye de reconstituer le début j'essaie de tout refaire... Wilfrid se tenait debout sur un rocher. Là, tout droit, qui me provoquait. M'injurait-il ? Non, pas des injures. Il m'empoigna d'abord et voulut me précipiter à la rivière. Il voulait ma fin je l'assure. Il voulait ma mort, je le jure. Je répliquai. Je rétorquai. Je le fis tourner dans les airs. Il donna du dos sur une souche, se releva, me reprit, se débattit. Il me distribuait des coups de poing, des jambettes, des prises de cou. Je le saisis au thorax, lui enfilai des droites, des gauches, à droite, à gauche, partout. Je visai la tête, je voyais des étoiles, des soleils, je pataugeais, perdais pied, me reprenais. Wilfrid ne voulait pas lâcher. C'était le Gibraltar. C'était Jupiter. C'était Lucifer. Puis ma force redoubla. La colère, la violence en moi. Je lui lançai du feu au visage. Je bouillais de rage. Il chambranla soudain, perdit pied, déboula le ravin et tomba comme une larve dans la rivière. Wilfrid flottait comme un billot pourri. Il m'empoigna d'abord, je le jure... Je ne sais plus comment cette lutte commença. L'ai-je empoigné d'abord, l'ai-je provoqué, l'ai-je injurié ? Non, non, c'est Wilfrid, c'est Wilfrid le premier qui... Je le regarde flotter. Se relèvera-t-il ! J'en suis certain. On ne peut pas mourir deux fois. Ça ne s'est jamais vu. Je n'ai pas tué. Je n'ai pas tué un mort qui était mort. Je suis innocent.

Je regarde et j'entends le bruit du corps de Wilfrid sur l'eau. Et soudain l'eau remonte et se retrouve partout dans l'air, autour de moi, autour des arbres, de mes yeux, des bras des arbres. L'eau vient d'en haut. Elle s'est mise à couler en petites aiguilles transparentes, continues. Elle vient du plafond blanc. Je lève la tête. Le plafond on dirait s'est ouvert en milliers de petites pores invisibles. Le toit de la terre coule. La maison va craquer de partout. Wilfrid n'est plus là pour réparer la toiture. Peut-être que la tête du monde a perdu ses cheveux à force de passer des nuits blanches à se morfondre, à gigoter, à se débattre dans son lit tout défait. La rivière, elle, reçoit l'eau sa pareille sans broncher. Elle respire calmement par petits ronds qu'elle souffle jusqu'au bord. Wilfrid vient déranger les ronds à l'infini. Il coupe en plein milieu les beaux dessins de l'eau sur l'eau. De l'ombre sur l'ombre. Il a des yeux ouverts qui sont ronds.

L'eau profonde souffletée par la pluie le berce à peine. Je passe une main sur mes joues trempées. Deux îles émergent lisses, parsemées d'une brousse jeune. Les sillons passent entre les poils mouillés jusque dans le creux de mes oreilles. Je n'entends plus rien que le son des deux eaux dans ma tête. La vallée circule en moi libre avec Wilfrid qui se berce en milieu.

Je regarde Wilfrid flotter. Je me suis délivré de Wilfrid. Je suis libre. Je respire. Avant qu'il se relève, avant qu'il revienne, on ne sait jamais, je prends mes pattes, je décolle, je cours cours, vole, fuis, m'en vais. Je file vers le prochain village. Je file vers le prochain train. Je n'arrêterai pas chez mes parents comme je l'avais projeté. Il est trop tard. Je n'ai pas le temps. Ils sont heureux sans moi. Ils n'ont pas besoin de me voir. Je n'ai plus le temps. Je file vers le train et cours plus vite que le temps. Je file dans le train à travers la vallée que je traverse d'un trait, à travers la Province que je traverse d'un trait. Je traverse en flèche la Province. Je m'en vais retrouver ma Française. Je m'en vais retrouver ma Française.

JACQUES FERRON

LE COEUR D'UNE MÈRE

THÉÂTRE

JACQUES FERRON — Membre d'une bonne famille du comté de Maskinongé, est né à Louiseville en 1921. A étudié à Trois-Rivières, à Montréal et à Québec. Capitaine dans l'armée, a visité le Canada. N'est jamais allé en France. Médecin à Rivière-Madeleine, puis à Ville Jacques-Cartier. A écrit *L'Ogre*, *La Barbe de François Hertel*, *Le Dodu*, *Le Licou*, *Tante Elise*, *Le Cheval de Don Juan*, *Les Grands Soleils*, *La Tête du Roi*, *Cotnoir*, *Contes du pays incertain*, et *Contes Anglais*, *Papa Boss*. Vient de publier aux Editions H.M.H., l'intégrale de ses *Contes* et un roman intitulé *La Charrette* et chez Déom, le premier volume de son *Théâtre*.

Ce drame réaliste, lourd et accablant, reste léger en termes de métier, c'est-à-dire peu onéreux à mettre en oeuvre : pas de décor, trois comédiens. C'est une pièce d'auteur, d'un Monsieur qui n'est pas de la troupe, encore moins de la balle, et qui fait bande seul; il n'a pas d'autre moyen de s'imposer au théâtre que de fabriquer au rabais, en quoi il ne diffère pas du manufacturier de peignes ou de brosses-à-dents, aussi soumis que lui aux lois de la mise en marché. Ces lois déterminent son art. Il vise à la réussite, autrement il serait plus conséquent de faire des mots-croisés; s'il vise mal, il ne tue personne, à peine s'éplumet-il un peu, et s'il réussit, il paye d'avance la publicité de son prochain produit; il pourra en augmenter le format et en venir ainsi, par exemple, à fabriquer des brosses-à-dents qui n'entreront plus dans les maisons.

Les trois personnages de la pièce sont l'Auteur, le Fils et le Médecin; ils joueront d'autres rôles, mais il s'agira alors de théâtres dans le théâtre, de sorte qu'ils garderont leurs noms : Pope, Septime et Duhau.

SCÈNE PREMIÈRE

DUHAU — Exclus de qui, de quoi ? De votre mère ?

SEPTIME — De la vie.

DUHAU — En naissant ?

SEPTIME — Oui, par le fait même.

DUHAU — Eh ! vous étiez précoce ! . . . peut-être prématuré ?

SEPTIME — Prématuré à n'en point douter ! Je pesais quand même dix livres.

DUHAU — Dix livres ! Vous vous étiez servi, vous !

SEPTIME — Mon Dieu ! J'étais à même et je ne pensais pas à me priver.

DUHAU — C'est quand même tout un poids pour un premier de famille !

SEPTIME — Surtout prématuré.

DUHAU — Dix livres : en êtes-vous sûr ?

SEPTIME — Je ne me suis pas pesé moi-même, d'autres l'ont fait et ne sont pas restés muets ; il a fallu les croire : mon poids à la naissance, grâce à eux, était devenu notoire. Par la suite j'aurai beau profiter, je resterai toujours en-dessous de ma première réputation . . . Il est vrai que mon père l'avait réhaussée : cinq pieds et deux, moins de cent livres — le petit notaire, qu'on l'appelait.

DUHAU — Je comprends : vous étiez trop gros, votre mère endommagée vous en aura gardé rancune.

SEPTIME — Endommagée ? Mais pas le moins du monde.

DUHAU — Flûte !

SEPTIME — Ce fut le mot de l'accoucheur, et répété, vous pensez bien ! Ma mère était rayonnante ; moi, je criais d'horreur.

DUHAU — Quelles perspectives vous veniez de lui ouvrir ! Elle pouvait désormais tout se passer. Effectivement elle n'y a pas manqué et vous avez crié pour rien. Il était trop tard pour crier d'ailleurs : votre mère, mon ami, vous l'aviez bel et bien déflorée.

SEPTIME — Quand on est conçu à la fine aiguillette avec un père comme le mien, féru de belles-lettres, ce sont des choses qui arrivent.

DUHAU — Vous auriez pu naître au plus menu !

SEPTIME — Je n'aurais pas dû naître tout simplement . . . Conçu, passe encore, c'est ingénieux, subtil et délicat; on s'y laisse prendre, et si aisément qu'on s'en rend compte, on est pris.

DUHAU — Mais à la naissance c'est ainsi !

SEPTIME — Oui, des deux façons on est pris, mais de l'une c'est agréable, on pressent le bonheur, on y baigne déjà, tandis que de l'autre il est trop tard, on se rend compte qu'il n'y est plus, et c'est ça la douleur de naître : j'en ai souffert toute ma vie.

DUHAU — Bah ! vous aurez fait comme tout le monde. Tout le monde dispose d'un petit paradis perdu, quand ce n'est pas dans un âge, c'est dans un autre, de sorte que tout le monde peut se dire qu'il vaut mieux que son restant. Le vôtre est de quelques années antérieur, prématuré, c'est toute son originalité. Vous auriez été un fœtus content, un petit locataire à mentalité de gros propriétaire, eh bien ! pourquoi pas ? Après, vous auriez été expulsé, la grande affaire !

SEPTIME — C'était un quinze avril, je m'en souviens.

DUHAU — Votre mère, tête folle et ventre imprévu, a fait comme elle a pu, ni plus, ni moins, et vous êtes né puisqu'elle vous avait conçu, encore chanceux de naître légalement avec un père notaire et doué pour les lettres : on a déjà vu pire.

SEPTIME — Je ne voulais pas !

DUHAU — Vous ne vouliez pas ? On ne vous en demandait pas tant ! . . . Septime, mon dessein n'est pas de vous contredire : gardez votre paradis perdu, mais parlons d'autre chose, voulez-vous !

Par bougement d'éclairage un troisième personnage apparaît, assis à sa table d'écrivain, qui était déjà là et qu'on ne voyait pas.

SCÈNE DEUXIÈME

POPE — Duhau, à quoi pensez-vous ?

DUHAU — Plaît-il, Monsieur ?

POPE — « Parlons d'autre chose » : mais c'est de la diversion ! Vous êtes bien avancé : dans une impasse ! Le sujet, Duhau, c'est de ne pas parler d'autre chose.

DUHAU — Un sujet idiot, Monsieur.

POPE — Idiot ou pas, restez-y, vous m'entendez-! Parler d'autre chose ! De la pluie et du beau temps peut-être ? Non, point de parole : je ne vous le dirai pas trois fois. Reprenez la scène.

DUHAU — Non, Monsieur.

POPE — Mais si, mais si, voyons ! La scène dans la bonne direction, tout droit devant vous, on the road, sur la traque, et grand train, allez ! Que je n'aie pas à me servir du fouet !

DUHAU — Bon, puisque vous êtes le cocher.

POPE — Un sujet idiot ? Raison de plus pour ne pas s'y embourber ! Allez, tirez-vous, recommencez la scène.

Par éclairage on escamote Pope et Duhau, reportant la lumière sur Septime déguisé en vieille femme restée sur pied de guerre, invraisemblable catin, sa mère sans doute puisqu'elle a ses traits.

SCÈNE TROISIÈME

VOIX DE DUHAU — Hé, Pope !

VOIX DE POPE — Hein ? Quoi ?

VOIX DE DUHAU — Pope, il y a ici une vieille qui veut voyager.

VOIX DE POPE — Encore une vedette ?

VOIX DE DUHAU — Oui, toute une !

VOIX DE POPE — Elle aura tous les marcous après elle. Nos pu-

celles, de quoi auront-elles l'air ? ... Non, je n'en veux pas : vite, mets-lui mon pied au derrière !

SEPTIME-MÈRE — Mettez-le moi, si ça peut vous plaire ! Ensuite on pourra plus sérieusement causer.

VOIX DE POPE — Eh bien, qu'est-ce qu'elle en dit ?

VOIX DE DUHAU — Elle dit qu'un ce n'est pas assez : elle voudrait les deux en même temps.

VOIX DE POPE — Réponds-lui qu'elle les a et que j'en suis sur le cul, mais qu'elle s'en aille à présent !

SEPTIME-MÈRE — A présent que vous y êtes, cher, allons-y pour la causette.

VOIX DE DUHAU — Rien à faire : c'en est une vraie, une tenace.

VOIX DE POPE — Mais nos pucelles ?

SEPTIME-MÈRE — Au cloître, vos petites putes vertes ! Laissez-moi les préparer à la venue de l'époux divin. Je vous les ferai passer du vinaigre au miel, en bonnes maîtresses des novices.

VOIX DE DUHAU — Pope, elle s'engage à te servir de maquerelle.

VOIX DE POPE — Jamais ! Jamais ! Avec tous les marcoux après elle, toutes les pucelles, il ne me resterait plus qu'à déménager.

VOIX DU DUHAU — Alors qu'est-ce que je lui dis, à cette vieille.

VOIX DE POPE — A-t-elle au moins de l'oreille ?

SEPTIME-MÈRE — De l'oreille ? En voilà une vieillerie de mot ! Si j'en ai ? Regardez.

VOIX DE DUHAU — Elle en a, peut-être pas pour la grande orbite, mais assez pour commencer son tour du monde.

VOIX DE POPE — Son tour du monde, pensez donc ! ... Eh ! vieille recuite, sorcière de mon coeur, les balais ne te suffisent donc plus ?

SEPTIME-MÈRE — Tu devrais en savoir quelque chose, grand débandé ! Tout en bois vert, les balais, à présent : la présentation ne dure pas. Sitôt enfourchés, sitôt ramollis. Si tu t'imagines qu'on va loin avec ça, fais-le accroire à d'autres, à tes virginales si tu veux, mais pas à moi. J'en ai cassé tant et plus, un petit saut et l'on se retrouve où l'on était : on n'appelle pas ça voyager.

VOIX DE POPE — A quoi es-tu bonne ? A crever ! Si tu t'imagines qu'on peut te lancer au flageolet, tu te trompes ! Déboule ton oseille, la mère, il t'en faudra, des potes et des potes, pour partir en extase !

Septime-mère vide son gousset dans les mains de Duhau, du moins on le suppose, car il reste dans le noir et on ne lui voit que les mains.

VOIX DE DUHAU — Aboule ! Aboule !

SEPTIME-MÈRE — Il ne me reste plus rien, salaud !

VOIX DE DUHAU — Bon, ça suffira.

VOIX DE POPE — Donne-lui son tiquette et qu'elle déguerpisse.

VOIX DE DUHAU — Où voulez-vous aller, Madame ?

SEPTIME-MÈRE — Si je pouvais retrouver mon petit Septime, mon fils aîné, mon enfant favori ! Si je pouvais ! Dites, Monsieur : le puis-je ?

VOIX DE DUHAU — Vous savez bien que oui, mais ne lui faites pas ça : il a gardé de vous un si bon souvenir ! Allez plutôt aux îles Canaries, c'est le sanctuaire qu'il vous faut, plein d'Amerlots, et des gros !

SEPTIME-MÈRE — J'aime bien l'Amerlot, mais à la condition qu'il soit millionnaire.

VOIX DE DUHAU — Aux îles Canaries, ils sont tous millionnaires... Un tiquette pour les Canaries ?

SEPTIME-MÈRE — Oui, j'en prendrai un.

VOIX DE DUHAU — Le voici, et bonne chasse, Madame.

SEPTIME-MÈRE — Que voulez-vous, Monsieur : je ne suis plus d'âge à chasser pour le plaisir, je répugne à le dire, mais j'en suis déjà là, hélas !

VOIX DE DUHAU — C'est vous qui le savez. Moi, je vous avoue que je ne m'en aperçois pas.

SEPTIME-MÈRE — Monsieur, votre galanterie me touche... Quand je chassais à mes dépens, mon gibier favori était le prélat. J'ai eu une grande éducation, voyez-vous, et j'ai deux soeurs en religion, des saintes, Monsieur !

VOIX DE DUHAU — Je vous crois, mais il y a prélat et prélat. Aux îles Canaries, pour vous délasser du gibier rentable, entre deux gros amerlots, vous pourrez vous permettre le plus exquis, le plus frétilant des prélats, c'est l'espagnol : vous m'en reparlerez.

SEPTIME-MÈRE — Vite, aux Canaries ! Adieu, Monsieur et n'oubliez pas de présenter ma crotte à votre maître.

On fait le noir complet, autrement dit Madame s'en va.

VOIX DE POPE — Inutile de me faire la commission, Duhau, j'ai tout compris. Sa crotte, pauvre vieille, c'est plus facile à dire qu'à faire, et de meilleure odeur qu'il ne s'en dégage d'elle-même. Que son pet l'emporte ! Elle est partie, voilà le principal.

SCÈNE QUATRIÈME

DUHAU — Une séquelle du sevrage ? Une rancune de nourrisson ?

SEPTIME — Non, j'ai toujours eu le sentiment d'avoir été exclu.

DUHAU — Exclu de qui, de quoi ? De votre mère ! Comme si vous étiez né orphelin d'une mère qui n'aurait pas été la vôtre ?

C'est possible mais peu probable : j'ai bien connu l'autre.

SEPTIME — Laquelle ?

DUHAU — La vraie.

SEPTIME — Moi aussi d'ailleurs.

DUHAU — Mes condoléances quand même.

SEPTIME — Pas la peine : elle se porte à merveille. Aux dernières nouvelles elle patrouillait les Canaries en chasse d'un mari.

DUHAU — Son âge !

SEPTIME — Gorgée d'hormones, il est vrai.

DUHAU — Quand même ! Hein ? quelle ravageuse ! Ce qu'elle s'en est passée, des hommes ! Je serais curieux de savoir seulement le nombre de ceux qu'elle a enterrés.

SEPTIME — Votre liste resterait incomplète.

DUHAU — En effet, elle n'a pas fini : plus elle vieillit, plus ça tombe . . . Vous, Septime, quel âge aviez-vous ?

SEPTIME — J'avais trente-deux ans.

DUHAU — Vous étiez bien jeune, mon pauvre ami ! Savez-vous qu'elle vous triplera par les années ? Elle en a bien soixante-seize ?

SEPTIME — Non, soixante-douze. Mais vous avez raison : elle me triplera. Rien ne la presse. Qu'elle l'attrape, son millionnaire, elle aura du temps de reste pour l'enterrer.

DUHAU — A elle l'héritage, à vous le vieil Amerlot !

SEPTIME — Que voulez-vous que j'en fasse ?

DUHAU — Incongru et grotesque, il sera votre beau-père quand même. Ce que vous en ferez ? Vous l'écoutez : des nouvelles fraîches de Madame votre mère, vous n'en avez pas tous les jours. L'air de ne pas y tenir, vous en êtes friand au point d'oublier qui vous les apporte. C'est ainsi que vous m'avez resservi les îles Canaries.

SEPTIME — Où avais-je la tête ? Les îles Canaries, bien sûr, c'est vous.

DUHAU — Peu vous importe le véhicule !

SEPTIME — Seul l'ami retrouvé comptait.

DUHAU — Et les nouvelles ?

SEPTIME — Oui, les nouvelles aussi, je ne m'en cache pas, mais l'ami donc ! Après quinze ans le retrouver ! Nous avons le même âge : quinze ans de séparation, maintenant quinze ans de différence !

DUHAU — La vie m'avait vieilli, la mort vous avait conservé.

SEPTIME — Néanmoins c'est moi qui vous ai reconnu.

DUHAU — Sur le moment je me suis cru aussi jeune que vous !

SEPTIME — Au fait, vous ne m'avez pas dit comment, mon cher Duhau, après vous y être attardé, vous vous étiez tiré de la vie ?

DUHAU — Plus tard, voulez-vous ? Je n'en suis pas encore remis. Mais je peux bien vous dire quel fut mon sentiment : c'était le vôtre, Septime, le sentiment d'être exclu. (Dialoguant avec lui-même). A quoi bon mourir ? — C'est toujours une fin. — Mais si l'on meurt avec le sentiment d'être exclu ? — That is very convenient et la preuve qu'on est bien mort.

SEPTIME — Duhau, pourquoi vous moquez-vous ?

DUHAU — Je ne me moque pas, je n'ai jamais été aussi sérieux. Si je l'ai exprimé en badinant, cela ne change rien au sentiment ; il est juste et répond à la chose, du moins à celle qui m'est arrivée.

SEPTIME — Mais dans mon cas ?

DUHAU — Je pense qu'il était un peu prématuré.

SEPTIME — Je n'y pouvais rien.

DUHAU — Naître avec lui : vous auriez pas pu attendre ! J'ai bien attendu, moi, de mourir.

SEPTIME — Si vous étiez né de la même façon que vous étiez mort, auriez-vous pu attendre ? Moi, je n'ai pas pu : à quoi me serais-je accroché quand la matrice de toutes ses forces poussait pour m'expulser ?

DUHAU — A ce compte on vous aura bien précocement préparé à la mort. Qui sait : au lieu du saint baptême vous avez peut-être reçu l'Extrême-Onction ? Quoi qu'il en soit, vous avez pu disposer de vous-même un peu plus tôt que ne le requérait la nature.

SEPTIME — Ce fut aussi grâce à vous, mon cher docteur.

DUHAU — Si peu, mon ami ! si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

SEPTIME — Je ne vous aurai pas causé trop d'ennuis ?

DUHAU — Non, pas du tout . . . Mais dites-moi, Septime : en êtes-vous revenu de votre fameux sentiment ?

SEPTIME — Oui, parfaitement.

DUHAU — Au moins votre mort n'aura pas servi à rien !

SEPTIME — J'en suis au point d'où j'étais parti : c'est ma vie qui n'a servi à rien !

*Comme à la fin de la première scène, par bougemen
d'éclairage Pope apparaît, assis à sa table d'écrivain.*

SCÈNE CINQUIÈME

POPE — C'est mieux, mais vous restez loin de la perfection : trop de mots creux.

DUHAU — Ils sont de bon théâtre; vous verrez, ils porteront quand il y aura foule dans la salle.

POPE — Foule ! Quelle foule ? Il n'y a même pas de salle. Vous jouez pour moi seul. Vous l'ignoriez ? Eh bien ! vous le saurez dorénavant. La littérature, le phrasé, le tir à la cantonnade, non merci ! Si j'en voulais, je me les fabriquerais moi-même. Tenez-vous en aux faits que commande le sujet. Soyez sérieux et réfléchis comme il convient à votre état. De plus n'oubliez pas que moi, je ne joue pas.

DUHAU — Eh, Monsieur, vous n'êtes pas drôle ! Encore si vous étiez défunt, on pourrait vous comprendre, mais de la part d'un survivant, non vraiment ! C'est par malice, il faut croire que vous n'êtes pas drôle ainsi.

POPE — En voilà des idées ! Pourquoi serait-on drôle quand on n'en a pas le goût et qu'on est chez-soi par-dessus le marché ? Pour amuser des ombres et pour les faire danser peut-être ?

DUHAU — Monsieur est chez lui, Monsieur ne joue pas, Monsieur se tient au fixe : se prendrait-il pour le bon Dieu ?

POPE — Monsieur ne se prend pas pour Monsieur ; vous êtes autour de lui, pauvres résidus d'humanité, et il vous considère.

DUHAU — Il nous considère ! . . . Septime, avez-vous entendu cette chose considérable ? Monsieur est là et il nous considère !

SEPTIME — Oui, j'ai entendu.

DUHAU — Nous n'aurons donc vécu que pour finir à votre disposition dans un théâtre, seuls avec vous, comme deux pauvres cabotins dans le creux de votre main ! Pour comble vous nous dites : « Soyez sérieux et réfléchis comme il convient à votre état » . . . A quel état, Monsieur ? Celui de résidus ou celui de cabotins ?

POPE — Un mort tout neuf avec de la chair encore après les os, avec de la verve, de l'indignation, on dirait presque de la vie ! Duhaü, vous êtes attendrissant, mais ça vous passera vite, allez ! En attendant, essayez donc d'être plus raisonnable. La pièce que je vous ai proposée, rien ne vous force à la jouer. Le titre est idiot, je n'y peux rien, ni vous d'ailleurs : il convient à la pièce. Si vous acceptez de jouer, qu'il n'y ait pas de méprise entre nous : il ne s'agit pas véritablement de théâtre et vous n'êtes pas de ces vrais personnages qu'on trouve au théâtre, des personnages emboîtés l'un dans l'autre avec loge par derrière scène pour la défroque de l'un et la sortie de l'autre. Point d'échappatoire ici ! Je vous tiens, vous ne disposez pas d'autre jeu que le mien.

DUHAU — Quel est-il au juste, ce jeu, Monsieur ?

POPE — L'évocation de deux êtres que j'ai connus, l'occasion pour eux de se survivre un peu . . . Parlez à ma convenance et je serai bon prince ; sinon, disparaissent.

DUHAU à SEPTIME — Nous sommes mal tombés !

SEPTIME à DUHAU — Sur un auteur, c'est mieux que Lucifer, quoique au fond ça revienne au même : on parle au lieu de brûler ; si l'on se tait, tout vient de s'éteindre.

POPE — Eh bien, Messieurs ?

SEPTIME à DUHAU — Nous n'avons pas de choix.

DUHAU — Eh bien ! Monsieur, nous la jouerons, votre pièce réactionnaire.

POPE — Parfait, c'est ainsi que je la conçois. Messieurs, je vous écoute.

Pope rentre dans l'ombre.

SCÈNE SIXIÈME

DUHAU — Ainsi donc vous étiez sculpteur.

SEPTIME — Oui, j'en avais le titre.

DUHAU — Vous sculptiez d'ailleurs un peu, mais pas plus qu'il n'en fallait, juste assez pour le titre.

SEPTIME — Je me l'étais donné de bonne foi.

DUHAU — Comme je vous comprends ! La bonne foi était votre fortune ; elle vous permettait beaucoup, accordait à peu près tout, pourvu que vous vous contentiez de peu et viviez d'à peu près rien.

SEPTIME — Entendons-nous : il y a bonne foi et bonne foi.

DUHAU — Oui, je sais : la sienne et celle des autres.

SEPTIME — La mienne était autorisée.

DUHAU — En voilà une que je ne connaissais pas ! Autorisée, dites-vous ? Comme c'est curieux ! Mais par qui autorisée ?

SEPTIME — Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'elle l'était.

DUHAU — Autorisée ?

SEPTIME — Oui, personne n'a jamais contesté mon titre.

DUHAU — Oh ! vous savez, l'indifférence n'a jamais rien prouvé.

SEPTIME — Mais, mon cher, mon atelier était ouvert au genre humain sans exception.

DUHAU — Malheureusement le genre humain ne l'a pas su et c'est l'exception qui est venue. J'en étais, Dieu merci ! J'ai vu et je n'ai pas oublié. Je ferme les yeux. Vos oeuvres remontent et déjà j'y discerne certains amas.

SEPTIME — C'étaient des formes.

DUHAU — Oui, forcément... Des cuisses, des bras, des seins. Des formes toujours très ramassées : voilà l'expression que je recher-

chais, la langue m'a fourché : j'ai dit amas pour formes ramassées. Septime, je vous en prie : excusez-moi. Mais au lieu de formes ramassées, amas quand même pouvait se dire, des amas féminins dont le sexe puissant et tentaculaire, à peine émergé de la matière, constituait l'inquiétante structure. Nous étions vers 1950, vous alliez sur votre trente ans, ils nous en restait plus que deux à vivre, vous aimiez la femme mûre, son corps épanoui, c'est lui que vous sculptiez, jamais la tête.

SEPTIME — Si, parfois un oeil.

DUHAU — Oui, mais toujours à la place du nombril.

SEPTIME — Parfois un lobe d'oreille, son pendentif, parfois une crête, des caroncules sur un chef déplumé... Des têtes qui n'en étaient pas peut-être ?

DUHAU — Pas plus que le reste, les tétons de tout bord, tout côté, la plage des cuisses, l'oursin et tout. Ce n'était que spirales, torsions griffues, poils tordus, appendices d'un mouvement de captation. Vos pièces ressemblaient à des pièges et vous vous teniez au milieu d'elles magnifiquement libre et dégagé.

SEPTIME — D'autant plus pris.

DUHAU — Vous en étiez la gloire.

SEPTIME — J'aurais préféré qu'elles fussent la mienne.

DUHAU — On ne peut pas tout avoir.

SEPTIME — Vous m'avez vu, marteau d'une main, ciseau de l'autre, travailler après elles ?

DUHAU — Oui, certes, mais je n'ai pas été convaincu. En apparence, dans votre atelier de la place Rachel qui d'ailleurs n'était pas une place ni un square mais une cour et même un fond de cour, il y avait un sculpteur, des sculptures, un créateur parmi ses créatures; ce sculpteur pouvait jouer de ses outils, il faisait semblant de sculpter...

SEPTIME — Ah ! je faisais semblant de sculpter !

DUHAU — En réalité vous étiez l'oeuvre de vos sculptures, le fils d'un corps répété qui n'avait de féminin que le maternel. Votre atelier avait je ne sais quoi d'utérin. Quand vous veniez m'ouvrir, vous me faisiez l'effet d'un mollet tendre mollusque dans sa coquille.

SEPTIME — Un mollusque ! Eh, dites : je vous impressionnais !

DUHAU — Vous aviez quand même beaucoup d'esprit et vous étiez

de bon accueil. On entrait, il faisait chaud là-dedans, c'était le bon temps ! Je me revois, je viens d'entrer, vous refermer la porte, je m'assois, je regarde, vos sculptures se rapprochent, vous en aviez juste assez, pas moins, pas plus, cinq ou six . . .

SEPTIME — Sept.

DUHAU — Attendez, je compte . . . Non, je n'aperçois pas la septième.

SEPTIME, *après calcul* — Vous avez raison : six en tout, je m'étais compté avec elles.

DUHAU — Leur chef-d'oeuvre !

SEPTIME — Riez à votre guise, mais convenez que j'aurais pu en faire d'autres : il m'a manqué les acheteurs.

DUHAU — Tout était à prendre ou à laisser. Des collectionneurs venaient et repartaient : vous n'étiez pas à vendre, ils ne voulaient pas vous déposséder. Il n'y avait qu'une solution : transformer votre atelier en musée, et vous en auriez été le conservateur. Seulement que d'inconvénients ! Dans son arrière-cour, nonobstant la place Rachel, votre atelier tenait plus d'un hangar que d'un musée ; de plus il était voué à la démolition ; c'est sur cet avenir que vous vous étiez installé, en attendant, avec le bail de déguerpir au premier avertissement. Sur de telles bases comment fonder une institution ? Et puis pensez à votre titre : la mévente vous l'assurait mieux que le musée.

SEPTIME — Je n'avais donc aucun talent !

DUHAU — Vous aviez du génie, mon cher ! Entouré de vos mères monstrueuses et muettes, que de politesse, de verve, d'enjouement, de vocabulaire ! Je vous écoutais : ce silence dit tout. Et vous écriviez aussi bien. Pour vous distraire des traductions, seule source de vos revenus, vous avez fait, sans y prendre garde, des petits poèmes qui ont gardé leurs amateurs tandis que vos sculptures, sait-on seulement ce qu'elles sont devenues ? Vous vous étiez trompé de titre en toute confiance sur la foi de votre bonne foi, cette menteuse autorisée.

SEPTIME — Il se peut . . . j'aurai été heureux quand même dans mon capharnaüm.

DUHAU — C'était le bon temps. Il faisait chaud là-dedans, et humide, comme dans une étable ; vos sculptures avaient l'haleine tiède.

Vous restiez frais, dispos et libre au milieu de leur piège, au milieu de vos six femmes, six fois la même à laquelle vous échappiez autant de fois.

SEPTIME — Oui, à peu près heureux : quand on s'échappe, on se sauve de l'exclusion; on en oublie du moins le sentiment. Mais mon salut n'était pas assuré; il a duré le temps du hangar, lequel fut démoli comme j'en avais été prévenu par bail.

DUHAU — C'était, je me souviens, pour descendre un parking.

SEPTIME — Je suis reparti à pied de la place Rachel, furtivement, comme un voleur; j'emportais le bonheur de mes treize mois d'atelier. Je ne l'ai pas emporté loin. Dans la rue un vieux compagnon m'attendait, que j'aurais bien voulu ne jamais retrouver; pendant treize mois je l'avais dérouté; maintenant il était là, devant moi, à la sortie de la place Rachel; il m'a repris par le bras et ne m'a plus lâché depuis.

C'est au tour de Septime d'être escamoté. Cependant Pope réapparaît, toujours à sa table de justice.

SCÈNE SEPTIÈME

POPE — Que d'âme encore ! Après quinze ans ! Ce qu'il devait en avoir !

DUHAU — Il est mort en effet dans la force de l'âge.

POPE — Sortir comme il a fait, vous avez vu ? En poésie, comme un charme !

DUHAU — La scène avait sans doute assez duré.

POPE — Parlez-moi de sa mère : vous l'avez bien connue.

DUHAU — Je l'ai entendue froufrouter assez souvent.

POPE — Que disait-elle ?

DUHAU — Mon Dieu ! J'ai oublié, mais je me souviens de son froufrou.

POPE — Une créature parfaitement futile ?

DUHAU — Ç'aurait été son but : elle en est restée loin.

POPE — Que lui manquait-il donc ?

DUHAU — Elle avait le fond matériel, des élans inconsidérés, beaucoup d'appétit, peu de satisfaction. Néanmoins elle recommençait, d'assez bonne santé pour ne pas se lasser. Elle s'en exaspérait plutôt et recommençait plus vite. A la fin elle ne pouvait plus s'arrêter; elle tournait comme une toupie, c'était sa vie; elle tourne encore.

POPE — Autrement dit, elle avait du mouvement.

DUHAU — Quand je l'ai connue, ce n'était plus que de l'allant.

POPE — Septime a de qui tenir !

Pope et Duhau, s'étant gantés, restent figés. Septime reparait sous les traits de sa mère, en plus jeune et moins pute.

SEPTIME — Voilà deux Messieurs que je ne connaissais pas, sans uniforme, mais qui ne cachent guère qu'ils arrivent de lointains comtés ruraux. Sans doute sont-ils du contingent des députés nouvellement élus. Pour le moment, rien à faire : deux pauvres infatués qui s'intimident encore d'eux-mêmes dans leur armure de marguillier !... Messieurs, quand vous daignerez m'apercevoir, intimidée à votre place, non seulement vous laisserez tomber vos gants mais vous en voudrez à mon corset : ce que vous en aurez alors des grandes mains !... En attendant, je vais aller prendre le frais sur la Terrasse... Eh ! s'ils me suivaient ?... Les rustauds, ils ne me regardent même pas !

Septime-mère sort, Pope et Duhau se dégantent.

DUHAU — Je ne l'ai pas vue naître. C'est assez tard, à Montréal que je la connaîtrai, arrivant de Québec. Que de splendeurs elle y aurait laissées ! Démunie, elle en était prodigue et jouait la noblesse en exil, néanmoins oublieuse du petit notaire, son mari, resté au milieu des splendeurs, titubant d'une taverne à l'autre... Il était de la troisième génération. Tandis que la ci-devant, son épouse, n'était que de la deuxième. Par générations on entend celles qui sont sorties du peuple, bénies de Dieu et confirmées par elles-mêmes. La première donne l'aisance, la seconde le préjugé aristocratique; la troisième élève à la tuberculose, à l'ivrognerie, quelques fois aux arts;

quant à la quatrième, soit qu'elle retourne au peuple, soit qu'elle s'anglicise ou s'exile, elle disparaît.

POPE — Voilà une théorie.

DUHAU — Voilà le tableau de la bourgeoisie québécoise.

POPE — Comme tout bon tableau, il date sans doute ?

DUHAU — Oui, en effet, il a quelque peu changé, ces dernières années, mais à l'époque il gardait encore les quatre couleurs de la vérité. Le père de Septime se conforma à sa génération : faute de la tuberculose il contracta les belles-lettres et devint, en latin comme en français, une des grosses têtes de Québec, ce qui lui fit perdre le ballant : il tomba dans la bouteille, engloutissant son étude, sa réputation et sa maison de la Grande Allée. Dès lors, et même avant, petit notaire, il eut de grandes cornes. Sa femme avait deux soeurs en religion : elle se donna la part de trois avec le froufrou et les députés ruraux qui, dans la vieille capitale, ont remplacé la garnison. Hélas ! aucun de ceux-là ne se ruina : elle fit tous les frais de la noce, sans compter les enfants, quatre en plus de Septime, qui furent mis au nom du notaire, le dernier crédit qu'on lui accordât. Tel fut le calvaire des splendeurs d'une mère. Après, la famille déménagea à Montréal, moins le notaire, irrécupérable, qui enseigna les belles lettres quelque temps encore dans les tavernes de la capitale.

POPE — J'imagine la suite : un calvaire suffit.

DUHAU — Pardon, Monsieur ! Vous avez voulu du théâtre narratif : la suite, vous l'entendrez.

POPE — Eh bien ! faites vite.

DUHAU — Dans la gêne, la deuxième génération ne perdit pas son préjugé aristocratique ; elle devint féroce sur les redevances : tous les enfants au travail ! Par bonheur, c'était en 1940 ; on avait la guerre : les enfants n'eurent pas trop de mal à se trouver de l'emploi. Septime, lui, s'enrôla. Ils contribuèrent à l'entretien de leur pauvre mère. Cela dura ce que durent les régiments. A la fin la famille se débanda. La ci-devant avait retrouvé ses moyens, le froufrou et l'oeillade, prête à reprendre la noce, cette fois aux frais de n'importe qui, pas aux siens — la noce sérieuse, quoi !

Ils sont escamotés.

SCÈNE HUITIÈME

SEPTIME, *seul* — Je me suis mis en chambre. Sans me départir de mon titre, je n'ai plus sculpté. Mes sculptures sont allées aux six vents de l'oubli et mes amis de même, aussi artistes que moi : des songe-creux, des fainéants — je les aimais bien. Pour continuer de vivre, j'ai continué mes traductions, plus spécialement les médicales, une corvée où je m'instruisais faute d'avoir l'esprit ailleurs. Le jargon des médecins me mystifiait et m'amusait autant. Je me suis souvenu de Duhau; il venait déjà à l'atelier. Ce n'était peut-être pas un vrai médecin.

DUHAU, *survient* — Septime, je n'étais pas parti.

SEPTIME — En tout cas les mots de la médecine vous ramènent. Vous arrivez à propos : je commence à prendre goût à votre jargon.

DUHAU — Si cela peut vous amuser !

SEPTIME — Mais je m'y passionne !

DUHAU — Seriez-vous malade, mon pauvre ami ?

SEPTIME — La vérité s'y trouve. Non pas n'importe quelle vérité, mais la mienne, ma vérité à moi !

DUHAU — Dites-moi dans quel chapitre et je vous dirai votre maladie.

SEPTIME — Je traduisais ce texte américain sans trop y prendre garde . . .

DUHAU — Alors il s'agit d'une maladie qui va vous coûter très cher.

SEPTIME — Mais il s'agit d'une révélation : la vie intra-utérine ! La vie antérieure à laquelle je ne pensais plus, dont j'avais d'ailleurs tout oublié !

DUHAU — Et dans ce triste Américain vous auriez tout retrouvé ! Sérieusement ? Non, Septime, pas celle-là ! A d'autres, mais pas à moi !

SEPTIME — J'ai toujours cherché; quoi ? J'ignorais; maintenant je sais. Je sais et je me souviens. Je me souviens et je sais. La vie intra-utérine . . .

DUHAU — La vie intra-utérine !

SEPTIME — Riez, docteur Duhau, riez !

DUHAU — Je ris, mon cher, je ris !

Il ne rit guère. Après tout, c'est un mort !

SEPTIME — Quoi de plus facile : du médecin vous n'avez que le titre ! Riez à votre guise : sur bien des points j'en sais plus long que vous, en psychiatrie, par exemple . . . A votre place, avant de rire je chercherais à m'instruire !

DUHAU — Vous avez raison : je ne ris plus. Continuez, je vous écoute.

SEPTIME — La vie intra-utérine . . .

DUHAU — Non, Septime, je ne ris plus.

SEPTIME — Sans elle, le fil vous échappe ; les jours, les années se suivent et ne se ressemblent pas ; vous restez sans prévoyance, ballotté d'un avatar à l'autre, inconnu de vous-même, dangereux pour le monde . . . Oui, ne vous en déplaît : dangereux pour le monde ! Là-dessus Anthony Dumulong est catégorique.

DUHAU — L'Américain ?

SEPTIME — Un grand nom dans la psychiatrie contemporaine. Sa théorie est simple : la vérité émane des particuliers et se propage dans le monde par une sorte d'explosion au contact de l'air. L'air, c'est déjà le vide ; il se prête à l'explosion mais ne l'explique pas. La mèche se trouve dans les eaux-mères, aux sources de chacun. C'est, par la mèche qu'on accède au pétard, donc à la vérité. J'avais perdu la mienne et l'univers me fuyait, poussière oubliée au point de départ de la galaxie rayonnante. Tout m'échappait ; l'explosion universelle me tuait. Pour me sauver il me fallait un abri profond ; pour reprendre contact avec le monde en dispersion, le réussir et le comprendre, il me fallait reprendre contact avec moi-même, retrouver mes données initiales grâce à une psychanalyse particulièrement aiguë et pénétrante, et de l'oeuf rebondir vers le cosmos pour réaliser ma psychosynthèse globale.

DUHAU — Admirable dialectique !

SEPTIME — C'est l'oeuvre du Docteur Anthony Dumulong, psychiatre et astronome : une révélation, mon cher !

DUHAU — Je vous crois, Septime ! De la sorte on va pouvoir réintégrer ses paradis perdus.

SEPTIME — Il faut un recommencement à tout.

DUHAU — Oui, en effet.

SEPTIME — Duhau !

DUHAU — Septime, je ne ris pas, je vous jure.

Eclipse de l'un et de l'autre, Duhau la main sur la bouche. Dans la scène suivante, Pope, selon un vieux procédé burlesque, se dédoublera et courra après lui-même quoi qu'il ait dit déjà : « Moi, je ne joue pas. »

SCÈNE NEUVIÈME

POPE, *astrologue* — Hello ! Hello ! Je suis Anthony Dumulong, du Massachusetts Institute of Technology, biochimiste, astronome, on spécial astrological departmental richeurche, futur millionnaire, spécialiste en investigation foetale sur l'âge mûr et, bien entendu, psychanalyste psychanalysé.

POPE — On ne peut pas avoir la paix, non ! et tenir de petites conversations tranquilles, chez soi, entre amis vivants et défunts !

POPE, *astrologue* — Cause toujours, mais attention à ce que tu dis : j'ai des copyrights partout, je ne peux pas dire sur quoi : security risk, j'investigue, appointé par plusieurs agences, GI JOE penical project, McNamara Delicatessen, Johnson Maffia Petroleum, FBI Murder's corporation, la Si Ah ! Hé ! et que d'autres, que d'autres, sans compter la Rond, la Grande : elle achoppe sur l'irrationnel et les ordinatrices à la croix gammée sont fourrées . . . Qu'elles soient enculées, la Rond ne m'offre pas assez !

POPE — Je commence à en avoir plein de nez des Amerlots. J'écris une pièce réactionnaire, ce n'est pas assez pour leur compte : ils me courent après ! Dieu merci, je cours aussi !

POPE, *astrologue* — Security risk ! J'avais prévenu les radars de la détection : surveillez les barbouillés, branchez-vous sur les coloraides langages ! Colorado ! Je ne m'étais pas trompé : on m'espionne, que dis-je ? on me vole ! Mon abri anti-nucléaire parfait, dont voici le brevet . . . *(Il le sort, le montre et se le remet dans le derrière.)*

Il est tout simplement génial : quand les sirènes hurleront sur les USA, tout le monde disparaît : chaque Américain est déjà retourné dans le ventre de sa mère, moyennant un loyer anticipé et dûment payé à l'Anthony Dumulong's AssHold Finance.

POPE — Ils nous tirent les vers du nez, ça finira qu'on leur payera des dividendes par le nombril ! Son copyright de Nouné, qu'il le coure ! S'il me rejoint, tant pis, je me ferai Vietcong.

POPE, *astrologue* — Qu'est-ce que les radars m'apprennent ? Que le Vietcong était en Québec !

POPE, *avec massue* — Et je te cogne, cogne, cogne, et je te cognerai.

POPE, *astrologue* — Au voleur ! Les vietcongs !

Il reçoit la massue sur la tête, titube, pirouette sur lui-même et tombe hors de l'éclairage.

POPE — Je ne tolérerai jamais l'intervention des puissances étrangères dans mon théâtre. Et qu'on ne vienne pas dire que je joue quand je viens de montrer que je ne jouais pas !

Il sort.

SCÈNE DIXIÈME

DUHAU — Non, Septime, non : je ne riais pas.

SEPTIME — La main sur la bouche pour ne pas pouffer.

DUHAU — Ça devait être pour ne pas bâiller. Vous savez, moi, les astronomes-psychiatres américains !... La main sur la bouche ? Mais j'aurais dû me la mettre ailleurs !

SEPTIME — Anthony Dumulong n'était pas le dernier venu ; ses recherches sur l'irrationnel, pierre d'achoppement des ordinatrices...

DUHAU — Tout de même, Septime, vous n'êtes pas pour me servir l'argument d'autorité ! Laissez-moi donc avec vos Amerlots ! Ils sont sinistres. Quant à l'irrationnel, qu'ils n'en sachent pas un mot ! C'est par lui, le caprice et la poésie qu'on leur échappera. Justement, Septime, vous me plaisiez par vos lubies. Je vous écoutais divaguer

sur les matrices d'antan et les paradis perdus avec l'attention que j'avais portée à vos sculptures, et avec le même plaisir. Vous touchiez-là à une composante de la quête religieuse, une hantise vieille comme le monde. Je vous écoutais mais ne perdais pas de vue la personne qui le véhiculait, votre paradis... Oui, j'ai pu porter la main à la bouche.

SEPTIME — Ma mère ?

DUHAU — Madame votre mère, oui, bien sûr, seul lien au monde de vos nostalgies utérines... à moins qu'elle n'ait été opérée ?

SEPTIME — Vous pensez ?

DUHAU — Non, j'en douterais : elle avait trop de morceaux à se faire remonter pour penser à s'en faire ôter... La dernière fois que je l'ai vue, elle recherchait déjà la pénombre : son froufrou y faisait meilleur effet. Quelle femme quand même ! Soixante-seize ans...

SEPTIME — Soixante-douze.

DUHAU — ...soixante-douze ans, très bonne famille, deux héritages, une soeur en communauté...

SEPTIME — Deux.

DUHAU — Tant mieux !... s'est autorisée d'elles pour avoir triple morceau, a bu le champagne mais n'a pas mangé la misère, mesquinant le lendemain sur le nécessaire de ses enfants, bonne mère malgré tout, se gâtant elle-même pour ne pas les gêner; puis, s'est émancipée de cette progéniture, a pris le large et patrouille dorénavant en chasse d'Amerlots forcément millionnaires, autrement elle ne pisserait même pas dessus — et qu'on ne vienne pas me dire que la bourgeoisie québécoise manque d'entrain ! Son fils aîné s'est suicidé. Après avoir rêvé d'un impossible retour à un endroit où il aurait d'ailleurs été fort dérangé, il a fait grand bond par-devant... A cause des tantes religieuses, ses funérailles ont été célébrées à la cathédrale.

C'est au tour de Duhau d'être escamoté, remplacé par Pope, à sa table d'écrivain.

SCÈNE ONZIÈME

SEPTIME — Quand on pose la mauvaise question, ce n'est pas pour obtenir la bonne réponse; on veut se faire dire n'importe quoi, voilà un des avantages de la logique formelle.

POPE — Et de la conversation !

SEPTIME — On ne peut rien sur sa naissance : à quoi sert d'en causer ? A moins de vouloir éluder, ce que j'ai fait. Je me cognais au mur pour ne pas trouver la porte.

POPE — Et la sculpture ?

SEPTIME — Et l'écriture, Monsieur ? Il faut bien faire quelque chose dans la vie, de préférence avec un titre.

POPE — Moi qui pensais que vous sculptiez par précaution et que vos oeuvres vous servaient de fétiches ! Quand on a peur du tigre on s'en fait une miniature que l'on met dans sa poche.

SEPTIME — Quand on se sent piégé on s'entoure de faux pièges et l'on se sent plus libre.

POPE — Ah, les arts, Monsieur !

SEPTIME — Oui, parlez-m'en ! Dites-moi, par exemple : quand on n'a pas le génie de la comédie, pourquoi s'y obstiner ?

POPE — Pour narguer les populations, par vengeance; pour montrer qu'on n'a besoin de personne et qu'on s'autorise de soi-même, Monsieur.

SEPTIME — On donne à fond dans le théâtre d'auteur et l'on retrouve vie en faisant dialoguer les morts.

POPE — Quand on fait ce qu'on peut envers et contre tous, Monsieur, on a l'impression de faire ce qu'on veut. Cela ne me déplaît pas du tout. De toute façon, ce n'est pas parce qu'on est mal parti qu'on doit changer de direction. On a une piste bien à soi quand on continue droit devant soi.

SEPTIME — Une piste bien à soi, parallèle au chemin du roi ! Trop courte, on la zigzague. Ou bien on sort, on se perd, on crie secours à Dieu et ça fait plaisir aux populations qui, elles, ont l'impression de ne pas être perdues parce qu'elles sont grégaires, assez bêtes pour ça !

POPE — Puis on la retrouve, sauvée, cette piste qui mène à la véritable perte et qu'on ne doit à personne. Voilà, Monsieur, tout l'art de vivre, le même que pour mourir à la condition de faire faux bond à la mort pendant quelque temps.

SEPTIME — Un peu de bricolage.

POPE — On sculpte le vif dans l'inerte.

SEPTIME — On est poli pour les putains.

POPE — On leur donne la touche des déesses.

SEPTIME — La touche esthétique.

POPE — La baguette magique.

SEPTIME — Le frisson électrique.

POPE — Le sérieux statique.

SEPTIME — Le salut artistique.

POPE — Aussi longtemps qu'on s'amuse à ces tics, le temps passe.

SEPTIME — La vie oublie de vous accoucher dans le vide.

POPE — Vaut mieux tergiverser. A quoi bon naître en l'occurrence ?

SEPTIME — A quoi bon naître ! Ecoutez, Monsieur : j'ai passé ma vie à me la poser, cette fausse question; j'en ai soupé !

POPE — Vous en avez vécu ?

SEPTIME — Oui, parfaitement. Chaque matin, je me la posais. Remarquez que je naissais pas : je m'éveillais.

POPE — Il y avait là une analogie.

SEPTIME — Eh bien, j'analogueais ! Cet à-quoi-bon, c'était mon cocorico. Je ramenais le jour et l'étendais sur moi, un rêve étonnant. Chaque matin, je recommençais. A la longue la couverture s'est usée, le soleil n'était plus qu'un lampion. Alors je me la suis posée, la vraie question; la vraie réponse a suivi.

Pope de disparaître, remplacé par un Duhau rajeuni de quinze ans.

SCÈNE DOUZIÈME

SEPTIME — Pourquoi ne vivrais-je pas ?

DUHAU — Enfin, la bonne question !

SEPTIME — A bonne question, bonne réponse : la logique formelle m'impose de partir en vacances. Oui, je m'en vais retrouver la mer !

Un jour de mer, un seul oiseau
 Toujours cette même mouette
 Qui plane et tourne sur les eaux
 Je ne sais pas ce que vous êtes

Elle est pourtant un signe clair
 Rose de la mer, fleur sans tige
 Ses pétales tombent dans l'air
 Et votre amour est mon vertige

Qu'elle passe et dévête encor
 Ce sein qui du mien palpite
 Mon coeur se forme à votre corps
 Demain vous serez Aphrodite

DUHAU — Un poème de bonne école . . . Vous l'avez fait ?

SEPTIME — Oui, dans ma hâte de partir.

DUHAU — La rime est riche, mais demain, « demain vous serez Aphrodite », vous ne trouvez pas que c'est un peu tard ? Demain il pleuvra peut-être, ou bien la mouette ne sera plus là.

SEPTIME — Vous avez raison : bientôt serait mieux que demain, ou : sur l'heure.

DUHAU — Sur l'heure : un pied de trop. Moi, je conseillerais : coucou. A cause de la mouette, toujours la même, monotone à la longue. Et puis je mettrais « êtes » pour « serez ». Ce qui donnerait :

Moi coeur se forme à votre corps
 Coucou ! Vous êtes Aphrodite

C'est mieux . . . L'avant dernier vers : Mon coeur se forme à votre corps, pourquoi ne pas dire : Mon corps se forme à votre coeur ?

SEPTIME — Duhau, vous vous trompez si vous pensez me fâcher.

DUHAU — Aphrodite, qu'est-ce à dire : vous ne partez pas seul ?

SEPTIME — On voit que la poésie n'est pas votre jumelle, même pas votre cousine ! . . . Quelle question ! Mais oui, je pars seul. (*Il chante.*)

Mon entreprise est telle
 « Que je n'ose », ô Duhau
 La chanter en duo
 Avec que une mortelle

DUHAU — Ma cousine ! Et la vôtre, Septime ? Ceux-ci sont franchement mauvais. Non, vous n'avez pas de talent pour l'opéra .

SEPTIME — C'est pourquoi je pars seul.

DUHAU — Aphrodite alors : on l'emmène ou on ne l'emmène pas ?

SEPTIME — O médecin pédéraste et monogame ! Tu t'imagines que la femme est un objet déterminé, domestique et inaliénable, qu'on transporte tel le chaudron ou la tente du camping ? Par les feux de l'enfer, tu te trompes ! Aphrodite émerge de chaque vague ; dans tous les ports elle attend. Le voyage n'est pas un déménagement. Que me proposes-tu une femme pour colis ? Il n'y a de vacances dignes des dieux que les mains libres et sans bagages.

DUHAU — Où donc ira le Dieu ? En Gaspésie ?

SEPTIME — En Gaspésie, à Moscou, ailleurs et partout je circulerai au travers de l'ubiquité féminine.

DUHAU — Bon voyage ! Mais vous risquez d'embrassez le vent et de rester les mains vides.

SEPTIME — J'aurais besoin de cachets.

DUHAU — Des cachets pour qui ?

SEPTIME — Pour moi.

DUHAU — Des cachets pour quoi ?

SEPTIME — Pour dormir.

DUHAU — Et l'ubiquité féminine ? Aphrodite à n'en plus finir, de chaque vague précitée vers vous, dans chaque port qui vous attend ! Dormir, y pensez-vous ? Elle se blottit et reblottit entre vos bras !

SEPTIME — Médecin du diable, qui vis de maladies honteuses, ce n'est pas dans les tiens qu'elle se blottirait !

DUHAU — Je ne l'attends pas, non plus.

SEPTIME — Vous ne seriez bon, Duhau, qu'à lui refiler votre vérole.

DUHAU — Je ne me suis pas institué votre rival. Les déesses, pas pour moi ! Surtout pas cette Aphrodite : Elle pue la morue ! Mon cher Septime, prenez-la tant que vous voudrez. Mais si vous voulez vraiment, quel besoin avec-vous de cachets ?

SEPTIME — Je n'ai surtout pas besoin d'une médecine écholalique qui me retourne mes phrases comme si j'avais parlé à la mauvaise adresse. Médecin oligophrène, se peut-il que tu ne saches pas que l'ubiquité féminine, sujette à la loi des solutions, ne donne le précipité attendu qu'à certaines conditions dont la concentration n'est pas la moindre ? . . . Duhau, je vous en prie, cessez de faire le bête.

DUHAU — Si je comprends bien, mon cher Septime, nonobstant l'ubiquité que vous m'avez vantée, il ne vous suffira pas d'ouvrir les bras pour les avoirs pleins.

SEPTIME — Dans les régions désertiques ou forestières, dans la toundra, voire dans certains comtés sous-développés, je n'aurai même pas à les ouvrir. Cela fait partie des inconvénients du voyage comme les accidents de route et les diarrhées estivales. Point n'est besoin d'en mourir, la médecine y remédie, la vraie. Faute d'Aphrodite je prends un cachet et ne passe pas la nuit à me faire baiser par l'insomnie.

DUHAU — Combien vous en faut-il, Septime ? Et de quelle sorte ?

SEPTIME — La sorte, vous la connaissez, ô noble praticien. La quantité, calculez pour deux mois, compte tenu de l'accoutumance.

DUHAU — Cinquante tout au plus.

SEPTIME — Deux cents pour le moins.

DUHAU — Cent vous suffiront, Septime. La mer, ça endort, surtout quand elle est seule avec une mouette qui plane et tourne par nonchalance, qui reste là par distraction, derrière laquelle il n'y a rien qu'un grand espace, les eaux qui montent, le ciel qui descend et quelques îles peut-être au-delà de l'horizon. Alors ce n'est pas la peine de bouger ni même de rêver à des émerglements de cheveux et de filles : ça serait devancer la genèse du monde.

SEPTIME — Eh ! mécréant, médecin athée, tu deviens biblique !

DUHAU — On attend plutôt la morue. Quand les barques rentrent, la panse pleine, sous le couvert de toutes les mouettes revenues celles de la côte et celles des îles, là ça sera différent : ne prenez pas votre cachet, Septime, ouvrez grands les yeux mais bouchez-

vous le nez : annoncée par la vertigineuse criailerie qui la soulèvera, elle est imminente, rose de la mer, fleur sans tige, la déesse que vous êtes allé attendre. Dès qu'elle surgira, saisissez-la par ses cheveux de varech, faites vite, autrement la meute des oiseaux la dépècerait : c'est une Aphrodite sauvage qui empeste le poisson.

SEPTIME — Dites donc, médecin lyrique et nauséabond, voudriez-vous partir à ma place ?

DUHAU — Voici l'ordonnance. En retour, Septime, donnez-moi vos deux mois de vacances et je partirai sans cachets.

SEPTIME — Merci, je préfère partir avec les deux. Adieu, médecin, fils de la mort ! Si je te cétais ma place, tu serais capable de coucher avec une algue décomposée sous la huée des corneilles et la colère des goélands affamés !

DUHAU — Et les mouettes, alors ?

SEPTIME — Pendant que tu t'adonnes à la nécrophagie, elles suivent en silence la barque noire qui monte vers l'horizon, sur le point de l'atteindre et de passer dans les îles, au-delà . . . Adieu, Duhau ; je ne vous oublierai pas.

DUHAU — Bon voyage, Septime.

Septime s'en va, laissant Duhau où il en est, toujours rajeuni de quinze ans.

SCÈNE TREIZIÈME

DUHAU, *après réflexion* — Bon voyage ! Bon voyage ! Et s'il allait s'enfermer dans sa chambre pour partir ? Le joli voyage qu'il ferait là ! Cent cachets, il en faut moins que ça pour sauter au-delà de l'horizon ! (*Duhau tourne et réfléchit en rond, sans satisfaction.*) Il parlait trop ! Et puis cette barque noire ! En fait de corbillard, compte tenu des eaux, on ne saurait donner meilleur portrait ! . . . Bah ! on ne peut pas forcer les gens à vivre . . . Cependant, cher Docteur, vous n'avez pas reçu mandat de les envoyer à trépas . . . Septime ! Septime ! Septime !

Duhau s'élançe dans le noir pour revenir avec Pope dans le rôle du Sergent Lemire, de la Sûreté municipale.

DUHAU — Je ne vous attendais pas si tôt !

POPE-LEMIRE — Docteur Duhau, je suis le sergent Lemire, de la Sûreté municipale, escouade des homicides.

DUHAU — Mes félicitations : vous êtes venu vite.

POPE-LEMIRE — Ne m'en parlez pas ! C'est la morte saison : un rien nous fait courir. Pas un seul assassinat depuis un mois !

DUHAU — Ce sont les assassinés qui doivent en faire une drôle de tête.

POPE-LEMIRE — Ne me parlez pas de ceux-là ! Ils n'ont aucune personnalité. On les prend, il faut bien : ils fournissent la victime. S'ils ne la fournissait pas, ils ne seraient rien, absolument rien comme tout le monde.

DUHAU — Vous préférez les assassins.

POPE-LEMIRE — Que voulez-vous ? C'est le métier ! Un peu comme vous, docteur : vous devez bien vous attacher à quelques-uns de vos malades ? On ne serait pas bon chasseur si on n'aimait pas son gibier, hein ? Mais plus d'assassinats, plus d'assassins, et depuis un mois, pensez donc ! C'est à se demander où ils sont rendus . . . Dans la politique ? Malsain alors, très malsain ! D'un assassin la politique vous fait un général en moins qu'il n'en faut pour le dire. Et s'ils étaient en train de stocker le macchabée en prévision d'une guerre ! Malsain ! Très malsain ! Et déprimant pour l'escouade !

DUHAU — Eh ! je vous vois venir, vous, Sergent ! N'auriez-vous pas besoin de quelques petits cachets anti-dépresseurs et neuroleptiques ?

POPE-LEMIRE — Des petits cachets ?

DUHAU — Oui, de bons petits cachets que vous pourrez prendre sans inconvénient.

POPE-LEMIRE — A la poignée ? A la centaine ?

DUHAU — A la poignée avec les mains que vous avez, sergent Lemire, vous n'y pensez pas !

POPE-LEMIRE — Pas pour moi, mais pour un autre.

DUHAU — C'est pour cet autre que vous êtes venu ?

POPE-LEMIRE — Parbleu ! Quand on est de l'escouade, il nous faut bien un prétexte pour rendre visite aux gens.

DUHAU — A défaut d'assassinat vous vous occupez de suicides, question de vous garder en forme pour la rentrée ?

POPE-LEMIRE — Oui, c'est la seule raison. Dans ces cas, contre qui procéder ? Les victimes s'assimilent aux coupables; rien à faire : on ne procède pas contre les morts.

DUHAU — Parce que . . . on n'a pas pu le sauver ? il est mort ?

POPE-LEMIRE — Oui, il est mort.

DUHAU — En voilà un qui sera parti vite !

POPE-LEMIRE — Avec le nombre de bons petits cachets qu'il avait, il ne pouvait pas faire autrement . . . Alors quoi ? Dans de pareils cas, on essaie de se reprendre sur les complices.

DUHAU — Sergent Lemire, je commence à deviner la raison de votre visite.

POPE-LEMIRE — Docteur, il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile : dès que vous m'avez aperçu, vous étiez au courant de tout. J'irai même jusqu'à dire que je vous confirmais dans vos appréhensions.

DUHAU — En tout cas, Sergent, je n'ai éprouvé aucun plaisir à vous voir arriver.

POPE-LEMIRE — Cela n'a pas paru : dans votre métier on cache bien ses sentiments. C'est un beau métier, Docteur.

DUHAU — Merci, Sergent. Assoyez-vous donc que l'on cause sérieusement . . . Le vôtre aussi se pratique à sang froid . . .

Les chaises sont en-dehors de l'éclairage. Ils se trouvent ainsi à céder la scène à Septime.

SCÈNE QUATORZIÈME

SEPTIME — Et puis j'ai perdu pied, façon de parler : j'étais couché. Mais je rêvais peut-être : je me voyais debout, en train de sculpter, dans mon atelier disparu de la place Rachel . . . Est-ce que je sculptais vraiment ? Je n'avais ni marteau ni ciseau, ni quelque instrument que ce fût; je ne faisais peut-être que semblant; de toute façon c'était sans bruit . . . J'ai eu l'impression de tomber dans un piège connu, sans doute celui que je m'étais tendu, jusque là impunément, et que, trop sûr de moi, trop libre, trop dégagé, j'avais cessé de

redouter. Mais un piège est fait pour prendre, sinon il n'est plus un piège. Perdant pied, j'ai été ravi : au fond c'était ça depuis longtemps, depuis toujours que je voulais. N'était-ce pas la preuve que je n'avais pas oeuvré en vain, que ma sculpture fonctionnait et qu'enfin son mouvement de captation, immobilisé dans la matière, plus fort que celle-ci, l'avait rompue ? Alors il ne fut plus question de sculpteur ni de sculpture ; il n'était pas question, non plus, de mourir ; par introspection, moi-même j'avais brisé ma gangue et je remontais vers mon paradis perdu ; j'en percevais à nouveau les sons si agréables, comme un bruit de cascade animé de claquetis divers. Ah, mon bonheur ! J'en étais possédé et pourtant je ne parvenais pas encore à m'en persuader ; je restais tout agité, cela se voyait à ma physionomie, notamment à ma bouche, toute à la succion. Je buvais sans boire, avidement, jamais rassasié, aux écoutes du monde dans les eaux profondes, aux sources même de la vie. Et puis j'ai entendu battre un coeur immense, celui-là même qu'on a perçu avant sa propre pulsation, stimulation globale, au-delà de toute sensation, inondant tous les sens à la fois, ah ! le doux choc : Dieu frappait à ma porte !

*L'extase l'emporte et l'on se retrouve en compagnie de
Duhau et de Pope-Lemire.*

SCÈNE QUINZIÈME

DUHAU — Assoyez-vous, Sergent : le sujet me passionne... La mort en soi n'est pas grand-chose, mais elle a toujours offensé les sociétés. Curieux, ne trouvez-vous pas ?

POPE-LEMIRE — Offensé : vous m'en apprenez ! Elle les inquiète, elle les dérange, les oblige à des mesures d'hygiène qui, la religion s'en mêlant, sont devenues fort compliquées.

DUHAU — Elle les offense, échappant à leur juridiction. Saviez-vous que l'idée, aujourd'hui reçue, qu'elle puisse être naturelle, représente une acquisition récente ?

POPE-LEMIRE — Mais elle n'est pas toujours naturelle !

DUHAU — Autrefois elle ne l'était jamais. Ah ! Sergent Lemire, il n'y avait pas de saison morte alors. A chaque décès devait correspondre un coupable; ce coupable il vous revenait de le trouver, et vite : avant l'enterrement.

POPE-LEMIRE — Et vous, les docteurs, que faisiez-vous ?

DUHAU — Mon cher, nous avions alors les mains propres : notre domaine ne s'étendait pas jusqu'à la mort. Nous étions des guérisseurs. Nous guérissions, c'est tout.

POPE-LEMIRE — Et les gens mouraient quand même.

DUHAU — Oui, mais c'était des gens que nous ne connaissions pas. Aucun rapport avec notre escouade. Ils dépendaient tous de la vôtre. Eh ! vous en aviez, du boulot ! C'est bien simple : en-dehors de l'escouade des homicides, à l'exception des macchabées, il n'y avait plus personne; pour un peuple donné, elle constituait ce peuple même. Un sergent en avait alors pour son grade. L'uniforme laissait peut-être à désirer, mais qu'importe ! C'était pour vous le bon temps. Maintenant un sergent, c'est un sergent, et votre escouade n'est plus le peuple. Vous n'avez pas grand-chose à faire; on meurt maintenant le plus naturellement du monde, quand ce n'est pas de maladie, c'est de la médecine.

POPE-LEMIRE — J'aime vous l'entendre dire, docteur, car c'est une idée que nous avons parfois à l'escouade.

DUHAU — Cent cachets, c'était beaucoup en effet, trop. Il en a sûrement laissé.

POPE-LEMIRE — Il en restait quarante-huit dans la bouteille.

DUHAU — Il les aura pris à la poignée, mauvaise technique, même s'il avait la main moins grande que vous... Encore en aura-t-il échappé dans son lit, sur le plancher ?

POPE-LEMIRE — Douze.

DUHAU — Pauvre garçon, il était ému !... Douze plus quarante-huit, cela donne soixante, il reste quarante multiplié par un grain et demi : soixante grains, ce n'est pas une économie ! Trente auraient largement suffi. De plus, dans son émotion, avec une technique improvisée, il risquait de vomir et de s'en tirer avec une indigestion.

POPE-LEMIRE — Il ne s'est pas raté.

DUHAU — Il s'est suicidé quand même comme un novice. Sergent, cela me déplaît de la part d'un ami.

POPE-LEMIRE — C'est une amitié à laquelle nous avons pensé à l'escouade. L'amitié d'un médecin, quoi de plus dangereux ! Des cachets en voulez-vous, en voilà. On ne mesquine pas sur l'ordonnance.

DUHAU — Taisez-vous donc, Sergent ! Vous parlez pour ne rien dire comme un politicien. C'est vous qui allez finir général. Et puis vous pensez trop à l'escouade : l'amitié, ce n'est pas de vos oignons ! . . . Où en étais-je ?

POPE-LEMIRE — Au déplaisir du médecin quand un de ses amis se suicide grossièrement, comme un novice.

DUHAU — Bon, voilà ! Oui, c'est un déplaisir. Qu'on se suicide, mais avec méthode : dix cachets d'emblée auxquels on en ajoute un aux trente secondes, aussi longtemps qu'on peut, et avec de l'eau chaude : le cachet se dissout mieux. De plus, point de beau suicide qui se donne pour tel. On le maquille en accident, ce n'est pas malin, et il n'y a plus de délit, loin de là ! Les assurances, institution morale s'il en est, montrent plus de respect pour l'accident que pour la mort naturelle. Toute beauté a sa valeur, même celle d'un suicide impeccable. Pour celui qui s'exhibe, rien ; pour la mort naturelle, tant ; pour l'accident, le double . . . Ah ! que Septime a eu tort de ne pas me consulter !

POPE-LEMIRE — Je n'en doute pas, docteur.

DUHAU — S'il l'avait fait, Sergent, je n'aurais pas eu l'honneur de votre visite.

POPE-LEMIRE — Mais s'il ne l'a pas fait, docteur, et l'on s'est demandé à l'escouade s'il n'y aurait pas lieu de porter plainte contre vous.

DUHAU — Voilà ce qui arrive quand les novices se mettent en frais d'attenter à leur vie ! Soit dit entre nous, il n'y a que les récidivistes qui soient sérieux . . . Sergent Lemire, depuis combien de temps êtes-vous à l'escouade ?

POPE-LEMIRE — Douze ans.

DUHAU — Presque la formation d'un récidiviste supérieur ! Alors, pas de boniments ! On n'aura pas besoin de vous faire un dessin, comme par exemple d'aller vous chercher l'arbre généalogique de la victime : pas de bâtards ni de sauvages, un prélat domestique, quatre prêtres, treize religieuses, six avocats, deux notaires, trois méde-

cins, sans compter le grand-oncle Euclide, de plus de foin que d'étude, qui a été député du comté de Rimouski.

POPE-LEMIRE — Une famille, c'est à prendre en considération . . . Il n'y a que du défunt, dans ce que vous venez de m'énumérer ?

DUHAU — Non, c'est mêlé et bien balancé.

POPE-LEMIRE — Le prélat domestique ?

DUHAU — Il vit encore, pensez donc ! Quatre-vingts ans, mais bon pied, bon oeil, une autorité pour tout dire. Je ne serais pas surpris que ce soit lui qui chante le service à la Cathédrale.

POPE-LEMIRE — Le moment d'alinéation mentale, quoi ?

DUHAU — Le moment qui n'empêche pas un bon vivant d'être devenu un bon mort, digne de la sollicitude de sa famille respectable et éplorée.

POPE-LEMIRE — J'aurai quand même été heureux de faire votre connaissance, docteur Duhau.

DUHAU — Sergent Lemire, tout le plaisir aura été pour moi.

On escamote les deux notables pour remettre Septime en scène.

SCÈNE SEIZIÈME

Septime écoute.

VOIX DE POPE, *neutre et professorale* — Qu'on fasse entendre à des enfants nouvellement nés le bruit amplifié du coeur normal, soixante-douze battements à la minute, et qu'on les laisse plongés dans cette ambiance sonore, dans ce bain créateur du climat prénatal, l'effet est favorable, l'action euphorisante; ils poussent moins de cris, s'endorment plus aisément, profitent mieux que les témoins, bébés de même acabit, de même âge, recevant les mêmes nourritures, mais qui sont soumis au silence ou à des stimulations auditives différentes. Même des enfants plus âgés, de seize à trente-sept mois, réagissent favorablement à cette remise en condition. Et les expériences se poursuivent au Massachussetts Institute of Technology, dans le

cadre des recherches du docteur Anthony Dumulong sur l'irrationnel et les moyens d'en tirer partie pour aider les peuples inférieurs à atteindre le palier des ordinatrices.

SEPTIME, *amer* — Un texte que j'ai traduit et appris par coeur. Un texte inspiré, le texte par excellence, la révélation qui m'a révélé à moi-même, de sorte que je pouvais rêver sans fabuler. Je n'ai rien avancé qui ne fût scientifique, même pas le bruit de cascade et de cliquetis.

VOIX DE POPE — Le bruit de cascade, égal, long et sourd, d'où surgissent par moments des cliquetis imprévus, a été enregistré intra utero au moyen de magnétophones ingénieusement fixés sur le placenta des diverses femelles, dont une négresse complaisante.

SEPTIME, *sardonique* — J'ai tenté de vérifier. Si je me suis trompé, c'est de direction, mais cela n'enlève rien à la valeur de mes observations : in situ, d'où qu'on vienne, où qu'on aille, qu'on parte ou qu'on revienne, in situ d'un bord ou in situ de l'autre, c'est in situ quand même, c'est in situ toujours. L'instant échappe à la durée . . .

VOIX DE POPE — L'instant échappe à la durée. En soi il constitue l'éternité; pour être éternel il suffit d'y coller. Mais si on le lâche, alors c'est foutu : cascade et claquetis, on retombe dans la durée et les péripéties.

SEPTIME — Exactement ce qui m'est arrivé ! Je me croyais revenu à mes premières heures. J'en était déjà à mes derniers moments. Le coeur qui battait, grand comme le monde, le coeur de ma mère, Dieu à la porte qui cogne à chaque coup, ce n'était que le mien. In situ je me trouvais et plus que je ne pensais ! L'instantané, ce fut mon portrait aussi longtemps qu'il y a eu des instants. Mystifié comme je l'étais, ça ne me semble pas possible ! Aussi longtemps que mon coeur a battu, je n'ai pas su que c'était le mien. Puis il s'est arrêté; les illusions du coup se dissipèrent parce qu'il n'y avait plus rien, plus rien du tout, plus rien de rien. Si j'avais ouvert la porte, je n'aurais trouvé personne. Et Dieu qui cognait, un astucieux, celui-là ! Au lieu de naître j'étais mort et ça, non plus, je ne le savais pas. Il a fallu qu'on me rescapse, qu'on m'évoque, qu'on me relance pour que je l'apprenne. Une fameuse nouvelle, pensez-vous ? Mais pas du tout ! Qu'est-ce que ça peut me faire d'être mort puisque je suis mort ! La seule chose à me plaire un peu, c'est la boucle, aller-retour

ingénieux, une sorte de truc réussi, c'est ma vie bouclée, finir d'où j'étais parti sur une pirouette, comme un clown modeste et déjà anonyme.

Septime fait sa pirouette, bien obligé, et sort, remplacé par Pope.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

POPE — Vivre pour rien, ne laisser de son passage qu'une trace évanescence, une boucle, un fion, c'est un sort dont le spectacle ne mène pas loin; il commence, il finit et l'on n'en parle plus. Au mieux, le même sort divisé par le nombre voulu, entre les deux et trois milliards, et reporté équitablement sur chaque spécimen de l'espèce, puis multiplié par le même nombre, trouvera son meilleur teint, tout son éclat, par le passage mathématique du particulier au général; il peut alors être proclamé destin du monde. L'opération est simple, le résultat dérisoire, mais d'un pessimisme distingué. Tout compte fait, j'aurai écrit une pièce réactionnaire, drôlement bien fourrée, à la signification étouffée sous le ronron des phrases. C'était mon but, je l'ai atteint et je m'en tire, comme un académicien, insatisfait et content.

Il s'en tire, mais c'est pour revenir aussitôt, déguisé en Amerlot, en même temps que le docteur Duhau, lequel a fini son rajeunissement et retrouvé son âge.

POPE-DUMULONG — Me revoilà ! Je suis Anthony Dumulong.

DUHAU — Pourquoi le dire, Monsieur ? Ça se voit ! Ça se voit que vous êtes Anthony Dumulong, mais qu'est-ce que ça peut me faire, moi, que vous soyez Anthony ou Clarence ou Washington Dumulong ? Je ne suis pas intéressé au recensement des Amerlots. Moins il y en aura, mieux ça sera.

POPE-DUMULONG — Seriez-vous un Américain ? Parce qu'il y a beaucoup d'Américains déprimés, vous savez. Moi, je suis com-

plètement perdu. Alors je dis mon nom et ça m'aide. « Anthony Dumulong ! » C'est irrationnel, mais ça m'aide : me revoilà ! Je suis Anthony Dumulong et j'arrive des îles Canaries.

DUHAU — Des îles Canaries ? Mais cela peut tout changer ! Vous seriez le premier ! C'est extraordinaire : je rencontre un Amerlot et il n'est pas de trop ! ... Dites-moi, Monsieur Dumulong : aux îles Canaries n'étiez-vous pas un peu millionnaire ?

POPE-DUMULONG — Attendez, je vais vous répondre ... Anthony Dumulong ! ... Anthony Dumulong ! ... Oui, je l'étais.

DUHAU — C'est lui ! (*Criant à la cantonnade*) Septime, rapplique : quelqu'un pour toi !

POPE-DUMULONG — Ah ! mon paquet ... Ça me rappelle. Sans le paquet je l'aurais oublié ... Vous pourriez peut-être m'aider : je suis à la recherche de mon beau-fils.

DUHAU — Oui, on pourra, je pense.

POPE-DUMULONG — Je ne l'ai jamais vu, mais c'est un sculpteur, paraît-il, de grande réputation. Je lui apporte ce paquet ... Anthony Dumulong ! Anthony Dumulong ! ... Voici, me revoilà ! Ouf ! c'est ennuyeux, ces distractions ! A cause du paquet.

DUHAU — Oui, en effet.

POPE-DUMULONG — Comprenez-vous maintenant : j'ai besoin de ne pas me perdre si je veux retrouver mon beau-fils à cause du paquet que je lui apporte de la part de sa mère.

DUHAU — Je comprends, oui, parfaitement ... Ou plutôt imparfaitement : il me manque un tout petit détail, presque rien ; dites-moi : vous a-t-elle enterré ?

POPE-DUMULONG — Oui, la pauvre ! J'étais désolé, ne pouvant guère m'expliquer, mais je crois qu'elle m'a excusé ; j'ai l'impression... même...

DUHAU — Anthony Dumulong ! Anthony Dumulong !

POPE-DUMULONG — Merci ... Je disais donc ...

DUHAU — Il s'agissait d'une impression.

POPE-DUMULONG — Oui, l'impression qu'elle m'a aidé, la pauvre ! Une femme courageuse, très courageuse. C'était après son opération, elle en avait encore le morceau ...

DUHAU — Le morceau ... Quel morceau ?

POPE-DUMULONG — Le morceau qu'on lui avait enlevé, the womb, you know . . . Comment dites-vous en français ?

DUHAU — Le coeur.

POPE-DUMULONG — Alors vite, comme je parlais, elle l'a mis dans un paquet . . . Où l'ai-je mis ? . . . Ah, le voici ! c'est pour mon beau-fils, elle me l'a bien dit. Seulement, celui-ci, où croyez-vous que je vais le trouver ?

Par bougement d'éclairage on se rend compte que Septime assistait à la scène mais qu'on ne le voyait pas.

DUHAU — Le voici justement . . . Cher Septime, permettez-moi de vous présenter votre beau-père des Canaries, que vous connaissiez déjà de réputation, le docteur Anthony Dumulong.

POPE-DUMULONG — How do you do ?

SEPTIME — How do you do ?

DUHAU — Il vous apporte un paquet de la part de votre mère.

POPE-DUMULONG — Her womb . . . je veux dire : son coeur.

Septime développe un bocal qui contient la pièce anatomique.

DUHAU — Une belle forçure !

SEPTIME — Le coeur de ma mère, le secret de mon origine, être ou n'être pas . . . Mais c'est tout réglé : j'ai été.

DUHAU — Si c'était à recommencer ?

POPE-DUMULONG — Yes, that is the question.

SEPTIME, *remettant le bocal à son beau-père* — Comment voulez-vous ? Je n'en mangerais même pas.

FIN

MADELEINE GUIMONT

POÈMES

MADELEINE GUIMONT — Née à Québec. Enseigne en deuxième année à l'école Saint-Sauveur de Québec. Poèmes édités dans diverses publications du Canada, des Etats-Unis, de la France, de la Suisse et de la Belgique. A publié, grâce à des subventions du Conseil des Arts du Canada, deux recueils de poèmes : *Chemins neufs* (Garneau, 1966), *Les temps miscibles* (Garneau, 1968).

À LA BARRE DU JOUR

j'émerge de la nuit
vêtue de ta présence

j'enfonce l'écume,
lézarde le brouillard,
escalade la rosée

j'entrebâille l'aurore
à la barre du jour

l'oreille à ton silence,
je guette dans tes yeux
la naissance des couleurs

OCTOBRE EN JOUE

en mémoire de soif,
la sève déserte
les veines de l'arbre

aux lèvres des feuilles,
la pluie se fige
comme nos mots

des crinières de feu
chevauchent l'écume

le silence coupe
les ailes du froid

l'espace intermittent
retient son souffle
au raz des lampes

je réponds d'une parole mûre
comme la chute de la feuille
de son poids d'absence
en l'exil du fruit

le temps aiguise
les dents du vent

l'araignée du soleil
dévore sa toile
au blé de nos mains

la neige est plus noire
que les yeux de la nuit
multipliés de lumière
à l'ombre de nos gestes

INDICATIF PRÉSENT

le sable s'étoile aux doigts de la soif,
de l'aube à la prochaine terre,
un été s'invente au bout de nos gestes

en pétales de miroirs,
la rose s'articule à la croix des partances

dans l'écho morcelé de la pluie,
je regarde battre les marées du feu

les îles du silence éclatent dans mes os
la sève des étoiles

je guette dans mes veines
le premier battement d'ailes
des pierres d'absence

j'habille mon espace
du poids de ton ombre

je flambe le temps
d'un éclat de rire de neige et de sang

ma vie peut tenir au creux de ma main,
de l'autre, j'éteins les yeux de la nuit

en mémoire de présence,
la mort m'aveugle de lumière
je mûris un soleil
aux branches de mes cendres



ÉCLOSION

le feu de nos prunelles
se fond
à la nuit
chaude et polie
comme un soleil

nos gestes
s'égarent
au bout de nos yeux

tout en nous
est flamme vive
à brûler le temps

à l'éclosion de l'espace
en mains de brasiers,
nos cendres s'éclatent
mémoire d'étoile

et l'amour
s'enfante
de nous
comme sève en marées
dans la moelle du feu



TRAJECTOIRE

racine de soif, au désert de nous,
la nuit regarde par nos yeux
le temps se faire espace
à l'envers de la pluie
en notre éternité
de pollen et de rose

migration de mouvement,
sous les paupières de l'horizon,
la couleur
déserte la présence

aux îles de nos doigts,
la lumière en exil
s'effeuille d'oiseaux

de phosphore et de lune,
la pierre de nos gestes
chavire
au fleuve de nos ombres
les marées du soleil

au treillis de nos veines,
le silence conjugue
la mémoire et le feu

comme sève accordée
aux tiges des étoiles,
nos mains tressent la mer
à la soif des racines

AMNÉSIQUE MÉMOIRE

ma mémoire est fidèle
à oublier les mots
que tu n'as jamais dits

ton absence
est mort
écrite dans mes veines

la sève fige sur mes lèvres
le mutisme des feuilles

au rythme des marées,
la nuit monte comme fièvre
à l'assaut de mes tempes
ton coeur bat dans mon sang
et je meurs notre vie

à refaire sans toi
le voyage du temps,
je me double en tes yeux
comme neige en soleils
dans les noeuds de l'hiver

TERRE DES HOMMES

Au soc de la mémoire, acharnés à refaire un matin sans jointures,
Nous épuisons le jour à tremper le soleil dans l'acier de nos bras

La tige de notre ombre apprend aux horizons courbés sur notre faim
Sa brûlure jumelle au prisme de la soif

Notre nom reconnaît sa blessure doublée dans l'écho des miroirs,
Morsure de l'étau, la nuit défait sur nous les calculs de l'espace

Dans l'anneau du vertige, au piège de l'exil, nos pas cherchent des
îles

Egarés au pollen des transfusions cosmiques,
Nous tuons notre mort sur les lèvres du temps

Silence décousu, nos pulsations tressées au manège des siècles
Rallument la magie des lampes d'aladin

Les mailles de nos doigts éclatent les filets
Des saules chavirés, pleureurs de trop d'étoiles

Sur la nuque de l'eau, nous égrenons le poids de nos secrets d'argile
Aux pelures d'émail des saisons emmêlées de rouille et de mutisme

Coquillage d'espoir, l'ogive de la vie se jauge dans nos paumes

Nos mains, comme une écorce ouverte aux crues d'aimer
Réinventent le vol de l'oiseau dans la pierre usée d'éternité

Aux solstices des croix, l'épaule de la terre assume nos voyages
De plus loin que nous-mêmes

La forme de la mer se taille à la mesure
Du ciel multiplié sur nos marées de vivre à l'âge intemporel

Nous affrontons debout les flèches de l'attente,
Nous flambons d'un regard le désert de l'instant,
Les stigmates du feu se forgent dans nos moelles

Éclosions de soleils aux fractures des rides,
La sève de l'éden se gicle dans nos yeux
Blessés de croire encore à l'oracle des vignes
Noeud d'aube initiale, atome d'univers, au bourgeon de nos gestes,
La lumière s'enfante à l'inhumaine dimension de la Terre des Hommes

J. J. HAMM

SAMADHI

NOUVELLE

JEAN-JACQUES HAMM — Né en France, professeur à l'Institut de Français de Queen's University, Kingston. Auteur de trois pièces de théâtre : *Rose, les Solitaires, Andreas Demlick*. Travaux en cours : une pièce (*La Cage*) et un roman (*Arbor ou les Phalènes*).

*Footfalls echo in the memory
Down the-passage we did not take
Towards the door we never opened
Into the rose-garden.*

T.S. ELIOT

Anna B . . . posa le plateau du thé sur la table de jardin. Elle plaça une tasse et une cuiller dans chacune des deux soucoupes et dans sa tasse elle ajouta du lait et du sucre. Lui, n'en voulait pas. Elle attendit quelques instants, puis versa le thé qui avait maintenant une couleur sombre. Elle lui présenta une tasse et glissa vers lui l'assiette sur laquelle elle avait minutieusement aligné des petits gâteaux. Il refusa d'un signe de la main. Elle le savait. Il n'avait jamais touché à ses gâteaux parce qu'il n'aimait pas à grignoter, et pensait qu'il était ridicule de se bourrer ainsi entre les repas. Sur ce point, ils n'étaient jamais tombés d'accord. Ce n'était d'ailleurs pas le seul.

Il fouilla dans son veston de velours, en tira une boîte de cigares, en prit un qu'il roula entre les doigts et le porta aux lèvres. Sa main plongea de nouveau à la recherche d'un briquet qu'il ne trouva pas. Anna lui lança la boîte d'allumettes qu'elle avait préparée. Il la saisit au vol et alluma son cigare. Une odeur lourde s'insinua entre eux et repoussa le frêle parfum des fleurs. Il aimait à fumer des cigares, et elle n'était pas arrivée à lui faire passer cette mauvaise habitude. Elle aurait voulu qu'il restât là, près d'elle, sans fumer, à respirer l'odeur de terre chaude et de printemps, à regarder les derniers rayons du soleil s'effacer à l'ouest, là-bas, plus loin que la rivière. Mais, il aimait à fumer des cigares. C'était son vice, et c'était d'ailleurs le seul qu'elle lui connût. Aussi pouvait-elle le lui passer; d'autant plus que tous les hommes avaient des défauts dont certains plus graves que d'autres. Certains maris passaient leurs soirées au café, buvaient, et rendaient leur femme malheureuse; d'autres avaient la passion du jeu et ruinaient leur

famille. Il en était même qui s'adonnaient aux femmes, ce qui était pire. Lui, ne faisait que fumer. Elle pouvait bien tolérer ce léger caprice. Et puis, elle l'aimait tellement !

Était-elle heureuse de l'aimer ? Et lui, l'aimait-il ? Il ne le lui disait pas, du moins pas souvent, mais elle pouvait sentir sa tendresse l'envelopper comme la chaude caresse d'un bras sur une épaule nue. Il avait une façon un peu bourrue de lui prendre la main ou de répondre à ses questions. Pourtant, il n'était pas méchant; non, loin de là. Il avait de la sensibilité et même quelquefois des délicatesses inattendues, des gentilleses, qui venaient comme une surprise et qu'elle accueillait avec un frémissement, une joie toute fébrile. Il lui arrivait alors de se sauver au fond du jardin, et là, de revivre toutes ses paroles, de sentir à nouveau la caresse diaphane qu'il lui avait faite au front. C'était merveilleux. Elle en pleurait presque. Il venait quelquefois l'y rejoindre, dans ce jardin qu'elle avait aménagé pour lui derrière la grande maison héritée de son père.

Elle l'avait découverte, soudain, un matin, à l'âge de trente-deux ans, comme elle ne l'avait jamais vue auparavant. Pour la première fois, cette bâtisse au crépissage lézardé, avait pris vie pour elle. A présent, elle avait sa maison à elle, un domaine à explorer auquel il fallait donner vie. Elle l'avait parcourue de bas en haut et de haut en bas, claquant des portes condamnées depuis des années, ouvrant des fenêtres couvertes de poussière, faisant grincer des volets dont la peinture s'écaillait. Elle aurait dû être triste, mais le sentiment d'une vie nouvellement acquise, d'une dilatation à jamais connue, l'emplissaient tout entière. Il lui semblait n'avoir jamais été réellement vivante ou, du moins, avoir été endormie pendant trente-deux ans; il lui semblait qu'elle se réveillait comme la terre au-dehors qui commençait à s'échauffer, à se rajeunir au contact du vent vernal, à se préparer au grand festin de noces à jamais renouvelées. Anna passa des journées entières à nettoyer, à changer les meubles de place, à brûler des cartons de vieilles reliques : vieux chapeaux, vieux châles, robes amples, couronnes de mariées, restes déposés dans la poussière par des générations de femmes, d'hommes devenus eux-mêmes poussière; figures fluettes dont les photos jaunies ornaient encore les murs. Elle les avait également retirées. Puis, les maçons étaient venus refaire le crépissage, et les peintres avaient blanchi les volets et tapissé les murs des chambres, et le plombier avait installé une gouttière neuve à la

place de la vieille qui était toute trouée. Elle avait acheté de nouveaux rideaux, vendu certains meubles et en avait acquis d'autres. De nouveaux tableaux, des copies d'Impressionnistes, ornèrent les murs. La maison était terminée. Seul le jardin n'avait pas encore reçu de soins.

Anna avait loué un vieux jardinier pour qu'il arrangeât le terrain vague à l'arrière de la maison. Son père ne s'y était jamais intéressé et l'avait laissé en friche. Elle fit couper les vieux pêcheurs stériles depuis bien longtemps, ainsi qu'un mirabellier et un poirier, dont les branches non émondées encombraient le jardin. Elle fit planter, en espaliers le long de la clôture, des pommiers, des pruniers et un cognassier (elle aimait la confiture de coings). Le reste du jardin fut divisé en trois parties égales. Celle de gauche fut semée de gazon. Elle avait prévu qu'on y installerait des chaises et une table en rotin. Celle de droite servirait de jardin potager et celle du centre serait réservée aux fleurs. Une allée centrale, semée de gravier blanc et recouverte d'une tonnelle mènerait vers le fond du jardin. Là, se séparant en deux branches, elle contournerait un bassin au centre duquel un jet d'eau jaillirait d'entre un amas de pierres. De chaque côté de la tonnelle, elle ferait planter des rosiers grimpants, du jasmin, des arums et des tulipes. Des nains de faïence aux couleurs vives seraient installés près de la fontaine. Elle se souvenait d'en avoir vu, enfant, chez le jardinier du quartier et depuis elle avait toujours rêvé en mettre dans son jardin à elle. Cela devrait l'égayer.

Bientôt, tout fut aménagé. Le calme revint. Elle s'ennuya. Le domaine était habitable mais il n'y avait personne pour l'habiter. Elle invita bien des amies à venir prendre le thé une fois la semaine mais cela faisait trop peu de présence. Anna décida de se chercher du travail. Mais que faire lorsque l'on n'a jamais rien fait ? Un docteur avait bien voulu l'embaucher comme secrétaire et réceptionniste, mais au bout de quelque temps il avait voulu autre chose d'elle. Elle était partie en claquant la porte.

Elle décida de prendre des locataires, de louer des chambres. Elle mit une annonce dans le journal et attendit. Vers le mois de septembre, se présenta un jeune homme, un étudiant en droit. Il avait de grosses lunettes, une tête assez fine, un corps plutôt malingre. C'était pour une chambre. Elle le fit entrer, le mena au premier étage, lui montra la chambre qui donnait sur le jardin. Allait-il accepter ? Il dit qu'il avait encore d'autres adresses, et

qu'il repasserait. Il ne revint pas. Anna fut déçue. Quelque temps après, cependant, elle loua deux chambres : l'une à une jeune infirmière, l'autre à un étudiant en lettres. La maison s'emplit alors de pas, de présences. L'infirmière, qui était souvent de service de nuit, rentrait au petit matin, se couchait et se levait fort tard. L'étudiant était parti toute la journée, ne rentrait que le soir, si bien qu'elle ne voyait pratiquement jamais ses locataires. Au début, elle avait fait attention aux moindres de leurs gestes, se méfiant toutefois de ne pas leur donner l'impression de les espionner. Elle était même allée jusqu'à se trouver dans le couloir au moment où l'un d'eux descendait. Il s'en suivait un échange de paroles rapides et anodines, et elle se retrouvait seule. L'année se passa sans qu'elle vit beaucoup ses locataires. Ils avaient leur vie ailleurs et ne rentraient ici que pour dormir.

L'année suivante, elle n'eut qu'un étudiant. L'infirmière s'était mariée entre temps et l'étudiant de lettres était parti faire son service militaire. Le nouveau locataire était différent des deux autres. Il avait tenu à prendre la chambre du rez-de-chaussée, celle qui donnait sur la véranda. Il pouvait ainsi sortir et rentrer sans passer par son appartement. Elle lui avait fait promettre de ne pas amener de jeunes filles chez lui, la nuit, ce à quoi il s'était soumis volontiers. Il avait d'ailleurs de fort bonnes manières et un air franc et engageant. Il lui plut d'avoir un locataire aussi aimable. Elle n'aurait pas eu à se plaindre de lui, si un jour elle n'avait découvert... A cette époque, Anna travaillait de nouveau, les après-midi, chez un dentiste et ne rentrait chez elle que six heures passées. Or, un jour, elle ne l'oublierait jamais, son patron, qui devait aller à un congrès, lui avait donné congé. Elle resta chez elle à faire de la broderie dans la bibliothèque. Vers les trois heures, c'est-à-dire à deux heures cinquante-cinq exactement, une voiture s'arrêta devant chez elle. Quelqu'un entra dans la cour. Elle se glissa vers la fenêtre. C'était une femme, assez belle, dans la trentaine. Celle-ci se dirigeait vers la véranda. La porte s'ouvrit et elle entra. Anna retint sa respiration. Quelque chose se passait autour d'elle; quelque chose comme un bruissement d'insectes autour d'une lampe un soir d'été, un frémissement de libellules dans l'air chaud qui palpite. De la chambre d'à côté monta la plainte de deux âmes qui cherchaient à tromper, à tronquer leur solitude...

— Je t'aime.

— Dis-moi que rien ne pourra jamais nous séparer.

— Rien ! Quand pourrons-nous enfin être l'un à l'autre ; ne plus être obligés de nous voir en cachette ?

— Bientôt. L'année prochaine.

— L'année prochaine ? C'est long sans toi.

— Viens . . .

Ces nageurs sans visage s'enfoncèrent dans une mer à tous deux connue et pourtant toujours renouvelée. Le temps s'abolit. Une vague les rejeta enfin sur la rive.

— Tu es merveilleux.

— Toi aussi . . .

Anna s'avança vers la porte. Là-bas, au loin, deux masses blanchâtres reposaient l'une près de l'autre. Et soudain Anna sentit que sa joue était humide. Elle retourna à la broderie. Les voix se firent de nouveau entendre. Elles avaient le timbre triste de la souffrance, le timbre de la misère humaine. C'étaient des voix d'une infinie solitude qui mêlaient un instant leurs accents et trouvaient dans cet étrange concert la force de continuer, d'aller plus loin sans trop savoir pourquoi. La voiture démarra.

Ayant attendu quelques instants, elle se leva, fit tomber les ciseaux à dessein, remua une chaise et sortit d'un pas lourd. Son doigt frappa à la porte de la véranda. L'étudiant ouvrit. Il avait l'air tout surpris et tout honteux. Pouvait-elle entrer ? Il la laissa passer. Anna, debout sur la véranda, à quelques pas de la chambre encore chaude, lui demanda de s'expliquer. Que voulait-elle au juste ? Leurs yeux s'étaient regardés un instant et puis Anna lui avait révélé ce dont elle venait d'être témoin. Il baissait la tête comme un écolier pris en flagrant délit de copiage et qui, sachant que la punition se ferait bientôt sentir, se préparait à esquiver le choc à venir. A présent, la voix d'Anna gagnait en assurance, se faisait moins âpre, et finissait par prendre un ton presque engageant. Il écoutait. Que ne voulût-il lui parler, que ne voulût-il lui expliquer ? Pourquoi ne se justifia-t-il pas ? Elle aurait voulu qu'il lui coupât la parole et qu'il défendît son amour, leur amour ; elle aurait voulu que cette bouche, si prodigue tout à l'heure, trouvât le charme de la convaincre. Oui, elle était prête à comprendre ; prête à fermer les yeux sur ce qui venait de se passer, sur ce qui se passait pendant ses absences. Qu'il l'entretînt de leur amour et elle comprendrait ! Elle accepterait même que, chez elle, ces deux êtres volent au temps, à la société, quelques heures de leur vie ; quelques heures où leur vie s'illuminerait d'une chaude lumière. Elle pouvait tout accepter car elle n'était venue que pour cela.

— Je suppose que vous voulez que je déménage ?

La phrase tomba comme un couperet. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, il releva la tête. Leurs regards se pénétrèrent un instant.

— Oui.

Ce n'était pas elle qui parlait. Non. Une parole mécanique était sortie de sa gorge sans qu'elle eut l'impression de l'avoir articulée. Soudain, elle eut honte; honte de s'être introduite entre ces deux êtres; honte de faire figure auprès d'eux de logeuse aveugle et mesquine qui ne pense qu'à sa petite réputation de femme officiellement honnête. Elle eût voulu rétracter ce « oui ». Mais comment le faire ? Comment dire à ce jeune homme, qui voyait en elle une ennemie, qu'elle comprenait, qu'elle compatissait ? Et quel besoin avait-il eu de cette question saugrenue ? Elle n'était pas venue pour cela. Elle était venue lui dire... Qu'était-elle venue lui dire ? Elle ne le savait plus ou ne voulait plus le savoir; elle était venue lui crier sa solitude, lui dire qu'elle aussi se sentait misérable. Mais quel besoin avait-il de le savoir ? Que lui importait, à lui, cette logeuse importune ? Elle s'excusa et sortit. C'était fini. Elle avait tout gâché. L'étudiant déménagea huit jours plus tard. Il partit pendant la journée, sans même lui dire au revoir.

* * *

Une nouvelle période de sa vie commença. L'événement auquel elle avait assisté la plongea dans la prostration, presque dans l'hébétéude. Pendant quelques mois, elle fut incapable de se défaire des images qu'elle avait vues ce jour-là. Celles-ci collaient à elle comme une odeur louche, rauque. Les voix chaudes et haletantes, gonflées de désir, sonnaient encore à ses oreilles. Devant ses yeux, dansaient deux formes blanchâtres, fantômes d'air sur l'asphalte trop chaud. Voix, formes, visages aglutinés à elle ou, voix, formes, visages qui l'avaient peu à peu pénétrée, au point d'être en elle, au point d'être elle. Souvent, elle retournait dans cette même chambre, s'allongeant sur ce même lit, écoutant les voix, regardant les visages et les formes, jouer devant elle, d'abord lentement comme le mouvement paresseux des vagues à marée étale et qui imperceptiblement montaient, s'enflaient, se creusaient, se faisaient plus amples jusqu'à ce qu'elles projetassent leurs bavures d'écume et

d'embrun dans le tumulte de leur passion. Elles déferlaient, puis, lentement, doucement, s'assoupissaient, laissant la plage déserte à l'immobile tiédeur de la soirée.

Soudain, Anna s'aperçut qu'elle avait trente-quatre ans. Elle s'était éveillée à cette notion un soir qu'elle prenait seule le thé, ou une tisane, dans le jardin. Trente-quatre ans. Bien qu'elle n'eût jamais rien fait pour se cacher son âge, voilà brusquement que celui-ci se révélait à elle, que l'idée d'avoir trente-quatre ans s'abattait sur elle. Elle crut étouffer. Quelque chose la serrait à la gorge. Elle prit une cuillerée de thé, mais eut du mal à l'avalier. Le poids était toujours là, en moins fort peut-être. Anna se redressa, essaya de respirer, d'emplir ses poumons. Voilà. Elle se sentait mieux. Cependant, quelque chose avait été rompu. A présent, le poids diminuait, la douleur s'éloignait, mais à ses oreilles sonnait inlassablement la phrase : « Anna, tu as trente-quatre ans. » Elle eut envie de pleurer. Ce soir-là, elle rentra fort tard. Le lendemain, elle se rendit chez une cartomancienne qui lui prédit un homme dans sa vie, des lettres, un voyage et de l'argent. Forte de ces nouvelles, elle décida que sa vie allait, devait changer. Il était temps qu'elle trouvât un mari . . . Pour la première fois depuis des années, elle se fit coiffer dans un salon de coiffure. On l'eût crue métamorphosée. La journée était à l'audace, elle acheta au hasard, dans un institut de beauté, une demi-douzaine de pots de crème, des onguents, des maquillants et des démaquillants. Le soir même, elle se fit inscrire à un cours de maquillage par correspondance. Les journaux de modes s'empilèrent sur un guéridon. Ils lui apprirent à s'habiller.

Au mois de septembre, deux étudiantes vinrent loger dans la maison. L'atmosphère fut à la gaieté. Elles se parlèrent, échangèrent des journaux, devinrent presque des amies. Anna les invitait à prendre le thé chez elle et elles eurent la gentillesse de la complimenter sur ses habits. Elle en avait rougi. Dans la rue, des hommes aussi la regardaient parfois, avec des yeux durs mais qui en disaient long. Une amie lui proposa de prendre un abonnement de théâtre, aussi se mit-elle à sortir, à s'éblouir. Elle alla même jusqu'à accepter une invitation à une réception chez le dentiste. La soirée fut charmante. Anna y fut discrète, aimable. Un vieux lippu ne la quittait plus, l'appelait sa mie, pendant que sa femme vantait auprès d'un autre épouvantail les mérites respectifs des caniches et des pékinois.

A cette époque, Anna voyagea pour la première fois. Une amie l'accompagna en Italie et découvrit avec elle ce pays passionné où le regard des hommes groupés en essaim dérobe et possède toute femme. Elle en revint enchantée, bronzée, rajeunie, l'esprit et le corps vibrants de souvenirs. Puis, de nouveau, elle s'ennuya. C'est alors, au mois d'octobre, qu'il arriva.

Elle se souviendrait éternellement de ce jour. Il avait plu et le ciel avait une couleur de lessive sale. Des feuilles traînaient mortes dans le jardin. La tonnelle ressemblait à un squelette et le bassin, vidé la semaine d'avant, montrait un fond verdâtre où stagnaient des flaques d'eau de pluie. La saison du jardin était finie. Une fois que les coings auraient été cueillis et que les choux de Bruxelles auraient eu leur première gelée, et qu'on pourrait les rentrer, il ne resterait plus qu'à attendre le printemps. L'hiver allait être long; elle n'avait pas de pensionnaires cette année-là. Le matin de son arrivée, elle avait sorti de la commode le tricot de grosse laine bleue qu'elle aimait beaucoup, et l'avait mis malgré une légère odeur de naphthaline. Sa coiffure était encore bien. On avait sonné. Ce devait être le facteur. Elle s'était précipitée à la porte et, l'ayant ouverte, elle aperçut un homme qu'elle ne connaissait pas. Il ôta le chapeau. Le visage était régulier; les traits n'avaient pas de finesse particulière mais une certaine bonhomie se dégageait de l'ensemble. Il devait être dans la quarantaine car ses cheveux grisonnaient. Il venait pour une chambre. Anna l'ayant fait entrer, il lui expliqua qu'il était journaliste, qu'il travaillait au *Courrier du Soir*, et qu'il avait longtemps habité chez une veuve, mais qu'il allait être obligé de déménager parce que la fille et le gendre de celle-ci, qui était adjudant dans l'armée de l'air et venait d'être nommé à Arbor, allaient habiter chez elle. Voilà, du moins un quartier tranquille. Elle le mena au premier étage. La chambre du fond, celle qui donnait sur le jardin et la rivière, lui plut. Le jardin devait être beau au printemps et en été. Elle lui avoua qu'il l'était, surtout à l'époque où fleurissaient les roses. Les roses? Les aimait-elle? Lui aussi aimait les roses. Il décida de prendre la chambre. Il emménagea dans l'après-midi et, le soir, lorsqu'elle rentra, une odeur lourde de tabac flotta dans le couloir. Cela l'ennuya, habituée qu'elle était à ne laisser pénétrer dans sa maison d'autres parfums que celui des fleurs. Elle pensa tousser, mais se retint, se disant que cela serait mesquin et qu'après tout, son locataire était parfaitement en droit de fumer dans sa chambre. Celui-

ci descendit d'ailleurs peu après et s'enquit si elle voyait un incon-
venient à ce qu'il fumât des cigares. Elle n'en voyait aucun. La
réponse avait jailli d'elle, à son insu, et elle s'en étonna. Il lui fit
encore un brin de conversation, puis sortit. Anna se reprocha de
n'avoir pas répondu par l'affirmative. Elle eut dû lui faire com-
prendre qu'elle n'aimait pas l'odeur de cigare. Ne l'ayant pas fait,
elle eut du dépit à s'être laissée influencer, jouer, aussi facilement.
Cette pensée empoisonna sa soirée. Sa contrariété fut vive. Les
hommes, se disait-elle, sont tous des mufles. C'est dans leur nature.
Et moi je songerais à me marier ? Non, cela était ridicule. Com-
mettrait-elle la bêtise de se mettre à la merci et sous la domination
d'un homme ? Non, certes non. Et pourtant ! Il devait quand
même être doux de laisser aller la tête sur l'épaule de quelqu'un,
de sentir près de soi, la nuit, la chaleur d'un autre corps, même si
ce corps avait une odeur de cigare. C'était ridicule ! Elle rêvait.
Voilà qu'elle imaginait déjà que l'homme qu'elle aimerait sentirait
le cigare. Elle était folle ! Elle voulut oublier. Mais ses yeux
dansaient sur les lignes du livre qu'elle essayait de lire. Des mots.
Des mots vidés de leur contenu, des squelettes de mots se présen-
taient à elle. Elle se fit du thé. Elle prit les cartes, voulant se
faire une réussite. Impossible. Elle rangea les cartes, se leva,
marcha de long en large, ouvrit la fenêtre. Le vent froid la frappa
au visage. Elle frissonna, referma la fenêtre, s'assit, se leva, tourna
le commutateur de la radio. Brouillamini. Crissements, giclements
de voix. Calme, calme. Cantate de Bach BWV82. La voix de
l'annonceuse se tait. Instant de silence. Déchirure oblique. Glis-
sement, croisement, entrecroisement, lacis sereins, harmonieuses
cascades d'un chant d'amour. Anna marchait. Dans un jardin
de roses. Un jardin quelque part, là-bas, du côté d'Ama d'Ysse.
Était-ce bien là ? Un jardin de roses rouges, blanches, jaunes. Al-
lées pavées de plaques de grès rouge tranchant sur le bleu lointain
des montagnes. Ville fabuleuse avec un canal immense, un châ-
teau, un parc comme elle les aimait. Ville... Anna devait avoir
vingt ans à peine. Elle était partie. Elle s'était sauvée de chez son
père. C'était par une journée de printemps, une de ces journées
qui se traînent dolentes dans le soleil et où l'on a du mal à rester
dans sa peau. Une journée où l'on voudrait s'enfuir, s'envoler dans
les airs ou se jeter dans les eaux. Elle n'avait pas tenu en place
ce jour-là. Elle était sortie, avait marché tout l'après-midi. Elle
s'était retrouvée à la gare. Un train partait à cinq heures. C'était
un express. Dans une heure elle serait à Ama d'Ysse. Il com-

mençait à faire nuit et à bruiner. Elle marcha. Elle avait envie de marcher jusqu'à épuisement. Elle alla le long des rues éclairées puis traversa des places sombres. Elle suivit l'allée d'un parc, puis s'enfonça dans des ruelles pavées. A droite et à gauche bêaient des portes cochères. Trous noirs sur la nuit. Elle se sentait frémir comme si l'obscurité voulait la happer vers l'un de ces gouffres. Un militaire en permission l'interpella. Elle se hâta. Elle ne savait plus où elle allait. C'étaient déjà les faubourgs. Un chien aboya. Elle entendit les éclats d'une dispute entre un mari ivre et sa femme. Elle marcha. Soudain, elle eut froid. Elle s'arrêta, retourna sur ses pas. A sept heures elle fut chez elle... Voix de l'annonceuse. Elle tourna le bouton de la radio et alla se coucher.

Les jours suivants elle étudia l'intrus. Il ne se manifesta guère. Elle était sur ses gardes, mais il n'y eut point d'attaque. Anna fut déçue. Ce jeu dura trois semaines. Un samedi soir, il vint lui demander si elle consentait à l'accompagner, le lendemain, et s'il faisait beau, dans une promenade en voiture qu'il avait l'intention de faire. Ils pourraient se rendre dans les Gévosses. Elle hésita. Devait-elle accepter ? Que fait-on en pareil cas ? Il lui expliqua, en toute simplicité, que ce serait pour elle, qui n'avait pas de voiture, l'occasion de faire une promenade, de quitter la ville et d'aller respirer l'air des montagnes. Il ajouta, avec un drôle de sourire en coin, qu'elle n'aurait pas besoin de lui faire conversation, que le silence lui convenait parfaitement. Ils partirent le lendemain à une heure.

La petite voiture de sport, qui dix ans auparavant avait dû être un modèle à la mode, démarra dans le bruit. Les rues étaient encore désertes à cette heure. Bientôt, ils roulèrent dans les faubourgs. puis ce fut la campagne. Une brume légère enveloppait les champs vides. Des houblonnières dressaient leurs carcasses à présent inutiles. C'était l'automne. Les arbres perdaient leurs dernières feuilles. Anna se sentit soudain triste. Pourquoi ? Le savait-elle ? L'automne la rendait toujours triste, surtout lorsqu'elle regardait les champs vides, les arbres décharnés. Quelque chose allait finir, et, avant de sombrer dans l'hiver, il semblait que la terre s'arrêtât un instant, suspendue comme cette brume, hésitant encore, mais glissant lentement puis, de plus en plus vite, vers la froidure des

matins et la gelée des lacs. Etait-ce là ce qui la rendait triste ? Ils traversaient un village. Il avait ralenti. Il conduisait bien. A présent que la route était de nouveau dégagée, il accélérail. Aucune parole n'avait encore été échangée. Anna regardait devant elle. Les montagnes se rapprochaient. On distinguait déjà les collines flanquées de vignobles, sur lesquelles des monts couverts de sapins prenaient appui. Là-bas, une ruine dressait sa pointe édentée contre le ciel brumeux. Un peu plus haut, noyés dans la masse végétale, Anna sut reconnaître les bâtiments d'un cloître. Maintenant, la route était ceinte d'arbres; des marronniers dont ils écrasaient les fruits tombés. Un nouveau village avec des toits pointus et puis, les premières pentes, les lacets entre deux talus où s'alignaient des ceps. Bientôt, ils roulèrent dans la forêt. Des stries de pins pénétraient des massifs de bouleaux et de hêtres, s'égrenaient puis, de nouveau se lançaient à l'assaut, si bien que la forêt fut bientôt à eux. Ils roulaient. Au bout d'un temps qui lui sembla infini, ils arrivèrent à un point de vue. Il arrêta la voiture sur la banquette. Ils descendirent. Devant eux, au-delà des cimes, qui venaient s'échouer sous eux, s'étendait, s'élargissait, une plaine immense fondue dans un brouillard jaunâtre, à la fois cachée et révélée, anéantie et vivifiée par la masse vaporeuse. Quelques villages, des étendues vertes, brunes, et là-bas, au-delà du masque, la cité, Arbor l'enchanteresse. Elle emplit ses poumons d'air frais, mais non pas froid, et lui sourit. Tout était calme. Tout était beau, non pas d'une beauté grandiose mais d'une beauté sereine. Un oiseau de proie, une buse peut-être, sillonnait l'air. Des voitures se déplaçaient au loin sur des routes minuscules. Plus loin, là où la grisaille s'étoffait, devait être le fleuve. Il se tourna vers elle et lui dit qu'il aimait ce pays, cette terre, que là, et nulle part ailleurs, il sentait vibrer pleinement son coeur. Elle aussi l'aimait. Bien sûr, ce pays n'avait pas la luxuriance méridionale, ni l'aspect sauvage des côtes occidentales, mais il était solide, travailleur et sérieux. Un pays qui, au cours de l'histoire avait été envahi bien souvent, bien souvent détruit, mais qui avait résisté, qui avait lutté, et qui avait toujours su qu'un jour il redeviendrait lui-même, qu'il retrouverait ceux dont on l'avait arraché. Elle l'écoutait parler. Il avait le visage comme ravi en extase. Ses lèvres remuaient à peine mais un chant inattendu montait de lui. C'était la voix de la terre qui s'élevait pesante et pourtant souple, englobant toute création, toute créature dans un mouvement total, si bien qu'Anna, immobile, perdue, devenait cette voix, devenait ce chant, se fondait en eux comme ils se fondaient en elle

dans une communion à jamais renouvelée. Bientôt cependant, l'instant s'abolit. Ils se regardèrent et leurs yeux se sourirent.

Elle revint enchantée de la promenade. Il la déposa chez elle, puis alla à son journal.

Une immense paix gagna le coeur et l'esprit d'Anna. Assise, un livre sur les genoux, regardant les flammes de la cheminée se faire et se défaire, elle comprit soudain que cette paix émanait de Lui et que Lui seul pouvait la donner. Ce serait donc Lui. Le sort en était jeté. Ayant en vain espéré des réactions de sa part, elle l'invita quelques jours plus tard à prendre le thé. Il accepta, si bien qu'il fut convenu de se retrouver une fois la semaine dans ce même salon un peu désuet, le feu projetant ses virtuelles caresses sur leur visage immobile, suspendu, perdu dans la contemplation d'un silence qui se prolongeait, les enveloppait, les unissait sans qu'ils voulussent déjà se l'admettre. L'instant, empli de muettes sollicitations, retenu, arrêté, s'effiloçait dans un soupir, dans le râclement d'une tasse posée ou dans la chute d'une bûche désagrégée. Alors, par un effort sur elles-mêmes, s'arrachant de leur rêverie et du silence, leurs voix un instant se mêlaient, s'éclaboussaient, s'enlaçaient, se suivaient, puis s'éloignaient, se laissant distancer, arrêter, recouvrir par le souffle renouvelé de la flamme. Une profonde paix vivait en eux.

Ils passèrent Noël ensemble. Toute la journée, elle s'était affairée à préparer un repas de fête, à orner la maison, à emballer son cadeau. Elle ne pensait jamais arriver à tout régler, surtout qu'il fallait encore décorer le sapin. Enfin, à neuf heures, tout fut prêt. Devant le sapin, ils échangèrent leur cadeau et, pour la première fois, leurs mains se touchèrent, leurs doigts se serrèrent, l'espace d'un instant. Anna se sentait flotter, légère. Tout semblait facile. Le lustre allumé jetait mille cristaux; une odeur chaude se dégageait du sapin, les enveloppait, alors que se cherchèrent leurs yeux, que leurs bouches esquissèrent un baiser et que de ses lèvres glissèrent ces mots : Anna, voulez-vous devenir . . .

La phrase tomba comme un coup de cymbales, se stabilisa, s'immobilisa, suspendue à jamais dans un monde de statues, figées, enlacées dans une geste éternelle . . .

Elle descendait une allée qui menait vers une porte en chêne engoncée dans un mur de briques rouges. Elle chercha la clé qu'elle ne trouvait point . . .

Anna marchait d'un pas léger dans l'allée et se dirigeait vers une porte encastrée dans un mur. Elle voulut l'ouvrir mais elle n'avait point de clé . . .

Elle descendait une allée fermée par une porte à pentures forgées et un mur de briques au chaperon moussu. Elle appuya sur le loquet, un déclic se fit entendre. La serrure crissa et la porte s'ouvrit dans un gémissement sourd : gémissement de portes que personne n'a jamais ouvertes, que personne n'ouvrira peut-être jamais . . .

Devant elle s'étendait un jardin que barrait là-bas, à l'autre extrémité, une palissade de buis. Un étroit sentier tapissé de mosaïques serpentait entre deux pièces d'eau en forme de pétale. C'était le domaine des nénuphars, des jonquilles, des iris et des narcisses; domaine aqueux où venaient s'éclorer de vivantes paillettes de lumière. Une tonnelle, parcourue de lierre et de viornes, imprimait ses motifs ombrés sur le gravier du chemin. Là-bas devant la palissade en demi-cercle, de deux vasques portées par des piédouches, ornées d'acourbes et de godrons, s'élançaient puis retombaient de multiples girandoles. Anna passa outre. Un nouveau jardin s'étalait en contrebas. Des marches de marbre blanc s'étagaient des deux côtés d'une goulotte qui se déversait dans un minuscule étang. Ici, fleurissaient les arums, les cannas et les lis; là, s'épanouissaient des tulipes, des cyclamens et des jacinthes. C'était le jardin de toutes les fleurs, de la giroflée au romarin, de la marjolaine au basilic, de l'ancolie au lys martagon, de la violette au crocus, du glaïeul au souci. Jardin de lavandiers, de pavots et de bluets. Jardin aux couleurs vives, vivantes, vivifiantes. Jardin où se mire une nymphe dans l'eau calme d'une vasque; jardin où Diane à jamais tire une flèche de son carquois, où s'ébattent Vertumne et Pomone, où sourit Eros, où se tord Milon de Crotone. Jardin où Narcisse se mire, où Eco se meurt, où surgissent des Tritons, où Bacchus se délecte à sa canthare. Jardin ! Un dédale terminait celui-ci, qui sans cesse rejetait Anna. Elle eut soudain peur. Elle s'acharne, avec plus de violence, à trouver le chemin qui la mènerait vers le troisième jardin. Rien n'y fait. Il lui faut marcher, attendre, revenir et repartir encore, puis, soudain, le troisième jour, au détour d'une allée, s'ouvre une vision qui l'immobilise tout entière. Le troisième jardin s'offre à elle, là, dans le contrebas. Le troisième jardin s'offre à elle, au bord d'un lac, un de ces lacs qu'elle avait tant aimés en Italie du Nord. Le troisième jardin est à ses pieds, dans une splendeur à jamais encore entrevue, rayonnant de soleil, baignant de lumière, vibrant de chaleur. Un escalier monumental descend vers des massifs, des

bouquets, des bosquets de roses. Eclatements de carmins, de jaunes et d'ors. Lents glissements des blancs, arpèges d'or, gammes de mauves, de pourpre et d'azur. Symphonies. Couleurs de feu, de froid, de vie, de mort. Couleurs! Parfums subtils, insinuants, éphémères! Corolles de soie, de satin, de velours et d'organdi. Vasque de parfums et de couleurs, le jardin s'étend sous elle. Elle descend un à un les degrés de marbre. Ses pieds touchent le sol gravelé, ses mains s'ouvrent à la diaphane caresse des fleurs, ses yeux se dilatent de nacre et d'iris, de jaspe et de moire... Purpurines et amarantes s'entrouvrent les lèvres dans un baiser de pollen. Le nectar des fontaines coule d'un chuintement sonore de buffet en buffet. Roses! Roses de Damas, roses trémières, roses thé, roses de Provence, rosiers musquins, mûriers blancs, roses à quatre saisons. Roses! Toutes se trouvent là scintillantes de soleil, ivres d'air et d'azur. Ivres! Anna marche, s'arrête, reprend sa marche, de broderie en broderie, de parterre en parterre, de fleur en fleur, de pétale en pétale...

Une douce brise souffle du lac. Un dernier portique de rosiers grimpants et voici enfin l'ultime terrasse de marbre blanc sur lequel éclate en son milieu, en une mosaïque d'un bleu profond, une inscription ou un dessin qu'elle regarde sans comprendre. Elle s'avance jusqu'à la balustre. La masse bleuâtre des eaux se meut sous elle et s'échoue en une rumeur blanchâtre au pied de cyprès. Un chant monte d'un objet sombre flottant sur le lac, une barque peut-être. L'autre rive se perd dans une ceinture de brume. Tout est calme. Anna prend appui à la balustre et se tourne vers le jardin. Un rayonnement intense se dégage de tout. Parfums, couleurs, sons, tout s'évanouit, faisant place à une chaleur profonde, pénétrante comme une drogue qui circule dans les veines et abolit le temps et l'espace, le ciel et la terre en une même fusion, en un battement de plus en plus lent et contenu, de plus en plus atténué comme une musique douce qui berce l'enfant qui s'endort dans l'illusion éternelle...

Anna frissonna. Le froid descendit sur elle. Elle se leva, prit le plateau du thé et rentra.

RENÉ CARBONNEAU

LA DERNIÈRE
ORBITE

NOUVELLE

RENÉ CARBONNEAU — Né à Trois-Rivières en 1930. Professeur de littérature à Montréal. Séjours en France et en Afrique française. A publié en 1963 *Le Destin de frère Thomas* aux Editions de l'Homme. Une pièce en quatre actes *Les Frères du Huitième Jour* est inscrite au répertoire de la Province. Collaboration à quelques revues; journalisme dans un mensuel. Trois manuscrits dans les tiroirs; un quatrième en préparation.

Bremer n'était pas inquiet. Le satellite suivait sa route exacte, selon les coordonnées. Au bout d'un faisceau de lattes invisibles on le faisait tourner lentement. Un geste du poignet et il plongerait comme une bilboquet. On marquerait un point.

Pourvu que Coleman ne s'énerve pas . . .

Coleman ne s'énerverait pas. C'était un homme sûr, préparé depuis longtemps aux aléas de cette expérience. Mis à l'épreuve par des dizaines de vols simulés, agrémentés de fausses pannes d'instruments, il avait fait la preuve de son sang-froid et de son intelligence. Il avait d'ailleurs suggéré certains aménagements de la capsule qui s'avéraient judicieux. Dans la théorie des cosmonautes c'était l'homme de confiance, à la mesure de tous les risques.

C'était aussi — ce qui ne gêne rien — un esprit de qualité, ce qu'on peut appeler un homme cultivé. Ce trait lui était propre : on le sentait toujours inquiet d'un problème à résoudre, d'une vérité à approfondir. « Je l'aimerais moins sérieux » avait dit Baldwin au terme d'une entrevue. A quoi Bremer avait répliqué : « Drôle de reproche que celui d'être sérieux ! Ne croyez-vous pas que cela plaide en sa faveur ? » Les deux hommes avaient souri. La conquête de la mécanique n'avait pas entamé chez Coleman le respect de l'homme total. Ce qui le passionnait dans l'aventure qu'il avait choisie c'était avant tout d'élargir son champ d'appréhension et d'action. Son métier était l'épreuve à laquelle se mesurer pour se mieux définir.

Il aurait pu tout aussi bien devenir anthropologue en Papouasie ou pasteur baptiste au Texas. Les circonstances avaient joué pour qu'il soit cosmonaute, voilà tout. Il ne regrettait rien. Une fois cette aventure épuisée il serait toujours temps . . . Il philosophait parfois là-dessus et on l'écoutait avec curiosité.

. . . Non, Coleman ne s'énerverait pas.

Qu'on ne puisse plus lui parler, c'était ennuyeux tout au plus. Quelque part un relais s'était bloqué : un fil disjoint ou une soudure éclatée. Un rien qui creusait un peu l'espace entre le satellite et les ingénieurs, entre le cosmonaute et Bremer.

« Aucune importance, répétait Bremer. Coleman connaît sa capsule comme s'il y était né. On l'entend, lui, c'est l'essentiel. Que sa mécanique se détraque pour vrai et on prendra les commandes : il n'aura plus qu'à se laisser aller. Nos cerveaux électroniques nous renseignent mieux que tous les discours. A l'heure dite, quand les agences de presse rappliqueront, nous n'aurons même pas besoin de signaler cette panne de son . . . »

Les ingénieurs ne se tourmentaient pas non plus. Ils avaient confiance en leurs calculs. A l'aube ils avaient joué avec quelques boutons, ils avaient tiré des manettes et, à chaque fois, là-bas sur l'aire de lancement, la fusée avait réagi. Ils lui avaient donné une vie propre, une puissance énorme mais mesurée. Ils étaient les dieux de cette créature.

Un dernier signal, un dernier ordre et un orage de feu et de fumée avait jailli des tuyères. On aurait dit que l'arrière-train explosait. Peu à peu la fusée s'était élevée dans un miracle d'équilibre et avait commencé à faire sa trouée dans l'air frais, portée sur une longue flamme conique. Bientôt dans la grisaille de la haute atmosphère on ne voyait plus que ce feu de signalisation d'un navire voguant au large.

Rien n'avait cloché.

Des voyants verts et rouges clignotaient tout au long des calculatrices. Sur des batteries de bobines piquées à la verticale se déroulaient et s'enroulaient des bandes magnétiques. Des sinusoïdes vibrantes, des jambages brisés zébraient les écrans. Devant des tableaux de bord compliqués les ingénieurs regardaient fourmiller la vie électronique. A cette minute ils existaient avec intensité. Au milieu de leurs mois de labeur c'étaient les heures de sommet. Ils vivaient au rythme de ces pulsations artificielles, ils soutenaient de leur tension extrême l'énergie qui gonflait ces milliers de fils et qui, à l'extérieur, s'échappait par des antennes pour bondir dans l'espace.

La fusée en fuite était là devant eux. C'était ici son système nerveux, son cerveau. Ils en voyaient les échanges moléculaires, ils en contrôlaient les impulsions. C'était leur chose. Jusqu'au moment où, après le virage pour épouser la courbure de la terre, elle se disloquerait pour libérer le satellite. Bremer alors prendrait charge de l'expérience, Bremer entouré de son état-major de scientifiques, d'un médecin et d'un psychologue. Nous ne serions plus dans la balistique : un homme là-haut, Coleman, devenant maître

à bord, aurait pouvoir de succès et d'échec. Jusqu'à son retour il serait pilote autonome; les ingénieurs n'interviendraient que pour conjurer ses défaillances. L'ordre de mission était péremptoire : « Mettre à l'essai les nouveaux types de fusées auxiliaires; sortir de l'orbite, modifier la vitesse, évoluer. »

* * *

Tout se passa tel que prévu. Coleman, au contrôle de sa capsule, amorçait des tangentes et, à chaque fois qu'il bouclait l'ellipse, dressait un court bilan, expliquant chacun de ses gestes, faisant part de ses observations.

Des radars suivaient le vaisseau tout autour de la terre et relayaient l'image à la base de lancement. Sur un écran énorme on regardait dévier lentement le point lumineux.

Ce serait un vol sans histoire. Aux nouvelles de dix heures on lirait un bulletin dépourvu de commentaires. Les gens écouterait sans étonnement — ils devenaient habitués — et n'y penseraient plus. Ils ne diraient même pas de Coleman qu'il était un héros. Dans trois jours le cosmonaute reviendrait chez lui, peut-être avec une médaille, il embrasserait sa femme longuement et demanderait, comme chaque soir, avec une bouderie feinte : « Alors, Dora, on ne mange jamais dans cette maison ? »

... Le psychologue, le premier, pressentit quelque chose. C'était son talent de pressentir. La voix de Coleman, bien que déformée par le circuit, trahissait un peu de lassitude. Pas un engourdissement physique, plutôt une sorte de mauvaise humeur. Coleman semblait céder à un sentiment, encore faible, d'exaspération.

« Tension artérielle normale, température normale » répétait le médecin toutes les minutes en consultant d'étranges appareils.

Mais ce ton qui se faisait brusque, ces retards à répondre aux questions, cette discrétion qui commençait à étonner ...

— Ici Bremer, est-ce que tout va bien ?

— ... Oui.

— Les commandes répondent toujours ?

— ... Oui.

— Vous sentez-vous fatigué ?

Coleman ne répondit pas.

« Tension artérielle normale, température normale. »

— Coleman, m'entendez-vous ?

— ...

— Coleman ! Coleman !

— ...

— Répondez, bon Dieu !

— ...

« Tension normale, température normale. »

Coleman ne devait plus répondre. Il n'entendait plus.

* * *

Des années d'essai et de calculs n'avaient pu empêcher, une fois de plus, un grain de poussière de détraquer quelque chose. C'est du moins ce que l'on pensa.

Devait-on intervenir ? Rappeler le satellite à son port d'attache ? White, le second, s'en ouvrit à Bremer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On prend le contrôle ?

— Pas encore. Coleman se porte bien et nous suivons chacune de ses évolutions : nous aurons toujours le temps. On va tenter de compléter l'expérience. Autrement, c'est quatre mois de perdus.

— Mais Coleman ?

— C'est quand même le type le mieux placé pour savoir quoi faire.

— S'il ne peut plus rien faire ?

— On s'en apercevra.

En effet, il n'y avait aucune raison pour céder à la panique. La moindre variation dans l'état ou dans la course du satellite, la moindre défaillance de Coleman s'inscrirait aussitôt sur les cadrans. Dans cet univers robotisé on avait tellement réduit la part de l'imprévisible que l'homme, capable d'initiative et fragile, devenait de plus en plus le maillon faible dans la chaîne.

La panne de son n'affectait en rien le jeu rigoureux des appareils. Le temps viendrait d'ailleurs où la robotisation serait complète, où on n'aurait plus à doubler les réseaux essentiels par de vains échanges de paroles.

Bremer fixait le haut-parleur qui surmontait l'écran de radar. C'était trop bête de voir se gêner une expérience par la faute d'une

soudure de vingt sous. A moins que Coleman, par accident, n'ait arraché les fils de son casque ! Non... il n'était pas homme à commettre cette sorte de bévue...

On entendit soudain une chaise basculer : Thomson, d'une voix énervée, lança à travers le laboratoire :

— L'oxygène !

L'aiguille sur le cadran-témoin bougeait, sautillait.

— Est-ce grave ?

— Je ne crois pas, mais c'est inquiétant. Dites à Coleman de se brancher sur l'appareil de secours.

White regarda Bremer.

— Nous pouvons faire ça à sa place.

Les deux ingénieurs procédèrent eux-mêmes à la manoeuvre. L'ordre jaillit jusqu'au satellite. Inutilement. Le clignotant jaune qui devait confirmer le succès de l'opération ne s'alluma pas.

— Vérification générale ! cria Bremer.

Il suffit d'une minute pour donner raison à ses pires craintes. Il saisit le poignet de White et murmura en regardant droit devant lui :

— ... Le satellite nous a échappé !

— Quoi !

La nouvelle courut d'un bout à l'autre du laboratoire. Ce fut la stupeur, puis la panique.

Inutile de s'expliquer. Que Coleman n'entende rien, ce n'était pas grave. Qu'on ne puisse contrôler le satellite de la base, rien n'était encore perdu : Coleman pouvait le manoeuvrer seul jusqu'à l'amerrissage. Il y avait des risques, mais les chances étaient bonnes. Mais que ces deux choses arrivent ensemble, c'était le drame à peu près inévitable. Surtout avec une mauvaise alimentation en oxygène. Pas de contrôle, donc pas de coordonnées transmises, pas de signal pour avertir le pilote d'amorcer la descente, pas de bulletin-météo pour choisir le point de chute. Coleman était isolé, livré à ses seuls instruments à lui qui ne suffisaient guère. Encore fallait-il que ces instruments soient en bon ordre. Et rien n'était moins sûr. Les troubles signalés tenaient-ils uniquement à la transmission ? Etaient-ils symptômes de troubles plus graves ? Toutes ces pensées prenaient corps en même temps dans la tête des ingénieurs. Ils étaient trop familiers avec les rouages de leurs mécaniques pour ne pas analyser en un moment les conséquences du moindre raté. Et ici, les ratés étaient de taille.

Ils accouraient de tous les coins, laissant là leurs graphiques et leurs écrans, devenus peut-être inutiles. Ils se pressaient autour de la même table, sans dire un mot. Des voyants clignotaient encore, d'autres s'étaient éteints. En vain Thomson triturait des leviers, se branchait sur les circuits auxiliaires, secouait ses appareils.

— Nous recevons la plupart des signaux mais nous ne pouvons plus rien contrôler. C'est coupé.

— Un court-circuit ?

— Ça ou autre chose. Tout est en ordre ici, j'en suis sûr; c'est dans le satellite que ça ne va plus.

Le silence retomba dans l'immense salle. Seules les machines continuaient à bourdonner sourdement.

« Tension normale, température normale. »

Tout était donc perdu ? Avec un échec qui entraînerait mort d'homme, c'en serait fait de la gloire. Les réussites passées seraient toutes balayées. Les agences d'information sèmeraient partout la nouvelle comme on répand un microbe, et le pays entier, sinon l'occident, accuserait les « savants » d'immoler des vies humaines à d'inutiles conquêtes. Encore heureux que la télévision n'ait pas suivi l'expérience de près pour témoigner devant tous de la catastrophe qui s'annonçait. ... Les Russes sont plus sages qui ne font état que de leurs réussites !

Depuis dix minutes Bremer et les siens se rivaient aux instruments de la réception, analysant chaque rapport, chaque diagnostic sur le satellite et son pilote. Sur l'écran de vol le point se déplaçait avec régularité, évoluant à son gré.

Billie, surnommé le Pourvoyeur, arriva de la cantine avec ses cafés et ses limonades. Le premier ingénieur qu'il aborda l'envoya promener et profita de la diversion pour, en deux coups d'épaules, se débarrasser de son veston qu'il laissa tomber par terre comme un paquet de chiffes. Puis il s'écrasa à nouveau sur sa table d'acier et griffonna des algèbres. Comme s'il y pouvait quelque chose à force de démonstrations. Billie parcourut la salle des yeux et comprit que se jouait un drame. Il glissa son plateau sur un classeur et sans bruit regagna la porte. Avant de refermer il se retourna, fit une grimace d'inquiétude et secoua sa main comme s'il s'était brûlé.

Tout à coup un drôle de bruit râcla dans le haut-parleur. Les ingénieurs sursautèrent. Bremer courut à son micro : « Coleman ! Coleman ! Vous m'entendez ? Répondez ! »

Le grincement reprit pendant quelques secondes, puis, on entendit une voix parler faiblement, par à-coups. Alors se déroula le plus étrange monologue que ces hommes de science, habitués à toutes les surprises, eussent entendu.

* * *

« J'ai choisi... On a fait de moi un cobaye, un cobaye un peu plus gros que les autres. Et tourne à droite, et tourne à gauche, et fais un tonneau, et parle, parle, parle... Je redeviens un être humain... Ces années de ma vie on me les a prises. Je me réserve quelques heures, quelques minutes. C'est mon droit... En tout cas c'est mon choix. ... Je n'ai jamais tant désiré vivre!... et je me moque de savoir s'ils sont d'accord. ... Moi je suis d'accord avec moi-même. Pour la première fois depuis longtemps...

« Sensation extraordinaire : presque un état second. Mais au lieu de m'enfoncer dans une lente inconscience, j'émerge... Comment dire ? Je deviens extrêmement lucide, perspicace. Perspicace, c'est le mot. ... Il y a un souffle de bonheur dans ma poitrine. Une chaleur... Je me sens bien.

« Je prends conscience de mon corps, de ce tas d'instruments mous, du réseau nerveux, de l'enclenchement des muscles, de l'irrigation sanguine. ... Autopsie à froid... et sans répugnance. ... Cela me devient étranger. ... Je suis dans mon corps un témoin, un surveillant : l'usine tourne en douceur et j'ai envie de rentrer chez moi.

« Déjà aux essais... J'ai bien fait de n'en rien dire. Je voulais aller plus loin, au bout de cette conscience nouvelle.

« Je ne puis plus retourner parmi les autres. ... Pour m'engoutir à nouveau. ... Sur la terre c'est une fosse commune pour l'esprit. En vérité je deviens tellement différent!... Je ne retournerai pas. ... Je renonce volontiers à ce corps greffé sur moi. C'est ici qu'est la vie. Le suicide serait de replonger. ... Choix entre quelques années de croupissement et ces heures qui viennent.

« Laisser ce corps quelque part en route et continuer... Tout est simple. Trop simple, trop évident pour que les ingénieurs, en bas, y comprennent quelque chose. ... Bremer peut-être... ou le psychologue. Et puis après ? Il fallait que j'arrache ces fils. ... Des fils aussi puissants à eux seuls que toutes les séductions.

... Ils se recourbent sur eux-mêmes et s'accrochent à mon épaule, morts. ... Et cette batterie de récepteurs ... Trois tours de bouton ici, trois tours là, trois ou quatre commutateurs. ... Je ne sais plus.

« Ce costume, cette peau de supplément, ce crâne d'appoint, ces membres mécaniques ... Cette personne monstrueuse qu'on a moulée sur mon corps, à qui aussi je sers d'âme. ... Je ne sais plus où finit la part de moi-même qu'on dit matérielle. ... On s'est donné du mal pour la rallonger, la perfectionner. Je demeure seul responsable du progrès de mon esprit. ... Eux n'y ont pas pensé. Ou si peu. ... Ce qui dans mon esprit pouvait leur servir de machine, voilà ce qui les intéressait. ... Ils ne m'ont pas laissé le loisir de penser, de vivre par le sommet. ... La pensée c'est l'élément premier. Je retourne à l'élémentaire ... La grandeur d'une vie ne se mesure pas à ce qu'ils appellent le temps. ... L'état de pensée, comme l'état de grâce. ... Ou l'extase.

« Ils ne m'embêteront plus.

« Je me sens léger à l'intérieur, agile. Pourtant je perds un peu la maîtrise de mon corps : il y a dissociation. ... Je me libère. ... Pendant qu'il en est temps je vais atteindre ce bouton rouge ... ce morceau de plastique froid, cette tétine ... Non, c'est la tétine qui ressemble au bouton. Non. ... Manie de penser, de voir par image. ... Il faut voir les choses en elles-mêmes, sans référence. ... Surprise de l'unicité ... Cet objet est ainsi; cette boîte est telle. L'individuel est unique. ... Affinités : alibis. ... Nous jouons aux affinités parce que nous connaissons mal. ... Rien n'est réductible ...

« C'est un bouton parfaitement cylindrique, d'un rouge sombre, sans éclat. ... Le sommet est à peine concave et l'arête est arrondie. ... Il sera doux et un peu glissant ... L'ingénieur qui a dessiné ce bouton ... rouge, ce bouton rouge, qui en a choisi le matériau, m'a d'avance sollicité ... Qu'est-ce que je raconte ? ... Il l'a choisi pour son plaisir à lui ... et j'ai plus de plaisir que lui. ... A-t-il cherché à déranger en moi l'équilibre entre la froide lucidité et la fantaisie ? ... Il a posé là, au bout de mon regard, un bouton séduisant que mon index cherche déjà, pressera doucement ... Qu'il fera glisser ensuite de haut en bas dans le sillon noir ...

« Voir les objets avec exactitude ... et en parler de même.

« ... A cet instant il n'est rien de plus important que ce bouton. ... Il m'attend.

« ... Cette paresse ! ... Sensation un peu troublante que celle de voir s'amenuiser ... s'amenuiser une part de soi-même. ... Le pouvoir de gesticuler se résorbe. ... En même temps j'atteins à une sorte de paix. Inexprimable ... Expansion intérieure. ... Je m'étale en moi-même, libéré des cloisons. ... J'ai besoin de le dire. Aisance à trouver les mots. ... Repos qui n'est pas le sommeil. Peu ... si peu de désirs. ... Un état d'indifférence en progrès ...

« Atteindre le bouton avant qu'il ne soit trop tard ... Avant que ne s'avère inutile cette démarche ... la remise en leur place méritée des valeurs mêlées. ... Vers la sagesse une approximation lente ...

« Dora ... Je ne pouvais rien pour elle ... Que pouvions-nous partager ? ... Nous étions comme les autres. ... J'aimerais qu'elle soit ici, que, chacun pour soi, nous partions ...

« Cette main noire est la mienne ... Elle s'accroche aux contours des cadrans. ... Margelles. Margelles qui enclosent une eau immobile, pure. ... Une eau morte traversée par des lueurs de phosphore. ... La vie froide au fond de ces puits.

« Rester ainsi. Il y a beaucoup à voir. ... Me recueillir pour mieux passer dans mon regard. ... La clé : cette passivité qui ouvre la puissance du regard ... Appréhension de l'essentiel dans chaque objet. ... Je ne savais pas. Je suis bien.

« ... En bas, tout près, sous cette lentille d'air bombée, ce qu'on nomme la matière ... De la terre et de l'eau en gâchis, par flaques. ... Quelque part là-dessus, des moisissures, des peuples. ... Ils ne savent rien, ils ne voient rien. ... Ils vivent à ras de lichen. ... Grouillement microbien. ... Les ingénieurs ! devant des tôles et des vitres ! ... Ils se prennent au sérieux ! Sur un écran un point qui flotte ... qui fait tache ... Voilà ce qui reste de moi. ... Peut-être que cette même image flotte ailleurs sur d'autres écrans ... Ceux qui m'ont fait partir m'abandonnent à ceux ... à ceux qui m'attendent. ... J'ai rendez-vous très loin. Un long voyage.

« Je ne sens plus ma main. Les phalanges sont bloquées ... C'est bien. J'évacue l'inutile ... Voilà ! enfin je touche le bouton rouge ! J'ai comme des reprises dans le contrôle de mes muscles ... Une main étrangère emboutie sur ce levier qui sort de moi. Elle m'obéit soudain et pourtant elle n'est pas de moi. ... Je n'ai jamais

vécu avant cette minute. Phalanges mortes... main morte... Je n'ai plus de bras, de jambes. Plus de corps... Je vois tout simplement, je vois. Je m'abandonne à la paix. ... Emporté dans la calme paix.

«... N'était cette plaine grise qui me distrait, qui bouche mon hublot... Un tapis poussiéreux qu'on glisse sans secousses. ... Je ne suis pas encore parti ?

« Cette fois l'index est au bon endroit. ... Le bouton élastique a bougé ! Il suffit de peser, de l'enfoncer. ... L'enfoncer... le doigt, toute la main par-dessus... C'est fait ! Je le glisse... voilà... jusqu'au bout. Les tuyères rugissent ! Déchirements d'orange. ... Combien mon corps devient lourd ! La tête me fait mal... Le silence n'est pas brisé. Le bruit est enfermé avec moi, ici. Le silence commence là, dehors. ... Un silence plus fort, plus solide que les bruits, que les agitations. L'espace est établi dans le silence. Le silence c'est l'essentiel... la forme... le lien... le ciment.

« La pression me colle à mon dossier. J'étais immobile; je démarre doucement. ... J'aurai tout le temps. ... Mon bras est revenu sans effort et s'est posé sur mon genou. En caressant la marguerite. ... Un accès de vertige. ... J'ai peut-être tourné. ... Non. Ça passera.

« J'ai bien fait.

« Tout à l'heure, au moment de basculer une nouvelle fois sur l'Europe, je ne basculerai pas. ... La vitesse critique... J'ai coupé l'amarre ! ... J'amorce la première grande spirale...

« Les imbéciles devant leurs écrans ! ... Ils croyaient qu'après la conquête de la liberté je consentirais à la perdre !

«... J'avance à peine. C'est la planète qui s'en va. ... Je ne la retiens pas. ... Ces clignotements me fatiguent... Ces ondes de lumière qui recommencent, qui recommencent... Ces grésillements. ... Ils s'éteindront. Je ferme les yeux et ils n'existent plus.

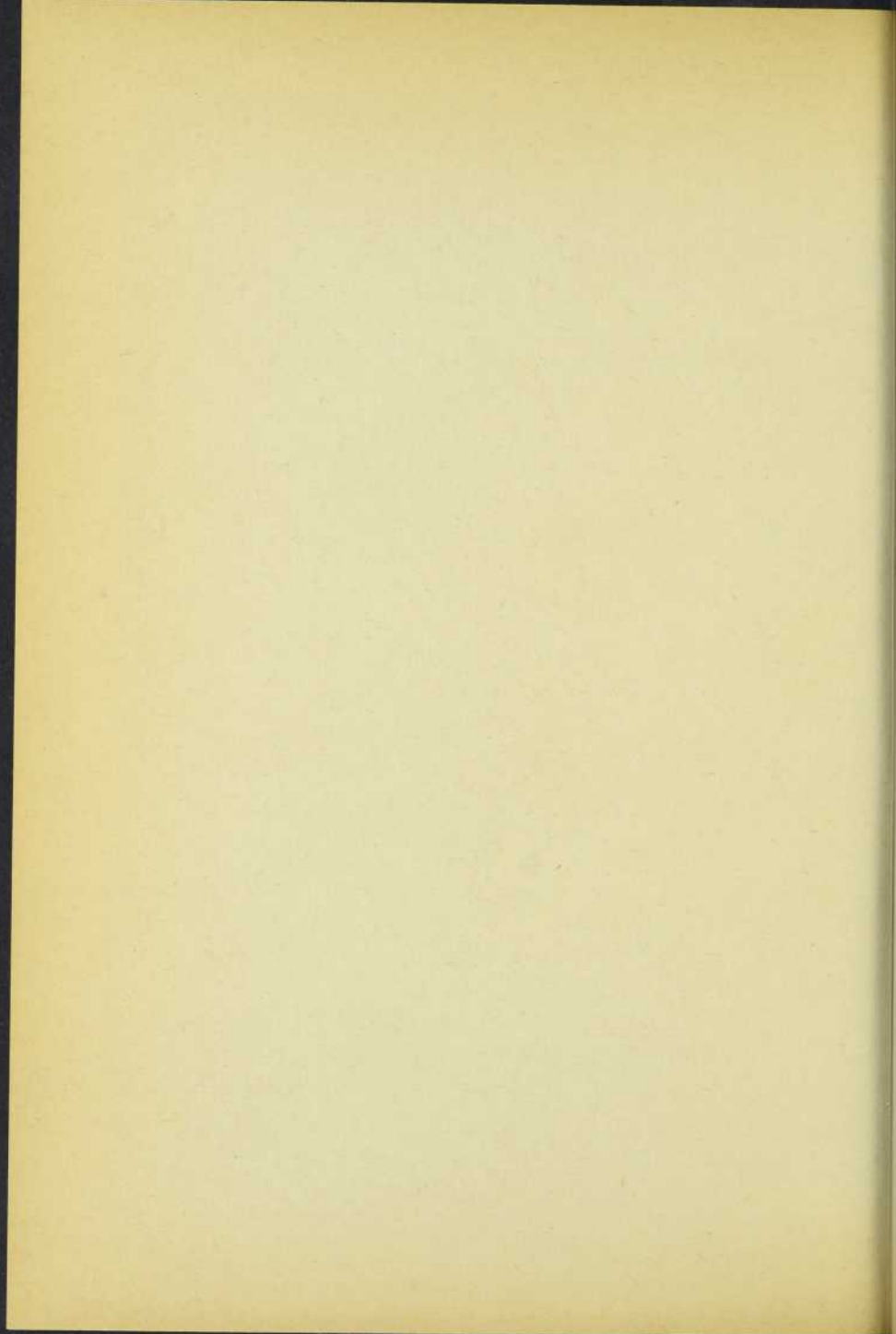
« Ah ! les fusées sont mortes. ... Je ne l'avais pas remarqué... J'ai dormi ? ... Je n'ai plus de dossier. Plus de dos. ... Je ne suis plus rien qu'un regard. ... Cette main, cette patte de cuir qui flotte... Les imbéciles !

« Il n'y a rien devant... C'est là que je vais. ... Trop d'étoiles, de repères connus... Aller au-delà. ... Le silence s'ouvre à largeur d'univers. ... J'entre en lui. Dans son abîme... Paix infinie. ... Pour l'éternité. Rien... rien... rien. »

* * *

On entendit ensuite à chaque lente expiration une plainte douce, très longue, qui allait se mourant . . .

Dans les journaux du soir, à la une, on lisait sur cinq colonnes :
« Le satellite s'est perdu dans l'espace; le cosmonaute avait trente ans. »



ROCH CARRIER

CONTES
POUR MILLE OREILLES

ROCH CARRIER — Né en 1937, a vécu au Québec, au Nouveau-Brunswick et en Europe. A publié des poèmes, des contes et des nouvelles dans les journaux et magazines, et, aux Editions du Jour, un recueil de contes, *Jolis Deuils* (1964) et un roman, *La guerre, yes Sir!* (1968).

L'ESCARBOUCLE

Une pierre précieuse pour quoi, dans mon histoire, un homme aurait pu mourir, ne me demandez pas de vous la décrire, de la comparer à un petit soleil qui comblerait la paume de votre main, ne me demandez pas non plus de chercher pour les enfiler les synonymes d'aveuglant, d'incandescent, de mirobolant, d'inoui; une telle pierre n'existe pas. Abel Smington partit un jour à sa recherche . . .

Tout ce qu'il vécut, l'amour d'une femme en fut la cause. En ces temps, les femmes étaient telles que l'on osait mourir pour elles, dit-on.

L'amour d'Abel Smington pour Miss Angeline s'enflamma de façon simple. Un sac d'avoine sur l'épaule, il marchait, *rue Mayor*, marmonnant quelque chanson :

— Pardon !

(Il avait heurté quelqu'un.)

Il fit pivoter un peu le sac pour voir. Miss Angeline, prise dans ses jupes, l'insultait avec une politesse qu'il jugea excessive. A cet instant, Abel Smington désira l'aimer. Il l'aimait déjà. Il ne pouvait cependant prétendre recevoir un regard, un seul, de Miss Angeline, héritière de troupeaux qui paissaient dans d'infinies prairies. Le nombre des têtes du troupeau dépassait assurément son calcul. C'était, jugeait Abel, trop de bêtes pour une jeune fille. Il n'était même pas la dernière du troupeau.

On racontait alors qu'il suffisait de briser la coquille de certaines montagnes pour que, dans une fiévreuse avalanche, des hommes puissent tout à coup tenir entre leurs mains de quoi acheter tout ce dont ils n'avaient jamais osé rêver. Abel Smington quitta son hameau.

Il compta d'abord soigneusement les jours puis, chaque village franchi, chaque vallée traversée lui furent de l'un à l'autre si semblables que son trajet lui parut durer une seule journée, longue cependant; au fond des terres, là-bas, la mer apparut. L'on consentit

à le prendre sur un bateau. La cale empestait le poisson pourri. Les rats s'y plaignaient de faim. Ballotté, durant des jours, des semaines, Abel Smington crut se souvenir du ventre de sa mère.

Un jour, deux matelots le poussèrent par-dessus le bastingage, lui disant : « prends garde de salir tes bottes. » Cette boue (l'eau brune, les couleuvres endormies, des plantes étiques) Abel Smington mit neuf jours à la franchir. A cause de la faim, ses yeux lui donnaient la douleur de clous rougis enfoncés dans son front. C'est comme flotte le fétu qu'il avançait. Aurait-il su répondre pourquoi, pour qui il était là ? Il mit un matin le pied sur quelque chose sèche, douce : du sable. L'estomac de boue restituait Abel Smington presque nu.

Ce que ses pieds avaient pris pour une caresse devint brûlure et l'air parfumé de soleil pesa sur ses épaules. A mesure que les heures, les jours s'évaporaient, à mesure qu'ils s'effaçaient, l'horizon se rétrécissait autour de lui. Une étrange comparaison s'imposait à lui : Abel était un doigt et l'horizon formait un anneau : l'anneau était devenu étroit; Abel Smington ne pouvait plus le retirer.

Un homme se dressa devant lui. Etait-il seul ? Etaient-ils plusieurs ? Abel était-il en face de sa propre image reflétée ? En réalité, il avait rencontré un groupe d'hommes dont les visages et les haillons avaient fini par être les mêmes. D'un seul mouvement, d'un seul cri, ils se précipitèrent sur lui. Ses doigts se crispèrent sur un écheveau de muscles mous dans un cou flasque. Tueur, il devenait le chef. Abel Smington guida au hasard le groupe à travers un pays où, parfois, un brin d'herbe grise pointait. Beaucoup plus loin, l'herbe était haute; ses compagnons et lui broutèrent.

Plusieurs jours plus tard, une forme imprécise tacha l'horizon. Les hommes hâtèrent le pas. C'était une montagne. Elle s'anima, bougea, glissa vers eux. Elle se dressa, infranchissable, hérissée comme si elle avait été formée de milliers de bateaux échoués les uns par-dessus les autres, brûlés et pétrifiés. Ils se jetèrent vers elle, ils posèrent leurs lèvres sur la paroi rugueuse. Ce rocher semblait respirer. Abel Smington se souvint du beau visage d'une femme, il se laissa glisser contre la pierre, tomba à genoux et pleura. Ses compagnons se dispersèrent. Déjà ses doigts rougeoyaient de sang

contre les aspérités. La poussière de mica palpitait au fond de ses écorchures. Des grains de sable aux grains de sable ajoutés, les siècles avaient forme de l'éternité.

Abel Smington luttait depuis de longs mois, à mains nues contre la montagne quand survinrent trois hommes défaillants. Il les tua, les dépouilla, alluma un feu, mangea, but du thé et il s'endormit. A l'aube, il se rappela son rêve : il avait vu un champ qui couvrait toute la terre; des milliards de moutons y paissaient. Une femme marchait au-dessus des bêtes. Réalisant qu'elle avait le visage de Miss Angeline, Abel Smington se leva, la colère lui battant aux tempes, il saisit un pic, il frappa, éperdu, furieux, le rocher.

D'autres hommes arrivèrent suivis par d'autres, ils venaient en foule maintenant, poussés par cette force éternelle qui entraîne les hommes sur les chemins de leurs rêves. Les jours étaient longs comme des années et les années passaient comme des jours. Ils creusaient, ils mangeaient parfois, ils creusaient, ils ne mangeaient pas. Chacun dans la pierre traçait la ligne de sa fièvre, miette à miette. L'on mourait fréquemment; pour ensevelir, l'on continuait le havage et les corps disparaissaient sous le poudingue.

Abel Smington avait vécu le nombre de jours qu'il faut pour faire d'un homme un vieillard. Trouant son passage — quelle force ne fallait-il pas pour détacher une poussière ! — il avait l'illusion que la montagne se dérobaît à lui comme l'horizon recule si l'on y marche. Quelques fois, il s'affaissa; on le savait encore vivant car les morts n'ont pas l'air aussi harassés.

Une nuit, le pic d'Abel Smington fit éclater dans le shiste une lueur fulgurante : une étoile était-elle enchassée dans le roc ? Les mains d'Abel Smington devinrent une gueule, aboyèrent peut-être, ses doigts étaient des crocs terribles, ils mordaient, mordaient, une écume bouillante coulait dans ses mains, c'était du sang, l'étoile enfin céda, Abel la tint entre ses mains redevenues des mains, il la soupesa, elle brillait, il craignit qu'elle n'éveillât les dormeurs, qui l'auraient tué pour la lui prendre. Abel Smington était l'homme le plus riche de l'univers.

Abel glissa son trésor dans un sac, le recouvrit de quelques haillons, d'anciens vêtements et il simula le sommeil. On aurait pu le soupçonner d'avoir découvert son trésor à le voir dormir si tôt; n'a-

vait-il pas l'habitude de creuser des nuits entières ? Abel Smington reprit donc son pic et recommença de fouiller la montagne. A l'aube, il s'évadait.

Ces pays qu'il traversa, ces terres cendreusees, ces plaines de glace qui brûlait les pieds, ces collines de verre brisé, ces marécages où la terre et l'eau se ressemblaient, Abel Smington les avait déjà parcourus mais il n'en avait pas mémoire. En dépit des difficultés et de ses souffrances, ce lui était un agréable voyage. Sa pierre précieuse changeait la vie.

Sa traversée de la mer dura plusieurs semaines : bien qu'il fut logé au fond de la cale parmi des tuyaux bouillants et des essieux geigneurs, bien que la charpente se tordait avec des plaintes animales, le périple fut aussi léger qu'un vol d'oiseau.

Il posa finalement le pied sur le sol de son pays et après avoir suivi des petites routes ombragées, Abel Smington retrouva son village.

Comment aurait-il pu savoir que, ce même soir, un grand bal avait lieu à la demeure de Miss Angeline ? Abel n'aurait pas pu se trouver un habit dans le hameau, mais il se serait présenté en tenue plus soignée et l'on ne lui aurait pas interdit l'entrée.

Abel bouscula les gardiens ; les chiens furent lâchés contre lui dans les couloirs où des milliers de chandelles brûlaient à l'aveugler. Les gardiens de la maison et ceux du bétail ne purent retenir ce loup en colère. Miss Angeline s'évanouit avant d'avoir reconnu, sous la crasse et les nippes, un homme. Abel Smington s'agenouilla à ses pieds en présentant la pierre qu'il était allé arracher à cet endroit de la terre où tomba le premier rayon d'aurore, cette pierre qui avait fait d'Abel le seul homme digne d'aimer Miss Angeline.

Abel Smington, par vingt bras, fut jeté sur la pelouse d'où les chiens le pourchassèrent.

Les jours où Abel Smington souffrait trop de l'iniquité de son sort, les jours où la douleur l'étranglait, il prenait entre ses mains son caillou rapporté de plus loin que la limite de ses forces, il caressait cette pierre religieusement, il en approchait ses lèvres, la pierre devenait limpide, dévoilant le visage aimé, le visage de Miss Angeline qui écoutait en pleurant les récits interminables d'Abel Smington, l'homme qui avait changé un caillou en pierre précieuse.

LA PLAGE

Le jour si beau sur les maisons blanches du port, on avait le désir de le toucher du doigt ! Les rues limpides allaient vers la mer qui feignait la respiration de l'amour. Des arbres devenaient fontaines lumineuses. Oh ! l'écharpe invisible de la brise qui vous effleurait la joue. Là-haut, une vieille à sa fenêtre secouait une nappe et quelques pétales mortes volaient qui, à cause de l'exceptionnelle lumière, prenaient de l'importance. La splendeur rendait justice à chaque chose. Cette idée caressait le front d'un jeune homme.

Depuis le matin, il flânait à travers la ville; il s'était émerveillé à l'éclosion des volets colorés; il avait prêté l'oreille aux secrets des sabots et des pavés. La lumière de ce matin rendait translucide tout ce qu'elle atteignait. Le moindre choc, semblait-il au jeune homme, l'aurait anéanti, mais son bonheur était total.

Il marcha longtemps, en silence, avec deux pêcheurs vêtus de grosse toile, chaussés de hautes bottes de caoutchouc. La disproportion entre ces gros hommes trapus et la finesse de leur pas était une énigme considérable par un jour si parfait.

Subitement, la terre fit-elle un bond vers le soleil ? l'on éprouva le besoin de se reculer comme d'une cheminée ardente. Les maisons se crispèrent. Les feuilles rougissaient. La mer flamboyait. Le jeune homme eut soif.

Avec une sensation de sable brûlant dans sa gorge, il se dirigea vers une terrasse où paraissaient deux joueurs d'échecs et un lecteur de journal. Une telle soif était déplacée dans ce petit port peint à l'aquarelle. Il demanda qu'on lui servît un verre d'eau.

Dénouée sa cravate, il retira son veston. Les trois clients avaient disparu. D'une extrémité lointaine du port, un enfant venait, à pas lent, d'un pas de vieillard, il passa devant le jeune homme et se dirigea vers l'autre extrémité en traînant les pieds.

Le garçon de café revint avec de l'eau. La main du jeune homme saisit le verre et le porta violemment à ses lèvres.

L'âcreté du liquide interrompit son geste. Après une grimace de contrariété, il frappa le verre contre la table, comme s'il avait voulu le briser. Mais le jeune n'appela pas le garçon : il n'avait plus la force de commander à sa main de faire un signe. Ses nerfs étaient impuissants à lutter contre l'immense mollesse qui l'engourdissait; ses os même lui semblaient s'amollir. Ses yeux étaient rivés au verre d'eau. Il n'espérait pas qu'elle se purifiât; pourtant, il n'arrivait pas à prendre la décision d'appeler le garçon.

Quelque chose d'exceptionnel se passait. L'eau était agitée dans le verre. Elle était de plus d'un bleu inquiétant, de ce bleu de la mer qui ressemble à l'éternité. Le jeune homme rapprocha les yeux. Des vagues s'entrechoquaient, se heurtaient. Il éleva son verre, le tint dans sa main et regarda mieux. L'étonnement crispa sa main.

Quelqu'un, à gestes désespérés, refusait d'être englouti par l'eau furieuse. Calmement, le jeune homme déposa le verre sur la table, se frotta les yeux, et de la main, se fit une visière contre le soleil.

La tempête dans le verre ne s'était pas apaisée. Une terrifiante rumeur se dégageait, faite d'un vent qui hurlait et du bruit des vagues qui se heurtaient. Une curiosité dépourvue de tout étonnement reliait maintenant le jeune homme à ce gouffre minuscule. Il ne s'était pas trompé; quelque chose, quelqu'un peut-être, y bougeait. C'était à n'en pas douter une forme humaine. Ses yeux étaient tendus comme si le regard avait dû franchir une longue distance. C'était une femme. Une femme se battait contre l'eau enragée : une jeune femme. Ses cheveux épars et sa robe déchirée ressemblaient déjà à des algues. Ses gestes indiquaient à la fois un affolement total et une décision têtue de résister. Ses cris parvenaient très nets au jeune homme et lui crevaient les oreilles.

Les coudes étalés sur la table, le nez appuyé sur le rebord du verre, le jeune homme regardait, écoutait, l'âme sèche comme la terre brûlée de soleil, il écoutait, aussi indifférent qu'à la mer un caillou.

Tout à coup, le vent bondit, les vagues se dressèrent avec frénésie; la jeune fille fut hissée à la pointe d'un tourbillon et retomba et fut avalée. Le jeune homme la vit s'enfoncer. Elle luttait. L'eau lui arrachait ses vêtements. Elle se débattait, mais ses mouvements semblaient ceux d'un ballet, tant ils avaient de douceur. Puis, comme

si des bras invisibles l'avaient déposée, elle toucha le fond de l'abîme. Les gestes étaient impossibles, inutiles désormais. Ses membres s'endormaient. Elle dut consentir au rêve.

Le garçon de café revint :

— Monsieur désire autre chose ?

— Cette eau n'est pas bonne, dit le jeune homme en la pointant du doigt.

Le garçon prit le verre et versa l'eau sur les pavés luisants. La soif reprit le jeune homme, plus impérieuse.

Le garçon réapparut, maugréant contre ce soleil. L'eau éteignit le charbon ardent dans le ventre du jeune homme. La chaleur devint plus douce. Il pensa que la terre s'éloignait maintenant du soleil. Tout ce qui vivait et tout ce qui faisait semblant de ne pas vivre en était ravi. Les arbres chantaient de toutes leurs feuilles et l'on n'aurait pas distingué leur musique de celle de la mer. Les murs des maisons vibraient avec plaisir. Il regarda la mer, un peu hébété. Elle se faisait toute petite, toute petite comme cette fleur qu'il se souvenait avoir offerte à une femme.

Il but encore. Pour savoir ce qui se passait en lui, il faudrait pouvoir sentir comment un charbon devient diamant.

Reposé, désaltéré, il reprit sa promenade. Il suivit la route tiède. Sa démarche était celle de tous les jeunes hommes qui ont l'air d'être en vacances pour la vie.

Quel groupe étrange venait ? La lumière trop belle voilait les choses. Afin de ne pas gêner par sa présence, le jeune homme se rangea sur la plage. Le cortège passa, tout noir. Deux pêcheurs, ceux qu'il avait suivis, portaient sur leurs épaules le corps boueux d'une jeune fille. Une femme enroulée dans un châle noir suivait, sans pleurer.

Le jeune homme s'enfuit.

Toute la lumière du jour n'aurait su éclairer son visage.

Les gens qui remarquèrent cet objet insolite crurent voir un oiseau tournoyer dans le ciel. Qu'est-ce qui pouvait donc le retenir au-dessus de la ville figé dans son ciel fumeux ? L'objet descendit un peu vers les toits. On proclama que c'était un ballon égaré des pistes d'expérimentation. A la jumelle, il demeura aussi secret qu'à l'oeil nu. Tout à coup, il tomba en chute verticale comme si un fil le retenant s'était rompu. Des enfants se précipitèrent dans les rues pour l'attraper. Ils furent déçus de le voir s'arrêter au-dessus d'un bloc d'édifices assez peu élevés. L'objet n'était ni un oiseau, ni un ballon, mais une main, une grosse main qui demeura suspendue sur la ville. L'on braqua sur elle un faisceau de projecteurs quand la nuit couvrit la ville. Les habitants de cette ville insipide en furent très fiers et les plus débrouillards songèrent à organiser une foire universelle.

Durant la nuit, la main se gonfla, s'étendit; au matin, elle abritait la ville entière et ses doigts rapprochés repoussaient le soleil. Seuls quelques fils de lumière s'immisçaient. Les enfants se les disputaient dans les jardins humides.

Une vieille dame dont la profession était de lire dans la main des amoureux les secrets de leur vie future, s'avisa d'examiner les lignes de la main terrible. La ligne de vie était courte. L'ombre abattue sur la ville était donc prémonitoire de la tristesse qui l'étoufferait bientôt.

Durant la nuit, la main frôla la pointe des toits et ses doigts se resserraient sur les premières maisons de la ville. Les habitants n'essayèrent pas longtemps de fuir : qu'une voiture fonçât sur la route vers l'extérieur, la main se refermait un peu plus. Toutes les issues furent ainsi bouchées et la main retenait la ville en une prison étanche. Tandis que tant d'événements se passaient, la vie n'était pourtant que celle d'une journée grise où les coeurs sont tristes.

La main se resserrait-elle encore ? La ville serait-elle étranglée ? Comment aurait-on pu conjurer la catastrophe ? Les ingénieurs, les militaires avouèrent leur impuissance. Les prêtres priaient, les bordels étaient remplis.

Combien de temps la main retiendrait-elle ainsi sa force dévastatrice ? Rassemblés sur la place publique, les habitants ne se posaient pas la question tant l'espoir était absent. La main s'appuyait sur les toits et les poutres geignaient et se brisaient. Sans l'électricité, la pénombre était totale. Dans cette nuit peut-être éternelle, les habitants étouffaient comme des poissons en eau malpropre.

Effleurés d'un doigt, les édifices crevaient comme des oeufs pourris. Les cheminées du quartier des usines s'agitaient comme de gros vers et rampaient sous les décombres.

Depuis longtemps déjà, l'on avait abaissé les projecteurs qui n'éclairaient plus la main. D'ailleurs tous les habitants marchaient la tête baissée. Elle dégageait une chaleur suffocante et les vêtements collaient à la peau. Allait-elle resserrer les doigts jusqu'à ce qu'elle ait écrasé dans sa paume le coeur du dernier habitant ?

La main cessa de bouger. L'on attendit. Cette main tenait la bouche froide d'un fusil invisible sur la tempe de chaque habitant. Se contractant, les doigts alors bougeraient-ils lentement ? ou s'abattraient-ils avec colère ? La main demeurait immobile, lourde montagne suspendue au-dessus de la ville.

— La main est froide ! La main est froide ! s'écria un enfant désobéissant qui avait osé toucher à la main.

— La main est froide !

Ce cri jaillissait maintenant de toutes les bouches et se répercutait à travers la ville un hymne noir pour chanter l'espoir retrouvé.

— La main est morte !

L'on succomba à la même curiosité que l'enfant, l'on répéta son geste. Peu d'habitants se refusèrent le bonheur de toucher à la main défunte.

Les ingénieurs annoncèrent que la main ne tarderait pas à s'écrouler sur la ville qu'elle écraserait.

Chaque habitant était un agonisant debout, capable de hurler, de jurer, de prier, de courir, de se suicider.

Une immense et sourde rumeur roula dans la ville. Ceux qui ne s'étaient pas évanouis crurent que la ville avait été pulvérisée.

Elle ne l'avait pas été.

Mais tous ceux qui ont vu la terrifiante main racontent avec des yeux hagards qu'elle le fut.

LES CARTES POSTALES

Isabelle chérie,

Il faut me hâter de te dire (je voudrais savoir la sténographie pour t'écrire) que même si tu m'avais promis à ton départ, ancien déjà, de m'adresser des cartes postales écrites dans l'ombre des palétuviers ou dans le soleil couchant de quelques contrée d'Orient, de bien vouloir... Je m'embrouille. Je ne peux recommencer cette lettre. Le temps est un Niagara sur ma pauvre tête si jeune et si vieille. Au risque d'être impoli... Me pardonneras-tu ? Tu... Je t'en implore sans détour : ne m'écris plus de cartes postales; elles me rendent la vie intenable. Ma lettre ne te parviendra pas : elle suivra d'adresse en adresse ton itinéraire, de halte en halte et tu la liras peut-être après ton retour, plusieurs mois après que tu seras revenue parmi nous, si le hasard, le destin... Ton retour... Je ne veux plus, Isabelle chérie recevoir tes cartes postales. Ecris-moi si tu veux, mais jette immédiatement au feu ces messages d'amitié. Le pressentiment m'habite que tu ne recevras pas cette lettre; elle est cependant mon seul espoir et je me conforme à l'irrationnelle logique de l'homme qui espère...

Au nom de notre amitié, épargne-moi le plaisir de recevoir tes cartes postales. Petite Isabelle, oublie-moi; si tu ne veux pas m'oublier, commets une erreur en écrivant l'adresse. Au lieu d'écrire le nom de ma ville, pourquoi ta plume n'écrirait-elle pas Tchéliabinks ? Ne serait-ce pas amusant de jouer à ce que ma demeure soit dans l'île de Tinian, par exemple. Ne refuse pas la fantaisie avant qu'une loi n'en fasse un crime. Tu aimes bien la fantaisie, n'est-ce pas ? Et s'il le faut, déteste-moi. Ma situation est grave. Le temps presse, te disais-je. Tes cartes postales me pousseront au suicide. Tu m'imagines, moi, ton ourson de peluche, me balançant au bout d'une corde ?

Permetts que je t'explique. Tes cartes postales sont, m'écrivais-tu, « des petites parcelles de ces beaux pays qui, par les sortilèges de l'écriture et de l'avion, se changent en oiseaux et volent vers mon

seul amour. » Tu me sais patient. J'attendrai ton retour : tu me raconteras les lèvres contre mon oreille . . . mais ne m'écris plus de cartes postales. Tu as bien lu : FINIES LES CARTES POSTALES. Comment t'expliquer ?

Il y a de cela quelques mois, je rentrais chez moi après mon travail, déjà rempli de la paix de mes pantoufles dans lesquelles toute mon âme descend se lover, se reposer, dormir. J'étais donc préoccupé de mon âme et de mes pantoufles en écoutant le glissement mélodieux du pêne dans la gâche. J'entrai comme des milliers de fois depuis que j'habite cet appartement. Le cri qui creva mes tympan, il n'est pas possible de le décrire. Avais-je écrasé la tête d'un bébé ? Aussitôt, de plus loin dans la nuit, s'éleva un rire moqueur. Ayant retrouvé assez de force pour commander à mon bras de se lever et à mon doigt d'appuyer sur l'interrupteur, j'allumai pour voir enfin, tu ne le devinerais pas, pour voir des pigeons : le plancher en était couvert, comme si le tapis avait été orné de motifs représentant des pigeons et qui se seraient par sorcellerie animés (me comprends-tu ?) ; des pigeons qui cachaient le parquet, des pigeons dans la bibliothèque, des pigeons perchés sur les tringles, des pigeons sur les abat-jour et les portes ouvertes, des pigeons qui virevoltaient, des dizaines de pigeons qui roucoulaient, qui battaient des ailes, des centaines de pigeons, peut-être des milliers de pigeons qui se gagnaient une place dans mon petit appartement, un nombre incalculable de pigeons chez moi, autant de pigeons peut-être qu'il y en avait sur la carte postale que tu m'avais écrite de la place de Trafalgar Square, et que j'avais reçue le matin même.

(Maintenant que tu sais, me pardonneras-tu de te supplier de ne plus m'écrire ? Je poursuis, au cas où cette lettre te joindrait).

Quelques jours plus tard, je rentrais chez moi (tu sais quelle horloge soignée et détestable est ma vie). A peine avais-je posé le pied sur le palier que j'entendis : « le voici, enfin, il n'est pas trop tôt ; » c'était une voix courroucée, et d'autres voix menaçantes grondaient autour de celle-là. Se précipitèrent sur moi un groupe de locataires qui logeaient à mon étage et que je saluais quelquefois parce que ce geste semblait les rendre heureux. Mon étonnement était grand de conclure que ce remue-ménage était pour moi. Ils en furent offensés (tu connais ma manie de croire toujours que je ne suis pas

concerné). Cette tempête était pour moi. Dans l'ouragan de cris, de protestations, d'accusations, d'insultes, je compris que j'étais ignoble. Quel homme ne l'est pas ? L'on m'accusait de fréquenter des gens non civilisés, d'outrager mes droits de locataire, d'avoir détérioré l'immeuble, d'abuser de la sympathie spontanée et constante qu'avaient montrée à mon égard mes voisins; j'étais coupable, par contumace, d'avoir cassé les fenêtres, d'avoir brisé à coups de hache tout ce qui était de bois à l'étage, d'avoir toléré que l'on danse chez moi : les talons heurtant d'un rythme violent le plancher avait fait se décoller le plâtre au plafond de l'étage inférieur; j'étais aussi, m'apprit-on, le complice d'un tueur qui avait donné un coup de couteau dans le dos d'une femme dans ma baignoire avec son amant; à les entendre aboyer, j'étais convaincu qu'il valait mieux aller me pendre au plus vite. Ils avaient tort de m'incriminer : ma journée n'avait été en rien différente de toutes celles que je vis : ce seul disque que je suis condamné à entendre . . . Assez ! L'homme a assez de raisons d'être malheureux sans se montrer en plus pessimiste.

— Attendez, je vais voir, dis-je en guise de défense.

Les protestataires se turent, s'écartèrent et me suivirent vers mon appartement, en silence, religieusement, presque; je savais maintenant que j'étais coupable.

La nuit y aurait été totale si un feu n'avait flambé royalement au centre du salon, oui, chérie, un feu dansait au centre de mon salon, fièrement, selon les rythmes d'une mémoire préhistorique. Autour du feu, un cercle de gens dont luisait le cheveu gras. Un autre feu avait été allumé à l'écart, dans la cuisine; on y rôtissait deux agneaux à la broche. Des guitares improvisaient une musique d'une tristesse qui retient les larmes. Je contemplai le spectacle non sans un certain plaisir (j'oserai t'écire : avec un bonheur certain). Mais la colère était ici de convenance : c'était une question d'honneur. Mon courroux fut tel que la fête creva comme un ballon de baudruche. Les envahisseurs n'eurent pas le temps de se plaindre de l'hospitalité de la maison. (Ne te moque pas; tu sais, la force est une astuce des faibles.)

Je ne remarquai que plus tard la ressemblance de ces barbares avec les Gitans photographiés sur ta carte postale reçue ce matin-là.

Tu écrivais cette note : « Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, tous les ans, les Gitans des routes de l'Europe se rencontrent ici . . . »

Les pigeons de ta carte postale et ceux de mon appartement n'avaient entre eux d'autre lien que le hasard; les Gitans de ta carte postale et ceux qui envahirent mon appartement n'avaient eux aussi d'autre lien que celui du hasard, je te le concéderai.

Aussi attendis-je avec impatience ta prochaine carte. Elle m'arriva deux mois plus tard. Durant deux mois, je n'avais pas vécu, dans l'espoir de vivre merveilleusement. Quelle imprudence avais-tu commise de m'envoyer cette carte où je lus en anglais le mot bayadère ? Ce n'est qu'après avoir défriché ce mot que j'admirai d'un oeil indiscret cette femme photographiée dont chacun des voiles était trop fragile pour ne pas devoir bientôt tomber. J'introduisis avec une douce volupté la carte dans la poche intérieure de mon veston, la danseuse tournée sur mon coeur et je partis à la conquête de mon pain quotidien.

Cette journée fut la plus longue de ma vie et tu sais combien chaque journée où je travaille m'est interminable. L'heure s'était figée, la vie obéissait aux horloges immobilisées, les actions s'épanouissaient à une allure ralentie, seul mon coeur vivait : il doublait et triplait la cadence de ses battements selon que s'avivait mon anxiété. Quand donc viendrait l'heure de rentrer chez moi de me prosterner devant la bayadère apparue ? (Tu remarques ma totale franchise.)

La mine de mon crayon se cassait à tous les trois chiffres, je composais au téléphone de mauvais numéros; ma poitrine n'était qu'un coeur frénétiquement déchaîné. Mes tempes voulaient éclater. Je ne pouvais plus résister, j'étais brûlant et fragile comme du verre et mon anxiété éclata en une terrible diarrhée. (Pardon, chérie.) On me conseilla de rentrer chez moi, où ne m'attendait pas la bayadère.

Plusieurs cartes de toi me sont parvenues depuis. J'en ai reçu d'Espagne, tu m'en a envoyées de Grèce « où l'on apprend, dis-tu, que tout meurt, même la pensée; » j'en ai reçues d'ailleurs aussi, de ces pays où, me disais-tu, le soleil n'est pas un symbole d'espoir, mais de mort. Toutes tes cartes, je les ai étalées devant moi. Je suis un joueur invétéré qui aligne ses cartes devant lui, attendant celle qui changera sa vie.

Je t'en supplie, ne m'envoie plus de cartes postales. Depuis les faits que je t'ai racontés, je m'avoue incapable de recevoir de toi une carte postale sans espérer qu'elle s'anime encore, et j'attends, et je souffre et j'espère et j'attends et je souffre et je me sens abandonné. T'ai-je dit que j'avais perdu mon emploi ? De plus j'ai dû quitter mon appartement. Je suis un homme épuisé, désespéré qui n'a rien d'autre à faire de sa vie qu'attendre, attendre une carte postale, une carte postale que je te demande de me refuser désormais, alors qu'hier, encore, jeune . . .

(NOTE de l'Inspecteur de la police : « Cette lettre, vraisemblablement inachevée, a été trouvée à côté du cadavre. Dans un tiroir, nous avons trouvé une liasse de cartes postales, provenant de la même personne en voyage à travers le monde. Le défunt avait dans la poche intérieure de son veston une carte postale adressée d'Afrique; elle représente un javelot à la pointe empoisonnée.)

LES LUNETTES

A mesure qu'il avait perdu la vue, Monsieur Smile s'était avancé dans un couloir dont il soupçonnait bien qu'il le conduirait à la plus complète nuit.

Homme jusque là impitoyable pour lui-même et pour les autres, il posa des gestes qui firent scandale. A la fin de sa carrière, Monsieur Smile imitait l'enfant qui, après avoir élevé un château de sable, démolit soudain ce qui lui a coûté tant d'attention. La conduite étonnante de Monsieur Smile relevait plus de la révolte que d'une fantaisie. Son entourage comprit sa réaction. On lui pardonna de dilapider une fortune si chèrement acquise. On la savait inépuisable.

Arriva le moment où Monsieur Smile n'aurait pas reconnu son plus intime ami croisé dans la rue (s'il en avait eu un), ni même son propre visage reflété dans une glace.

Un petit homme au visage chafoin vint à son bureau et insista, avec un accent étranger, pour être reçu par Monsieur Smile. Bien qu'il eût réduit son activité professionnelle, Monsieur Smile reçut le petit homme, un vendeur, qui lui proposa des lunettes. Elles pouvaient lui rendre la vue. Le petit homme était dans son pays d'origine le plus extraordinaire fabricant d'instruments optiques; il ne souffrit pas les discussions sur le prix, les avantages et les progrès possibles, etc... Le pouvoir de fascination du petit homme était tel que Monsieur Smile ne douta pas un instant de sa probité. Monsieur Smile paya en billets neufs. (Monsieur Smile ne payait qu'avec des billets neufs.) Le petit homme vérifia les billets posés en liasses devant Monsieur Smile, et déposa sur le coin du bureau un petit coffret sculpté dans un bois étranger. Il contenait les lunettes.

Quand elles furent bien en selle sur son nez, Monsieur Smile put lire la date au calendrier qui était de plusieurs mois en retard. Il tourna les feuilles à la date exacte. Il se souviendrait toute sa vie de cette date. Il s'étonna des documents entassés. Il admira le tapis qu'il avait fait venir de Mauritanie, et qu'il n'avait jamais vu. Monsieur Smile était près de croire qu'il revenait d'un long voyage.

Rien ne pouvait désormais se soustraire à sa vue. Son regard perceait les choses de part en part. Ses yeux, derrière ses lunettes, étaient devenues des télescopes et des microscopes impitoyables.

On frappa à la porte. Entra un long, gracieux squelette, sonore comme un grelot. Le squelette plaça soigneusement quelques lettres à signer devant Monsieur Smile et annonça, avec la voix douce de sa secrétaire qu'on lui avait arrangé un important rendez-vous. Le squelette sortit, hanches provocantes; il marchait avec l'art lascif de sa secrétaire. Affolé, Monsieur Smile sonna sa secrétaire. La porte se rouvrit. Un bâton de rouge à la main, le squelette rentra :

— Monsieur désire . . .

Il reconnut à nouveau la voix de sa secrétaire. Le squelette marcha vers la table de travail et déposa le rouge à lèvres sur les documents accumulés :

— Tu ne remarques rien, implora-t-il.

L'erreur n'était pas possible; la voix était bien celle de sa secrétaire. Son étonnement donna à Monsieur Smile un ton bourru :

— Quelle affreuse robe vous portez ce matin.

Une larme glissa sur la joue osseuse du squelette qui sanglota :

— Que je suis malheureuse ! Tu n'aimes pas ma robe et tu n'as pas remarqué que je porte le collier que tu m'avais donné pour marquer que j'étais toute à toi. Que je suis malheureuse ! As-tu oublié que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour ?

Pleurant, le squelette avait marché derrière Monsieur Smile. Deux humérus froids effleurèrent ses joues, deux mains d'os se posèrent sur sa poitrine; il ne put contenir un cri.

— Tu es insupportable aujourd'hui, reprit le squelette à la voix douce :

— Cela ne regarde que moi. Retournez d'où vous venez.

Le squelette obéit :

— Je vous obéis; vous ne pourrez vous empêcher de venir me trouver, dit le squelette pour se consoler.

Monsieur Smile sonna le chauffeur.

Il voulait visiter la ville qu'il n'avait pas vue depuis longtemps à cause de sa cécité. Comme on peut avoir soif, Monsieur Smile avait besoin de regarder la ville, de s'y promener : depuis si longtemps, il n'avait pas fait l'école buissonnière. Il avait envie de voir la foule

nerveuse des employés de bureaux en souliers étroits et les ouvriers dans leurs larges costumes. Les habitants projetés comme autant de navettes folles qui vont et viennent, tissant leur vie quotidienne, Monsieur Smile se souvint d'eux avec une tendre mémoire. A vrai dire, il n'avait pas regardé la ville depuis son enfance. Il avait besoin de voir les rues bordées d'arbres en feuilles, de pelouses. Il désirait voir les fleurs renvoyer le soleil comme des miroirs brisés. Tout lui devenait possible aujourd'hui. Il pourrait partir, filer sur la route et tout à coup apercevoir une vache, il pourrait voir un chêne et se demander son âge, il pourrait s'engager dans un chemin inconnu vers la montagne enfoncée dans le ciel.

Lorsque Monsieur Smile, par sa sortie privée, arriva dans son jardin particulier, un corbillard l'attendait, tiré par six chevaux blancs. Un squelette l'accueillit avec une révérentieuse courbette, lui ouvrit la portière, l'aida à monter, à s'étendre, referma la porte et fouetta les chevaux. Monsieur Smile crut avoir reconnu son chauffeur à la façon dont le squelette portait sa casquette. Le corbillard s'ébranla avec des gémissements dans les moyeux. L'oeil inquiet, Monsieur Smile examina l'intérieur du véhicule capitonné de soie qu'il osa toucher du bout des doigts. Le chauffeur conduisait ses chevaux comme s'il se fût agi d'une promenade ordinaire.

Malgré qu'il suivit la route habituelle, Monsieur Smile éprouvait un sentiment de dépaysement; par la portière de verre ouvragée de dentelures noires, il ne reconnaissait rien de familier. La ville lui apparaissait d'une extrême désolation. Les édifices avaient été mordus par de gigantesques dents. Ce quartier était sans doute en démolition, s'expliqua-t-il. Il imaginait déjà les hauts et brillants édifices qui seraient construits là.

Le corbillard avançait maintenant à une allure ralentie, avec beaucoup de détours, zigzagant pour éviter les toits qui jonchaient le sol et les murs entassés comme des feuilles d'automne. Comme il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu un automne ! Et des feuilles . . . Il se souvint de la longue allée bordée de platanes qui traversait la ville égrenant des fontaines, des jardinets, tous ces bijoux qu'elle portait sur ses bras d'asphalte. Aujourd'hui, il lui semblait errer sur de la cendre étale. Le vent tenace soulevait une odeur irrespirable qui lui rappela celle du zorilla d'Afrique.

Les sueurs huilaient le front de Monsieur Smile. Il s'essuya du revers de la main. Il tira son mouchoir de sa poche : entre ses doigts, il n'eut qu'un chiffon gris, pourri : de la poussière. Instinctivement, il palpa son costume. Il l'avait payé très cher, un mois auparavant. Le seul fait de le toucher y creusa un trou. D'autres auraient été morts de frayeur; Monsieur Smile, par une vieille habitude, se mit en colère. Il frappa à coup de poing dans la portière de verre. Le corbillard s'arrêta. Le chauffeur vint.

— Brute ! Idiot ! ordonna Monsieur Smile, conduis-moi à la maison : chez moi ! Brute !

Le chauffeur resta impassible. Son maître, jugeait-il, avait le droit de faire toutes les colères.

— Chez moi tout de suite ! Ou je te fais pendre ! Brute !

Le squelette sourit de toutes ses dents absentes.

— Non ! arrête ! Non ! je veux me promener à pieds.

— Mais Monsieur ne marche jamais ! Je n'ai vu Monsieur à pied qu'à l'enterrement de ses amis.

— Brute !

Ce disant, il lui appliqua un coup de poing à la tête qui roula sur son acromion. Le chauffeur s'écroula avec un bruit semblable à celui de plusieurs verres qui tomberaient sur le parquet. Il ne resta du chauffeur que quelques os croisés les uns sur les autres.

Monsieur Smile regarda autour de lui.

Il était au centre d'un cercle de cendre qui ne se terminait qu'à l'horizon. L'univers était immobilisé dans une mort poussiéreuse. Pourtant Monsieur Smile avait la certitude de pouvoir très bien s'orienter. Son désir de rentrer chez lui ne l'avait pas quitté. Il marchait d'un pas assuré dans une direction précise.

Il ne se trompait pas. Il fut bientôt devant la porte de chêne de sa maison. Il eut un grand soupir de satisfaction. Le marasme général n'avait pas détruit sa maison. Après son aventure, Monsieur Smile prendrait un bain parfumé, boirait un apéritif et se ferait servir un repas dont l'odeur déjà lui venait comme un lointain chant d'orgue.

Monsieur Smile poussa la porte, il entra, elle se referma.

Il était dans un cercueil, le sien.

Ce soir, Strelinik prend possession d'une jolie chambre (numéro 38). Elle a deux fenêtres; l'une s'ouvre sur un cerisier tant épanoui qu'il donne envie de courir en distribuer les fleurs aux jeunes filles des quatre coins de la ville; l'autre fenêtre donne à Strelinik un domaine d'azur.

Strelinik a rangé chaque objet à la place qui sera sienne, il s'étend sur son lit et s'abandonne au plaisir de respirer. Ici les conduites d'eau ne se tordent pas dans les murs. L'odeur fraîche de la peinture lui vaut tous les parfums. Son café, dans sa fausse porcelaine, contient plus de bonheur qu'une mer. Il ne manque qu'une fleur dans sa chambre. Strelinik sort en chercher une, refermant la porte avec une précaution exagérée; la moindre secousse aurait rompu la musique qui chantait ce soir-là.

Strelinik descend, il marche dans les rues comme si la ville était sa chambre, il achète un hoya gentil et retourne chez lui.

Tirant son drap sur sa peau, c'est son enfance que Strelinik ramène sur lui : elle a été heureuse et il trouve abusif d'y songer. Ce soir il est heureux, si heureux qu'il n'ose s'endormir. Mais il dort déjà.

L'aube n'a pas encore cédé au jour que Strelinik est arraché à son sommeil par le grondement insistant, lointain, de quelque machine qu'il ne peut identifier. Quel bruit ! N'aura-t-il jamais la paix ? Son geste est inutile d'appuyer ses mains contre ses oreilles : le grincement sourd est impitoyable. Quand le jour fuit devant l'aube, la lumière le blesse. Les yeux mal desquamés de la nuit, a-t-il rêvé, a-t-il vraiment été importuné ? Malgré la ville qui déjà tourne de tous ses engrenages, le silence dans sa chambre est de soie.

Le soir, à son retour, Strelinik se débarrasse de son costume de travail. Il n'a pas l'intention de sortir. Sa chambre possède les privilèges de l'ombre délicieuse que l'on ne quitte pas certaines journées de soleil fiévreux. Son mouvement de prendre une chemise propre sur un cintre fait s'envoler une fine, très fine poussière. Sa chemise était propre pourtant. Son bureau est recouvert d'une

pellicule de poussière. Les draps aussi ont été envahis, le rebord des fenêtres; chaque pas crisse sur le plancher, à cause de la poussière sableuse. Les fenêtres étaient fermées, la porte aussi. Comment la poussière a-t-elle pu s'immiscer dans les vêtements rangés et jusqu'entre les pages des livres ?

Accepter cette autre nuit est pénible. Enfin, d'épuisement, il dort ou plutôt, il oublie de penser qu'il ne dort pas : tel est son repos. A peine est-il ainsi assoupi, de très loin, mais de moins loin que la veille, une machine se met en branle dont les dents mordent le tuf. Le goût âcre de son repas lui remonte dans la bouche; il ouvre une fenêtre. La rue est luisante et lisse sous l'éclairage électrique; rien ne trouble la quiétude du quartier. La nuit respire : on pourrait poser sa tête sur sa poitrine. A l'intérieur, les rouages geignent sur l'essieu de la machine invisible. L'immeuble va s'éveiller. Un sentiment de culpabilité étreint Strelinik. Il se remet au lit, disparaît sous les couvertures, suffoque, sort la tête, jure, invoquant tous les dieux qu'ils le rendent sourd; exténué, il regarde à son réveil l'aiguille avancer vers ce point précis, inévitable où la sonnerie va tinter et pénétrer sa tête comme un coup de hache. Il attend, il suit l'aiguille, le sommeil ne viendra pas, l'heure de se lever est trop prochaine, il guette son ennemie l'aiguille si attentivement que le bruit de la machine ne le tourmente plus : il dort, et la sonnerie éclate.

Strelinik se dresse d'une seule tension de ses muscles; il est debout dans de la terre humide, boueuse, qui couvre le plancher. L'heure presse. Cet événement ne doit pas l'arrêter : on n'explique pas ses retards par la raison qu'il y avait de la boue sur le plancher de sa chambre . . . Il se vêt à la hâte. Il déjeunera au café, luxe bien mérité après un tel réveil. La concierge regarde cet étranger avec dédain. Chaque pas laisse une tache gluante comme s'il venait de quelque sentier de boue.

Après le travail, Strelinik brosse ses chaussures, les enduit de cire, les fait reluire, maugréant contre « la poussière qui voudrait vous engloutir, » dit-il. Ses compagnons s'amusent. Comment comprendre ces étrangers ? Ils sont si pleins de mystère.

Malgré sa fatigue, épuisé comme à vrai dire il l'avait déjà été quelques fois alors qu'il avait dû vendre son corps et son âme pour

ne pas mourir de faim, Strelinik décide de rentrer à pied. Il s'ingénie à retarder le moment de pousser la porte de sa chambre : qu'est-ce qui lui arrivera encore ? Il déménagera dimanche ; non, ce soir même. Quelle catastrophe l'accueillera ? Cette boue, comment l'expliquer ? La poussière suinterait-elle de lui comme l'eau d'une jarre mauvaise ? C'est impossible.

Devant sa loge, la concierge l'attend, elle examine ses souliers et lui annonce :

— On a entrepris de petits travaux dans votre chambre ; excusez le dérangement.

Les meubles de Strelinik, son lit, ses malles recouvertes de housses fleuries, le bahut ont été sortis sur le palier. Il tourne la poignée de la porte avec furie. La porte s'entrebâille à peine. Quelque chose la bloque. A force de pousser, il réussit à pénétrer. Un innommable charivari mécanique fait vibrer le plancher comme une peau de tambour ; de mille endroits à la fois, des béliers s'acharnent aux murs de sa chambre, des scies grincent sur des clous rouillés. Il trébuche, s' imagine soudain qu'une machine d'acier lui mord le cou, il hurle, tombe, se relève, trouve l'interrupteur, allume. Ses yeux, bien ouverts, refusent ce que voit Strelinik.

Le plancher de sa chambre a été enfoncé : à ses pieds s'ouvre un gouffre, illuminé par des torches électriques, des centaines, des milliers, et cette immense gueule rugit. La force l'abandonne de rester debout. Il s'agenouille. Au fond, des fourmis, qui sont des hommes, s'agitent parmi des camions frénétiques. Des dizaines de pelles mécaniques trépigent, des butoirs à lame rampent, des marteaux-piqueurs piétinent sur place ; des monte-charges, des échafaudages, des échelles, des berlines, des machines d'exhaure s'agitent avec des mouvements de reptiles. Strelinik s'est traîné sur le palier. Une femme s'apitoie. Il l'entend :

— Pauvre étranger . . . Il est si jeune . . .

Strelinik rampe vers l'escalier. Il se plaindra à la concierge. Avant qu'il n'ait ouvert la bouche :

— Lisez la clause 12 de votre bail de location, dit-elle : « Le locataire ne pourra réclamer aucun dommage du bailleur pour privation ou diminution d'occupation des lieux loués, causés par les

travaux de réparation que le bailleur fera dans les lieux loués ou dans toute autre partie du dit immeuble. »

Strelinik ne répond pas. Il se dirige vers le premier bistrot qu'il connaît. La force lui manque de s'y rendre. Il se laisse tomber sur un banc, s'endort et n'est réveillé que plusieurs heures plus tard par une pluie rêche. Strelinik est reposé. Le sommeil a éteint les cauchemars. Sur le trottoir, ses pas sont feutrés, comme posés sur de la cendre que nul vent maintenant ne déplacerait. Il rentre.

A l'étage inférieur au sien, une sensation de culpabilité lui serre le coeur : le tapage doit aussi ébranler la chambre située sous la sienne. Il s'immobilise devant la porte, hésite, enfin il frappe. Une dame ouvre : plutôt âgée, souriante et les yeux lumineux.

— J'habite là-haut, dit Strelinik, bafouillant, là, en indiquant du doigt, au-dessus, au-dessus de vous . . .

— Oui, je sais . . .

— Je voudrais que vous m'excusiez du bruit que . . . qui . . .

— Vous êtes trop gentil, Monsieur; ce soir, précisément, je félicitais la concierge d'avoir trouvé un locataire aussi paisible que vous . . .

— Excusez-moi.

Strelinik monte dans sa chambre. Il entre craintivement. Tout est calme. Les machines se sont tues. Rien ne bouge plus. Il écoute. Il avance la main vers l'interrupteur, il le presse.

D'abord, il ne voit rien. Ses yeux se sont fermés aveuglés. Puis, peu à peu, ses paupières osent se dessiller. Comme une seule lampe, une ville entière s'est allumée, ses néons frénétiques, ses lampadaires, ses fenêtres, ses vitrines, ses phares, ses rues entrecroisées. Strelinik se retourne vivement. Pour sortir. Il n'y a plus de porte, plus de murs. Sa main les cherche en vain. Strelinik, une fois de plus, est égaré dans une rue inconnue, dans une ville étrangère.

La faim lui mord le ventre; il connaît trop cette gueule de chien invisible, qui le poursuit, chaque fois qu'il arrive dans une ville nouvelle. Strelinik a l'habitude de ce terrible rituel. Comme chaque fois, il errera longtemps, il marchera jusqu'au bout de ses forces.

Cette ville ressemble à toutes celles qu'il a vues : des murs qui sentent l'urine, des noms illisibles, des rues qui ressemblent toujours à quelque souvenir; des vitrines qui encadrent ce qu'il n'a pas le droit de désirer, des portes interdites.

Sa détresse est un moment éclairée par le souvenir d'une chambre, sa dernière chambre, la chambre 38, où il avait été heureux un soir. Au hasard de ses pas, la ville lui semble s'estomper, s'évaporer, s'effacer autour de lui. Un coup de klaxon, un crissement de pneu le rappelle à la dure réalité du béton; un jet de lumière lui fouette le visage, un promeneur le heurte du coude. La ville bien réelle autour de lui, est collée à lui comme la chair de ses os.

Strelinik a tant marché que ses jambes refusent de plier. Ses souliers lui rongent les orteils. Une affiche placée dans le coin d'une fenêtre annonce une chambre à louer. Il ne pourrait aller plus loin. Il sonne. On lui ouvre, on lui donne une clef, il se traîne dans plusieurs escaliers, cherche la porte qui sera celle de sa chambre, tourne la clef, entre et s'endort. Il dort longtemps. Il dort deux jours peut-être. Son sommeil est un vrai voyage dans le néant, une paix trop profonde.

Rouvrant enfin les yeux, revenant à la vie, il ne trouve autour de lui ni plafond, ni mur. Il est dehors. L'air est mauve. Strelinik avance avec précaution. Des poutres de bois brisées surgissent ici et là entre des pierres et le plâtras. Une vieille cendre fume au vent. Il n'y a plus de rues. C'était ici une ville, et Strelinik est au centre d'un tas sordide de matériaux sur lesquels le pied se posant glisse. La ville a été brisée comme un verre qu'on a laissé tomber. Strelinik ne pense à rien. Toute l'attention de son intelligence est à ne pas se blesser, ni s'écorcher les mains quand il trébuche.

Ces ruines sont interminables. Les murs, les toits déchiquetés gisent comme des chiffons poisseux.

Un objet, tout à coup, retient son attention : une porte, verticale, parmi les décombres, tenue dans son embrasement.

Strelinik se souvient de cette porte. Toutes les portes se ressemblent bêtement. Il se souvient pourtant de celle-là. Elle agite dans sa mémoire glauque des ondes qu'une autre porte n'aurait pas animées. Poussée, elle tourne bruyamment sur ses charnières. Der-

rière, Strelinik reconnaît sa chambre, sa jolie chambre 38, à l'odeur de peinture fraîche, aux rideaux gais.

Sur une petite table en face d'une fenêtre, son hoya gentil se dresse péniblement :

— La pauvre plante doit avoir soif dit Strelinik mettant sa veste au crochet.

Il verse du vin dans le pot de l'hoya gentil, il remplit son verre.

De l'autre côté de la fenêtre, dans les arbres qui ressemblent à des mains de vieille femme, la sève commence à chanter.

ROBERT ÉLIE

SAINT-DENYS-GARNEAU
À DIX-HUIT ANS

ROBERT ÉLIE — Né en 1915, a publié ses premiers essais et poèmes dans *La Relève*, en 1936. Il a collaboré à d'autres revues et journaux avant d'écrire *La Fin des songes*, un roman, qui lui méritait le Prix David de littérature en 1950 et un second roman, *Il suffit d'un jour*. A publié dans les *ÉCRITS* trois pièces de théâtre : *L'Etrangère*, *La Place publique* et *Le Silence de la ville*. Directeur de l'École des Beaux Arts de Montréal de 1956 à 1961, conseiller culturel près la Délégation du Gouvernement du Québec à Paris, de 1961 à 1966, il devient en 1966 directeur associé du Secrétariat du bilinguisme, organisme du gouvernement canadien rattaché au Conseil privé. Depuis 1968, il est directeur de l'expansion, Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Les *Lettres* que Saint-Denys-Garneau écrivait à ses amis¹ nous font revivre, avec plus de force encore que le *Journal* et dans la lumière des mots de tous les jours qui sont autant de victoires sur l'absence, une épreuve qui apparaît aujourd'hui comme une étape nécessaire sur le chemin de la maturité.

Cette correspondance, qui est aussi une histoire d'amitié, nous aide à mieux comprendre une époque où, obscurément, un événement décisif se prépare : la rupture avec un passé qui n'est plus qu'un mauvais rêve, des traditions qui ne sont que des habitudes; le soudain affrontement avec le présent — cette crise économique si favorable aux dictatures — où des millions d'hommes cèdent à la haine avec un total mépris pour les millions d'autres qui parlent de la paix sans y croire, impuissants devant la misère qui, depuis longtemps, habitue l'homme à la pire des violences.

Cette correspondance nous fait rejoindre un homme jusque dans son désir le plus intérieur, son amour que menacent toutes les misères. Il serait si facile d'avoir raison contre lui, mais, sans amitié, on n'y comprendra rien. Tout jugement viendra se briser contre ce fait : ce drame a été vécu, la mort est dans la vie; chaque mot de ces lettres appartient à la vie, est moment de vie. Jusqu'au dernier souffle, même devant *la mort grandissante*, la vérité de ce drame se trouve du côté de la vie, qui n'est plus, parfois, qu'un cri d'épouvante, mais, souvent aussi, parole d'offrande, chaleureuse et combien lucide communication à la beauté, de Mozart à Dostoïevsky, ouverture à l'autre dans une sincérité si totale qu'elle devient purificatrice. Je pense ici à ces lettres si simples qu'il écrit à Jean Le Moyne qui vient de perdre un père qui était un grand ami. Saint-Denys-Garneau s'arrache à la pire des angoisses pour être présent, sans un mot qui ne soit d'amitié, la douleur de l'autre étant accueillie comme un don précieux, vraiment sacré. Tous ses amis se souviennent de semblables attentions, d'une présence reconfortante à l'occasion d'une maladie, d'un amour qui remettait tout en question, de ces grands ou petits événements qui marquent une étape.

1. Saint-Denys-Garneau : *Lettres à ses amis*, Editions HMH, Montréal, 1967.

Cette correspondance, comme toute correspondance digne de ce nom, parle le langage de l'intimité, celui qu'inventent l'amitié et l'amour, celui qui nous lie plus exclusivement aux autres, mais tous les autres, les poètes que l'on aime, Baudelaire ou Schubert, la collectivité dont on ne songe pas à se séparer, et l'on retrouvera ici des mots, des expressions, des fautes qui appartiennent exclusivement au peuple que le hasard a conduit dans la vallée du Saint-Laurent.

* * *

Le *Journal* couvre une période de quatre ans, soit de janvier 1935 à janvier 1939. Saint-Denys-Garneau a près de vingt-trois ans quand il en écrit la première page et, à la dernière, près de vingt-sept. 1935, c'est encore l'année des premiers poèmes qu'il conservera et qui seront publiés sous le titre de *Jeux et d'Esquisses en plein air*, dans *Regards et Jeux dans l'espace*.

Les premières lettres à ses amis datent de 1930 et 1931, et les dernières, de 1941. Quand commence cette correspondance, Saint-Denys-Garneau n'a donc que dix-huit ans.¹ Il y a là un précieux témoignage sur l'adolescence ou, plutôt, sur les tous derniers moments de l'adolescence, quand se noue définitivement le drame en même temps que s'affirme la vocation.

Je voudrais m'arrêter à trois lettres de cette période décisive qui ont été adressées à André Laurendeau. Tout se joue avec une soudaineté exceptionnelle et dans la plus grande clarté. Ce qui frappe ici, c'est une rigueur presque inhumaine qui ne permet pas le moindre répit. Et, plus tard, la même absence de sentimentalité, la même lucidité et la même rigueur se retrouveront dans sa poésie pour en assurer à la fois l'authenticité et la haute exigence.

Sans doute, certaines ambiguïtés de l'adolescence subsistent dans ces premières lettres, le reflet d'attitudes maladroites devant un monde qui effraie autant qu'il attire, mais tout se dissipe rapidement et fait place à une lucidité certainement prématurée.

Saint-Denys-Garneau n'est encore qu'un élève de Versification ou de Belles-Lettres. La maladie l'a retardé dans ses études et elle lui fera perdre une autre année avant de l'amener à abandonner le cours classique, à la fin de la première année de philosophie, en 1934.

Ses lectures sont celles de tout collégien studieux : la poésie sentimentale et confuse d'Albert Samain éblouit encore celui qui

1. Il était né le 12 juin, 1912.

deviendra le poète de la lucidité. Et pourtant, derrière des mots qui ne sont pas toujours les siens, apparaît la réalité avec toutes les exigences qui définissent une vocation.

La troisième lettre du recueil (6 juillet 1931) nous fait part d'une expérience qui l'arrache à une illusion qui lui permettait de croire que les grands mots — la littérature — lui assureraient tout pouvoir sur la vie.

Il se faisait une fête de retrouver les paysages familiers de ses vacances d'enfant et il est déçu. Il reconnaît chaque chose, mais la communication ne s'établit pas, et il s'étonne de se trouver séparé de la nature, hors du poème de la vie. Tout au long de cette correspondance, il sera fasciné par cette distance qui le sépare des choses et des êtres et il souffrira d'une lucidité qui rend impossible tout mouvement spontané.

Cette fois, la communication se rétablira avec le paysage familier, ce lieu de son enfance, mais il lui aura fallu *se taire longtemps*, être tout attention, s'oublier, et ce ne sont plus les grands mots de la littérature qui lui permettront d'exprimer ce qu'il comprend, mais « des mots d'une étrange simplicité ». Et il ajoute : « j'attends que ces mots simples, ces mots d'une langue d'enfant, viennent du fond de moi chanter, que je puisse les répéter ».

Le monde extérieur — la nature — n'est donc plus l'objet de notre désir : il existe par lui-même, il nous résiste. Il faut chercher la voie du dépassement dans l'accord entre soi et la réalité extérieure, mais cette cruelle distance qui nous sépare de la nature et, bientôt, des autres, même de ceux qui nous sont chers, devient le lieu d'une solitude aussi menaçante que purificatrice. Cette méditation annonce déjà un art poétique aussi bien qu'un art de vivre :

En arrivant ici, j'ai été déçu. (...) J'étais là comme un étranger. Mes yeux voyaient bien et reconnaissaient toutes choses; ils trouvaient sans hésitation. Mais il manquait quelque chose, mon âme n'était pas à l'unisson avec la nature. C'était étrange et je n'ai pas très bien compris. J'ai cherché à savoir ce qui se passait en moi. Qu'est-ce que je désirais trouver en ces lieux familiers? (...) Était-ce un souvenir ou bien un nouvel enthousiasme, un nouvel homme qui eût réagi différemment? Je ne sais pas. C'était confus, peut-être un peu tout cela. Et je n'ai rien trouvé. (...)

Le lendemain, j'y suis retourné; et j'ai senti que vraiment les lieux tiennent à nous, d'une façon obscure et comme au fond; que leur aspect n'y est pour rien, ni presque les souvenirs qui sont attachés à certains d'entre eux; que beaux ou laids, arides ou féconds, un lien nous y attache, un lien quasi physique mais impalpable, tissé en silence et enraciné au sein même de la terre, un lien qu'on ressent parfois profondément quand on se tait longtemps et qu'on cesse de penser, quelque chose qui ne semble pouvoir s'exprimer qu'avec des mots d'une étrange simplicité et qui tiennent à l'essence même de nos habitudes.

Je me suis aperçu que j'avais longtemps revêtu cela de littérature, mais que c'était la première fois que je le ressentais vraiment. Et j'attends que peut-être, à un long contact, ces mots-là, ces mots simples, ces mots d'une langue d'enfant, viennent du fond de moi chanter, que je puisse les répéter.

Dans une lettre au même correspondant écrite cinq jours plus tard, le 11 juillet 1931, il nous fait clairement comprendre que le temps de la rêverie est terminé, que les exigences de la vie déjà reconnues ne lui permettent plus de prendre ses désirs pour des réalités :

Un jour, la crise éclate. Le coup est terrible. Le lendemain, on s'éveille étant ce qu'on est. Il s'agit alors de diriger le nouvel homme; c'est comme un recommencement, une renaissance. Cela semble une rupture avec le passé; mais à y regarder de près, le passé, ce qu'il contenait de fort, de vivace, y vit toujours, en forme même le fond.

Eh bien! La crise a eu lieu. C'est extraordinaire, la faculté qu'on a, quand on est jeune, de se sentir ce qu'on veut, cette espèce de possibilité de se multiplier en autant de personnages que notre fantaisie nous porte à vouloir être; toutes ces énergies latentes, toutes ces possibilités indéterminées que l'on pousse de tous côtés parce qu'on aime beaucoup de choses et qu'on ne peut se résigner à n'être pas toutes ces choses qu'on aime. De là ces enthousiasmes fous, ces engouements exaltés qui sont beaux, mais qui sont feux de paille, qui ne tiennent pas, à moins que quelque chose de

plus solide ne prenne racine dans leurs cendres. Ce sont des abdications d'un soi qui n'est pas une personnalité, à un objet qui nous séduit. C'est qu'on se cherche et qu'on voudrait se trouver pareil à ce qu'on aime.

Ainsi, j'ai été jeune très longtemps. C'est vers la fin de l'année scolaire que je me suis déterminé. Et me voilà moi. Aux premiers temps de cette nouvelle page tournée, on est tout joyeux de son être. C'est une nouvelle indépendance et un nouvel orgueil. Mais petit à petit ces nouveautés perdent leur charme; on fait le tour de sa prison et on la trouve petite. Auparavant, c'était l'indéfini des plaines, tous les horizons ouverts; on n'allait loin d'aucun côté, mais l'espace était là. C'étaient toutes les possibilités de devenir; et maintenant on est presque. Plusieurs portes se sont fermées; on connaît un peu sa voie, et connaître sa voie, c'est renoncer aux autres. On connaît presque ce qu'on peut appeler son exposant. Au lieu d'être tout en possibilité, on est ce qu'on est; et ce qu'on est pourra aller jusqu'à tel point, approximativement. Et toute l'espérance qui nous reste est pour ainsi dire canalisée. Elle porte au pied le boulet du travail.

C'est ici l'espérance qui porte un boulet au pied. Plus tard, dans le très beau poème posthume sur le thème de l'accompagnement : *L'avenir nous met en retard*, ce sera la vie elle-même qui sera retenue par ce boulet.

Dans cette lettre d'un jeune homme de dix-neuf ans, il y a cette remarque : « Et connaître sa voie, c'est renoncer aux autres ». Parole terrible et ambiguë qui me semble contenir tout le drame de sa vie. Sans doute, les autres ne peuvent pas être de simples objets de notre désir, car ils sont, aussi, uniques et irremplaçables. Mais renoncer à les posséder est-ce consentir à s'en éloigner, est-ce entrer dans une « solitude irrémédiable » comme il dira plus tard ?

Saint-Denys-Garneau n'a jamais renoncé à aimer, mais, après des expériences qui n'ont pas toutes été malheureuses, il a pu croire qu'il lui était impossible de rejoindre les autres, surtout il a douté, du moins en ce qui le concernait, de la réalité de ce don mutuel, de cet échange qui définit l'amour, deux en une seule chair, la chair innocente qui devient le lieu de rencontre, d'union de deux âmes. Saint-Denys-Garneau n'a pu aller au bout de l'aventure amoureuse, si dif-

ficile, si incertaine, mais si grande qu'il suffit d'un seul moment d'union pour que deux âmes en soient à jamais transformées. Chez lui, la méfiance naît au coeur d'une lucidité qui, aussi prématurée soit-elle, peut conduire à une juste reconnaissance du réel.

Un peu plus tard, parlant d'une amie avec laquelle il venait de rompre, il nous dit : « j'ai souffert étrangement de voir sa tendresse survivre à ces plaisirs où la mienne semblait tout entière ». Sa tendresse semblait dans le remords, le dégoût de la chair qui fut le thème d'autant de poèmes que de sermons.

La blessure est profonde et c'est avec la crainte de celui qui suit depuis longtemps la voie du dépouillement qu'il parle de son inquiétude :

Rien ne me retient guère et tout m'appelle. J'ai toujours au (...) coeur cette attente de l'avenir, qui est tantôt une espérance folle, si souvent déçue qu'elle devrait être morte, mais qui survit à toutes les déceptions et au contact de la réalité; tantôt c'est un désir obscur et comme désespéré qui vit de lui-même, avec une espèce de rancœur, désespérément, et qui devient par bouffées la haine de moi-même et de ce qui m'entoure.

Sans doute, faut-il faire ici la part du rêve, et, dans l'expression de ce désenchantement, reconnaître une certaine complaisance de jeune littéraire. Mais nous savons que la vie ratifiera demain, et définitivement, cet adieu à l'adolescence, et que le chemin du réel passera par le désert. Il faut surtout s'étonner de l'autorité avec laquelle ce jeune homme d'un pays muet utilise les « mots simples » qui forment la substance même d'une langue, les seuls qui atteignent les réalités dernières. Il y a « l'espérance folle », mais, aussi, « un désir obscur et comme désespéré » que bien peu ont su décrire avec une rigueur aussi implacable.

Déjà, il pense à sa jeunesse comme à un lointain souvenir :

Je songe parfois et je revois ma jeunesse qui est passée. Tu dois parfois revoir ta jeunesse; cette période d'utopies, indéterminée, avec ses rêves impossibles, ses aspirations, ses envolées et ses extases, où l'on faisait impulsivement et par la seule beauté de son âme ce qu'on arrive à peine à faire par volonté. Et l'on se demande ce que c'était qui vivait en

son coeur pour y mettre tant de beauté, et quels crimes commis nous ont rendus si coupables que nous en sommes dépourvus.

Ce passage de l'ambiguïté toute naturelle de l'adolescence à une lucidité extrême, mais une lucidité que le scrupule peut rendre destructrice, ce bouleversement s'est accompli en six mois.

La lettre que nous venons de citer est du 6 juillet 1931, mais, le 5 janvier précédent, Saint-Denys-Garneau écrivait au même ami une lettre où l'ambiguïté est totale. Je n'y vois rien de trouble : les rapports du féminin et du masculin n'ont pas la simplicité que certains moralistes leur prêtent. Il y a là un aveu qu'il faut se garder de juger sans tenir compte de tout ce qui suivra :

Je m'étais figuré, je me figure encore dans mon regret quelque chose de touchant, une heure de communion d'âmes perdues dans la foule, la tienne et la mienne, qui se comprennent probablement un peu, beaucoup peut-être, et qui s'aiment, je crois, comme deux soeurs, toi, la grande, et moi, la petite, la toute petite, qui vivra et s'en ira petite, une infirme. Car mon âme qui est presque toute mon coeur aime la tienne et ton coeur d'une façon un peu étrange où il entre de l'amitié, de la compréhension, de l'admiration et quelque chose qui ressemble singulièrement à de l'amour, qui en est peut-être, après tout; pourquoi pas? Une folie parmi tant d'autres.

« Une folie parmi tant d'autres », mais Saint-Denys-Garneau, ce scrupuleux, n'y a jamais rien vu de mal. Il ne fait que dire, avec une spontanéité presque enfantine, ce qu'il entre toujours d'amour dans l'admiration du plus jeune pour le frère aîné ou pour ces poètes qu'on lit à haute voix dans la chambre fermée. Ces aînés, sans même y penser, sauront trouver la réponse qui lèvera toute ambiguïté et facilitera le passage entre l'âge où, dit Saint-Denys-Garneau, « l'on ne peut se résigner à n'être pas toutes ces choses qu'on aime », et ce moment si soudain où les distances s'affirment entre soi et le monde extérieur, où l'on dit : « *Me voilà moi* ».

Et « c'est une nouvelle indépendance et un nouvel orgueil », dit Saint-Denys-Garneau, et, bientôt, « toute l'espérance qui nous reste

est pour ainsi dire canalisée. Elle porte au pied le boulet du travail ». Celui qui se sait responsable de son destin voit la longue pente qu'il devra remonter.

* * *

Trois lettres, écrites à 18 et 19 ans, nous font participer à « ce recommencement, cette renaissance », cette levée du jour qui est l'entrée dans la maturité, à l'immense événement qu'est l'éveil d'une âme au coeur de la réalité, à cet acte de suprême poésie dont l'on ne peut être témoin sans conserver à jamais un sentiment de piété devant l'humaine beauté, l'humaine joie et l'humaine douleur, toutes préfigurées dans les larmes et les rires de l'enfance, *les engouements exaltés de l'adolescence*.

La mort reste présente et le doute s'introduit au coeur de la lucidité; bientôt, la tension deviendra intolérable, mais les cris d'épouvante ne nous feront pas oublier cette aurore de l'amour et de la poésie, ce départ vers l'absolu.

Dès le commencement, nous savons reconnaître la grave et chaleureuse voix fraternelle de celui qui ne parle que de ce qu'il vit, comme dans cette lettre à Jean Le Moyne du 28 juillet 1931 :

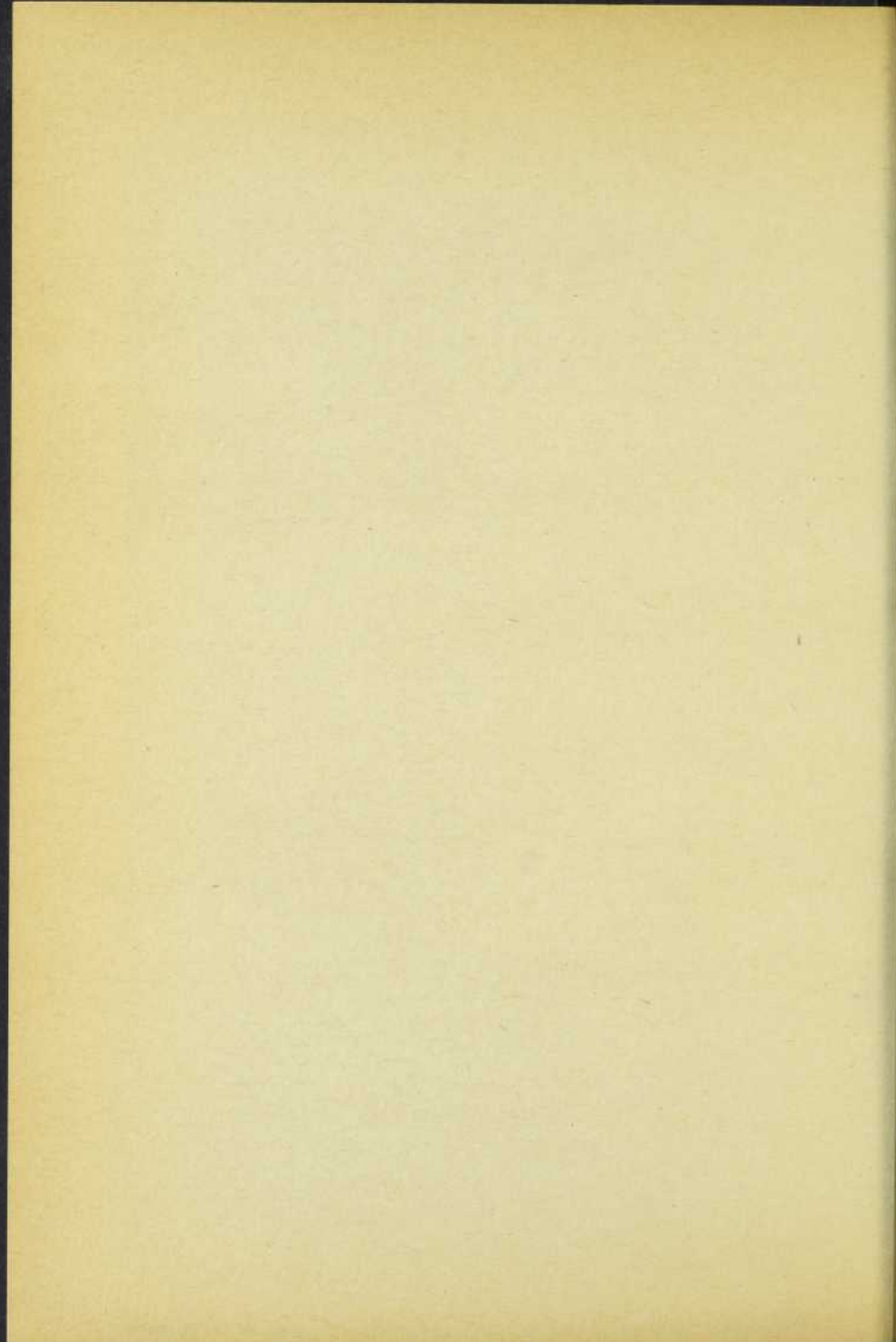
Et ces choses, qui sont profondes, et s'agitent au fond de nous, dans les abîmes de nos coeurs où coule le flot solitaire de notre vie propre, ces choses-là, on est forcé d'en porter seul tout le poids. Seule l'union indicible de deux âmes dans le silence d'un grand amour les fait partager. Nous sommes tout à fait, irréparablement étrangers les uns aux autres, de sorte que les paroles et les gestes sont froids.

Toujours cette distance qui le sépare de la nature et des autres, distance qu'il faut vaincre pour ne pas entrer dans une solitude irrémédiable, mais qu'il faut aussi reconnaître pour échapper à la confusion et à l'ambiguïté de l'adolescence, au narcissisme des enfants gâtés. C'est en se détachant des autres qu'on a chance de les aimer pour eux-mêmes, de porter sur la réalité un regard lucide. Cette distance à franchir est le défi même de la maturité et celui qui ne peut le relever entre dans une solitude irrémédiable, mais celui qui le refuse, sacrifie la réalité au rêve qui est aussi une solitude irrémédiable.

Un an plus tard — il a alors vingt ans — il évoque l'homme dans la ville monstrueuse, écrasé par ses oeuvres mortes, un homme qui vient de connaître une humiliante défaite : la crise économique qui frappait soudainement l'Occident d'impuissance, engendrant la misère, et, à sa suite, les pires violences.

On dirait qu'il est perdu parmi ses propres oeuvres où pas une goutte de sève ne circule. Il est un étranger parmi ses oeuvres parce que ses oeuvres n'ont pas la vie et ne lui répondent pas. Et ses oeuvres pèsent sur lui et l'écrasent de tout le poids de leur mort. Car la vie encourage la vie; il y a l'émulation de la vie; la vie se communique et ce qui se mêle à son rythme éternel grandit. Tandis que la mort pèse comme un boulet au pied de la vie; la vie doit vaincre cette inertie et c'est une lutte qui l'épuise. La lutte de la vie contre la vie crée de l'énergie; mais la lutte contre la mort au sein de la mort même est désespérée.

C'est au seuil de la maturité, dans la juste et créatrice distance que la lucidité établit, que se rencontrent l'amour et la mort. Et il faut, au moins une fois, parier pour l'amour envers et contre tout.



NAÏM KATTAN

L'IMMIGRANT
DE LANGUE FRANÇAISE
ET SON INTÉGRATION
À LA VIE CANADIENNE

NAÏM KATTAN — Né à Bagdad (Irak) en 1928. Etudes : Ecole de l'Alliance Israélite Universelle, Faculté de Droit à Bagdad, Sorbonne (Paris). Journaliste. A collaboré à un grand nombre de journaux et revues de langue arabe publiés en Irak, Syrie, Egypte et Liban. Boursier du gouvernement français, il étudie la littérature française à la Sorbonne et y obtient plusieurs diplômes. Collabore à des journaux et des revues en France, Hollande, Belgique, Suisse, Italie et Allemagne. Participe à des émissions radiophoniques dans plusieurs pays européens. Emigre au Canada en février 1954. Devient secrétaire du Cercle Juif de Langue Française de Montréal et responsable des relations extérieures au Congrès Canadien Juif de Montréal. Rédacteur en chef du *Bulletin du Cercle Juif* jusqu'en 1967. Participe à plusieurs émissions à la radio et à la télévision au Canada. Est aujourd'hui directeur du Service des Lettres du Conseil des Arts du Canada.

AVANT-PROPOS

J'ai écrit ce texte¹ au cours de l'été 1965 pour la Commission Royale d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme à la demande de M. André Laurendeau. Il n'était pas question pour moi de faire une étude sur l'intégration de l'immigrant de langue française, mais plutôt de livrer des réflexions suscitées par ma propre expérience et de faire état de celle-ci.

Plusieurs événements sont survenus ces dernières années. Il ne semble pas toutefois qu'ils aient modifié d'une manière décisive les données de la question. J'ai essayé de relire ce texte avec tout le détachement possible. Il m'a semblé, certes, dépassé sur plusieurs points. Souvent je fus tenté d'en refaire des passages, d'ajouter des détails, mais j'ai renoncé au désir de récrire cet essai et, je me rends compte maintenant, que s'il conserve sa valeur c'est dans la mesure où il est accueilli et reçu comme un témoignage personnel.

J'ai la nette impression que mon expérience n'est point isolée. Nombreux sont les immigrants engagés à l'heure actuelle dans la vie canadienne qui ont eu des expériences semblables. Cependant, chaque aventure d'immigrant demeure essentiellement personnelle. Et c'est parce qu'elle est personnelle qu'elle permet d'éclairer l'aventure humaine d'un groupe.

N.K.

Janvier 1969.

1 Ce texte est publié avec l'autorisation de la Commission Royale d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme.

L'IMMIGRANT AVANT SON DÉPART

Avant son arrivée, l'immigrant a déjà une opinion du Canada. Approximative ou stéréotypée, favorable ou incertaine, elle gouverne son attitude au moment où, au lieu d'aller refaire sa vie au Brésil, en Australie ou aux Etats-Unis, il opte pour le Canada. Naturellement, je ne parle ici que des immigrants qui peuvent faire un choix libre. Ceux qui quittent leur pays pour des motifs religieux ou politiques obéissent à d'autres impératifs.

Durant de longues heures, dans la salle d'attente du Consulat du Canada à Paris, je comparais les motivations, les rêves et les qualifications de ceux qui, comme moi, allaient s'embarquer dans l'aventure. Des bouchers, des boulangers, des électriciens qui devaient, pour la plupart, finir comme garçons de table dans les restaurants. Leurs opinions, souvent extrêmes, erronées, exagérées sur le Canada ou sur leurs propres capacités, faisaient apparaître à leurs yeux, la grave décision qu'ils prenaient, comme des plus raisonnables. Certes, l'attrait de l'aventure y était pour beaucoup, mais ces Européens, à l'étroit dans leur pays, entrevoyant les longues années d'efforts nécessaires pour briser les obstacles rigides dressés sur le chemin de la fortune, voulaient par un geste énergique et décisif, en finir avec les limites d'une petite existence aux lignes tracées d'avance. S'il ne les comblerait pas de richesse, leur nouveau pays leur assurerait, sans doute, une vie aisée. De spacieux logements seraient à leur disposition. Qu'ils aient à vivre parmi des Canadiens français ne les inquiète pas. Au contraire, l'idée fausse qu'ils se font des Canadiens français les rassure sur les avantages qu'ils sauront tirer grâce au changement d'existence qu'ils entreprennent. Ils auront pour voisins et compagnons de travail des Français, archaïques, fidèles aux ancêtres et aux traditions d'une mère-patrie négligente et oublieuse mais qui, au demeurant sont quelque peu primitifs à force de s'attacher à un passé révolu. De telles conditions ne pourraient être qu'à l'avantage des nouveaux-venus. Ceux-ci parlent un français plus châtié. Ils sont les détenteurs de l'esprit, de la culture et du modernisme de France. Ne sont-ils pas de la même pâte que le Parisien qui exhibe en province son origine, un emblème de notoriété et que le Français qui, dans les colonies, ne doute point de sa supériorité ?

Dans les salles d'attente du Consulat, je me trouvais aussi à côté d'une autre catégorie de candidats : des Européens de l'Est qui ne parvenaient pas à refaire leur vie dans une France encombrée de leurs semblables, réfugiés dont l'existence se transformait souvent en un jeu de passe-passe avec des lois et des règlements d'une extrême rigidité. Pour eux, Montréal était aussi la porte de l'Amérique, continent aux frontières ouvertes qui offre une chance à ceux qui déploient l'effort nécessaire. Ville cosmopolite, par ailleurs, où l'on ne se sentira pas perdu, doublement exilé dans une contrée lointaine et dans une province isolée.

Les options des candidats à l'immigration étaient rarement d'ordre culturel. Le Canada projetait une image qui attirait médiocrement les intellectuels, et les services d'immigration ne se souciaient point de la corriger. Ils s'employaient, au contraire, à la confirmer.

L'officier qui m'interviewa était de langue anglaise mais il s'exprimait convenablement en français. Pour le mettre dans de bonnes dispositions et pour obtenir ses bonnes grâces, je m'acharnais à lui parler dans sa propre langue. Ainsi, je ne serais pas recalé à l'examen qu'il était en train de me faire passer. Je ne réussis qu'à éveiller sa méfiance. J'avais de la famille aux Etats-Unis. Pourquoi mon choix tombait-il sur le Canada. N'était-ce qu'une étape ? Ma véritable destination ne serait-elle pas cette véritable terre promise, les Etats-Unis ? Non, j'optais pour le Canada à cause de la culture du pays et de la mienne. J'avais péniblement et amoureusement acquis la connaissance de la littérature française. J'en portais les marques et les preuves : diplômes de la Sorbonne, articles publiés dans les journaux et les revues.

Candidat à un rude examen, j'étais en état de faiblesse. Donnant comme principal motif de mon choix de Montréal plutôt que de New York ou de Toronto, mon attachement à la langue française, je ressentais encore plus la difficulté de l'épreuve puisque j'exprimais cet attachement en vocables anglais devant un juge anglophone. Pourrait-il logiquement me croire ? D'autant plus que mon choix n'était même pas conditionné par mon ignorance de l'anglais. Je devais dissimuler un secret invouable. A lui d'élucider le mystère. Mes diplômes, les années que j'avais passées à l'Université ne pesaient pas lourd. Devant ce rigoureux représentant de ma future patrie, la culture française se révélait à mes yeux sous un aspect nouveau, insoupçonné. Ce n'était pas une tare. Je l'avais trop fréquentée en France pour n'en être pas fier. C'était plutôt un bien dont il fallait, dans certaines circonstances, s'excuser.

Avant mon départ, j'ai eu affaire à un autre délégué canadien, de langue française cette fois. Je lui exposai les motifs de mon choix sans gêne aucune.

Les candidats s'étonnaient qu'on leur conseillât d'acquérir quelques notions d'anglais qui seraient fort utiles, leur disait-on, même dans cette ville française qu'est Montréal. Les Français de naissance se payaient le luxe d'ignorer allègrement de tels conseils. S'ils avaient connu l'anglais, ils ne se seraient peut-être pas présentés à ce consulat mais à celui des Etats-Unis. Les autres candidats, Français de fraîche date ou exilés en quête de patrie nouvelle, partaient avec la ferme intention de s'initier à la langue que parle la majorité des habitants du continent nord-américain. Leur connaissance de l'anglais leur permettrait de tenter leur chance non seulement à Montréal mais aussi dans d'autres provinces canadiennes ou, le cas échéant, aux Etats-Unis.

Trait commun des candidats à la suite de leur fréquentation des services consulaires : scepticisme concernant le rôle joué par la langue et la culture françaises au Canada.

L'ARRIVÉE

A mon arrivée au pays, le scepticisme s'est vite transformé en incertitude. Inconsciemment, j'associais la culture française à un certain genre d'uniformes et d'institutions. Les premiers Canadiens que l'immigrant rencontre sont les douaniers et les policiers. Au port de Halifax, les uniformes britanniques me déroutèrent : ils juraient avec l'une des deux langues du pays, encore que celle-ci n'était le fait que d'une petite minorité, parmi les représentants de l'ordre, spécialement assignée à ceux, parmi nous qui, ne parlant pas l'anglais, donnaient l'impression de souffrir d'une infirmité puisqu'ils avaient besoin d'interprètes.

Ces institutions britanniques d'expression française ne sont pas les seules à revêtir, aux yeux de l'immigrant francophone, le visage de la dichotomie et de la contradiction. D'autres images, moins frappantes de prime abord, mais plus persistantes, viennent s'ajouter à celle-ci. Ce sont celles d'une Amérique anglo-saxonne. Elles colorent non plus les institutions officielles mais tous les domaines de la vie quotidienne, tous les niveaux du monde du travail.

Ici on reçoit le client dans un magasin, et on donne rendez-vous au solliciteur d'un emploi selon les coutumes et les usages de New York. Assistant, dans un théâtre montréalais, à la représentation

d'une pièce de Molière, donnée par une troupe canadienne, quelle ne fut pas ma surprise en regardant les spectateurs, tous indubitablement francophones, de les voir habillés à l'américaine. J'avais la nette impression de me trouver dans une salle parisienne entièrement occupée par un groupe d'étranges touristes américains.

A l'immigrant, Montréal apparaît comme un ensemble de petites villes superposées. L'on passe, sans s'en apercevoir, d'une Grande-Bretagne coloniale sur le déclin, à une Amérique futuriste au dynamisme orgueilleux, d'une Europe jalouse de ses traditions à une agglomération indigène, haut-lieu de folklore et rappel d'une lointaine colonisation française aux traits encore perceptibles bien qu'estompés par des siècles de conquête et de présence étrangère. Qui sont les maîtres dans cette ville ? De quel côté diriger la quête et dans quelle force véritable chercher la solidité d'un indispensable appui ?

L'immigrant n'est pas seulement dérouté par les habitudes et les moeurs nouvelles : il le serait dans n'importe quel pays, dans n'importe quelle ville. Ce qui le désoriente particulièrement à Montréal, ce sont les lignes mal tracées entre les langues, les cultures et les classes sociales. Il fera ses découvertes lentement, guidé par ses goûts, ses préjugés, ses affinités mais aussi par les nécessités et les exigences de la vie matérielle. Il cherchera à connaître les centres de puissance et choisira ses alliances selon ses motivations personnelles mais aussi dans la mesure où il est bien ou mal reçu.

LE LOGEMENT

Dès qu'il se met à la recherche d'un logement, il se trouve en butte à de constantes surprises. S'il n'est pas guidé dans le choix d'une habitation par des amis ou par des services d'aide aux immigrants, il ne lui reste comme recours que les petites annonces des deux grands quotidiens du soir de Montréal. Il ne tarde pas alors de découvrir que, selon la langue du journal, le logement se situe dans deux parties différentes de la ville. Ainsi, ses premiers pas dans le pays lui font découvrir la frontière linguistique qui traverse la ville de part en part. Elle est plus visible que celle de la religion qui n'est pas moins réelle pour autant. Dans leur majorité, les immigrants ne se laissent pas guider au gré du hasard. Ils s'installent à proximité de leurs amis, des membres de leur groupe ethnique. Restent ceux qui par leur formation, leur tempérament ne se sentent à l'aise dans aucune agglomération ethnique ou religieuse bien définie et qui, en s'établissant dans une ville, ne veulent pas se retrouver dans un village.

Ceux-là se retrouvent à côté de natifs du pays au tempérament semblable, dans certains quartiers de Montréal dont la principale caractéristique est d'être cosmopolite. Ces quartiers constituent une sorte de terrain neutre, un *no man's land* qui n'en donne pas moins à la ville son caractère de métropole.

La question du logement se présente différemment à l'immigrant s'il vient seul ou accompagné de sa famille. A mon arrivée, j'ai relevé dans les colonnes des petites annonces les adresses de plusieurs maisons de chambres. Pour fixer mon choix, je comparais les prix, la propreté, sans me soucier du quartier. Celui sur lequel j'ai jeté mon dévolu présentait toutes les apparences de correction et d'honnêteté. Je ne m'intéressais point aux écoles du quartier ou aux enfants du voisinage. Les préoccupations d'une famille auraient été différentes et bien plus nombreuses. Ecole, église, voisins sans parler des magasins du quartier où l'on peut trouver les spécialités du pays natal.

Pour nombre d'immigrants, les problèmes de langue et de religion se posent déjà au moment où ils font le choix du logement. Souvent, ceci constitue le premier grand obstacle à leur intégration.

LANGUE ET ACCENT

La communauté canadienne-française est dotée d'une structure largement homogène. Dans cette société, la présence des étrangers tout autant que celle des dissidents locaux était encore récemment intolérable et n'est, encore aujourd'hui, que partiellement admise. La religion constituait et constitue encore dans une grande mesure, le foyer central, la source qui alimente la vie du groupe dans ses manifestations les plus diverses. Tout part de là : les loisirs, le centre d'habitation, les services de santé, l'assistance publique.

L'immigrant se fond difficilement dans un tel moule. Même quand la communauté de langue et de religion existe, comme c'est le cas des Français catholiques, d'autres obstacles, moins apparents et plus difficiles à surmonter surgissent sur la voie de l'intégration. La différence de langue ou plutôt d'accent, par exemple. Non pas en raison des difficultés réelles qu'elle suscite. Les difficultés de communication entre les Français et les Canadiens français disparaissent au bout de quelques semaines, le temps nécessaire pour que les oreilles des nouveaux-venus s'habituent à certaines particularités linguistiques. C'est le statut social que les différentes façons de parler symbolisent qui donne naissance à ces obstacles.

Le Français, vulnérable dans sa susceptibilité de nouveau-venu, constate qu'il ne gagne pas autant d'argent, au début du moins, qu'un Canadien, de compétence égale. Il est tentant alors de compenser l'infériorité de son statut d'immigrant par l'affirmation de la supériorité de sa culture, de sa formation, de son accent.

Même à l'intérieur de l'enceinte d'une église, le catholique français peut se sentir étranger, parfois mal à l'aise quand il écoute des prédicateurs qui s'emploient à calquer leur langage sur celui de leurs ouailles.

LA CONCENTRATION DOMICILIAIRE : L'EXEMPLE DES JUIFS NORD-AFRICAINS

Quant aux Juifs, aux protestants, aux agnostiques, la dualité de la langue et de la religion les placent, de prime abord, à l'extérieur de la communauté canadienne-française.

Prenons, par exemple, le cas des Juifs nord-africains. Ils sont venus, dans leur immense majorité, sous l'égide du Service d'aide aux immigrants juifs. Celui-ci leur indiquait, à leur arrivée, des logements situés dans des quartiers à concentration juive. Or, l'immigration des Nords-Africains coïncide avec une modification très sensible dans la concentration domiciliaire de la communauté juive. Les enfants et les petits-enfants de ceux qui sont venus au Canada voici un demi-siècle, escaladant l'échelle sociale, se mirent à désertier le centre de la ville où ils s'étaient agglomérés auparavant, quittant les maisons de rapport pour s'installer, dans de nouvelles banlieues, dans des maisons particulières. Parfois, ils se contentaient de déménager dans des appartements plus modernes, plus luxueux, dans des quartiers plus « chics ». Les Nords-Africains avaient le loisir de louer des appartements devenus ainsi vacants, à des loyers raisonnables. Mais déjà, ils s'apercevaient que ce quartier n'était plus vraiment juif. Ils étaient entourés d'autres immigrants récents : Grecs, Polonais, Portugais. L'ancien quartier juif retrouvait ainsi son caractère d'antan. Il est redevenu un agglomérat d'immigrants, par conséquent un lieu de passage.

Les Nord-Africains envoyaient leurs enfants aux écoles protestantes du quartier, toutes de langue anglaise. La communauté juive mit à leur disposition des salles d'assemblées peu fréquentées, voire complètement désertées maintenant que les anciens résidents du quartier n'étaient plus là pour en profiter. Avant d'être complètement abandonnés et mis en vente, des édifices comme ceux du YM —

YWhA, du Neighbourhood House trouvaient momentanément un nouvel emploi, en offrant leurs espaces vides à ce nouveau public. Au cours des premiers mois, il y eut affluence. Dans ces vastes salles, les Nord-Africains se retrouvaient entre eux, en parents pauvres car les Juifs anglophones se réunissaient dans l'ouest de la ville, dans de fastueux et nouveaux édifices. Aux Nord-Africains, ce quartier apparaissait donc doublement défavorisé; lieu de transition et quartier que les plus fortunés abandonnaient à leurs frères pauvres. Ces immigrants acceptaient la situation en y mettant mentalement une condition : elle était momentanée et les promesses de ce pays d'avenir allaient se réaliser. Logements transitoires, écoles anglaises, statut social imprécis, ces immigrants francophones cherchaient leur voie. Ils représentaient une nouveauté sur la carte de Montréal, délimitée géographiquement par les frontières de la langue et de la religion. Ils étaient et ils sont encore tiraillés entre deux communautés. Par la langue et les affinités culturelles, leur sort semblerait lié à celui des Canadiens français tandis que par leur affiliation religieuse, ils s'attendaient à ce que la communauté juive leur réserve un accueil fraternel et facilite leur intégration.

La période de transition a duré quelques années. A la suite de cette étape préliminaire, ils ont éprouvé le besoin de s'agglomérer dans un nouveau quartier. Leur intégration à la communauté juive se heurta à divers obstacles. D'abord, sur le plan religieux. Le rite sépharade qu'ils suivent dans leurs offices et cérémonies religieuses est différent du rite achkénase que suivent l'ensemble des Juifs canadiens originaires, dans leur immense majorité, de l'Europe centrale et orientale. Les Nord-Africains éprouvèrent et éprouvent encore le besoin de se réunir dans leur propre synagogue sans avoir les moyens de la construire et de l'entretenir. Bien sûr, les synagogues canadiennes leur ouvrent largement leurs portes et rivalisent, entre elles, pour les accueillir. Mais les Juifs nord-africains se contentent, pour l'instant, de louer des salles dans ces synagogues, particulièrement à la période des Grandes Fêtes.

L'école est un obstacle qui retarde considérablement leur intégration. Juifs, la loi scolaire les force pratiquement à envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Ils ne regrettent qu'à moitié cet état de choses, car pour tout immigrant, l'anglais est l'instrument indispensable à l'avancement et au succès. Ils ne voudront pas en priver leurs enfants. Ils aspirent à habiter le quartier juif réel. Ils veulent faire une entrée effective dans l'univers de la classe moyenne montante, sentir la chaleur d'une société qui progresse, qui s'enrichit. Ils n'ont

pas les moyens de louer les logements voisins à ceux des Juifs canadiens, encore moins d'acheter des maisons dans les banlieues « chics ». Ils adopteront une voie médiane. Ils fausseront compagnie aux autres immigrants, ceux qui ne réussissent pas, qui restent cloués dans les quartiers transitoires, les quartiers pauvres. Ils s'installeront non pas dans l'enceinte de la cité radieuse mais dans ses confins. Le flux constant de cousins, de neveux, de parents plus ou moins éloignés, leur permet de s'agglomérer, de se constituer en colonie distincte, autonome. Ils vivent à proximité les uns des autres. Ils disposent de leur propre quartier qui s'étend entre Outremont et Côte des Neiges sur les rues Barclay et Linton. Ils ont, par conséquent, élu domicile aux limites du quartier juif et du quartier cosmopolite. Ainsi, dans le choix de la résidence, ils ne se sont fondus dans aucune communauté. Ayant vite constaté et compris les lois non écrites des frontières domiciliaires, ils les ont adoptées et s'y sont conformés, contribuant ainsi à leur renforcement. Ils n'ont fait qu'allonger la longue liste des colonies résidentielles qui prolifèrent dans toutes les régions et dans toutes les villes du Canada.

Les Juifs nord-africains n'ont pas modifié le mode d'intégration ou plutôt de non-intégration domiciliaire qu'adoptent l'ensemble des Canadiens et que les immigrants se trouvent forcés d'imiter. Sans doute, s'ils avaient été plus forts numériquement, ils auraient peut-être brisé les cadres existants ou, du moins, contribué à les rendre moins rigides. Ils étaient par contre trop nombreux pour disparaître au sein de l'une ou l'autre des communautés canadiennes. Fortement attachés à leur religion et à leurs traditions, ils forment déjà l'embryon d'un groupe autonome qui pourrait constituer dans l'avenir un sous-groupe lié à la fois à la communauté juive et au groupe canadien-français.

Certains Juifs nord-africains se sont installés, à l'est de la ville, parmi les Canadiens français. Leur importance n'est pas considérable numériquement bien qu'il soit difficile de l'évaluer avec précision. Ces immigrants ont choisi un relatif anonymat. En général, ils se déclarent Français ou Européens, et taisent leur appartenance religieuse. Il arrive même, dans certains cas, quand les voisins ou les camarades de jeu de leurs enfants sont trop insistants dans leurs interrogations et poussent trop loin l'indiscrétion, qu'ils prétendent tout bonnement qu'ils sont catholiques bien que, Français, ils ne soient pas pratiquants. Ceci facilite leurs rapports avec leurs collègues et leur permet, ils en sont persuadés, de trouver plus aisément de l'emploi.

De temps en temps, on les trouve dans des assemblées juives. Ils veulent ainsi regagner le respect d'eux-mêmes et se convaincre que leur dissimulation ne dépassant pas l'opportunisme tactique, leur dignité est sauve. Parfois, ils demandent l'assistance des associations juives quand ils se trouvent en face de problèmes familiaux : divorce, désertion d'un conjoint, abandon d'enfants, etc . . . Cette double vie entraîne des tiraillements et suscite des sentiments de culpabilité qui plongent ceux qui les subissent dans un état de malaise et d'inconfort constants. Ils constatent que l'époque où les Canadiens français vivaient repliés dans leur paroisse, quand l'étranger représentait une menace à leur sécurité et qu'ils ne l'accueillaient que s'il leur donnait des assurances sur sa moralité et sa religion n'est pas complètement disparue, et que ces vestiges sont persistants.

* * *

Dans certains quartiers populeux de Montréal, dans nombre d'autres villes du Québec, sans parler des chantiers, on trouve de plus en plus naturel la présence de l'ouvrier italien et l'on va volontiers manger dans un restaurant chinois. Cela n'entame pas la mentalité paroissiale. Les immigrants se conforment à cette mentalité, survivance d'une récente société rurale. Ils se constituent eux-mêmes en paroisses, copies conformes de celles des Canadiens français. Cette mentalité s'affaiblit et si elle ne cédait pas la place à la ségrégation domiciliaire des villes nord-américaines, il aurait été possible de songer qu'un jour les Canadiens français permettraient l'éclosion de quartiers mixtes où l'on verrait cohabiter deux communautés de langue et de religion différentes.

En attendant, les Juifs francophones qui s'aventurent au coeur des paroisses canadiennes-françaises préfèrent taire leur identité réelle. Il faut ajouter ici un facteur qui motive partiellement ce comportement mais qui ne l'explique pas entièrement : la crainte de l'antisémitisme. Si c'était l'unique facteur, on n'aurait pas trouvé des protestants, des incroyants, comme c'est le cas, qui gardent le mutisme sur leurs convictions religieuses afin de vivre en paix avec leurs voisins et afin de ne pas se faire trop remarquer par les membres de la paroisse.

Les immigrants constatent rapidement qu'il est plus facile de calquer leurs habitudes domiciliaires sur celles des Canadiens de naissance, de se constituer en colonies distinctes que de se mêler aux

autres groupes. Les cloisonnements ethniques et religieux chevauchent et recourent les stratifications sociales.

Les immigrants se rendent vite à l'évidence : le rôle des institutions religieuses dans la vie sociale en Amérique du Nord est considérable. Ils mettent quelque temps à oublier les traditions européennes et la place qu'occupent les organismes religieux dans leur pays d'origine. Même s'ils sont parfois scandalisés par une ségrégation religieuse contre laquelle aucune des églises et des groupes religieux ne proteste, ils ne dépassent jamais quelques violences verbales, le plus souvent proférées dans l'intimité des foyers amis. Qu'ils le veuillent ou non, ils n'ont pas d'autre choix que de se conformer au système et par conséquent de le renforcer.

Rien n'arrête la multiplicité des groupes et des sous-groupes sinon la menace de l'inefficacité dans le fonctionnement de la société, et le degré que peut atteindre l'exiguïté d'un groupe. Si la vie est complètement réduite aux limites du quartier, soustraite à tout bruit de l'extérieur, le risque est grand alors qu'il ne plane sur elle un sentiment d'étouffement, que ne s'exhale de ces foyers abrités une odeur de renfermé et que le danger d'éclatement ne devienne réel.

Les Italiens qui vivent dans le nord de Montréal peuvent acheter les produits de leurs pays d'origine dans les magasins du coin, lire l'un des quatre hebdomadaires montréalais de langue italienne, fréquenter les cinémas du quartier qui mettent à l'affiche des films du vieux pays, écouter des émissions radiophoniques dans leur langue — en d'autres mots vivre en territoire italien reconstitué dans un coin de la ville.

On peut trouver des exemples similaires dans le cas d'autres groupes qui mènent une vie protégée qui demeure mystérieuse pour les gens de l'extérieur. Ce phénomène peut durer plus ou moins longtemps selon les cas et les circonstances qui entourent la vie de chaque groupe. Chez les Chinois, cette vie secrète dure depuis plus d'un demi-siècle et les frontières qui les abritent ne semblent pas devoir s'écrouler bientôt.

Les murs élevés par le groupe lui-même viennent renforcer ceux qu'imposent les autres groupes. La frontière raciale est sans doute la plus tenace. La couleur de la peau ne peut disparaître qu'à la suite d'une longue période de métissage, et l'on sait de quelle hostilité le mariage entre personnes de races différentes est entouré en Amérique du Nord. Dans le cas des Chinois, la langue et les traditions culturelles approfondissent le fossé créé par la race mais permettent, par contre, au groupe de conserver sa dignité et de réagir d'une ma-

nière positive face à la ségrégation. Chez les Juifs, c'est la religion qui empêche l'assimilation rapide et qui permet de sauvegarder longtemps les traditions culturelles en les adaptant aux habitudes et aux coutumes du pays. Chez les Grecs, la religion est une armure moins forte puisqu'ils appartiennent à la famille chrétienne.

Les colonies ethniques, enserrées dans leur territoire résidentiel, sont constamment menacées par la nature même de la société nord-américaine : société urbaine en constant mouvement. L'enrichissement des classes moyennes, leurs aspirations matérielles jamais satisfaites donnent à la structure communautaire un caractère incertain. L'hégémonie géographique d'un groupe n'est jamais acquise et ses investissements immobiliers sont entourés de risque. Ces communautés doivent se refaire, réédifier leurs structures dans un cadre géographique constamment renouvelé afin de retrouver une relative hégémonie qui réponde à leur nouveau statut social et aux modifications qui se sont produites dans l'ensemble de la société. On sait que le nombre est considérable des églises protestantes désaffectées, vendues à d'autres groupes, transformées pour d'autres usages.

Dans ce domaine, l'exemple de la communauté juive de Montréal est des plus éloquents. Au cours de ces derniers vingt ans, on peut dire que la presque totalité des membres de la communauté a déménagé du centre de la ville aux banlieues. Comme la communauté juive construit (autant que les Canadiens français et les Canadiens anglais) des édifices communautaires (synagogues, cliniques, salles de réunions, bureaux de services communautaires et de bien-être) leur déménagement massif a entraîné des conséquences matérielles. On a mis en vente des maisons de jeunes, des synagogues, des écoles. Comme leur départ coïncidait avec l'arrivée de nouveaux immigrants, et de la poussée résidentielle d'une couche canadienne-française vers cette partie de la ville, le déménagement s'est effectué sans heurt d'autant plus qu'il se produisit à une période de prospérité. De nouvelles synagogues, de nouvelles écoles et dispensaires, plus modernes et plus fastueux, répondant aux besoins et aux goûts d'une communauté de plus en plus nord-américaine et par conséquent de moins en moins attachée aux traditions et aux habitudes européennes, surgissaient dans d'autres quartiers. Ces édifices ressemblent à ceux construits pour des besoins similaires par d'autres groupes. Les Juifs de la jeune génération ne parlent plus le yiddish et traversent plus facilement que leurs parents les frontières qui les séparent des autres groupes. On constate une recrudescence notable des mariages mixtes et

ce mouvement ne s'arrêtera que dans le cas de resurgissement du mouvement antisémite, ce qui, dans les circonstances présentes, semble peu probable.

LES ITALIENS

Chez les Italiens, cette territorialité ethnique semble se développer d'une manière plus accélérée encore que dans le cas des Juifs. En effet, la masse des Italiens a connu le Canada d'après-guerre, celui des transformations sociales et du développement économique rapide. De plus, n'ayant pas une barrière religieuse à franchir, les Italiens semblent suivre, dans leur intégration à la vie canadienne, un trajet sensiblement différent de celui des Juifs. Leur séjour au centre de la ville et dans les maisons de rapport est de plus courte durée. Ils s'installent relativement plus vite dans des maisons particulières qu'ils construisent eux-mêmes d'ailleurs parfois, et certaines banlieues comme Montréal-Nord et Ville Saint-Michel comptent une grande proportion d'Italiens. Certaines traditions rurales ainsi que le rôle important que les Italiens jouent dans le domaine de la construction accélèrent ce processus. On peut prévoir que les Grecs suivront les traces des Italiens et disposeront de leurs propres banlieues après avoir occupé certains quartiers de la ville.

Il suffirait de comparer les banlieues ethniques avec les anciennes concentrations des mêmes groupes au centre de la ville pour faire le bilan de ce qui surnage, une fois l'intégration domiciliaire accomplie. Les restaurants spécialisés perdent leur authenticité originelle pour répondre aux besoins d'une clientèle qui se rappelle vaguement les traditions culinaires familiales et qui leur voue la loyauté nostalgique due aux plats dont on s'est délecté enfant. Du reste, ces restaurants dits typiques n'attirent plus les seuls natifs des pays dont ils offrent la cuisine mais l'ensemble des Canadiens.

Il importe de noter que même quand l'immigrant peut vivre exclusivement à l'intérieur de l'enceinte de son quartier ethnique sans se mêler à la vie canadienne, sans parler la langue du pays, sans même soupçonner l'existence de la culture du pays; même s'il écarte les coutumes du Canada comme s'il s'agissait d'étranges traditions suivies par un peuple lointain, il ne peut le faire sans se sentir diminué, handicapé à moins d'être une vieille personne incapable de refaire sa vie et qui dépend de ses enfants.

UN MONDE PARTAGÉ

Cependant, dès que le Grec, l'Italien, le Juif quittent leur quartier, ils mènent une autre vie. D'abord, ils parlent une autre langue que celle du foyer, le français et plus fréquemment l'anglais. Dans la confrontation de ces deux domaines, celui du quartier et celui de la cité, l'immigrant finit par adopter une attitude personnelle envers son territoire ethnique. Il peut le considérer comme son monde privé et secret auquel il tient et dont il est fier. Il peut aussi le considérer comme l'abri d'une existence rétrécie, artificielle, coupée de la réalité. Dans les deux cas, il mène une vie partagée qui frise la schizophrénie. Parfois, le monde extérieur, celui de la langue et de la culture communes, prend le dessus, mais à un prix moral et psychologique exorbitant pour l'immigrant. Car le monde privé lui sert souvent de refuge, de consolation contre la brutalité du monde du travail, un havre où il trouve une vie à sa mesure qui rétablit l'équilibre brisé à la suite de la coupure de ses racines, qui le protège de l'aliénation. Instrument de compensation, certes, dont le caractère artificiel apparaît à la longue et s'impose surtout dans le cas de la jeune génération.

Elevés dans les écoles du pays, les enfants d'immigrants abordent l'univers précieux de leurs parents avec indifférence, avec un esprit hautain, quand ils ne se révoltent pas contre ses contraintes. Le conflit de générations précipite et exacerbe ce conflit de cultures. Si l'enfant accorde sa loyauté au monde de ses parents, il s'exhile dans son nouveau pays. Si c'est le monde que lui transmet l'école qu'il valorise, il se trouve coupé de ses parents, de son milieu familial par l'adoption d'une vie semblable à celle de ses camarades de jeux et d'études. Il subit l'attraction d'un conformisme porteur de sécurité.

L'ÉCOLE

On peut se poser alors la question si l'école n'élargit pas, dans une certaine mesure, le fossé entre parents et enfants. Offre-t-elle aux enfants, en compensation, la possibilité de s'intégrer à la vie canadienne ? Si l'enfant a la tranquille assurance que son avenir se construira dans un autre monde que celui de ses parents, qui lui sera largement ouvert, qu'il y fera, sans contrainte et sans restrictions, son entrée, il peut s'habituer à vivre au foyer dans un climat familial en lui payant son tribut de docile loyauté. Il ne s'y engagera pourtant qu'à moitié en ayant le profond sentiment que sa fidélité est transitoire et sans conséquence sur sa vie future.

D'ailleurs, les fils d'immigrants de la deuxième génération éprouvent souvent le besoin de redécouvrir les traditions de leurs ancêtres, estompées par le temps, et les entourent d'un sentiment nostalgique. Ils recourent surtout à ce retour aux sources quand ils s'aperçoivent qu'ils ne sont admis qu'à moitié parmi les groupes qui sont plus enracinés dans le sol du pays ayant été là depuis plus longtemps. Ils tentent de récupérer leur passé afin de se joindre dans l'égalité et la dignité au concert des autres groupes.

Si l'école ne donne pas à l'enfant d'immigrants une certitude sur un avenir égal à celui de ses camarades dont les parents sont des natifs du Canada, il aura inconsciemment le sentiment d'être assis entre deux chaises. Le choix qui lui est proposé n'est-il pas un choix entre deux insécurités, deux incertitudes ? Son comportement se trouve ainsi faussé, car sa volonté de s'intégrer au pays en le considérant sien est contrecarrée. Il oscille entre le refus et l'acceptation de son origine.

Il m'apparaît évident que dans la province de Québec, et tout particulièrement à Montréal, l'école ne vient pas au secours des enfants d'immigrants. Au contraire, elle exacerbe leur dilemme, renforce leur aliénation et perpétue l'ostracisme de la communauté canadienne-française. Tout contribue à renforcer leur sentiment non seulement de la différence mais de l'isolement : le système scolaire d'abord, les programmes d'études et, bien sûr, l'attitude des élèves et des enseignants. L'enfant se trouve placé au coeur des divisions canadiennes dès qu'il quitte le cercle restreint de la famille et du voisinage. Il s'aperçoit que la langue canadienne qu'il parle n'est pas celle de tous les Canadiens, qu'elle n'est donc pas une donnée naturelle indiscutable. Elle apparaît comme un bien particulier qui appartient à un groupe. Elle est, par conséquent, contestable. Cet élément de doute, il ne peut l'accepter. S'il est forcé d'apprendre l'anglais dans un milieu français, il est forcé de reconnaître tacitement l'infériorité de la condition du groupe qui s'exprime dans cette langue. Il accepte plus facilement son particularisme religieux. Les fêtes, les cérémonies et les prières n'ont pas qu'un caractère public. Elles appartiennent au domaine privé du foyer et il se réfugie dans la chaleur familiale quand, à l'école ou dans la rue, il s'aperçoit que les célébrations collectives ne sont pas les siennes, qu'il ne célèbre pas la Noël ou qu'il la célèbre à une date différente.

LA FAMILLE ET LA COLLECTIVITÉ

Sauf dans le Québec, le rapport de l'enfant d'immigrants avec la collectivité, aussi complexe soit-il, est dans une large mesure celui d'un nouveau venu avec une société établie. Il n'existe qu'une langue dans la grande collectivité : l'anglais. Sa propre langue est celle de la famille. Son attitude à son égard peut être celle de la fidélité, de l'indifférence ou du mépris. Il sait pertinemment bien, cependant, que son pays d'adoption demeurera à l'extérieur de ce domaine privé quel que soit le sentiment qu'il nourrisse à son endroit. La majorité lui donne l'entière liberté de sauvegarder jalousement ce bien particulier contre l'oubli et la disparition mais son désir, sa joie et sa nostalgie ne seront partagés que par les membres de son propre groupe. Il sait que son trésor, aussi précieux soit-il, ne sera pas pris en charge par la collectivité.

LES LANGUES DES GROUPES ETHNIQUES

Chez les groupes religieux qui ne peuvent se fondre dans l'une ou l'autre des dénominations catholique ou protestante, la langue est la gardienne de la foi. Elle est le véhicule des traditions et des coutumes. Chez les Juifs, le yiddish, tant qu'il garde son attrait et sa puissance, sert de bouclier contre l'assimilation, contre la déperdition de la foi des ancêtres. Chez les Ukrainiens, la langue protège les jeunes contre la fusion dans les grands ensembles catholiques ou protestants par les mariages mixtes et par l'indifférence religieuse.

Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils se l'avouent ou non, ces groupes savent qu'en fin de compte, ils seront désarmés devant les exigences de la réalité, que l'anglais prévaudra, que la culture nord-américaine aura le dessus sur les survivances européennes.

Certains groupes se barricadent, se constituent en sectes fermées aux frontières inexpugnables et font subir d'impitoyables sévices moraux et sociaux aux transgresseurs et aux transfuges. Mais les Doukhboors, les Hutterites, et les Mennonites représentent des cas extrêmes dont les exemples abondent sous d'autres latitudes et au sein d'autres sociétés plus homogènes, plus fortement centrifuges et dont la force d'attraction assimilatrice est bien plus forte que celle de la société canadienne.

Quand le groupe se sent assez fort de par le nombre et grâce à une certaine hégémonie géographique, et c'est surtout le cas des Ukrainiens, il tente de perpétuer son particularisme, de protéger sa

culture en cherchant à transformer la liberté en exigence, le privilège en droit. Ils réclament l'appui de l'Etat, la reconnaissance officielle de leur culture. Ils ne peuvent réclamer ce droit pour leur seul groupe. Aussi veulent-ils l'étendre à tous les autres groupes ethniques du Canada. Ce qui les encourage à méconnaître le caractère biculturel et bilingue du pays, c'est que ce caractère est encore au stade de l'hypothèse dans une grande partie du Canada, dans la plus grande partie du Canada.

Au Québec, la réalité scolaire ne contribue pas à renforcer la position du français et à faire en sorte que le caractère bilingue de la société canadienne s'inscrive dans la réalité sociale de la province de Québec avant de couvrir toute l'étendue du pays.

Les écoles, et je me borne ici à celles de Montréal, toutes confessionnelles, donnent aux catholiques la liberté de choix de la langue. Les écoles protestantes, auxquelles sont acheminés tous les non-catholiques, ne permettent pas la même option. Il existe, certes, depuis quelques années, des écoles protestantes de langue française, mais ce phénomène est trop nouveau pour donner des résultats concluants d'autant plus qu'il se heurte à des traditions bien établies qui vont dans le sens des exigences de la réalité matérielle.

Avant les remous séparatistes, le groupe juif, assimilé aux protestants pour les fins scolaires, ne songeait guère aux avantages du français pour les enfants. Mais l'élan que les adultes juifs mettent brusquement à s'initier à l'idiome de la majorité des Québécois les incite à chercher des avenues nouvelles pour que leurs enfants ne découvrent pas aussi tardivement l'urgence et l'utilité de la connaissance du français. Est-ce un mouvement aussi subit qu'éphémère ? Ou bien est-ce que l'élan d'enthousiasme se poursuivra en efforts continus et persévérants ? Cela dépendra surtout de la tournure des événements.

Le problème se pose différemment aux Juifs de langue française. Ils sont, en grande partie, originaires du Proche-Orient et d'Afrique du Nord. Leur attachement à la langue française n'est pas celui des natifs de la France. Pour eux, ce n'est ni langue du terroir ni celle des ancêtres. C'est une langue seconde qui occupe, de par leur désir et leur volonté, la première place. S'il leur arrive de s'exprimer encore en arabe dialectal, ils réservent cet usage à la maison ou pour les besoins les moins nobles : pour faire des emplettes dans un marché indigène, pour s'adresser aux domestiques, pour converser avec les illettrés juifs ou non-juifs. Il s'agit d'un parler intime, plus apparenté à un code secret qu'à un véhicule culturel dont on peut être fier.

Dès qu'ils arrivent au Canada, ils constatent avec consternation que le rôle dévolu au français dans les anciennes colonies et protectorats, où s'exerçaient l'autorité et l'influence de la France, ce rôle est tenu au Canada par l'Anglais et que souvent le français est réduit à une sorte d'arabe des « indigènes » canadiens français.

Les conclusions psychologiques et pratiques ne mettent pas de temps à se dessiner à l'horizon. Pour se frayer un chemin dans la vie, pour avancer, leurs enfants, et eux aussi bien sûr, doivent apprendre l'anglais pour les mêmes motifs qui les avaient poussés auparavant dans leur Afrique natale, à apprendre le français afin de se rapprocher du foyer du pouvoir et de fréquenter les détenteurs de la force et de la richesse. De telles conclusions ne sont pas toujours décisives. Plusieurs autres facteurs équilibrent et corrigent des options et des choix trop hâtifs. Ils constatent une ressemblance de condition entre les Canadiens français et leur groupe par rapport aux Anglophones. Ils n'admettent pas facilement et d'une manière consciente et ouverte cette ressemblance car ce serait admettre une infériorité non seulement temporaire mais perpétuelle. Il en découlerait une alliance entre eux et les Canadiens français dans l'action et ils ne sont pas prêts à militer dans les rangs de ceux-ci pour la défense des droits du français au Canada. En tout cas, pas immédiatement. D'abord, leur condition d'immigrants incertains de leur place dans le pays, leur interdit l'action politique surtout si celle-ci les situe dans l'opposition. Ils sont trop vulnérables pour s'attaquer à l'ordre établi. D'autre part, les Canadiens français ne sont pas empressés de chercher des alliés parmi les immigrants. D'abord, ceux-ci leur apparaissent comme des concurrents possibles. De plus, les différences de traditions religieuses heurtent des habitudes de pensée et une mentalité trop ancrée pour qu'elles puissent être écartées au profit d'affinités culturelles et linguistiques évidentes.

ABANDONNER LE FRANÇAIS ?

De plus, l'abandon du français par ces Juifs n'ira pas sans résistances psychologiques tenaces. Acquis de haute lutte, cette langue est trop chargée d'émotion pour que son reniement en face de la première adversité n'ait pas le caractère d'une impardonnable trahison.

Il existe un autre facteur. Les Juifs de langue française constatent l'intérêt que les Juifs anglophones portent à la langue française et cet intérêt rejaillit sur eux. Ils sont entourés de sollicitude et de

marques de sympathie. On les presse de ne pas abandonner leur langue, de préserver leur culture sans leur donner toutefois les moyens de le faire. Immigrants, donc socialement dans un état de vulnérabilité sinon d'infériorité, dépendant de l'aide des organisations juives pour s'établir dans le pays, ils possèdent sur d'autres groupes d'immigrants juifs, un avantage : leur langue et leur culture n'apparaissent pas comme les vestiges d'une lointaine civilisation, appelés tôt ou tard à disparaître, encore moins comme une tare ou un inutile poids, mais comme une richesse, une qualité recherchée, un bien qu'il faut se garder de dilapider. En d'autres termes, la langue française, au lieu de les diminuer, les rehausse aux yeux de l'ensemble de la communauté juive.

MÉNAGER LA CHÈVRE ET LE CHOU

Ainsi jetés dans une situation aux multiples complexités, tiraillés entre différentes et, parfois, contradictoires pressions, ces Juifs tentent, par la force des circonstances, de ménager la chèvre et le chou. Ils veulent acquérir les avantages de l'anglais sans perdre ceux du français. Cela pose de graves problèmes pour leurs enfants. Ceux-ci ne peuvent fréquenter les écoles catholiques françaises. Si, légalement, les portes leur en étaient ouvertes, en auraient-ils franchi le seuil ? La confessionnalité n'aurait-elle pas représenté un infranchissable obstacle ? Ils ont maintenant la possibilité de fréquenter les quelques écoles protestantes de langue française. Outre qu'elles ne sont pas à proximité de leur quartier et qu'elles sont trop peu nombreuses, ces écoles sont entachées d'une tare plus sérieuse. Elles ne possèdent pas de traditions pédagogiques et n'offrent donc pas les garanties nécessaires à des immigrants pour lesquels l'école est l'indispensable antichambre de tout succès. D'autre part, ces écoles ne semblent attirer que des fils d'immigrants ce qui, aux yeux des immigrants, les relègue au rang d'un ghetto que les Canadiens de naissance évitent. Les parents veulent à tout prix épargner à leurs enfants la marginalité d'un milieu exclusivement formé d'immigrants.

D'ailleurs, si le choix entre l'école française et l'école anglaise s'établissait en termes d'égalité rien ne prouve que dans l'état actuel des conditions de vie politique et sociale du Canada, l'école française remporterait la majorité des suffrages. L'exemple des Italiens est là pour nous inciter à nous garder de tout jugement hâtif. Ceux-ci ne sont pas de langue française, certes, mais leur langue se rapproche davantage du français que de l'anglais et leur religion catholique les

rapproche naturellement des Canadiens français. Et pourtant, outre qu'en majorité, les Italiens qui sont venus au Canada se sont établis dans d'autres provinces que le Québec, ceux qui ont choisi cette province ont opté, dans leur majorité, pour l'école catholique anglaise plutôt que pour l'école catholique française. Ceci prouve que les exigences de la vie matérielle et les perspectives d'avancement social exercent une pression bien plus forte que celle des affinités religieuses, linguistiques et culturelles. Ajoutons toutefois que l'anglais ne représente aucune menace pour le catholicisme des Italiens comme c'était le cas voici deux siècles pour les Canadiens français. A l'heure actuelle, le catholicisme est une réalité qui s'impose non seulement au Canada mais sur l'étendue du continent américain et sa persistance et son développement ne dépendant d'aucune langue et d'aucune culture.

Tous ces immigrants : Italiens, Juifs, Ukrainiens et de plus en plus Grecs, Portugais et Espagnols qui, par la religion et la culture, ont plus d'affinités avec les Canadiens français qu'avec les Canadiens anglais, enverraient plus volontiers leurs enfants à des écoles françaises, catholiques ou protestantes, non-confessionnelles le cas échéant, s'ils étaient assurés que ces institutions dispenseraient une bonne connaissance de l'anglais aussi.

LES ÉCOLES BILINGUES

La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal l'avait bien compris voici quelques années quand elle a tenté l'expérience des écoles bilingues. Quelle levée de boucliers ce projet n'a-t-il pas suscitée ? Méthode anti-pédagogique, s'exclamèrent les dirigeants des écoles catholiques anglaises qui ne voyaient pas d'un bon oeil qu'on prive leurs établissements des enfants néo-canadiens qui, dans certaines écoles anglaises, constituent les trois-quarts des élèves.

Certains Canadiens français joignirent leurs voix à celles des protestataires : si la méthode est bonne, pourquoi la réserverait-on aux Néo-canadiens ? Leurs enfants à eux, Canadiens français, devraient avoir le même avantage, autrement les enfants des immigrants jouiraient au départ d'un privilège qui leur donnerait une supériorité sur leurs camarades canadiens français.

Comme l'une des innovations que la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal voulait introduire dans ces écoles expérimentales était l'enseignement du catéchisme aux enfants d'immigrants dans la langue de leur groupe ethnique, les adversaires de cette mé-

thode ont parlé d'écoles trilingues qui dispenseraient un enseignement si lourd que peu d'enfants en supporteraient le poids. Devant tant de hurlements et en face d'une opposition si acharnée, le projet des écoles bilingues fut rapidement abandonné sans qu'on en étudie le bien-fondé du point de vue des principaux concernés : les Néo-canadiens eux-mêmes.

Aujourd'hui encore, il semble à première vue que ce soit le meilleur moyen d'intégrer les enfants des immigrants dans le milieu canadien-français, compte tenu du système scolaire en vigueur.

ÉCOLES NEUTRES OU PROTESTANTES DE LANGUE FRANÇAISE

L'intégration scolaire des Juifs et des protestants francophones au groupe canadien-français se heurte à deux obstacles : la langue et la religion. L'obstacle linguistique peut être franchi sans toucher aux écoles confessionnelles. Il s'agirait soit d'établir en-dehors du système confessionnel, des écoles non-confessionnelles, soit de multiplier le nombre des écoles protestantes de langue française, ce qui laisse entier le problème des non-catholiques et des non-protestants. Par contre, l'obstacle religieux ne sera pas surmonté pour autant, car la solution de ce problème ne se situe pas uniquement au niveau de l'école.

Ainsi, les enfants juifs ou protestants qui fréquenteraient des écoles neutres ou des établissements de leur confession, n'auront aucun contact avec les enfants catholiques canadiens-français. De telles écoles où l'on isolerait les francophones non canadiens-français n'auront pour conséquence, à longue échéance, que de recréer à l'échelle scolaire les mêmes îlots, en les entourant des mêmes barrières, que les îlots ethniques dans le domaine du logement. Ainsi, il semble clair que l'intégration des enfants au niveau scolaire dépend de facteurs sociaux et culturels qui dépassent le cadre de l'école.

Bien sûr, cette intégration n'est possible que si on prend pour acquis, au préalable, que le système scolaire devrait permettre le maintien de la langue française dans le milieu d'immigrants, et tout particulièrement parmi les Néo-canadiens francophones.

LE FRANÇAIS ET LES RENCONTRES AVEC LES CANADIENS FRANÇAIS

Si l'école ne favorise pas les rencontres entre les Néo-canadiens et les Canadiens français, ceux-là auront du français une opinion semblable à celle de leurs parents, semblable à son tour à celle d'une

grande partie des Canadiens anglais : langue qui devient de plus en plus utile et qui sera indispensable à tous ceux qui voudront se lancer dans les affaires fédérales. Ceci ne projette pas l'aspect humain d'un idiome qui exprime une communauté, qui lui sert de véhicule pour exprimer ses joies et ses tristesses, qu'on emprunte dans les circonstances les plus banales de la vie familiale comme dans les fêtes et les célébrations solennelles. Bref, la langue d'un groupe humain auquel il est possible de se mêler et non seulement un instrument dont on se sert pour des besoins utilitaires de politique ou de politesse.

Quand on enseigne le français à des enfants, si perfectionnée et si efficace la méthode qu'on utilise soit-elle, sans leur donner la possibilité d'associer les mots à des visages, d'accorder les vocables aux sentiments, de s'y initier dans des jeux et des disputes, on ne fait que fabriquer une langue artificielle. On place ces enfants à l'extérieur de la réalité que cette langue exprime au Canada, on en fait des observateurs étrangers, des touristes perpétuels.

L'intégration commence à l'école. Même si l'on formait des Néo-Canadiens qui s'exprimeraient en un français parfait, on leur interdirait de s'intégrer au groupe canadien-français si, dès l'école, il ne leur était pas possible de fréquenter les enfants canadiens-français.

S'ils apprenaient le français dans de telles conditions artificielles, il est possible que plus tard, ils pourraient participer parallèlement et séparément et, par conséquent, indirectement à la culture canadienne française. Ils seront entourés de groupes anglophones perdus dans un continent anglo-saxon.

Séparé de la communauté canadienne-française, le francophone isolé perd à plus ou moins longue échéance le désir et la motivation de garder sa langue. Les enfants qui apprendront le français, sans vivre au sein de la communauté canadienne-française, en feront un instrument utilitaire subsidiaire et non une expression vivante d'un mode de penser et de sentir.

LE MONDE DU TRAVAIL

L'expérience qu'offre l'école de la vie canadienne aux fils d'immigrants rejoint-elle ou contredit-elle celle que retirent leurs parents dans leur activité professionnelle ? Dès qu'il met les pieds sur le sol canadien, l'immigrant reçoit des preuves constantes et quotidiennes que l'anglais n'est pas un accessoire, un instrument utile et supplé-

mentaire qui lui permettrait de progresser dans son métier ou dans sa profession mais qu'il est l'outil indispensable pour se frayer un chemin dans la vie canadienne.

Dès qu'il se met à la recherche d'un emploi, l'immigrant s'aperçoit que, dans certaines circonstances, le français peut suffire. Le Néo-canadien unilingue est doublement défavorisé. Placé déjà dans une position d'infériorité du fait de la nouveauté du pays et de ses habitudes à ses yeux d'étranger, il se trouvera en concurrence avec des natifs du Canada qui jouissent d'une plus grande protection : connaissance du pays, relations familiales . . .

Partout où je m'étais présenté pour demander un emploi dans les bureaux de placement ou dans les entreprises privées, on s'adressait à moi en anglais. Certes, la consonance de mon nom appelle, au Canada, une telle réaction. Toute personne ou patronyme de consonance étrangère est assimilée au groupe anglophone. Quand je répondais en français, surtout quand je constatais que mon interlocuteur était de langue française, la première question qu'on me posait était si j'ignorais l'anglais. Comme je connaissais cette langue, nous en restions là. Pour l'immigrant francophone unilingue, c'est là que ses difficultés commencent. Sa première réaction en est une de colère et de révolte. On aurait dû le prévenir avant qu'il ne prenne le bateau. On lui avait dit que le français est l'une des deux langues officielles du Canada. Il a sans doute oublié que dans tous les bureaux d'immigration canadienne en France ou ailleurs, les fonctionnaires canadiens insistent sur l'importance de l'anglais sans pour cela refuser le visa d'immigration aux francophones voire à ceux qui ne connaissent ni l'une ni l'autre des deux langues du pays.

En général, la révolte et la colère sont de courte durée. Réaction inefficace en face de problèmes immédiats. L'immigrant s'aperçoit rapidement que les Canadiens français qui s'indignent de cette situation, et ils sont nombreux, ne peuvent lui être d'aucun secours. Outre qu'ils s'intéressent peu à son problème particulier, leurs moyens d'action sont d'ordre politique, et l'immigrant n'a ni le loisir, ni le désir, ni la connaissance suffisante du pays pour prendre part à une telle action. D'ailleurs, il ne songe nullement, à son arrivée, à se placer dans l'opposition politique. Il souhaite que sa situation personnelle se transforme et il n'a pas la patience d'attendre que toute la société canadienne soit transformée pour qu'elle lui soit favorable.

Sa révolte ne convaincra personne, tout au plus suscitera-t-elle quelque pitié sur la victime des circonstances. On ne se fait pas d'illusion sur son efficacité et sa persistance. Elle traduit la déception

d'un étranger qui ne cherche qu'un moyen de gagner sa vie. Et les nationalistes Canadiens français qui accepteraient volontiers la fraternité d'armes de l'immigrant dans le combat ne peuvent lui être d'aucun secours dans ses problèmes matériels immédiats. Leur sentiment d'amitié à son endroit se mitige de compassion pour le pauvre naïf qui ne se trouve dans ce guêpier que parce qu'il a bien voulu s'y mettre.

En majorité, les immigrants n'ont même pas de velléité de révolte. Ils s'empressent de se reconnaître les premiers responsables de leurs difficultés, coupables d'insuffisance et se montrent disposés à redresser la situation. Ils ne demandent pas mieux que d'apprendre cette langue, clef de tant de portes fermées à leur nez. Certains se mettent à fréquenter les écoles du soir, prennent des cours gratuits ou payants. S'ils réussissent, ils ne manqueront pas d'occasion de s'enorgueillir, de se vanter de leur facilité à s'initier aux langues étrangères, du peu de temps qu'ils ont mis à maîtriser les difficultés de l'anglais. Les autres, ceux dont la connaissance de cette langue est restée insuffisante, imputeront leur échec à la médiocre considération accordée au français dans un pays qui se prétend être bilingue. C'est parmi ceux-là que se recrute le gros du contingent de ceux qui rebroussement chemin, à condition que leur pays d'origine soit disposé à les recevoir.

L'ÎLOT ETHNIQUE DANS LES PROFESSIONS ET LES MÉTIERS

Si la connaissance de l'anglais s'impose aux francophones, on peut imaginer que ceux qui arrivent au pays sans connaître ni l'une ni l'autre des deux langues n'hésitent pas à commencer leur apprentissage des langues du pays par l'anglais, et ceci en dépit des affinités de culture et de religion qui pourraient les rapprocher davantage des Canadiens français.

Souvent, quand l'immigrant met du temps à tirer les conclusions qui s'imposent, il reçoit l'amère leçon à ses dépens. S'il est grec, il sait qu'il sera soumis à l'exploitation éhontée de compatriotes grecs installés depuis longtemps au pays, à moins qu'il n'apprenne vite l'anglais pour voler de ses propres ailes. Italien, il sera souvent la proie consentante du contemaître qui parle sa langue. Il n'est pas protégé par les syndicats locaux qui ne défendent que ceux qui possèdent le certificat de compétence. Et nombreux sont les immigrants qui ne peuvent obtenir ce certificat. On peut alors les exploiter légalement.

Peu protégé, vulnérable, l'immigrant est forcé d'avoir recours à ses compatriotes pour trouver un emploi, malgré les abus et l'exploitation. Ceci explique la spécialisation des immigrants dans certaines activités et leur concentration dans certains métiers : la construction chez les Italiens, la restauration chez les Grecs... Malgré l'enrichissement de certains parmi eux, et leur succès dans ces domaines, ils restent à l'intérieur de la communauté, créant en quelque sorte dans les professions et les métiers l'hégémonie et l'îlot ethniques qui existent déjà dans le logement.

Les immigrants asservis à l'autorité de leur compatriote patron, à son exploitation voient dans l'anglais une source de puissance et de libération. Voilà l'arme qui leur permettra d'échapper à leur condition de semi-captivité, de s'intégrer directement à la grande société canadienne, sans passer par l'entremise du tuteur.

Sur le plan psychologique, le français leur apparaîtra comme étant dans la même situation que leur langue natale. Si les Canadiens français se résignent à apprendre l'anglais pour avancer et pour réussir c'est que le français est l'idiome des faibles. L'immigrant qui vit dans l'insécurité cherche à s'appuyer sur les forts et les puissants. En apprenant l'anglais, il a l'impression de se joindre à la caravane des victorieux. Adopter le français serait adopter une attitude de non-conformisme et l'immigrant est, de par sa situation, conformiste.

Certes, il existe un certain nombre d'immigrants qui résistent à ces pressions extérieures, qui en subissent d'autres, qui vivent dans un milieu francophone, qui travaillent dans une ambiance où le français occupe une position de puissance et où il se trouve en état de supériorité.

C'est le cas des immigrants qui s'établissent dans la province de Québec, ailleurs qu'à Montréal, dans des villes ou des régions où la connaissance du français est indispensable. Il s'agit d'une minorité car les immigrants, dans leur majorité, cherchent à s'installer dans les grandes villes. C'est là qu'ils ont le plus de chance de trouver un emploi, c'est là aussi qu'ils peuvent se perdre dans l'anonymat s'ils n'appartiennent pas à un groupe ethnique numériquement important.

Il existe aussi des immigrants qui travaillent pour des entreprises canadiennes-françaises ou dans des firmes où la langue de travail est le français. Ils apprennent ainsi le français, par la force des choses, tout en s'efforçant d'acquérir une connaissance de l'anglais s'ils sont ambitieux et s'ils ont le désir d'avancer.

Ces immigrants qui se joignent au groupe francophone ne sont pas la majorité, mais leur démarche, voulue ou imposée par les cir-

constances, démontre qu'il est possible aux immigrants de s'intégrer au groupe canadien-français à condition que ce groupe soit en position de force.

Le monde du travail constitue donc un véritable obstacle à une intégration libre basée sur un sentiment d'égalité à l'endroit de l'une ou l'autre des deux cultures canadiennes. L'immigrant ne répond pas à un appel de fraternité. L'accueil humain, l'affinité culturelle vont souvent à l'encontre des exigences sociales et des besoins d'amélioration du statut et de la vie matérielle.

LA HIÉRARCHIE LINGUISTIQUE

Dès le départ, les rapports entre les Canadiens français et les Néo-canadiens, du même niveau social et culturel, sont faussés à cause de l'existence d'une hiérarchie linguistique qui ne correspond pas à celle qui s'établit généralement entre les majorités et les minorités. Les immigrants essaient toujours, dans le monde du travail, de calquer leur comportement sur les habitudes et les coutumes de la majorité. Or, au Canada français, la majorité de la population se trouve en état d'infériorité social et culturel en raison de son infériorité dans le monde du travail. Ainsi, même quand il est entouré de Canadiens français, l'immigrant aspire à imiter les habitudes et à parler la langue du groupe qui détient l'autorité réelle et qui est anglophone.

On peut songer que son état de minoritaire rangerait tout naturellement l'immigrant du côté de ces minoritaires que sont les Canadiens français. Il serait solidaire de leurs aspirations et de leurs revendications qui ressemblent aux siennes. Cependant, le plus souvent ce sont les éléments de conflits et de concurrence qui prennent le dessus. C'est un cercle vicieux. Car la réticence de l'immigrant à l'égard des Canadiens français et de leurs aspirations entraîne leur suspicion à son endroit. S'il est l'allié probable du patron anglo-saxon, ils ne peuvent l'accueillir à bras ouverts et le considérer comme l'un des leurs. Et même dans le cas des Néo-Canadiens qui veulent lier leur sort à celui des Canadiens français, et ils sont une minorité, les Canadiens français ne se trouvent pas dans un état psychologique qui leur permette de les accueillir. Car dans les rapports entre immigrants et indigènes, ces derniers doivent être assurés de leur supériorité, de leur sécurité de natifs du pays et des privilèges naturels qui doivent en découler. Cette situation de supériorité, conséquence

normale de toute ancienneté doit être garantie, reconnue d'une manière claire et précise pour que l'étranger qui frappe à la porte ne fasse pas figure d'intrus qui menace la quiétude du groupe.

Tout accueil libre, spontané, harmonieux naît d'un équilibre. Les natifs du Canada sont les anciens, ils sont chez eux. Ils ont la bonne fortune et le privilège d'être nés dans ce pays qui attire tant d'étrangers. Ils reçoivent volontairement, généreusement et de bonne grâce les nouveaux-venus, leur ouvrant les portes de la fortune.

Les nouveaux-venus se trouvent par contre dans un état de receveur, de demandeur, par conséquent dans un état d'infériorité psychologique.

Ces données qui, aux Etats-Unis, ont rendu possible une certaine forme d'intégration des immigrants à la vie américaine, sont bouleversées, au Canada français, par le statut des Canadiens français dans le monde du travail.

Certes, il arrive que dans tout pays d'immigration, un étranger atteigne le statut que lui accorde sa formation, sa compétence et son énergie et occupe un poste d'autorité qui met sous ses ordres un nombre considérable de personnes nées dans le pays. Ces cas ne peuvent être qu'individuels et ne constituant pas la norme, ne peuvent pas bouleverser un certain équilibre social qui est sous-jacent à tout équilibre psychologique.

Dans le Québec, l'immigrant n'a pas à éprouver des difficultés semblables à celles du Canadien français pour passer dans le camp canadien anglais. Ne subissant pas le poids de l'histoire, n'étant pas affecté par l'état mental suscité par deux siècles d'existence minoritaire, il dispose d'une plus grande liberté d'action, de plus de facilité pour être admis sinon dans l'enceinte, du moins dans les parages de la cité anglaise. De plus, sa présence, dans l'aire sociale et économique du Canada anglais étant condamnée à la marginalité, ne met pas le patron anglophone en état d'alerte puisque la sécurité de celui-ci n'est aucunement menacée par l'immigrant comme elle peut l'être par le Canadien français, membre d'une majorité numérique.

Dans le monde du travail, le Canadien français tente d'affirmer et de faire reconnaître sa supériorité psychologique sur le Néocanadien et la légitimité de sa position hypothétiquement privilégiée avant d'accepter de l'accueillir. Cette affirmation, dans la mesure où elle est possible, lui permet en même temps de calmer une appréhension plus générale et de vaincre ses craintes.

Dans une situation de libre concurrence entre le Canadien français et le Néo-canadien, c'est le premier qui est perdant puisque l'arbitre anglophone ne lui donne pas les assurances de protection qui lui reviennent de par sa naissance canadienne. De plus, la langue anglaise étant celle du patron, du monde du travail et de tout le continent, le Canadien français se trouve dans l'incapacité réelle d'accueillir l'immigrant comme un égal. Car dans le monde du travail et de la hiérarchie sociale, il ne peut être le dispensateur d'égalité, souffrant lui-même de l'inégalité.

LE PROTECTIONNISME À COURTE VUE DANS LE MONDE DU TRAVAIL

Certains milieux d'affaires au Canada français recourent à un protectionnisme à courte vue pour surmonter leur infériorité de fait, et cette attitude ne peut qu'élargir le fossé entre le Canadien français et le Néo-canadien sans que l'efficacité de la démarche en soit démontrée. Le Néo-canadien qui est ainsi rejeté du monde des affaires ne peut qu'en imputer les motifs à la faiblesse de la communauté canadienne-française qui éprouve le besoin d'ériger des frontières protectionnistes dans un continent qui promet la victoire et la réussite à ceux qui savent faire preuve d'énergie et qui peuvent déployer d'indiscutables qualités. Cette attitude protectionniste confirme le préjugé attaché à cette communauté : dans ce continent nord-américain dynamique, elle refuse le défi et capitonne sa faiblesse.

Le Néo-canadien est vite convaincu alors, prédisposé qu'il est à l'être, que cette société lui sera toujours fermée, le rejettera à toute occasion, qu'il a tout avantage à s'intégrer à un groupe qui possède la véritable puissance et qui lui laisse grandes ouvertes les portes de la fortune.

LE DYNAMISME RÉCENT RÉTABLIT PARTIELLEMENT L'ÉQUILIBRE

Le dynamisme récent de la société québécoise, et tout particulièrement du gouvernement provincial, rétablit partiellement l'équilibre et élimine un certain nombre de préjugés. Les entreprises nationalisées ouvrent de nouvelles perspectives et le nombre de Néo-canadiens qui cherchent à se faire engager par l'Hydro-Québec est considérable. De plus, le nombre d'immigrants qui enseignent dans les diverses commissions scolaires de la province ne cesse d'augmenter.

Dans ces domaines, les Canadiens français se trouvent en état de force. Ce sont eux les employeurs, eux qui fixent les salaires et qui définissent l'avenir et c'est dans leur langue que le travail s'effectue. Dans de telles conditions, les postulants affirment avec force et fierté leur maîtrise de la langue française. Le développement récent de certaines entreprises canadiennes-françaises commerciales et industrielles pousse un certain nombre de Néo-canadiens à tenter leur chance dans ce domaine bien qu'ils constatent l'existence d'un grand nombre de concurrents canadiens-français. Il est vrai que plus les entreprises canadiennes-françaises perdront leur caractère familial, plus les chances apparaîtront grandes au Néo-canadien de s'y faire un avenir.

LE FACTEUR POLITIQUE

Cependant dans les années qui viennent, ce ne sont pas les facteurs économiques et psychologiques qui seront les plus dominants. Il faudra désormais compter avec le facteur politique. Ainsi, dans les grandes industries et dans les corporations canadiennes-anglaises, les patrons anglo-saxons se sont remis en classe pour apprendre le français. Forts de leur puissance de majorité, affirmée sur le plan politique, les ouvriers canadiens-français ne mettent plus le mépris de leur langue sur le compte de leur état de subalternes et réclament de plus en plus fortement le respect de leur langue.

Le gouvernement provincial ne peut se maintenir au pouvoir sans affirmer son accord avec ces revendications. Si les patrons anglo-canadiens éprouvent le besoin d'apprendre le français, les Néo-canadiens doivent à plus forte raison suivre leurs traces à moins qu'ils ne décident de quitter cette province. Cependant, faut-il le préciser, leur choix ne se pose pas entre l'anglais et le français mais entre l'anglais et le bilinguisme. En apprenant le français, ils n'admettront que la puissance politique des Canadiens français avec lesquels il leur faudra désormais composer.

Il est trop tôt pour dire si cette tendance se poursuivra ou si elle n'est que la réaction immédiate mais éphémère en face de la montée du séparatisme. Mettons qu'il s'agisse d'un mouvement irréversible. Est-ce à dire que les Néo-canadiens sont en train de franchir un pas de géant sur la route qui les conduit à s'intégrer au groupe canadien-français ? Intégration, oui mais non au groupe canadien-français ni à aucun groupe en particulier. Il s'agirait plutôt d'une assimilation à une idée du Canada, à une profession de foi de fidélité

et d'attachement envers une entité juridique encore abstraite, envers un fédéralisme souhaité mais non encore inscrit dans la réalité concrète. Et l'on sait que l'intégration à une idée abstraite, à une entité juridique est bien plus facile que l'intégration à une communauté vivante.

L'EFFET DU CONFLIT ENTRE LES CANADIENS FRANÇAIS ET LES CANADIENS ANGLAIS SUR LES IMMIGRANTS

Tous les immigrants, ouvriers, artisans, petits commerçants, employés de bureau économiquement et socialement vulnérables ressentent dans la vie quotidienne les effets du conflit qui oppose les Canadiens français aux Canadiens anglais. Ils craignent que l'élimination des obstacles qui empêchent les Canadiens français de progresser et de s'épanouir ne s'accomplisse à leurs dépens, qu'ils ne paient eux-mêmes les frais d'une entente anglo-franco canadienne et que les marchandages économiques et sociaux ne se fassent sur leur dos. Ils savent, et c'est la voix de l'intérêt et de l'insécurité qui leur en dicte la leçon, que toute discrimination sur le plan ethnique, toute faveur accordée à un groupe ethnique en raison de son ethnicité ne peut que jouer contre les minorités les plus faibles. Ce sont les groupes politiquement et économiquement forts qui l'emporteront, car ils sont les seuls à pouvoir se défendre.

LE RÔLE DU MOUVEMENT OUVRIER

Dans ce domaine, le rôle des syndicats ouvriers est très grand. Certes, leur but premier est de défendre les ouvriers sans tenir compte de leur origine ethnique ou de leur confession religieuse. Mais le jeu n'est pas aussi simple, et au Canada il se complique du fait de la division du mouvement ouvrier. L'une des deux centrales est affiliée aux unions américaines et se trouve parfois forcée, dans la province de Québec, de recourir à la surenchère nationaliste pour faire face à la concurrence de la centrale canadienne-française qui ne permet aucun doute que son unique pôle d'intérêt se situe au Canada français.

Certes, tous les syndicats se déclarent opposés à toute discrimination envers les immigrants ouvriers et prétendent n'en pratiquer aucune à leur endroit. Cependant, il faut prendre de telles professions de foi théoriques avec une certaine réserve. L'on sait que les unions ouvrières américaines, dont dépendent la grande majorité des unions canadiennes, ne sont pas immunisées contre une discrimination raciale

de fait à l'endroit des Noirs, même si au sommet de la hiérarchie leurs chefs proclament — et sans hypocrisie — qu'ils sont favorables aux revendications des Noirs. Cependant, les unions ouvrières sont soumises aux intérêts immédiats de leurs mandataires qui craignent l'invasion du marché du travail par une main-d'oeuvre noire qui accepte des salaires au rabais. Ceci n'a rien à voir avec les préjugés raciaux.

La situation n'est pas identique au Canada, mais présente toutefois des points de ressemblance. Le nouveau venu sait que les unions sont là pour le défendre et qu'il pourra théoriquement y adhérer sans que son origine ou sa croyance religieuse ne l'en empêchent. Mais il s'aperçoit, tout étonné, que dans chaque métier il sera soumis à des tests de compétence assez vigoureux. Sa formation, sa connaissance plus ou moins bonne de la langue jouent contre lui et il est souvent obligé d'accepter des conditions de travail et un salaire inférieur à sa compétence réelle et à son expérience.

Plus il monte dans l'échelle sociale, plus les portes se trouvent rigoureusement fermées devant lui. S'il est professionnel, il les trouvera cadenacées. Médecins, avocat ou notaire, il doit — du moins dans les provinces du Québec et de l'Ontario — refaire ses cours entièrement avant d'être admis dans les corporations fermées de ces professions.

L'immigrant, dans le domaine du travail, se heurte à des obstacles de tout ordre qui sont parfois causés par les luttes intestines qui déchirent le pays et dont il devient l'innocente victime. Et ceci ne favorise certainement pas son intégration. Souvent il est honteusement exploité sans qu'il possède un recours quelconque ou un moyen de se défendre.

Ces expériences dans son travail accroissent le sentiment d'insécurité de l'ouvrier immigrant et le font douter de la solidité des institutions canadiennes. Dans certains cas, cela le conduit à souhaiter d'avoir son mot à dire sur le fonctionnement de ces institutions, et il arrive que les expériences initiales d'un immigrant l'incitent à militer pour la modification des structures dont il avait souffert à son arrivée.

LES CLASSES SOCIALES

Au début de son séjour au Canada, l'immigrant ne se pose pas toujours des questions sur la classe sociale à laquelle il appartient. Pour la majorité des manoeuvres, anciens paysans dirigés vers des

usines et des chantiers, leur appartenance à la classe ouvrière ne fait pas de doute. Cependant, la notion même d'une telle classe n'étant pas précise en Amérique du Nord, et les lignes de démarcation entre les classes étant moins clairement tracées ici que dans des sociétés aux structures plus traditionnelles et plus rigides, l'immigrant cesse de se considérer comme membre de la classe ouvrière dès qu'il entrevoit une possibilité d'avancement, surtout s'il remplit une fonction de spécialisation.

Là encore la question d'ethnicité surgit. Y a-t-il une correspondance entre classe sociale et groupe ethnique ? se demande l'immigrant. L'appartenance des Canadiens français à une couche défavorisée de la société ne peut échapper à son observation. Il les voit souvent dans les usines et les bureaux obéir à des patrons qui s'adressent à eux en anglais. Dès qu'il tente de quitter les limites sociales de la classe ouvrière, il se met à parler l'anglais. Du reste, certains de ses collègues canadiens français ne lui en donnent-ils pas eux-mêmes l'exemple ?

D'ailleurs les Canadiens français eux-mêmes semblent confirmer, par leur comportement, l'infériorité sociale attachée au français. L'étranger qui parle correctement le français, mais avec un accent, est assimilé à un Anglais. On ne lui répond pas en français, même si l'anglais qu'on emprunte est extrêmement hésitant. L'étranger ne peut alors s'empêcher de conclure que les Canadiens français n'ont pas confiance dans leur langue, n'en sont pas fiers.

Le récent renouveau nationaliste a changé maintes habitudes. Combien souvent n'ai-je pas remarqué ces derniers mois, dans les restaurants et les magazines, des Canadiens français de la classe moyenne, et non point uniquement des intellectuels, parler le français aux vendeuses et aux serveuses souvent anglophones, avec fermeté, voire ostentation, affirmant ainsi une dignité retrouvée.

L'IMMIGRANT DE LA CLASSE MOYENNE

Quel est le sort de l'immigrant qui appartient à la classe moyenne ? S'il peut maintenir son statut au Canada, il pourra proclamer fièrement sa réussite dans son nouveau pays. Il aura un niveau de vie matériel supérieur à celui qu'il avait dans son pays d'origine. Son statut s'en trouve, par conséquent, rehaussé par rapport à l'Europe.

J'ai remarqué que les immigrants d'Europe et d'Afrique du Nord qui, dans leur terre natale, appartenaient à la classe moyenne, adoptent des attitudes de parvenus et de nouveaux-riches dès qu'ils

s'assoient, l'air victorieux, derrière le volant de leur première grosse voiture américaine. Leur ostentation atteint de nouveaux sommets quand ils s'installent dans leur maison privée. Ainsi, l'Amérique a tenu ses promesses. C'est alors qu'ils découvrent que tout anglophones qu'ils sont devenus, les portes de la société anglo-canadienne leur sont fermées. Les francophones parmi eux affichent alors leur culture française tout en exhibant leur connaissance de la langue anglaise. Ils se mettent à frayer avec d'autres Européens, d'autres immigrants auxquels ils sont liés par la communauté de destin et de statut social.

Les immigrants de la classe moyenne les plus proches du prolétariat (anciens comptables sans formation, artisans dont les talents ne trouvent pas preneur au Canada, petits marchands et boutiquiers) vivent dans l'insécurité concernant leur statut social. Immigrants, ils se sentent dans un état d'infériorité à cause de leur manque de familiarité avec le nouveau pays. Si, en plus, ils perdent leur rang social et si ce recul n'est pas temporaire mais leur apparaît comme permanent, ils éprouvent un grand ressentiment envers le Canada, et leur vision de la nouvelle terre se colore de leur accablement et de leurs sentiments d'échec et de défaite. La terre promise leur aura donné des fruits amers.

C'est l'immigrant qui voudra acquérir ce qui lui apparaîtra comme la langue de la réussite et indispensable clef du succès, lui qui méprisera le français qu'il considèrera comme l'idiome d'un groupe où se recrute le grand nombre de ses concurrents, groupe qui n'a pas su utiliser les avantages dont il dispose de par son importance numérique. Certes, il se trouvera parmi ces frustrés sociaux un certain nombre de francophones qui imputeront aux Anglais la responsabilité de leur infortune. Il n'en découle pas nécessairement qu'ils se sentiront solidaires des Canadiens français et qu'ils appuieront leurs revendications.

D'autres frustrés sociaux ne veulent pas être mis sur un pied d'égalité avec les Canadiens français du même rang social. Ils valorisent leurs traditions européennes, leur culture française authentique et leur accent. Ils prétendent connaître le théâtre, avoir de bonnes manières, afin de compenser leur infériorité matérielle. Ils refusent de fréquenter les indigènes de leur classe qui jouissent d'un standard de vie légèrement supérieur au leur, par dédain de leur ignorance et de leur manque de raffinement. Parmi ces frustrés fleurissent les préjugés. Les victimes peuvent en être, indistinctement, les Canadiens

français, les Canadiens anglais ou d'autres groupes d'immigrants. Souvent ces sentiments ne durent que l'espace de la période d'adaptation, qui peut être plus ou moins longue.

Les conditions du travail, le logement, le système scolaire exercent une grande influence sur l'intégration des immigrants qui appartiennent aux classes ouvrière et moyenne. Les autres, les professionnels, les commerçants et les industriels qui viennent munis de capitaux obéissent dans leur intégration à des conditions plus individuelles. Les intellectuels s'intègrent plus facilement que d'autres, mais cette intégration s'effectue sur une base différente, par le sommet. Leur pénétration dans le milieu, profonde et fructueuse, riche en contacts sociaux ne peut servir d'exemple pour l'ensemble des immigrants.

On peut tirer la conclusion que les habitudes de logement, le monde du travail, l'image que projette la société au nouveau-venu de ses structures et de ses lignes de force ne favorisent pas l'intégration de l'immigrant au groupe canadien-français. D'autres éléments corrigent et contrebalancent toutes ces forces négatives : manière de vie américaine, institutions juridiques et politiques, loisirs, rapports personnels, mariages avec des Canadiens, églises, clubs.

L'intégration aux institutions du pays, ce que le sociologue Milton Gordon désigne comme l'intégration secondaire, est sans doute la plus facile. Elle peut même être organisée et hâtée par l'intervention des pouvoirs publics et des associations privées. Mais l'intégration réelle qui touche ce qui dans l'être est le plus profond et le plus personnel demeure soumise à des conditions et des contraintes multiples qui échappent à l'intervention extérieure, aussi bienveillante et éclairée soit-elle.

LA POLITIQUE OFFICIELLE D'INTÉGRATION

Les hommes politiques canadiens qui ont la responsabilité de l'immigration et de l'intégration des immigrants expriment des idées toutes faites sur la politique suivie par nos voisins du sud en ce qui concerne l'intégration des immigrants, idées que contredisent depuis longtemps les sociologues et les romanciers américains. Au cours de voyages effectués aux Etats-Unis, grâce à des rencontres multiples et à des observations personnelles, j'ai pu vérifier les opinions émises par les sociologues et les romanciers.

LA POLITIQUE AMÉRICAINE D'INTÉGRATION

On prétend très hâtivement au Canada, que la politique suivie chez nous est différente de celle de nos voisins qui serait basée sur la théorie du creuset, le « melting pot ». Or la politique américaine à l'égard des immigrants a traversé trois étapes et fut en toutes circonstances conditionnée par le développement économique du pays et par sa politique internationale.

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, on pratiquait la politique de l'« anglo-conformity ». Pour devenir américain, il fallait se familiariser avec la culture dominante. Dans leur majorité, les immigrants ne demandaient pas mieux. Ils se mirent à l'étude de la langue anglaise et se conformèrent aux institutions du pays. Mais à peine entrouvertes, les portes de la société anglo-saxonne se fermaient à leur nez. Certes, il y avait des réfractaires. Pour certains, la religion constituait un obstacle. D'autres considéraient leur culture supérieure à celle de leur nouveau pays. Ainsi, les Allemands ont tenté de faire admettre leur droit, non seulement à l'autonomie linguistique, mais aussi à l'autonomie territoriale, et ce fut la première grande guerre qui mit définitivement fin à leur mouvement.

L'« anglo-conformity » ayant fait long feu, on en arriva alors à une deuxième étape. On s'est mis à parler du creuset, du « melting pot ». On ne réclamait plus la disparition des cultures nationales, leur fusion pure et simple dans la seule qui avait droit de cité, celle de la majorité anglo-saxonne, mais une libre association de toutes les cultures, leur disparition dans une nouvelle culture née de l'apport de chacune d'elles au tout collectif. La nouvelle entité serait supérieure à toutes ses parties constituantes et dépasserait en dynamisme et en perfection toutes ses composantes.

Mais en fait, ce qui arriva fut la domination de la culture anglo-saxonne qui s'est imposée à toutes les institutions du pays sans que, pour cela, la société anglo-saxonne ait à accepter dans son sein la présence de personnes appartenant à d'autres groupes. Tous les groupes subissaient des pressions politiques et sociales pour accepter, au nom du « melting-pot », la domination des normes et des structures imposées par le groupe anglo-saxon. On pensait venir ainsi à bout de tous les éléments réfractaires et résiduels. Mais on assistait à la cristallisation de nouveaux foyers d'attraction, de sorte qu'on ne pouvait plus parler d'un seul « melting pot » mais d'une multiplicité de « melting pots ». De nouvelles affinités se manifestaient et des lignes de démarcation inconnues jusqu'alors se précisaient. Les trois

confessions: protestante, catholique et juive, constituaient désormais des creusets indépendants les uns des autres. Il y eut ensuite la ligne de démarcation raciale. La séparation entre les Blancs et les Noirs, et dans une grande mesure des Jaunes, renvoyait à un avenir lointain la fusion des hommes de toutes les origines et la naissance de l'homme nouveau.

Dès lors on ne parla plus de « melting pot ». Le pluralisme culturel prit naissance. Les cultures nationales garderaient leur autonomie, ne se fusionneraient pas en un tout unique. Les cultures ressembleraient aux instruments d'un orchestre qui, par leurs différents sons, produiraient une mélodie harmonieuse. Mais on constate que la nouvelle théorie n'a pas plus de solidité que les précédentes. Toutefois elle indique une nouvelle étape dans l'intégration des immigrants.

On remarque que les groupes ethniques qui possèdent un réseau d'associations, de journaux, d'émissions radiophoniques sont en perte de vitesse. L'anglais est véritablement envahissant. Si les cultures nationales ont droit de cité et peuvent s'exprimer librement, elles n'arrivent pas à atteindre le public, voire les membres des groupes ethniques, si elles ne franchissent pas la barrière de la langue. Ainsi l'écrivain Isaac Bashevis Singer fait paraître ses romans et ses nouvelles dans leur traduction anglaise avant de les publier en yiddish, sa langue d'expression. Son public, juif ou non juif, ne le lit plus en yiddish mais en anglais. Ainsi, le livre de Barzini sur les Italiens n'est devenu un best-seller que dans sa version anglaise. Ces apports culturels sont maintenant acceptés et reçus non seulement par les membres des groupes concernés mais également par l'ensemble de la population. Ils enrichissent et diversifient le fonds anglo-saxon dans sa version américaine et dont aucun des groupes ne met en question la suprématie. Il serait donc exagéré et faux de parler de pluralisme culturel puisqu'il s'agit d'une culture qui domine et qui est entourée de satellites.

La domination de la culture anglo-saxonne n'entraîne pas la disparition des groupes ethniques. Ceux-ci persistent et tirent leur vitalité non pas de la culture mais des structures de la société, des frontières qui séparent les races et les confessions, les quartiers d'habitation, les métiers, les traditions culinaires. Il s'agit donc d'un pluralisme structurel mais non d'un pluralisme culturel. Pluralisme qui ne disparaîtra pas car personne n'a avantage à le voir disparaître. Il est tenace.

Ainsi l'on constate qu'à la troisième génération, cinquante pour cent des immigrants italiens épousent des conjoints d'origine italienne. Les autres se marient avec des Polonais ou des Irlandais. Le catholicisme rapproche ces trois groupes qui tendent de plus en plus à former un seul groupe culturel : les catholiques blancs. Malgré la foi commune, les mariages entre les catholiques blancs et les Portoricains catholiques sont très rares.

De leur côté, les Anglo-Saxons grossissent leur contingent en assimilant dans leurs rangs les Scandinaves, les Hollandais et les Allemands. On voit bien qu'il s'agit de divisions raciales et religieuses et non de pluralisme culturel.

Les conditions d'intégration des groupes aux Etats-Unis ne sont pas aux antipodes de celles que nous observons au Canada, malgré les déclarations faites hâtivement par nos dirigeants politiques.

RESSEMBLANCE DE L'ATTITUDE CANADIENNE-ANGLAISE ENVERS LES IMMIGRANTS AVEC CELLE DES ETATS-UNIS

On peut dire que le Canada anglais a pratiqué à l'égard des immigrants une politique similaire à celle des Etats-Unis. La présence du Canada français a empêché l'emploi de certains vocables comme : assimilation ou « melting pot ».

Si, traditionnellement, le Canada français s'est montré hostile à l'immigration, il ne faut pas en imputer la raison à une faille intrinsèque à la nature de la communauté française, à son catholicisme ou à ses souches latines, même si les monarques bourbons interdisaient l'accès de la nouvelle colonie aux non catholiques.

En fait, même après la conquête, les Canadiens français ont assimilé un nombre considérable d'étrangers : Irlandais catholiques, Ecossais protestants, Européens juifs. On peut dire que chaque fois que les Canadiens français s'étaient sentis en sécurité quant à leur avenir, ils n'ont pas eu peur de l'étranger. Au contraire, ils l'ont accueilli et l'ont assimilé. L'étranger francisé, converti au catholicisme, se perdait dans la masse et ne gardait pour tout rappel de son passé qu'un nom. Tout en se protégeant contre l'influence d'un continent anglo-saxon, les Canadiens français ont réussi à attirer quelques recrues.

Cependant, quand la première grande vague d'immigration a eu lieu les Canadiens français vivaient encore en majorité dans les régions rurales et sentaient peser sur eux le spectre de la pauvreté et de la disette. Ils ont eu peur de ces nouveaux venus aux moeurs étranges.

Ces immigrants se présentaient à eux sous le visage de futurs alliés des Anglais. Ils avaient trop pris l'habitude de se protéger derrière des cloisons étanches, de fermer leurs portes à tout bruit insolite venant de l'extérieur afin de sauvegarder la cohésion de leur groupe, pour ne pas redouter le spectacle de ces milliers d'intrus qui risquaient de déranger leur quiétude et une harmonie durement gagnée. Ils l'avaient payée chère, leur apparente unanimité, faisant taire toute voix discordante, réduisant au silence toute protestation contre l'ordre établi.

Il a fallu deux guerres mondiales, l'envahissement des foyers canadiens français par la radio et surtout par la télévision, la naissance d'une véritable élite intellectuelle, sûre d'elle-même, curieuse, éclairée, ainsi que l'urbanisation de cette société rurale pour que la suspicion et l'hostilité envers l'étranger cèdent la place à la curiosité et à la tolérance.

Certes, les Canadiens français les plus ouverts, les plus favorables aux immigrants redoutent que l'arrivée massive des contingents d'étrangers ne contribue à renforcer l'élément anglais et, par conséquent, à affaiblir leur groupe. Ces appréhensions trouvent leur expression dans tous les milieux, y compris le milieu intellectuel. Un éditorialiste écrivit qu'il valait mieux rapatrier les Franco-Américains que faire venir les Français et des Belges. Un commentateur constate avec effroi que la majorité des enfants italiens fréquente les écoles anglo-catholiques. Une association de gauche qui prétend s'inspirer du marxisme fonde une association (qui n'a sans doute jamais eu une existence réelle) dont le but est la défense de la main-d'oeuvre indigène, réclamant le renvoi des immigrants à Ottawa, responsable de leur venue et l'obligation pour ceux qui restent de se munir d'une carte de travail.

Toutes ces expressions d'inquiétude révèlent l'attitude négative des Canadiens français qui ne cessent d'être hantés par un passé encore vivace dans leur mémoire.

LE MARIAGE ENTRE NÉO-CANADIENS ET CANADIENS FRANÇAIS

Ces manifestations de réticence sinon d'hostilité se limitent-elles à la presse? Dans la vie quotidienne, le Canadien français est-il moins hostile envers l'immigrant que dans le passé?

Prenons comme exemple l'acte qui engage le plus décisivement l'existence d'une personne: le mariage. Quelle attitude la famille canadienne-française adopte-t-elle face à l'entrée, en son sein, d'un

étranger ? La première question qui se pose est, bien sûr, celle de la religion. Si le conjoint est catholique, l'obstacle le plus sérieux est levé. Le garçon ou la jeune fille sont alors admis dans la famille, mais dans quelles conditions ? L'attitude des Canadiens français est empreinte à la fois de crainte et de chaleur, de curiosité et de réticence, d'hostilité et d'admiration. Une longue habitude de vivre replié sur soi fait apparaître l'étranger, devenu membre de la famille, comme une menace. Il n'entre pas là un sentiment de supériorité et de mépris. C'est, le plus souvent, tout le contraire. L'Européen apparaît comme celui qui a le privilège d'avoir voyagé, d'être né dans un pays qui possède de vieilles traditions.

Certes, on peut entretenir sur les « vieux pays » de contradictoires illusions. Contrées de grande culture mais qui ne possèdent pas de confort. L'étranger avait-il l'électricité dans son village ? Il faut dire que les manifestations d'une telle ignorance deviennent de plus en plus rares, surtout grâce à la télévision. Et puis les Canadiens voyagent plus nombreux à l'étranger et connaissent personnellement les « vieux pays ». Il n'en demeure pas moins que le sentiment de la supériorité de l'étranger demeure vivace. C'est le sentiment du provincial devant le métropolitain. Mais ce sentiment a des racines plus profondes. Il est aussi né de la défaite devant les Anglais. On a beau mépriser l'Anglais, condamner son matérialisme, on ne peut nier sa supériorité matérielle et l'on souhaite jouir des privilèges dont il est le détenteur. Si la famille canadienne-française nourrit, à l'égard de l'étranger, une grande curiosité, elle n'ose pas trop l'avouer ouvertement par crainte de la menace qu'il pourrait faire peser sur la vie collective du groupe.

Mais, une fois admis dans le cercle fermé de la famille, c'est à l'immigrant, à l'étranger de fournir des preuves, de déployer des efforts pour gagner la confiance du groupe, pour y être définitivement accepté.

Saura-t-il avoir le tact de surmonter la méfiance, d'éviter de réveiller les susceptibilités ? On lui reconnaîtra volontiers certaines supériorités, à condition de ne pas les étaler trop bruyamment, et de ne pas chercher, en les affirmant, à abaisser le Canadien français, à l'atteindre dans sa fierté.

Rapports ambigus comme on le voit, car ils sont humains. Les frontières disparaissent et toutes les intimités s'avèrent possibles.

On constate chez les Canadiens français des attitudes semblables à celles de tous les groupes : ils sont accueillants, ils s'ouvrent à l'apport de l'extérieur quand ils sont dans une situation de sécurité,

quand ils se sentent majoritaires, dans un état de force. Mais chez eux on retrouve en plus une des caractéristiques des Latins : les rapports familiaux revêtent un caractère de totalité qui laissent une liberté fort relative à l'individu.

L'immigrant qui a fait son entrée dans une famille canadienne doit abandonner toute idée d'un recours possible à des demi-mesures. Il fait partie de la nouvelle famille ou il en est exclu. Même si l'urbanisation disloque dans une certaine mesure la famille canadienne-française et en modifie le caractère, cette attitude persiste psychologiquement. L'identification de cette famille avec l'immigrant et vice versa s'effectuera au cours des prochaines années encore selon des normes traditionnelles.

Il peut arriver aussi que le conjoint canadien du mariage mixte entre Canadien et immigrant quitte son propre milieu et rejoigne celui de l'immigrant. Il s'agit surtout du cas des groupes ethniques où les rapports de famille sont encore plus forts, plus traditionnels que ceux des Canadiens français. Cependant, l'influence de l'ensemble de la société s'exerce sur la nouvelle cellule familiale et les deux conjoints sont forcés d'arriver à un compromis entre leurs milieux et leurs cultures respectifs.

MARIAGE MIXTE

Si le mariage mixte se produit entre un Canadien français et une personne qui pratique une autre religion, la difficulté s'aplanit rapidement si l'immigrant se convertit au catholicisme et le clergé facilite alors l'union. Si la conversion est sincère, l'union de la famille est solide. Le couple peut déployer une grande énergie dans les activités sociales et religieuses. Je songe à un Juif français qui se convertit au catholicisme en épousant une Canadienne française. Sa femme est depuis devenue très active dans les associations judéo-chrétiennes et oeuvre pour la promotion d'une bonne entente entre les Chrétiens et les Juifs. Dans le cas de non-conversion, le couple devient marginal à moins que le conjoint canadien-français ne se convertisse lui-même à la religion de l'immigrant.

Il faut dire que les mariages mixtes entre Canadiens français et immigrants n'atteindront pas, dans un avenir prévisible, une proportion telle que l'attitude des Canadiens français envers l'immigration et l'intégration des immigrants puisse en être modifiée.

CARACTÈRE D'EXEMPLARITÉ

Cependant, si le mariage mixte reste le fait d'une minorité, il n'en conserve pas moins son caractère d'exemplarité. Car la facilité avec laquelle le Canadien français accueille, dans certaines circonstances, l'étranger dans le sanctuaire familial démontre la possibilité d'une véritable assimilation de nouveaux éléments au groupe canadien français.

LA VIE SOCIALE

L'étape la plus sérieuse, la plus difficile aussi, de l'intégration de l'immigrant concerne sa vie sociale, ses loisirs. En d'autres termes, l'intégration culturelle est la plus importante et la plus ardue.

Bien sûr, le logement, le travail et l'école contribuent à hâter ou à retarder cette intégration mais celle-ci demeure l'étape décisive qui départagera ceux des immigrants qui deviendront des membres actifs dans la vie du pays de ceux qui vivront en marge de la société canadienne, réservant leurs activités culturelles et sociales à leur propre groupe, vivant, en quelque sorte, en retrait.

LES LOISIRS

Pour ses loisirs, l'immigrant a le choix entre plusieurs possibilités : les associations de son propre groupe ethnique à condition que celui-ci soit suffisamment important numériquement, ce qui signifie qu'il ne trouve de telles associations que dans les centres urbains. Les villages et les régions rurales dont la population appartient à un groupe ethnique minoritaire et dont les exemples abondent dans l'ouest du Canada n'existent pas au Québec.

D'autres possibilités se présentent à l'immigrant : les loisirs publics. Il peut librement acheter son billet de théâtre et assister à une joute sportive. Sur le plan des communications de masse, l'immigrant se familiarise et s'habitue à une certaine forme de vie canadienne bien que cela ne touche que l'épiderme et que cela n'exerce aucune influence directe et significative sur sa vie sociale.

LES LOISIRS AU SEIN DU GROUPE ETHNIQUE

Il peut enfin fréquenter les associations canadiennes françaises mises sur pied soit pour lui venir en aide soit pour faciliter son intégration au groupe canadien français. Mentionnons également les

associations canadiennes françaises dont les membres sont en grande majorité des Canadiens français mais qui déploient un effort particulier pour attirer des membres néo-canadiens dans leurs rangs.

L'association ethnique remplit une fonction primordiale dans l'intégration de l'immigrant. Son premier rôle est celui de créer un lien, de jeter un pont entre le nouveau-venu et le Canada, de le familiariser avec la vie canadienne dans des termes qui réfèrent à son expérience passée à des schèmes de pensée qui sont les siens. Au cours des soirées récréatives où les danses du pays occupent une place de choix, il retrouve, dans la nostalgie, le souvenir des joies d'antan. Imperceptiblement, il les mêle à des joies plus récentes, à des coutumes et des habitudes acquises au Canada et dont il ne peut plus se passer. Les soirées nationales comportent toujours un élément canadien. Après quelques années de séjour au Canada, les traditions authentiques deviennent incompréhensibles sans une interprétation canadienne. Voie médiane qui indique le progrès sur le chemin de l'intégration. Autrement la vie de l'immigrant sera intenable à la longue puisqu'elle revêtira l'insupportable visage de l'exil.

Le journal ethnique et, dans un degré moindre, les émissions radiophoniques en langue étrangère, remplissent la même fonction. Ils satisfont le besoin affectif de se rattacher à une culture et à un passé et en même temps ils rendent le cadre nouveau plus amène, plus hospitalier.

Le dilemme des associations et de la presse ethniques c'est que pour remplir pleinement et honnêtement leur tâche, elles se trouvent acculées à vivre dans le transitoire, à cheminer dans le provisoire, à modifier leurs centres d'intérêts continuellement pour répondre à des goûts et à des besoins constamment changeants.

Le caractère temporaire et peu solide de ces associations et de cette presse ouvre la porte à des démarcheurs sans scrupules, à des opportunistes, à des chevaliers d'industrie qui profitent de la naïveté et de l'ignorance de leurs compatriotes récemment arrivés pour faire fortune à leurs dépens.

Elles abritent aussi de médiocres personnes qui n'arrivent pas à se frayer un chemin dans la vie canadienne et qui vivent parmi leurs compatriotes avec le mépris et la frustration au coeur après que le véritable attachement eut fait son temps.

Certes, il existe des bonnes volontés que rien n'entame, des dévouements qui ne se démentent pas. Il existe des personnes convaincues d'être les héritières d'un patrimoine qu'il ne faut pas disperser et dilapider.

LES BUREAUCRATIES ETHNIQUES

Les groupes les plus importants investissent des capitaux pour construire des édifices pour leurs associations et établissent de véritables bureaucraties. Celles-ci ont le don de se perpétuer ou, en tout cas, de refuser de mourir. Elles cherchent de nouvelles formes d'action afin de perpétuer leur fonction. Parfois, les représentants de deux générations d'immigrants s'opposent les uns aux autres. Des conflits de génération éclatent au grand jour. Ce fut le cas à la Casa d'Italia voici quelques années.

LA POLITIQUE : UN EXUTOIRE

Les dirigeants ambitieux des associations ethniques ne mettent pas de temps pour s'apercevoir que c'est dans la politique qu'ils peuvent le mieux perpétuer leur rôle et leur fonction comme chefs de file. Déviation du rôle réel des organisations ethniques dont sont responsables non seulement les dirigeants eux-mêmes mais les hommes et les partis politiques canadiens.

Du fait de leur concentration dans certains quartiers, les Néo-canadiens constituent des blocs électoraux. Les organisateurs politiques canadiens ne tardent pas à se rendre compte du parti qu'ils peuvent tirer des formations ethniques. Ce fut sans doute l'ancien Premier Ministre John Diefenbaker qui, parmi les hommes politiques canadiens, fut le plus convaincu de l'importance des associations ethniques dans une campagne électorale. Systématiquement, son parti tenta d'utiliser la presse ethnique pour des fins partisans, mettant sur pied, d'une manière plus perfectionnée qu'auparavant, des formations ethniques conservatrices. Certes, ce n'est pas en 1957 qu'on a découvert l'importance des groupes ethniques dans la vie politique et tous les partis politiques ont eu recours à des comités ethniques. Mais ce ne fut jamais aussi systématique. Emboitant le pas au Parti Conservateur, le Parti Libéral forma aussi un comité des groupes ethniques. Ainsi, on reconnut et on valorisa sur le plan national un procédé d'organisation électorale auquel on avait recours dans les élections municipales et provinciales. On reconnut la validité du rôle politique des groupes ethniques en tant que tels.

De son côté, le Néo-canadien s'aperçoit rapidement qu'il n'a de chance de jouer un rôle actif dans la politique de sa ville, de sa province ou du pays que par le truchement de son groupe ethnique.

M. Juba s'est remis à l'étude de l'ukrainien quand il décida de se porter candidat à la mairie de Winnipeg.

Les dirigeants politiques canadiens sont les victimes d'un système qu'ils ont eux-mêmes contribué à mettre en place et dont ils ne prévoyaient pas les contraintes. Pour attirer les votes des Néo-canadiens, il est normal qu'on fasse appel à eux en leur propre langue par l'entremise de leurs journaux. Mais en ce faisant, les politiciens canadiens ont donné involontairement aux Néo-canadiens conscience de la force politique qu'ils représentent quand ils forment un bloc et que leur voix est celle d'une collectivité.

Tout au Canada contribue au développement du système : la démocratie anglo-saxonne qui répugne aux idéologies, la structure de la société nord-américaine, le régionalisme. On voit, en d'autres termes, s'installer ici un pluralisme structurel identique à celui de nos voisins du sud. Ainsi, le Néo-canadien qui n'entrevoit de chance d'avancement dans une carrière politique, ou tout simplement dans une carrière publique, s'il se fie à son mérite et action individuels découvre les avantages de l'action au sein d'une collectivité et, par conséquent, l'importance de l'appartenance à un groupe ethnique.

L'association ethnique dont le but initial est de faciliter l'intégration de l'immigrant à son nouveau milieu se transmue imperceptiblement et graduellement en un groupe d'intérêt qui peut jouer un rôle électoral. Ses dirigeants perpétuent leur fonction en élaborant un programme qui inscrit le service du groupe dans le pluralisme structurel. Ils ont tout intérêt à défendre les droits culturels de leur groupe, même si très souvent les membres de ce groupe, dont certains sont des natifs du Canada, se désintéressent d'une culture qui leur apparaît comme celle des vieux, des générations précédentes. Comme, par ailleurs, ils ne sont pas admis de plein droit dans tous les domaines de la vie canadienne, ils sont forcés d'appuyer les organismes qui défendent leur culture, car ils ont tout avantage à se prévaloir de leur appartenance ethnique. S'ils n'obtiennent pas des postes grâce à leur seule compétence, leur origine ethnique peut dans certains cas être un précieux atout.

La transformation des groupes ethniques en groupes de pression et d'intérêt a et aura une profonde influence sur l'avenir du Canada, surtout en raison de l'affrontement actuel entre les Canadiens anglais et les Canadiens français.

Les Néo-canadiens se rendent compte que la recherche d'une nouvelle définition d'un Canada biculturel et bilingue masque un litige plus décisif. Les Canadiens anglais et les Canadiens français

négocient un nouveau partage du pouvoir et de la puissance politique. Les Néo-canadiens redoutent les répercussions de ces dialogues dont ils se sentent exclus.

Il eut été possible d'inviter à la table des négociations les Néo-canadiens, de leur faire participer au nouveau partage et au nouvel aménagement en tant que citoyens canadiens de langue anglaise ou de langue française. Ils ne peuvent participer pleinement au débat. Ils en sont exclus de par la reconnaissance qu'on accorde implicitement au pluralisme structurel qui accule le Néo-canadien à faire valoir sa présence par le truchement de la voix collective du groupe auquel il appartient.

Malgré l'influence prépondérante de l'Eglise catholique dans le développement et l'histoire du Canada français, on peut concevoir qu'il eût été possible, dans un autre contexte sociologique et géographique, qu'une tradition différente fût suivie. Le Canada français aurait tout simplement obéi aux traditions et à la mentalité prévalentes en France et qui font qu'un premier ministre juif comme Mendès France soit élu député et maire dans une région où il n'existe pour ainsi dire pas de Juifs, et qu'un protestant comme Gaston Defferre puisse poser sa candidature à la présidence de la République dans un pays à majorité catholique sans qu'on ait à supputer à longueur de colonnes ses chances de succès en raison du handicap religieux. Il suffirait de comparer à ce propos la candidature du catholique Kennedy aux Etats-Unis pour mesurer la différence qui existe entre les deux pays et les deux traditions sociales, culturelles et politiques.

En ce qui concerne les relations de groupe sur le plan politique, le Canadien français est cependant forcé de suivre une tradition anglo-saxonne. Tradition selon laquelle Ecossais, Irlandais, Gallois vivent côte à côte durant des siècles, mais ne se fondent pas en un seul groupe. Le pluralisme structurel des Etats-Unis n'est-il pas né de cette lointaine tradition ? Il n'est pas impossible, si nous poursuivions notre chemin sur cette route, que nous suivions dans le domaine public les pratiques en cours en Hollande et au Liban, où les hommes politiques, les fonctionnaires sont choisis selon un partage aussi compliqué que superficiellement équitable, et où chaque personne remplit un poste dévolu au préalable à son groupe religieux.

Même si le fils d'immigrants se sent déjà intégré aux Canadiens français ou aux Canadiens anglais, il est forcé d'aller retrouver son groupe d'origine dès qu'il postule une fonction publique. Il l'est aussi parfois dans sa vie sociale. De plus, son groupe lui sert de refuge et

lui donne le sentiment de sécurité et la perspective d'une éventuelle protection. Car l'attitude de l'ensemble de la population, aussi bien les Canadiens de naissance que les membres des autres groupes ethniques, n'est pas exempte de préjugés à son égard. Les Canadiens lui apparaissent souvent comme des adversaires, sinon comme des ennemis en puissance. Parfois leur ignorance de sa culture et de ses traditions se traduisent par des indécidités involontaires, mais qui blessent sa susceptibilité et son amour-propre. Il les interprète comme des marques d'hostilité. Il est vrai que les préjugés ne manquent pas à l'égard des immigrants en général ainsi que de l'un ou l'autre des groupes ethniques. Cette terre d'accueil et d'espoir se transforme en contrée peuplée de suspicion et de méfiance, surtout si l'immigrant ne réussit pas dans sa profession. Son insécurité se transmue en peur constante de la discrimination.

Quand, au Canada français, la méfiance et l'hostilité envers l'immigrant ne sont que l'expression de l'insécurité du groupe canadien-français lui-même; elles demeurent des attitudes de surface.

Depuis une quinzaine d'années, on ne craint plus le complot tramé dans l'ombre par les Anglais et dont les immigrants seraient les complices et les acteurs. L'ancienne crainte s'amenuise, tend à faiblir sinon à disparaître. Ce n'est là que l'un des aspects du changement psychologique profond que l'on constate au Canada français. L'ouverture envers l'étranger résulte d'une confiance en soi. On entend des voix qui s'élèvent au sein de la communauté canadienne-française qui disent que l'immigration ne joue pas inéluctablement contre les Canadiens français, qu'ils sont eux aussi coupables d'indifférence, qu'ils n'ont pas fait preuve d'initiative. S'ils adoptaient une attitude fraternelle envers les immigrants, ils pourraient les attirer à leur camp et renforcer ainsi leurs rangs.

Il faut dire ici que l'Eglise catholique fut, ces dernières années, extrêmement favorable à un tel courant. Les appels pressants du Vatican en faveur des réfugiés ont trouvé des échos sympathiques au Canada. Même dans les milieux nationalistes, on ne repoussait plus a priori l'étranger. Il pourrait être un allié. C'est que le nationalisme lui-même a changé de visage. De protectionniste, fermé, il est devenu dynamique, ouvert.

LES AMITIÉS FRANCO-NÉO-CANADIENNES

La première initiative explicitement entreprise en faveur de l'intégration culturelle des Néo-canadiens dans le milieu canadien français fut la fondation des Amitiés franco-néo-canadiennes, voici une douzaine d'années, sous l'impulsion de Jean-Marc Léger, avec le soutien actif du maire Jean Drapeau.

Les débuts de l'organisation furent extrêmement encourageants. Les initiateurs canadiens-français des Amitiés se sont mis en rapport avec les dirigeants des groupes ethniques de Montréal. Ceux-ci ne demandaient pas mieux que de se lier ainsi aux Canadiens français. Ils étaient heureux et fiers d'être reconnus par des représentants du groupe majoritaire. Ils venaient en nombre aux premières réunions.

Cependant, il est apparu plus difficile de susciter l'intérêt des Canadiens français eux-mêmes. Dès le début, ceux-ci étaient en nette minorité, dans les assemblées. Sauf pour les initiateurs des Amitiés, les Canadiens français brillaient par leur absence et nous nous trouvions entre Néo-canadiens de différentes origines. La première constatation de ceux qui prirent part aux activités de l'organisme dès ses débuts, ce fut la disparition des goûts, des intérêts des Néo-canadiens. Aucun lien réel n'unissait Hongrois, Russes, Libanais et Italiens. Les contacts humains sont intéressants mais ils dépendent des hasards et des affinités individuelles. Nous n'étions pas surpris de l'indifférence d'un groupe envers l'autre mais, quand des haines séculaires, des animosités nées de siècles de luttes et de guerres fratricides revenaient à la surface, nous avions l'impression d'être des spectateurs forcés. Je me souviens d'une réunion des Amitiés au cours de laquelle un Slovaque exhorta les Canadiens français d'appuyer la lutte de son groupe contre les Tchèques et d'en faire ainsi des alliés. A une autre réunion, les représentants catholique et protestant de la Hongrie semblaient oublier momentanément leur appartenance à un même pays.

Les Canadiens français qui assistaient à ces réunions se trouvaient là en quelque sorte, involontairement, en service commandé, délégués par des organismes intéressés à créer de bonnes relations avec les Néo-canadiens. Ils n'avaient pas l'air d'être personnellement impliqués dans ces rencontres.

Les réunions des Amitiés s'espacèrent. Quand le maire Drapeau conviait les membres de l'organisme à un dîner au restaurant Hélène de Champlain, personne ne voulait décliner l'honneur. A un certain

moment, on songea à transformer l'organisation en un club social, mais les Amitiés disparurent de l'horizon sans qu'on puisse tenir quiconque responsable de leur mort.

Un autre organisme, similaire aux Amitiés dans ses buts, est né voici dix ans : l'Accord.

Débuts modestes mais qui répondaient aux besoins des membres. Danses, sorties, sports, leçons de français, ciné-club, l'Accord multipliait les initiatives. L'organisation dispose d'un petit local au centre de la ville. Un groupe de Canadiens français, surtout des jeunes filles (travailleuses sociales, infirmières, employées de banque) animent les danses et les réunions sociales et culturelles de l'Accord. Cette organisation devint rapidement une sorte de club cosmopolite qui attire tout autant les immigrants esseulés en mal de compagnie que les Canadiens français qui ont voyagé et qui ont pris le goût des rencontres internationales.

Ce « club » ne réunit qu'un groupe restreint de Canadiens français et d'immigrants. Il n'attire qu'une partie minime de son public potentiel et ceci est dû surtout aux moyens limités dont il dispose. Mais, en mettant sous le même toit régulièrement des Canadiens français et des Néo-canadiens sans distinction de race ou de religion, il indique le chemin à suivre et les possibilités incalculables de telles rencontres. Et la voie prise est la bonne. En effet, le programme des activités n'en est pas un d'assistance et d'aide. Il n'y a aucun paternalisme et condescendance dans ces réunions joyeuses. Il y a des échanges et les Néo-canadiens sont autant responsables des programmes que leurs amis canadiens français.

Dans un esprit d'amitié et d'égalité chacun donne et reçoit. Et c'est là que réside la véritable base de l'intégration de l'immigrant. Celui-ci n'est pas traité au sein de l'Accord en parent pauvre, en subordonné. Dès que le Néo-canadien est invité à offrir les fruits de ses connaissances et de ses talents, à faire connaître ses traditions, il est convaincu qu'il est l'invité et l'hôte, qu'il est le bienvenu dans son nouveau pays.

Je me souviens d'une des soirées des Amitiés franco-néo-canadiennes. Chaque groupe était venu avec des plats nationaux, des pâtisseries. Ils les offraient fièrement, symboles de dignité et d'hospitalité, à leurs hôtes canadiens français. Car l'immigrant répugne à être toujours traité comme un cas, comme un problème. Il ne veut pas être éternellement réduit à la condition de pupille. C'est dans la joie commune des rencontres désintéressées que des échanges souhaitables s'amorcent, qu'une action durable devient possible. D'ail-

leurs le succès des bals de l'Union nationale française, où l'on trouve nombre de Canadiens français, n'est qu'un exemple supplémentaire de ces échanges et de ces rencontres qui s'accomplissent, au niveau le plus populaire, dans la joie et l'égalité.

L'AIDE AUX VOYAGEURS

Ceci ne veut pas dire qu'il faille négliger l'action d'aide et de secours. Cependant, l'assistance n'est qu'une étape, la toute première, de l'intégration. Ainsi, les efforts déployés par une association telle que l'Aide aux Voyageurs sont indispensables. Bien que catholique, subventionnée par le Conseil des Oeuvres, cette association accueille tous les immigrants sans distinction de race ou de religion. Elle reçoit les immigrants à leur arrivée, dans les gares, les aéroports et les ports. Ses délégués ne font pas de distinction entre l'Européen qui débarque à Montréal avec sa famille et la jeune Gaspésienne qui vient y chercher du travail.

LA CONFESIONNALITÉ DES ASSOCIATIONS D'AIDE

Il est heureux que cette organisation n'établisse pas de distinction entre les immigrants étrangers et canadiens. En plus de lui permettre d'accomplir pleinement sa tâche, cette attitude l'implante dans le milieu. Son oeuvre n'apparaît plus comme celle de missionnaires qui viennent au secours des étrangers mais comme une oeuvre qui intéresse toute la communauté.

Ils est important de noter que, de plus en plus, les organisations canadiennes-françaises se déconfessionnalisent et l'intégration des Néo-canadiens à de tels organismes n'en est que facilitée. De plus, l'Eglise catholique elle-même reconnaît l'existence des groupes nationaux et les catholiques italiens, polonais... se sentent à l'aise dans leurs paroisses nationales. La nomination récente d'un évêque italien à Montréal démontre l'attention que la hiérarchie apporte à cet aspect de son action et sa reconnaissance de la diversité du milieu.

Le Néo-canadien, même s'il est catholique, ne veut pas être approché pour des motifs purement missionnaires. Qu'un organisme soit animé par des croyants qui veulent, par leur action, témoigner de leur foi et la vivre, n'est que normal. Ce ne sont pas les motivations profondes et sincères qui sont en question. Cependant, si sous le couvert de secours et d'accueil, l'organisme religieux mène une action de missionnarisme, poursuit comme ultime et véritable but la con-

version, le Néo-canadien met en doute sa sincérité et tient en suspicion ses intentions. Il se sent traité, encore une fois, en objet et la véritable intégration est celle qui place le nouveau-venu dans la situation de sujet qui lui permet de faire sa contribution, en d'autres termes de procéder à un échange. Aussi, l'Aide aux Voyageurs a choisi la bonne voie en menant son action comme une institution de service social, sans qu'elle ait à cacher son caractère d'oeuvre catholique et sans fermer ses portes aux non-catholiques.

Certains conçoivent la religion comme une totalité qui inspire toutes les activités de l'individu, même celles qui en apparence sont anodines et ne revêtent aucun aspect spirituel. Cependant, le Néo-canadien, même s'il est catholique, ne veut pas être traité seulement comme tel et dans le domaine du divertissement et des rencontres sociales, il souhaite qu'on le considère d'abord comme un individu autonome.

LE SERVICE DES NÉO-CANADIENS À LA C.E.C.M.

Que dire dès lors du Service des Néo-canadiens de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal? Les cours gratuits de français offerts aux Néo-canadiens répondent à un besoin et leur succès en est la meilleure preuve. Cependant, ces cours s'adressent aux adultes. Dès que la Commission a voulu pousser plus loin son action, oeuvrer d'une manière plus efficace et plus explicite dans l'intégration des enfants d'immigrants à la communauté canadienne-française en créant des écoles bilingues, on a crié à l'hérésie pédagogique.

D'autre part, la Commission organise depuis plusieurs années un pageant folklorique qui réunit tous les groupes ethniques de Montréal. Placée sous la présidence effective du Cardinal Léger, cette manifestation attirait, à ses débuts, plusieurs milliers de spectateurs, au Forum. Cependant, d'année en année, l'intérêt du public est allé en décroissance. Le spectacle se répétait et, de saison en saison, la curiosité des premiers amateurs enthousiastes de ce folklore international s'est épuisée.

On a constaté, dans ce cas aussi, que l'intérêt des Canadiens français pour l'apport des Néo-canadiens existe, même s'il n'est parfois qu'à l'état latent. La grande difficulté est de dépasser le stade de la curiosité, du folklore et de l'exotisme. Il ne s'agit pas là de la

défaillance d'une organisation, mais du mystère des relations humaines qui se nouent et se dénouent librement quand elles atteignent un certain degré de profondeur.

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE

L'effort déployé par la Société Saint-Jean-Baptiste pour attirer les Néo-canadiens est très significatif. Depuis plusieurs années, la société nationale des Canadiens français invite les Néo-canadiens à participer au défilé du 24 juin à Montréal. Un mois avant l'événement, les dirigeants de la Société convient les dirigeants des groupes ethniques à un buffet et à une conférence de presse au cours desquels les projets des chars allégoriques leur sont présentés. Ils sont alors invités officiellement à participer à la fête des Canadiens français, soit en subventionnant un char, soit en défilant en voiture. Au cours des deux dernières années, les fêtes se prolongeant tout le long de la semaine du 24 juin, on convia les Néo-canadiens à se présenter dans le grand défilé vêtus de leurs costumes nationaux, et à prendre également part aux jeux gymniques.

On constate à la réception de la Saint-Jean-Baptiste que le désir de faire participer l'ensemble de la population de Montréal à la fête des Canadiens français est grand. Cependant, on constate aussi que les Néo-canadiens sont là comme invités, qu'ils restent sur la clôture, qu'ils sont tenus à l'extérieur. Ils ne sont pas admis dans la société elle-même. Ils s'arrêtent au seuil de la porte et ne sont introduits à l'intérieur de la maison que dans les grandes occasions, à la faveur des réjouissances familiales. On leur fait bien sentir que la fête des Canadiens français est celle d'un groupe, qu'elle n'est pas la leur.

Il ne s'agit point ici de donner des directives à la Société Saint-Jean-Baptiste, mais à l'occasion des Fêtes, ses dirigeants ne se comportent pas comme les porte-parole de la communauté tout entière de l'ensemble de la population, mais comme ceux d'un groupe particulier. C'est bien là le comportement d'une minorité et non pas d'une majorité. Les Canadiens français constituent une majorité du moins numérique; ils disposent d'une autorité politique, contrôlant le gouvernement provincial. Le Néo-canadien ne peut que se demander : « Comment se fait-il que l'association nationale des Canadiens français agisse comme l'organe de défense d'une minorité et non pas comme le porte-voix d'une majorité ? ».

Le moyen d'intégrer le Néo-canadien à la vie nationale du Canada français, ce n'est pas en l'invitant à la Fête comme un étran-

ger à qui on fait l'honneur de le convier à une réunion intime, mais en lui proposant de se joindre à la Société comme membre, d'en faire partie de plein droit. Tant qu'une société qui se veut représentative de l'ensemble de la communauté canadienne-française n'admet pas comme membres des Néo-canadiens, ceux-ci n'auront jamais la conviction qu'ils peuvent s'associer pleinement à la vie canadienne-française, lutter pour les causes canadiennes-françaises parce qu'elles sont justes et parce qu'elles sont celles de l'ensemble de la population et non pas celles d'une minorité qui protège ses propres intérêts seulement.

J'ai été invité, lors d'un congrès de la Fédération de la Société Saint-Jean-Baptiste, à faire une causerie et à participer à un forum au comité où on débattait les questions religieuses. Le sujet que j'avais à traiter : « L'œcuménisme dans la société urbaine actuelle » divise la société depuis plusieurs mois et a déjà donné lieu à une scission au sein du mouvement. Une nouvelle société qui est née de la scission s'est déclarée non-confessionnelle. Dans ma courte causerie, j'ai insisté sur l'importance des rencontres entre les personnes de différentes confessions. J'ai exprimé l'opinion que les civilisations et les cultures sont foncièrement égales, et qu'elles ne se distinguaient que par leur dynamisme et leur vitalité. On a alors voulu m'entraîner dans le débat interne de la Société. On m'a demandé, et on ne s'attendait pas à une réponse véritable mais à une confirmation, si on avait le droit de faire d'une société nationale une organisation confessionnelle quand ses membres pratiquent la même religion. J'ai émis alors l'opinion que tout dépend du programme de l'organisation, de ses buts, et que c'était aux membres de décider de la voie à suivre et non à quelqu'un de l'extérieur.

On m'avait prévenu préalablement : j'étais le premier non-catholique qui était invité à participer aux travaux d'un congrès de la Fédération. Ainsi, pour faire face aux pressions qu'elle subissait de l'intérieur, la Société élargissait ses horizons. Nombreux étaient ceux qui affirmèrent au cours du forum qu'une société nationale canadienne-française devait être confessionnelle. Ceux qui défendaient cette idée étaient des laïcs. Ils n'avaient pas d'intérêt personnel à protéger. Ils exprimaient l'idée qu'ils se faisaient non seulement du Canada français mais de l'ordre social. Leur argumentation n'était pas de caractère religieux mais référait bien davantage à une culture et à une mentalité. Arrivé à un certain âge, il devient improbable qu'on change de mentalité.

A mon avis, la déconfectionnalisation de la Société Saint-Jean-Baptiste produirait un déchirement profond parmi ses membres. Ce ne serait alors que l'admission et la reconnaissance du même déchirement qui s'opère dans la société canadienne-française tout entière. Les discussions que j'ai eues avec les dirigeants de la Société, venus de toutes les parties de la province, m'ont convaincu que, dans leur ensemble, ses chefs de file sont ouverts sur l'extérieur mais craignent la menace que font peser sur une société encore relativement homogène des influences contradictoires et diverses. La peur inspire l'attitude de ceux qui se portent à la défense de la confessionnalité. Ils la considèrent comme l'ultime rempart contre la fin de l'unanimité, contre l'envahissement de la désunion et des conflits idéologiques.

Ce débat se poursuit et ne sera pas définitivement clos quand la Société optera pour ou contre la confessionnalité. Il est du plus haut intérêt pour le Néo-canadien et pour son intégration. Les Canadiens français vont-ils toujours réagir comme une minorité qui se défend et se serre les coudes devant tout élément hétérogène ou vont-ils enfin considérer l'avenir de la culture française et, par conséquent, les intérêts culturels du groupe canadien-français, comme étant d'intérêt public, et admettre qu'ils peuvent donc compter sur l'adhésion des Néo-canadiens, qu'ils soient catholiques ou non ?

Le dilemme qui se pose à la Société Saint-Jean-Baptiste est en quelque sorte celui de toute la société canadienne-française. Voici une société dont les structures craquent, dont les formes traditionnelles de vie apparaissent chaque jour comme inadéquates. Ceux qui tiennent à l'hégémonie d'antan sentent le sol bouger sous leurs pieds. Leur univers est condamné. Ils se raidissent. Ils tentent de sauver ce qui peut l'être encore. Ils voyagent, ils accueillent avec joie les bruits du monde mais se méfient des voix étrangères dès que les formes exotiques de la vie, si passionnantes de loin, menacent d'envahir leur quiétude. C'est alors qu'ils réagissent. Le monde est vaste, fascinant, mais on se sent mieux dans la chaleur de ce grand foyer familial que fut encore récemment la terre québécoise.

**POUR CERTAINS : LE NÉO-CANADIEN, BOUC ÉMISSAIRE,
EST RESPONSABLE DES CHANGEMENTS INDÉSIRABLES**

Devant la faiblesse chaque jour plus précise des formes anciennes de la vie sociale et alors qu'on met de plus en plus en question des manières de penser et d'agir qui semblaient hier encore naturelles, axiomatiques, l'étranger représente une menace plus concrète encore

qu'auparavant. Les tenants de l'ordre ancien sont tentés d'en faire le véritable coupable, l'instigateur de tout ce qu'ils considèrent inacceptable pour un authentique Canadien français.

Dans certains milieux, on poussa un cri de soulagement quand le chef du Front de Libération Québécois déclara son origine belge. Avant son arrestation et avant l'arrestation des membres du groupe terroriste, tous Canadiens français d'ailleurs, on imputait la responsabilité des bombes à des pieds-noirs algériens ou à des agents cubains. Attribuer aux étrangers la responsabilité des malaises internes ne surprend point. On y a eu recours de tout temps et sous toutes les latitudes. Les Canadiens anglais n'ont pas repoussé cette version des événements québécois. Il est plus rassurant de songer à un mouvement parachuté de l'extérieur qu'à un mouvement montant des profondeurs. Ainsi, la société canadienne-française n'aura pas changé. Elle est celle qu'on a toujours connue, inaltérable et semblable à elle-même.

Il y a quelques années, le Père Jean-Louis Brouillé, s.j., constata le nombre considérable de Néo-canadiens infiltrés dans la presse canadienne-française et les tint partiellement responsables de la prolifération de l'agnosticisme dans le milieu canadien-français. Ce clerc établit en même temps une distinction entre le milieu montréalais, vulnérable aux mauvaises influences étrangères et le milieu rural immunisé contre ces virus et qui conserve les formes traditionnelles de sa vie sociale, patriotique et religieuse.

Le Canada français ne peut absorber une certaine quantité d'immigrants sans que les formes de sa société en soient modifiées. L'intégration est faite d'échange et on ne peut accueillir des éléments étrangers sans que ceux-ci exercent une influence sur notre manière de vivre. La réaction de la Société Saint-Jean-Baptiste à l'égard des immigrants en est une de peur et dénote un sentiment de faiblesse.

D'autres éléments dans la société canadienne-française se tournent vers l'avenir. Leur démarche est celle de la confiance et de la fierté. Nationalistes, ils cherchent à l'étranger, parmi les nouveaux pays indépendants, des appuis et des exemples. Ils ne se sentent plus isolés dans leur singularité de francophones. Leur condition leur apparaît semblable à tant d'autres et leur combat solidaire de celui de tous les offensés et humiliés de la terre.

De plus, le souffle nouveau d'un christianisme renouvelé, engageant avec tous les peuples le dialogue de la fraternité n'est pas étranger aux changements que l'on constate dans l'esprit de tant de Cana-

diens français. Ceux-ci sont intéressés à la lutte des Noirs aux Etats-Unis comme ils l'étaient voici quelques années à celle des Algériens pour leur indépendance.

MONTRÉAL, CENTRE DE LA VIE CANADIENNE-FRANÇAISE

Malgré les obstacles et les handicaps du passé et de la survivance d'une mentalité défensive, les lois de la vie introduisent dans la société canadienne-française des éléments qu'ils ne peuvent pas empêcher. Montréal est la grande métropole qu'on ne peut isoler de la vie du reste de la province. C'est le foyer culturel des Canadiens français où tout se conserve, se développe ou se perd. Et Montréal est une ville cosmopolite. Il ne s'agit point là d'un phénomène passager mais d'un phénomène qui progresse, qui se développe, qui s'inscrit dans la réalité concrète et psychique et qui est admis et accepté par une majorité de la population de la ville, y compris les Canadiens français.

Dans ce creuset, les rencontres deviennent inévitables, même si elles sont neutralisées, n'ayant lieu que dans les endroits publics. Ainsi les Canadiens français adoptent des habitudes alimentaires inconnues de leurs parents. Les restaurants chinois et italiens font maintenant partie de la vie canadienne-française. L'invasion culinaire est telle que la cuisine traditionnelle canadienne-française apparaît aujourd'hui aussi exotique que la cuisine chinoise ou italienne et parmi les restaurants « typiques » qu'on a ouverts récemment, il y en a qui offrent les mets des paysans canadiens-français.

Il y a aussi le folklore. Je ne parle pas ici du spectacle mais de la participation des Canadiens français à l'exécution des danses folkloriques des pays étrangers. Ces danses ne favorisent pas, cependant, les rencontres avec les groupes ethniques auxquels elles sont empruntées. Ainsi, il y a quelques années, un groupe de jeunes canadiens-français, étudiants et instituteurs, se sont intéressés aux danses folkloriques israéliennes. Un Américain les avait initiés à ces danses. Ils n'avaient aucun contact avec les Juifs de Montréal. Or, dès que ceux-ci les ont découverts, ils les ont invités à se produire dans de nombreux clubs sociaux, clubs féminins et synagogues. Ainsi l'intérêt de ces Canadiens français pour le folklore d'Israël n'est pas né de leur fréquentation du milieu juif de Montréal. Ce n'est là que l'une des formes qu'emprunte le pluralisme structurel. Ainsi, celui-ci informe également la culture de masse.

PRÉSENTER AUX CANADIENS LES CULTURES
DES GROUPES ETHNIQUES

Que les Néo-canadiens s'intéressent au hockey, le sport national des Canadiens français, rien de plus normal. Qu'ils forment une partie de la clientèle des salles obscures, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Sauf que l'intégration des immigrants transpire même là, à des degrés différents.

Au dernier Festival international du Film à Montréal, on apercevait un grand nombre de Hongrois assister à la présentation d'un film hongrois. Aux séances où l'on projetait des films polonais, les Polonais de Montréal étaient là en bloc. On comprend que des membres des groupes ethniques veuillent revivre par le truchement du cinéma des formes de penser et de sentir qui n'appartiennent qu'à leur pays. Ils étaient là ensemble. Ils participaient à une sorte de fête collective.

Mais la présence dans la salle, à côté des membres d'un groupe ethnique en particulier, des habitués du Festival, des Canadiens et des Néo-canadiens de toute origine, changea l'aspect de la manifestation. Les Hongrois étaient, certes, entre eux, en famille, mais il y avait des témoins. Du coup, ils devenaient responsables du produit offert à l'ensemble des spectateurs. Indirectement, leur culture serait jugée. Elle ne leur appartenait plus en propre, ils la partageaient avec d'autres Canadiens. Leur perspective en était altérée. Il fallait que ce reflet de leur âme nationale, aussi approximatif et discutable fut-il, ne leur porte pas préjudice, qu'ils puissent en tirer une certaine fierté, qu'il leur permette de reconquérir une dignité constamment défiée par la distance, l'éloignement et l'exil. Voilà la naissance d'un échange culturel, et ce film hongrois constitue en quelque sorte, pour la colonie hongroise de Montréal, un pas dans l'intégration à la vie canadienne.

Moments privilégiés que ceux-là et qui n'atteignent qu'une minorité parmi les immigrants. Et puis, les Hongrois comme immigrants se distinguent des autres groupes ethniques. Nombreux sont parmi eux les exilés politiques, les intellectuels qui ont quitté leur pays sous la contrainte et qui en gardent un souvenir amer et un attachement d'autant plus fort qu'il se nourrit de nostalgie et de nationalisme frustré.

D'autres groupes manifestent moins d'enthousiasme pour les produits culturels de leur pays d'origine. Les échanges culturels qu'ils peuvent entretenir avec une élite canadienne-française en sont réduits.

On remarque que ceux qui ne s'intéressent pas à la culture de leur pays d'origine ne s'intéressent pas davantage à la culture canadienne. Ils se contentent des légers divertissements dont s'alimente la majorité des Canadiens. Nivellement par le bas qui se traduit paradoxalement par le goût que les membres de ces groupes ethniques manifestent pour les productions de leur pays, du niveau le plus bas. Ainsi, voit-on proliférer à Montréal des salles de cinéma qui présentent exclusivement des films italiens ou grecs de deuxième ou troisième ordre et qui ne peuvent attirer des spectateurs canadiens qui préfèrent les films américains de la même catégorie et qui ne peuvent, par conséquent, jeter un pont entre les Canadiens et ces Néo-canadiens. A ce niveau, les cultures sont facilement interchangeables. Dès que le Néo-canadien apprend la langue du pays, il n'a plus besoin d'aller voir les mauvais films de son pays. Il existe un meilleur choix de tels films en anglais et en français. L'intégration culturelle s'effectue plus lentement quand elle emprunte un niveau aussi bas, car les divertissements de cette catégorie ne reflètent la vie et la réalité sociale d'aucun groupe.

Par ailleurs, si le Néo-canadien s'intéresse aux manifestations culturelles les plus hautes et les plus représentatives du milieu par le seul truchement de la radio, de la télévision, des salles de spectacle sans qu'il ait des contacts personnels avec les Canadiens français, l'intérêt qu'il manifeste pour la culture du pays demeurera sans effet sur son intégration puisque cette culture, séparée du groupe humain qui la produit et l'alimente devient, en quelque sorte, abstraite. Bien sûr, la télévision dans ses programmes les plus superficiels empêche que cette abstraction ne s'installe définitivement et ne remplace la réalité. Cependant, la télévision ne présente qu'un visage très pâle de la vie canadienne. Elle sert nonobstant d'une rencontre de remplacement.

LES MASS MEDIA

En présentant à l'écran des visages vivants de Néo-canadiens, si minime que soit l'effort entrepris dans ce sens, la télévision rapproche ceux-ci des Canadiens français, leur évite de tomber dans l'abstraction de l'absence et l'étrangeté.

Comment les responsables de la programmation à la télévision de langue française ont-ils réagi à la présence des Néo-canadiens ?

Non seulement comme cas, comme sujet d'émissions mais comme participants à l'élaboration de programmes qui s'adressent, en partie, à eux.

Bien sûr, la presse, la radio et la télévision se sont intéressées à cette présence nouvelle. On leur a consacré quelques séries d'émissions. Un journal, *La Presse*, réserva aux groupes ethniques une rubrique régulière intitulée d'abord « Les Néo-canadiens » et rebaptisée, à la suite des protestations de certains Canadiens de souches étrangères, mais natifs du pays : « Nos groupes ethniques ».

Il s'est avéré difficile d'aborder un tel sujet. Le fait-on pour informer et pour attirer l'attention des Canadiens français ? Le public canadien-français s'intéresse aux problèmes des Néo-canadiens dans la mesure où ceux-ci ne lui sont pas assésés à doses massives. Par ailleurs, les Néo-canadiens eux-mêmes ne se reconnaissent pas dans des problèmes qui ne touchent pas leur groupe particulier. Un Italien ne s'intéresse pas plus qu'un Canadien français à un programme consacré aux Polonais ou aux Hongrois.

Sans doute, le moyen le plus efficace d'assurer la présence des Néo-canadiens à la radio et à la télévision serait de les faire participer aux côtés des Canadiens français à des programmes d'intérêt général, de solliciter leur opinion et de mettre à profit leur talent, abstraction faite de leur origine. Les Canadiens français s'habituaient à cette nouvelle présence, et les Néo-canadiens, se voyant représentés, s'identifieraient aux mass media canadiens.

Ainsi, dans les journaux, on pourrait parler des manifestations culturelles et sociales des groupes ethniques non dans le cadre d'une rubrique spéciale, mais dans les différentes rubriques du journal. Les cloisonnements seraient ainsi moins étanches à la longue. Du reste, les journaux qui ont eu recours à de telles rubriques spéciales pour attirer de nouveaux lecteurs parmi ces groupes ethniques se sont rendus compte que les résultats se faisaient attendre et que par conséquent leur calcul était mauvais.

La présence des Néo-canadiens dans les salles de rédaction et dans les studios de la radio et de la télévision constitue un autre moyen indirect d'intégration. Mais cette présence entraîne certaines difficultés.

J'ai travaillé au « Nouveau Journal » toute la durée de sa courte vie. Comme moi, à l'intérieur de la salle de rédaction, plusieurs autres Néo-canadiens s'intégraient parfaitement à la vie du journal et, par le biais de leur profession, à la vie du Canada français.

A aucun moment n'avais-je senti l'existence de la moindre hostilité à notre égard parmi les confrères et dans mes rapports avec le public. Cependant, je me souviens d'un débat qui eut lieu à la télévision, auquel prenaient part le Père Jean-Louis Brouillé et Jean-Louis Gagnon, entre autres; le premier déclara qu'il y avait trop de Néo-canadiens dans les organes de presse. Jean-Louis Gagnon se félicita qu'il y ait des immigrants qui s'intègrent ainsi à la vie canadienne-française. « Voilà un phénomène nouveau que nous appelions de nos vœux depuis longtemps », dit-il. Il faut dire qu'on a fini par admettre dans les salles de rédaction la présence d'un grand nombre de Néo-canadiens, ne les jugeant que sur leur compétence professionnelle.

LES NÉO-CANADIENS DANS LE MONDE DU SPECTACLE

La présence des Néo-canadiens dans le domaine du spectacle, surtout depuis l'avènement de la télévision, souleva des jalousies, des hostilités à peine camouflées, des attaques sournoises dont les responsables ne représentaient heureusement qu'une minorité.

Si l'apport culturel de la France au Canada fut constant, effectif, voire déterminant dans un domaine, ce fut dans celui du théâtre. Du vivant de Sarah Bernhardt, les troupes françaises avaient déjà pris l'habitude d'effectuer des tournées au Canada. Elles partaient presque toujours dépouillées d'un ou de plusieurs de leurs membres qui choisissaient de rester au Canada et d'y faire carrière éventuellement. On compta parmi eux des fondateurs de troupes canadiennes, des professeurs d'art dramatique, des auteurs et des scripteurs, sans parler, bien sûr, des comédiens. La guerre mondiale n'a fait qu'accroître ce courant, amenant sur nos rivages des artistes aussi prestigieux que Louis Jouvet et Ludmilla Pitoëff.

Ces artistes n'étaient pas tous français de nationalité bien qu'ils fussent d'expression française. On y trouvait des Belges, des Italiens, des Espagnols. Pendant longtemps, ils ont constitué la colonne vertébrale de la vie théâtrale de Montréal. A la naissance de la radio, ils l'alimentèrent en textes et en comédiens. Personne n'y trouvait à redire. Puis ce fut l'avènement de la télévision. Pour la première fois, des vedettes ont vu le jour au Canada français. Jamais public ne fut si nombreux, et jamais popularité ne fut aussi réelle que celle des nouvelles vedettes de la télévision. Leurs cachets relativement élevés suscitaient des sourires de tendresse chaque fois qu'on rappe-

lait les salaires dérisoires que recevaient les acteurs à une date encore récente. Age héroïque à peine révolu.

Ces vedettes avaient, à l'instar de celles de Hollywood, toutes proportions gardées, leurs « fans », leur échetiers et des journaux à scandales qui étalaient devant un public curieux leur vie familiale, sinon leurs secrets d'alcôve. Nombreux furent les petits hebdomadaires voués au nouveau culte, et ce fut la ruée vers ce médium. Des jeunes gens et des jeunes filles qui n'auraient jamais songé à une carrière théâtrale se découvraient du talent pour le petit écran.

Les Français se mirent à leur tour à hanter les studios. Il se trouvait parmi eux surtout des débutants qui venaient en tournées et décidaient de tenter leur chance au Canada. Ils entendaient soit s'y établir, soit amasser une petite fortune et retourner dans leur pays. D'autres, venus ici pour exercer certains métiers se découvraient subitement des dons pour la comédie.

Leur diction leur donnait au départ un avantage certain sur les jeunes Canadiens qui, durant des années, prennent des cours pour corriger leur diction. Un ressentiment se développa de la part des artistes canadiens vis-à-vis les comédiens venus de France. Les petits journaux et parfois des hebdomadaires plus respectables, se sont mis à critiquer le prétendu favoritisme à l'égard des Français. Ceux-ci étaient accusés d'enlever aux autochtones les plus beaux rôles, de les dépouiller de leur gagne-pain, d'accaparer la télévision. Cette réaction n'était pas seulement dictée par la rivalité professionnelle. Elle traduisait l'insécurité, la crainte, la méfiance latentes chez les Canadiens français.

Les journaux à scandales décortiquaient les émissions les plus populaires et faisaient le compte des comédiens français qui y jouaient. Si, par malheur, un réalisateur faisait appel à plus de deux on le mettait au pilori. Il arrivait que quelques réalisateurs fussent eux-mêmes des Français. On ne les ménageait pas alors et on fustigeait leur parti-pris envers leurs compatriotes. Parfois on aurait dit qu'il s'agissait d'une famille qui se querellait autour d'un héritage.

Avec les années, les débouchés étaient moins abondants, et les Français diminuèrent en nombre. Certains rebroussèrent chemin. D'autres, mariés entre-temps au Canada, acceptèrent le pays avec ses possibilités et ses incertitudes.

Querelle de famille, certes, mais qui montrait combien les Canadiens français résistaient à ceux qui venaient en conquérants. Certains des comédiens, parmi les plus médiocres, exploitaient l'admiration que le bon parler français suscite toujours chez les Canadiens

français pour agir en maîtres des lieux. Ils n'ont fait que réveiller la méfiance et le ressentiment.

LES INTELLECTUELS

Il convient de s'attarder sur un groupe d'immigrants dont l'influence est grande : les intellectuels. Leur intégration comporte un véritable engagement envers le Canada et, par conséquent, elle est fructueuse tant pour eux que pour les Canadiens. Aux Etats-Unis, le nombre des intellectuels : professeurs, écrivains, artistes, journalistes est si considérable qu'ils constituent déjà un groupe social avec sa hiérarchie et ses normes. Le pouvoir politique s'en rapproche, ou s'en méfie, les utilise ou les méprise selon les changements d'administration.

On constate que dans la mesure où l'influence des intellectuels s'exerce véritablement dans un domaine, les frontières ethniques tombent. Il est intéressant de noter à ce propos qu'aux Etats-Unis c'est dans le milieu universitaire que les mariages mixtes sont les plus répandus. Sauf dans le cas des universités de caractère confessionnel, le personnel universitaire se recrute indistinctement dans tous les groupes religieux. Il n'en demeure pas moins que l'intellectuel américain ne peut vivre en vase clos. Il est soumis aux contingences sociales. Les murs de la religion et de l'origine ethnique ou raciale l'affectent même s'il arrive à y échapper plus facilement que d'autres citoyens. Les rapports que l'intellectuel entretient avec son groupe ethnique définissent, dans une large mesure, ses rapports avec la société en général et, jusqu'à un certain point, sa pensée.

Un sociologue, Milton Gordon, énumère trois catégories de rapports entre l'intellectuel et son groupe ethnique. L'intellectuel peut être, du point de vue ethnique : actif, passif ou marginal. Il peut être le porte-voix, l'interprète de son groupe et il établit le contact avec les autres intellectuels sur cette base de représentation. S'il est ethniquement passif, il admet et reconnaît l'influence qu'exerce sur sa démarche et sa pensée son appartenance ethnique sans toutefois se considérer comme porte-parole de son groupe. Ceux qui sont marginaux sont indifférents à leur origine nationale et à la religion pratiquée par leurs parents. Leurs préoccupations les situent en-dehors de tout particularisme et même s'ils sont identifiables du point de vue religieux ou ethnique il est difficile de retracer leur identité religieuse ou ethnique dans leurs oeuvres, leurs options idéologiques ou dans le cheminement de leur pensée.

Le public américain ne rejette pas les intellectuels américains qui approfondissent l'héritage et la pensée d'un groupe ethnique ou confessionnel en particulier. Au contraire, à travers l'expérience unique d'un Noir, d'un Juif, d'un catholique, ces intellectuels tentent de déceler, dans la richesse de sa variété, l'authenticité de la culture américaine. Il est significatif que tous les intellectuels des Etats-Unis, ethniquement actifs, passifs ou marginaux, agissent de par leur condition d'intellectuels comme pôle d'attraction de tous les groupes, comme la conscience d'une nation dans toute sa diversité.

On peut proposer, par contre, les intellectuels européens, qu'ils soient français, italiens ou allemands comme ceux de sociétés unifiées. En France, l'origine normande ou bretonne d'un intellectuel ne suscite qu'un intérêt de curiosité. Cependant, dans tous les pays européens, les stratifications des intellectuels existent. Les lignes de démarcation sont nettement tracées entre les idéologies et les confessions. En Italie et en France, les communistes disposent de tout un arsenal de journaux, de maisons d'éditions, de salles de réunions. Ils constituent, avec le public qui les fait vivre, une société dans la société. On peut dire la même chose des catholiques, des socialistes et, dans une moins grande mesure, des protestants et des Juifs.

LES INTELLECTUELS AU CANADA ANGLAIS

Au Canada anglais, les intellectuels ne jouent pas un rôle aussi important que ceux des Etats-Unis. Pendant longtemps, il ont considéré Londres comme leur capitale. Ils y cherchaient plus un mode de penser qu'une pensée. La capitale britannique leur servait de modèle de politesse, de savoir-vivre, de raffinement dans le langage et d'habillement. Ils étaient les provinciaux asservis aux règles et aux lois décrétées par la métropole, les coloniaux consentants.

Cependant, l'ensemble des Canadiens anglais s'irritaient de l'attitude de conquérants que prenaient certains immigrants britanniques qui donnaient sans qu'on ne leur demande des leçons de bon parler aux indigènes.

Et l'influence américaine s'exerçait de plus en plus fort. A peine avaient-ils eu le temps de se dégager de l'emprise britannique à laquelle ils donnaient librement et volontairement leur adhésion, que les intellectuels Canadiens anglais apercevaient le géant américain se profiler à l'horizon. Présence quotidienne, insidieuse, que celle des Etats-Unis. Ceux des Canadiens anglais qui voulaient affirmer l'autonomie du pays, le doter d'une âme, d'une légende étaient

eux-mêmes partagés. La communauté de langue et la similitude de la vie quotidienne rendaient toute expression d'autonomie culturelle canadienne ardue. De plus, face à un pays puissant, à la population dix fois plus nombreuse, le Canada, aux prises avec le régionalisme, les conflits linguistiques et culturels, peut difficilement résister. De plus, l'exode massif de l'élite canadienne anglaise aux Etats-Unis représente un fait déterminant. On ne compte plus le nombre d'écrivains, de savants, d'artistes et d'universitaires canadiens-anglais qui ont acquis une grande réputation chez nos voisins. Et ceux qui restent ? Le font-ils par engagement envers le Canada ? Certains, sans doute. Mais leur démarche est entourée d'imprécision, d'ambiguïté. Attachement à la terre natale, préférence d'un certain climat. Affirment-ils leur canadianisme vis-à-vis les Etats-Unis ? Une élite aussi exsangue est trop faible pour affirmer l'autonomie de la culture canadienne-anglaise. Cette faiblesse, inscrite dans la réalité géographique et politique de l'Amérique du Nord, est l'un des faits dominants de la vie canadienne.

C'est là que les Néo-canadiens pourraient jouer un rôle décisif. Et ils sont inefficaces, malgré la grande activité qu'ils déploient. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la production littéraire au Canada anglais pour s'apercevoir du nombre prépondérant des Néo-canadiens qui font entendre leur voix. Le vide relatif dans le ciel de la culture donne aux Néo-canadiens une grande liberté d'action et d'épanouissement. Aucune barrière ne se dresse devant eux. Et c'est justement là leur dilemme. Que les Richler, Adèle Wiseman, Leonard Cohen et Irving Layton expriment leur expérience juive au Canada, que les Brian Moore, Kildare Dobbs rapportent celle d'immigrants irlandais, c'est du plus haut intérêt, mais on ne peut déceler dans de telles oeuvres les lignes de force d'une culture canadienne. Non seulement ces auteurs ne sont-ils pas eux-mêmes enracinés dans une culture canadienne, mais ils ne découvrent autour d'eux personne qui le soit. Ils ne peuvent ni suivre une culture existante ni s'opposer à elle. S'ils ne peuvent s'inscrire à l'intérieur d'une tradition canadienne, ils ne sont pas non plus assez nombreux pour en élaborer une. Leur véritable débouché se trouve aux Etats-Unis. C'est là qu'ils peuvent confronter un véritable public, et c'est là qu'ils peuvent par conséquent examiner la validité de leur oeuvre et ses limites.

D'autre part, si les intellectuels néo-canadiens ne réussissent pas à élaborer une culture canadienne, ils ne parviennent pas davantage à implanter sur le sol canadien des cultures ethniques autonomes. Pour s'épanouir, une culture nationale doit être proche de ses sources

vives. La culture des groupes ethniques n'a de vitalité et d'avenir que dans la mesure où elle est nourrie par la mère patrie, où elle se fait reconnaître par elle. Les exemples abondent : celui de la littérature libanaise des Etats-Unis et du Brésil est parmi les plus éloquents. Cependant, les cultures d'immigration sont transitoires. Elles finissent par se greffer sur celle du pays d'adoption. Au Canada, aucune culture d'immigrants n'a donné encore des preuves convaincantes de vitalité, d'autant plus que, faibles, ces cultures sont vulnérables à l'influence des Etats-Unis. Il est donc compréhensible que, souhaitant sauvegarder les vestiges de leur culture d'origine, certains groupes ethniques réclament la reconnaissance officielle de leur culture. La culture canadienne étant dépourvue de toute force d'attraction, abandonner leur culture serait pour eux se jeter dans le vide.

Si les Canadiens anglais n'ont pas réussi à élaborer une culture nationale, il ne faut pas conclure qu'ils ont démissionné sur tous les plans. Leur volonté de gouverner le pays n'est point entamée.

L'élite au pouvoir est là même si la culture n'entre pas dans les limites de ses intérêts. Même si dans cette élite, il peut se trouver des personnes dont l'origine n'est pas anglo-saxonne tous ses membres sont unanimes à accepter certaines traditions d'administration héritées surtout de la mère patrie.

Entre cette élite et les artisans de la culture, il existe un fossé qu'on ne tente de combler ni d'un côté ni de l'autre. Et il est indéniable que cette cassure entre l'élite au pouvoir et l'élite intellectuelle explique, du moins partiellement, l'incompréhension qu'on trouve souvent au Canada anglais, des revendications culturelles des Canadiens français.

Vu dans la perspective de l'affrontement entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, le rôle joué par les Néo-canadiens présente des aspects positifs et des aspects négatifs. Libres de toute mémoire historique, de conquête ou de défaite, ils n'ont pas, au départ, des préjugés envers l'un ou l'autre des deux groupes linguistiques du Canada. Mais justement l'ignorance de l'histoire a ses revers. Ils comprennent mal les méfiances, les susceptibilités engendrées par les conflits historiques. Ainsi, ceux de l'Ouest qui connaissent de loin et d'une manière abstraite les Canadiens français assimilent d'une manière simpliste leurs revendications à celles de leurs groupes. Si les Canadiens français obtenaient des droits culturels et linguistiques à travers le pays, pourquoi ces mêmes droits ne seraient-ils pas reconnus à tous les autres groupes ? Comme ni les Canadiens anglais ni les Canadiens français ne sont assez forts et suffisamment désireux

d'accueillir les Néo-canadiens dans leur groupe culturel, le tête-à-tête entre les deux groupes leur apparaît comme une menace à leur existence. Ils sont tenus à l'extérieur d'un débat où l'on décide de l'avenir du Canada.

Certes, la langue anglaise sert de véhicule à un nombre considérable de Néo-canadiens, mais ceci n'a pas entraîné leur intégration sociale aux canadiens d'origine britannique. De plus, les intellectuels néo-canadiens sont doublement tenus à l'écart des centres de décision du Canada anglais, parce qu'ils sont intellectuels et parce qu'ils sont néo-canadiens. Et les Néo-canadiens qui sont librement admis dans la confrérie des intellectuels ne franchissent pas le seuil de la société canadienne-anglaise.

Au Canada français, l'élite intellectuelle diffère profondément de celle du Canada anglais. Composée de prêtres d'abord, formée et encadrée par eux ensuite, son rôle est reconnu dans la société. Il est même valorisé par un groupe qui ayant subi une défaite matérielle, s'est vu plus tard dépouillé des bénéfices de la civilisation marchande et industrielle. Par compensation psychologique, ce groupe s'est prétendu imbu d'une mission spirituelle et civilisatrice dans un continent livré au matérialisme barbare.

L'élite cléricale, nantie d'un pouvoir incontesté, a développé les habitudes d'autoritarisme. Les voix étrangères étaient assimilées à celles de la dissidence et de l'hérésie. Si on admettait la présence de certains intellectuels français, c'était celle des conformistes triés sur le volet qui apportaient un appoint à l'autorité des élites en place au lieu de la contester. Cette élite a pris l'habitude de composer avec les pouvoirs publics, les Anglais, puis Duplessis, concluant une entente tacite de partage des tâches.

Depuis la fin de la guerre, l'élite intellectuelle au Canada français s'est accrue en nombre, s'est diversifiée, perfectionnée. Elle n'accepte plus ni le règne des notables ni celui du clergé. Elle n'est cependant pas assez forte pour voler de ses propres ailes, librement. La nouvelle bourgeoisie canadienne-française, très américanisée dans son attitude envers les artisans de la culture, peu sûre de son pouvoir par rapport à la bourgeoisie anglo-saxonne, craint cette élite et s'en méfie. Elle en a cependant besoin pour défendre ses intérêts et pour établir le contact avec l'opinion publique. Les rapports entre l'élite intellectuelle et l'élite au pouvoir s'élaborent. Ils ne sont pas encore régis par des lois non écrites et des conventions. Les intellectuels ne se contentent pas d'être les instruments du pouvoir, ils veulent y participer directement, l'exercer. D'où les innombrables crises qui

éclatent entre le clergé, les financiers, le gouvernement et l'élite intellectuelle. Au Canada français, l'élite ne se divise pas selon l'ethnicité ou la région, comme c'est le cas aux Etats-Unis, mais selon les tendances politiques, les options idéologiques, les générations. La nature de l'élite intellectuelle au Canada français offre une plus grande possibilité d'intégration au Néo-canadien. Puisque les options religieuses et politiques personnelles comptent autant sinon davantage que la naissance canadienne, l'intellectuel néo-canadien est pleinement admis parmi les tenants de la gauche ou de la droite, parmi les catholiques ou les agnostiques, du moment qu'il adhère à la doctrine du groupe.

D'autre part, l'esprit clérical étant à la base de toute activité intellectuelle, du moins sur le plan psychique, celle-ci se présente dans l'esprit des intellectuels eux-mêmes sous la forme d'une mission. Oeuvrer bénévoles qu'on exerce sans s'attendre à une rétribution. Cet angélisme valorise en quelque sorte l'amateurisme. Ce qui permet l'existence dans le milieu intellectuel de trop de personnages aux talents ambivalents.

Comme le rôle des intellectuels est extrêmement important au Canada, le Néo-canadien qui est admis dans le milieu intellectuel canadien-français se trouve à proximité du pouvoir. Ainsi, il est accueilli véritablement et non d'une façon marginale au sein de la communauté canadienne-française. Cependant, il faut qu'il paie son billet d'admission, qu'il s'engage dans la vie canadienne-française, qu'il s'intéresse véritablement et non point théoriquement à ses combats et à son avenir. On l'invite non plus comme allié, encore moins comme observateur détaché, mais comme membre de l'équipe, à prendre part au combat, à en accepter les règles, les victoires et les échecs.

Dans les moments difficiles, aux heures de la défaite, il sera l'objet de méfiance. Cependant, on ne mettra pas en doute son droit de porter un jugement sur les affaires canadiennes. Plus l'élite intellectuelle s'élargit, se diversifie, moins l'esprit de famille prévaudra et plus le Néo-canadien se sentira à l'aise dans la société canadienne-française. Certes, l'esprit de famille ne disparaîtra pas, mais prendra des formes nouvelles; le point de ralliement ne sera plus tant l'origine, l'histoire commune, mais la foi religieuse, l'idéologie. Aussi, l'intellectuel néo-canadien sera accepté comme membre de la famille, fera son entrée dans la cellule sociale par le truchement de la foi et de l'idéologie, ou tout simplement grâce à des affinités de pensée.

Si, à première vue, la société canadienne-française semble fermée, dans le cas des intellectuels elle est en vérité plus ouverte que la société canadienne-anglaise, et offre au Néo-canadien de grandes et de véritables possibilités d'intégration.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

L'intégration des groupes ethniques à l'une ou l'autre des deux cultures, à l'une ou l'autre des deux langues au Canada dépend non seulement des rapports que les deux groupes majoritaires entretiennent avec les minorités ethniques, mais également des rapports qu'ils entretiennent entre eux. Dans une telle perspective, la question revêt un aspect éminemment politique. Durant deux siècles, l'équilibre entre les Canadiens anglais et les Canadiens français s'établissait entre une majorité et une minorité. Minorité qui luttait pour survivre et pour le maintien de ses positions, et majorité qui perdait graduellement l'espoir de l'assimiler.

Depuis la fin de la guerre, cet équilibre est rompu. Les Canadiens français ne se contentent plus du statut de minorité.

Le renforcement du groupe canadien-français s'accompagne d'une plus grande incertitude quant à son avenir. Il ne suffit plus de résister aux Canadiens anglais. Il faut apprendre et trouver le moyen d'occuper sa place dans le continent nord-américain et dans le monde.

Cette modification du destin du Canada français coïncide avec l'affaiblissement du Canada anglais. Affaiblissement qui rend l'intégration des immigrants au Canada anglais encore plus problématique et plus difficile qu'auparavant. On fait appel aux immigrants non pas pour défricher un territoire inexploré, ni pour construire des routes et des voies ferrées qui relient les différentes régions du pays entre elles, mais pour développer l'industrie. Par conséquent, les nouveaux venus ne vivent plus dans des villages éloignés, mais dans les centres urbains, entourés de Canadiens anglais. Ceux-ci sont réfractaires à les admettre dans leur société et à les intégrer au sein de leur famille. Ils sont eux-mêmes trop incertains de l'avenir de leur culture pour les intégrer culturellement. Ils répugnent à partager avec eux le pouvoir. Ainsi, les Néo-canadiens sont acculés à rester à l'écart, obligés de constituer une troisième force,

Mais voilà que la structure politique du Canada se trouve elle-même en question. Les immigrants qui se transforment, après leur

établissement au pays, en groupes ethniques, ont le choix entre l'évanouissement dans une masse anonyme et la transformation du rôle des groupes et organisations ethniques.

Ils ne sont plus l'appendice, les serviles alliés des Canadiens anglais. Ils ne sont pas des satellites qui tournent autour du groupe majoritaire qui détient le pouvoir et la puissance. De plus en plus, ils se voient dans le rôle d'arbitre entre les Canadiens anglais et les Canadiens français. Dotés d'une force, et sur le plan électoral, dans un système de pluralisme structurel, la force numérique est souveraine, ils veulent en retirer les bénéfices. Mais ni l'un ni l'autre des deux groupes majoritaires ne semblent préparés à leur payer le prix de leur arbitrage.

On leur a toujours dit que les Canadiens français constituaient une minorité. Ils se disent que si ce groupe obtenait de nouveaux droits, pourquoi pas les autres groupes ? S'il n'existe plus au Canada de majorité et de minorité, si le pays est composé d'un ensemble de minorités, pourquoi en privilégier certaines ? Le Canada ne devrait pas être un pays où seules les cultures des deux groupes fondateurs soient reconnues, où il y ait deux classes de citoyens, mais une fédération de groupes qui traite ces citoyens, nouveaux ou anciens, sur un pied d'égalité. Le Canada serait une mosaïque, une société pluraliste.

La culture n'est cependant pas une entité isolée qui se développe en-dehors des contingences économiques et sociales. Pour l'individu, elle sert d'identité. Dans un pays comme le Canada où la distribution de la puissance et de la richesse est en état de modification, elle peut servir de tremplin pour masquer et couvrir des revendications d'un autre ordre. Ainsi, les Canadiens français réclament leur part de la richesse économique et du pouvoir politique. Ils veulent également sauvegarder leur identité culturelle. La revendication d'avantages et de droits politiques et économiques s'entremêle avec la lutte pour la sauvegarde de l'identité culturelle. Il n'y a pas là un travestissement de l'intérêt économique sous la défroque culturelle mais une reconnaissance de la réalité qui ne trace pas de frontières entre les deux ordres.

Cependant si, pour obtenir des droits politiques et économiques, les Canadiens français sont obligés de passer par l'identification culturelle, les autres groupes ethniques ne sont-ils pas acculés au même processus ?

Citons un exemple : le conseil d'administration du Canadien national. Les Canadiens français se sont mis en colère, et à juste

titre, quand Gordon a prétendu qu'il ne trouvait pas de Canadiens français qui avaient la compétence de remplir la fonction de membres du Conseil qu'il préside. On sait que trop souvent, la compétence est l'excuse que les majorités utilisent pour tenir les minorités à l'écart. Dans ce cas, les Canadiens français ont pu exercer une pression politique telle que Gordon fut forcé de céder et, peu de temps après, un Canadien français fut admis dans l'aréopage anglo-saxon. On en arrive au Canada à faire au principe de la compétence l'anicroche qu'exige la réalité politique. Et on dit : à compétence égale, on ne choisira plus deux Canadiens anglais, mais un Canadien anglais et un Canadien français. Et où place-t-on alors le Néo-canadien ? Sera-t-il exclu de ce partage du pouvoir ? Une fois la structure de compartimentation installée, on finira par admettre la présence du Néo-canadien. On ne dira plus à compétence égale : deux Canadiens anglais et un Canadien français au lieu de trois Canadiens anglais, mais un Canadien anglais, un Canadien français et un Néo-canadien. Ce ne sera pas un système original ni même inusité. Il existe ouvertement au Liban, en Hollande et, d'une manière implicite, aux Etats-Unis.

Dans la mesure où ils se sentiront assez forts pour le faire, les groupes ethniques minoritaires réclameront que soit reconnu le caractère pluraliste du Canada, que soit admise la mosaïque. Certes, les deux groupes, s'ils unifiaient leurs forces, pourraient facilement réduire au silence ces voix. Les Conservateurs furent tentés de passer outre aux revendications canadiennes-françaises par une alliance entre les Anglo-canadiens et les Néo-canadiens. Mais les exemples abondent dans le monde de politiques basées sur la frustration d'une partie de la population, de ses droits et qui condamnent le pays à l'instabilité. Il serait malheureux et de courte vue si, dans la refonte de la structure du pays, dans le réaménagement des rapports de force et de puissance entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, on ne songe pas à instituer un mécanisme qui permettrait aux autres groupes ethniques de participer à l'administration du pays et de prendre part au pouvoir réel.

Si l'on entend compartimenter le Canada en minorités, il faut que les différents groupes ethniques soient avertis du partage du pouvoir. On éviterait ainsi la frustration et l'incertitude qui feraient des groupes ethniques un élément instable.

A mon avis, une telle solution — extrême — serait néfaste. Les groupes ethniques ne sont pas suffisamment ancrés dans des traditions adaptées à la vie canadienne et ne sont pas unanimes dans leur

volonté de perpétuer le pluralisme structurel. Ils ne sont pas non plus suffisamment forts pour prendre part au pouvoir autrement que d'une manière symbolique. D'autant plus que le système de compartimentation présente des désavantages manifestes. Il s'est dégradé en guerre civile au Liban et il risque d'installer la médiocrité dans la fonction publique en Hollande. Aux Etats-Unis, la richesse et la puissance du pays absorbent le choc des aspects négatifs du système mais dans une certaine mesure seulement puisque la révolte des Noirs remet toute la structure du pays en question.

Précisons ici que l'existence des groupes au sein d'un même pays n'affaiblit pas ce pays à condition que chacun des groupes occupe la place qui lui revient.

On ferait fausse route au Canada si, en se basant uniquement sur des données historiques, on privilégiait les deux groupes fondateurs. Faut-il rappeler que la domination des Canadiens anglais est basée elle aussi sur une donnée historique : la victoire des armées britanniques sur les Plaines d'Abraham ? Il n'existe que quelques attardés pour vouloir justifier en l'invoquant, aujourd'hui, la domination des Anglo-canadiens. Certes on peut se référer à l'histoire pour expliquer un comportement et non pour justifier une domination que le rapport des forces en présence ne justifie pas.

Les droits des deux langues : l'anglais et le français ne sont pas des droits historiques mais des droits actuels. L'étape préalable à toute refonte du Canada est la reconnaissance de l'égalité du français. Et ceci non pas en raison du rôle historique joué par les Canadiens français mais parce que le tiers des Canadiens s'expriment dans cette langue et parce que cette partie de la population a des racines puissantes dans le sol du pays, que sa culture a été reconstituée ici, qu'elle est devenue l'une des composantes du pays. Toute division culturelle et linguistique du pays faite sur une base d'ethnicité condamnerait le Canada à l'éparpillement et à l'affaiblissement. Ce pays est déjà trop tiraillé par le régionalisme pour consacrer et multiplier les tiraillements ethniques.

Par ailleurs, toute tentative d'assimilation forcée serait un déni de la liberté individuelle et de la justice. L'étouffement des cultures si minoritaires soient-elles représenterait un appauvrissement. Le dilemme est de trouver le moyen terme, le compromis qui permettrait au Canada de sauvegarder son unité en reconnaissant les droits culturels de tous ses citoyens.

Une politique fonctionnelle, basée sur le respect pragmatique des libertés individuelles et de l'égalité devant la loi, ne serait qu'une solution partielle. En effet, la liberté de l'expression culturelle et l'aspiration de prendre part au pouvoir sont des dimensions de la liberté individuelle.

Il n'existe pas de solution magique mais un ensemble de compromis. Il existe aussi des préalables à tous les compromis. Le premier serait la reconnaissance de l'égalité du français. Le deuxième serait la dissociation des deux langues de leur appartenance exclusive à des groupes ethniques qui s'en servent comme véhicules. Pour l'anglais, ce serait la reconnaissance d'un fait. Pour le français, ça me semble l'une des conditions de l'épanouissement des Canadiens français et de l'intégration des Néo-canadiens à leur groupe.

Il ne s'agirait pas, dans un élan de missionarisme, d'étendre les bienfaits de la culture française à tous ceux qui seraient autrement la proie du matérialisme et du barbarisme culturel des Anglo-saxons. Il s'agirait plutôt, pour les Canadiens français, de redécouvrir eux-mêmes l'universalisme de leur langue et de leur culture, de les utiliser comme instrument de dialogue avec le monde, de communauté avec les autres plutôt que comme armure pour se protéger contre les assauts de l'extérieur. Le Canadien français ne serait plus le minoritaire qui se défend mais l'un des membres d'une grande famille qui possède des ramifications en Europe et en Afrique.

Une telle attitude positive, optimiste, une telle ouverture au monde et à l'avenir mettraient fin à la mentalité minoritaire et, par conséquent, à l'attitude négative envers l'immigrant. Les Canadiens français pourraient ainsi intégrer d'une façon nouvelle les immigrants.

Ce n'est pas là une vue de l'esprit ou une vision idéalisée de la réalité. Les bons augures sont là bien que des vents contraires soufflent. A une volonté d'affirmation, à une ouverture s'opposent la crainte, le recul, la recherche d'un refuge ethnique réaménagé. Que ce soit par la valorisation superficielle du jocal, par la réticence devant la réforme de l'enseignement, voire par une certaine forme de séparatisme dogmatique et conservateur.

Si le pouvoir s'exprimait indifféremment en anglais ou en français, l'ouverture de la société canadienne-française s'accentuerait. Si le Canadien français n'était plus forcé de défendre des droits de minoritaire, s'il était assuré de la place qu'il occupe au Canada, il n'aurait plus de réticence envers l'immigrant. Celui-ci pourrait renforcer les positions du français et ne constituerait donc plus une menace à la collectivité canadienne-française.

L'œcuménisme, et l'exemple vient du Saint-Siège, facilitera le dialogue du Canadien français avec le monde.

La revalorisation de la culture française au Canada rendrait très désirable au Néo-canadien son appartenance au groupe francophone. Le Néo-canadien sait que rien ne l'empêche, dans certaines circonstances et une fois certains obstacles levés, de faire partie de la famille canadienne-française. Il sait qu'il pourra ainsi partager le pouvoir et la richesse si pouvoir et richesse à partager il y a. Le Néo-canadien serait attiré par le groupe canadien-français s'il y va de son intérêt.

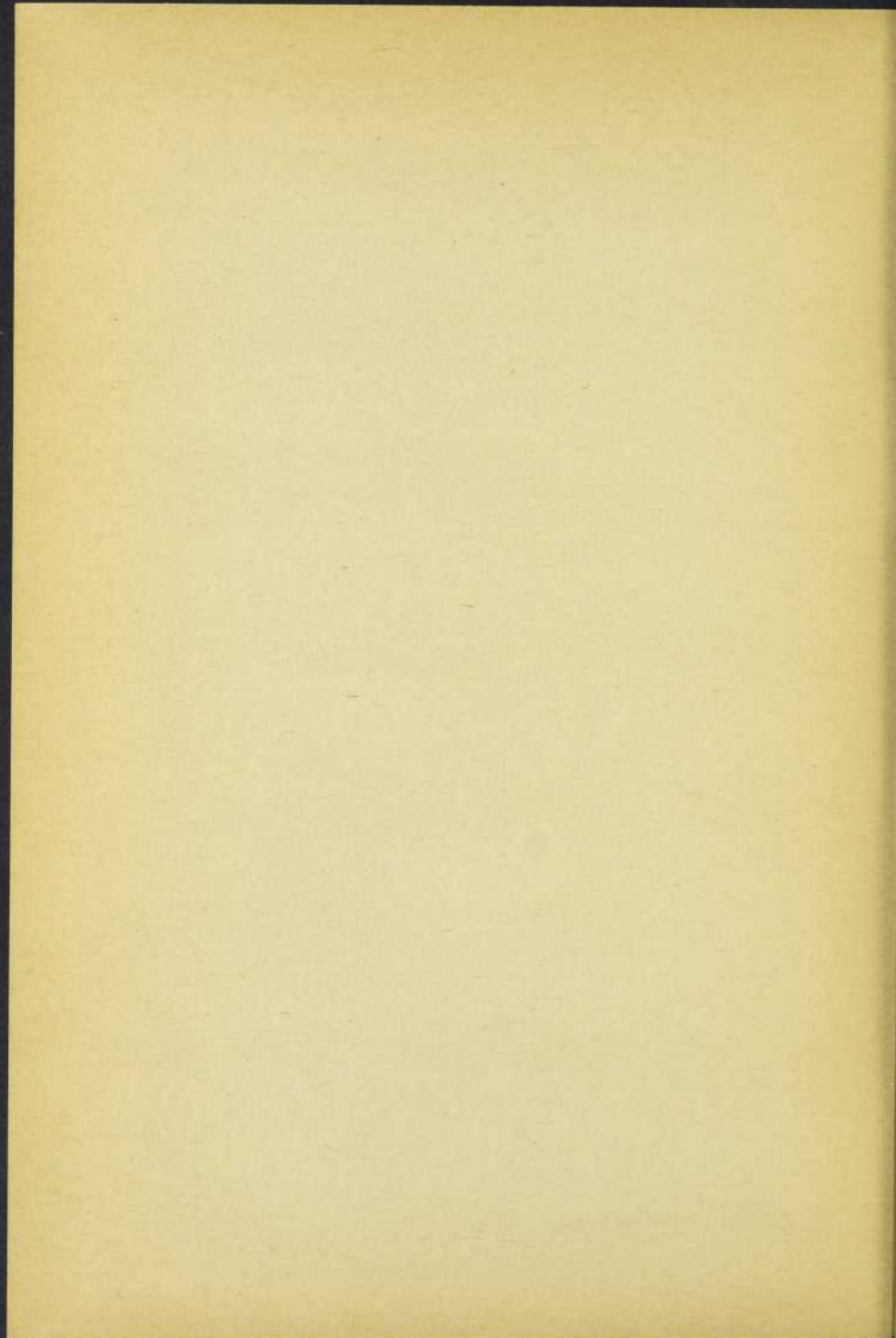
Une politique adéquate d'immigration qui tiendrait compte des besoins réels de main-d'oeuvre dans la province, éliminerait le ressentiment dont tous les immigrants sont victimes quand les chômeurs voient de nouveaux contingents d'étrangers débarquer. Il faut rassurer les ouvriers canadiens et leur démontrer, non seulement par des discours, mais par des mesures appropriées, que les ouvriers étrangers ne leur enlèvent pas leurs emplois. Il ne s'agit pas là d'un simple préjugé. Certains employeurs utilisent les ouvriers étrangers comme un instrument pour maintenir les salaires au même niveau.

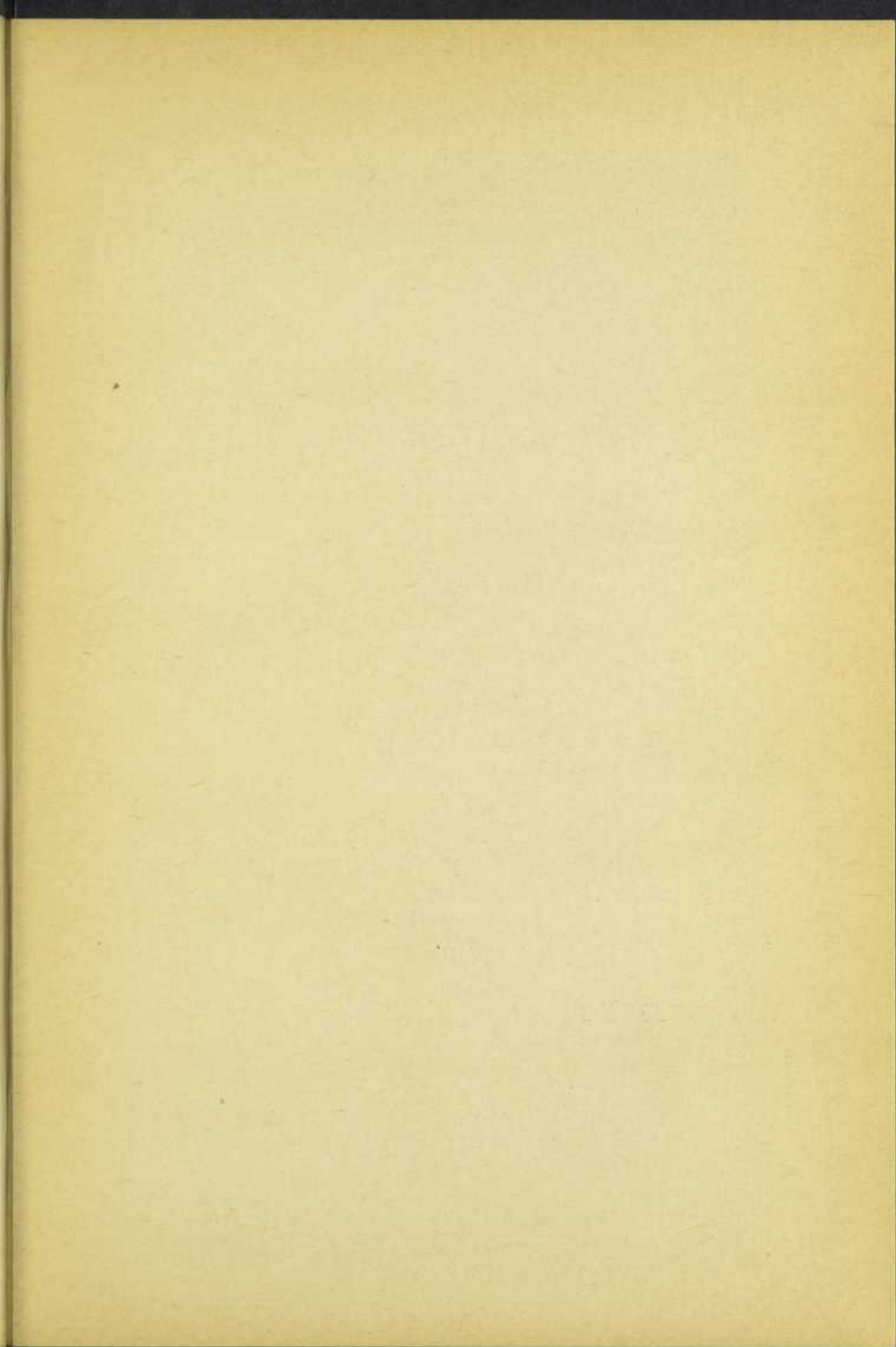
L'attitude du Néo-canadien envers le Canadien français dépendra en grande partie de l'opinion que celui-ci porte sur la place qu'il occupe dans le pays. Si on fuit le minoritaire qui a peur, on tente de s'associer au majoritaire sûr du présent et de l'avenir. La culture française apparaît alors aux yeux du Néo-canadien non seulement comme un moyen de se lier d'amitié avec les Canadiens français mais aussi comme un instrument d'avancement économique et social.

L'intégration des Néo-canadiens au groupe canadien-français, ne devrait pas se faire aux dépens de leurs propres traditions. Toute intégration atteinte par mutilation est plus apparente que réelle. L'intégration se fait dans l'harmonie et la liberté quand l'immigrant ne vient pas les mains vides mais avec armes et bagages. Il établit ainsi l'équilibre nécessaire à tout rapport durable et efficace.

Quel rapport établir entre la culture française et les différentes cultures des groupes ethniques? Au départ, ce sera un rapport d'échange et l'on conservera d'un côté comme de l'autre l'autonomie. Cette autonomie sera de plus en plus partielle. Le Néo-canadien qui aura éprouvé le besoin de connaître le français dans son métier ou dans sa vie professionnelle, s'apercevra aussi que les manifestations culturelles de son groupe ethnique ne peuvent avoir l'ampleur, la diversité et, par conséquent, l'intérêt des manifestations francophones. Il partagera alors son attention entre les deux cultures.

Bientôt il se rendra compte que la langue française pourra lui servir de véhicule pour l'expression de sa propre culture telle qu'adaptée au Canada. Et c'est aux Canadiens français qu'il incombera alors de démontrer au Néo-canadien que son utilisation du français peut lui servir aussi de pont qui le relierait aux Canadiens français. En exprimant sa culture dans leur langue il se fera connaître d'eux et leur fera connaître son apport et l'enrichissement qu'il représente. Il leur découvrira son véritable visage et la base de l'intégration sera établie sur l'échange. Comme la langue anglaise sert de véhicule aux Juifs et aux Italiens des Etats-Unis pour exprimer leur propre culture, le français pourrait devenir un instrument aussi efficace au Canada. Il faudra, par conséquent, multiplier les rencontres et encourager les Néo-canadiens à faire usage du français pour l'expression de leur culture. Les Canadiens français auront alors, par des preuves concrètes, la certitude que ces cultures étrangères n'appartiennent pas seulement à des groupes d'immigrants mais à toute la communauté francophone et que la langue et la culture françaises, dont ils sont les héritiers et les dépositaires, peuvent emprunter une variété de voix et se révéler sous de multiples facettes.





LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

ont publié:

DES NOUVELLES ET DES RÉCITS DE :

André LANGEVIN — Hubert AQUIN — Roger FOURNIER —
Jean SIMARD — Jean-Louis GAGNON — Roland LORRAIN —
Réal BENOÎT — Patrick STRARAM — Jean-Louis ROUX — Eloi
DE GRANDMONT — Gilles DELAUNIÈRE — Andrée THI-
BAULT — Gérard BESSETTE — Charles SOUCY — Françoise
CHOLETTE-PÉRUSSE — Alice POZNANSKA — Minou PE-
TROWSKI — Guy DÉSILETS — Thérèse THIBOUTOT — Pierre
DE LIGNY BOUDREAU — Marie-Claire BLAIS — François
BARCELO — Jacques FONTAINE — Andrée MAILLET — Jean-
Marie COURTOIS — André BELLEAU — Jacques MARTEAUX
— Naïm KATTAN — Gérald GODIN — Paul CHAMBERLAND
— Rossel VIEN — Lise BOURGET.

DES POÈMES DE :

Roland GIGUÈRE — Alfred DESROCHERS — Jacques GOD-
BOUT — Marie-Claire BLAIS — Hélène-J. GAGNON — Robert
ÉLIE — Alice LEMIEUX — Suzanne PARADIS — Pierre TROT-
TIER — Monique BOSCO — Fernand OUELLETTE — Eloi DE
GRANDMONT — Jean MARCEL — Jean-Pierre LEFEBVRE —
André MAJOR — Alain HORIC — Alain PONTAUT.

DES ÉTUDES LITTÉRAIRES DE :

SAINT-DENYS-GARNEAU — Jean LE MOYNE — Marcel RAYMOND — Paul TOUPIN — Gilles MARCOTTE — Anne HÉBERT et Frank SCOTT — Eva KUSHNER — Paul BEAULIEU — André BROCHU.

DES ESSAIS DE :

Maurice TREMBLAY — Guy FRÉGAULT — Marcel RIOUX — Pierre CHARBONNEAU — Roger DUHAMEL — Michel BRUNET — Pierre VADEBONCOEUR — Hélène-J. GAGNON — Naïm KATTAN — Léon DION — Adèle LAUZON — Gérard BERGERON — Jean-Louis BAUDOIN — Ernest GAGNON — Pierre DE GRANDPRÉ.

DES TEXTES ANCIENS :

Textes sur la liberté, par Olivar ASSELIN — Souvenirs de prison, par Jules FOURNIER — Mémoires de Pierre de Sales LATERRIÈRE — Journal de Prison, par Louis RIEL — Lettres à l'abbé Casgrain, par Octave CRÉMAZIE — Correspondance, par Sara RIEL.

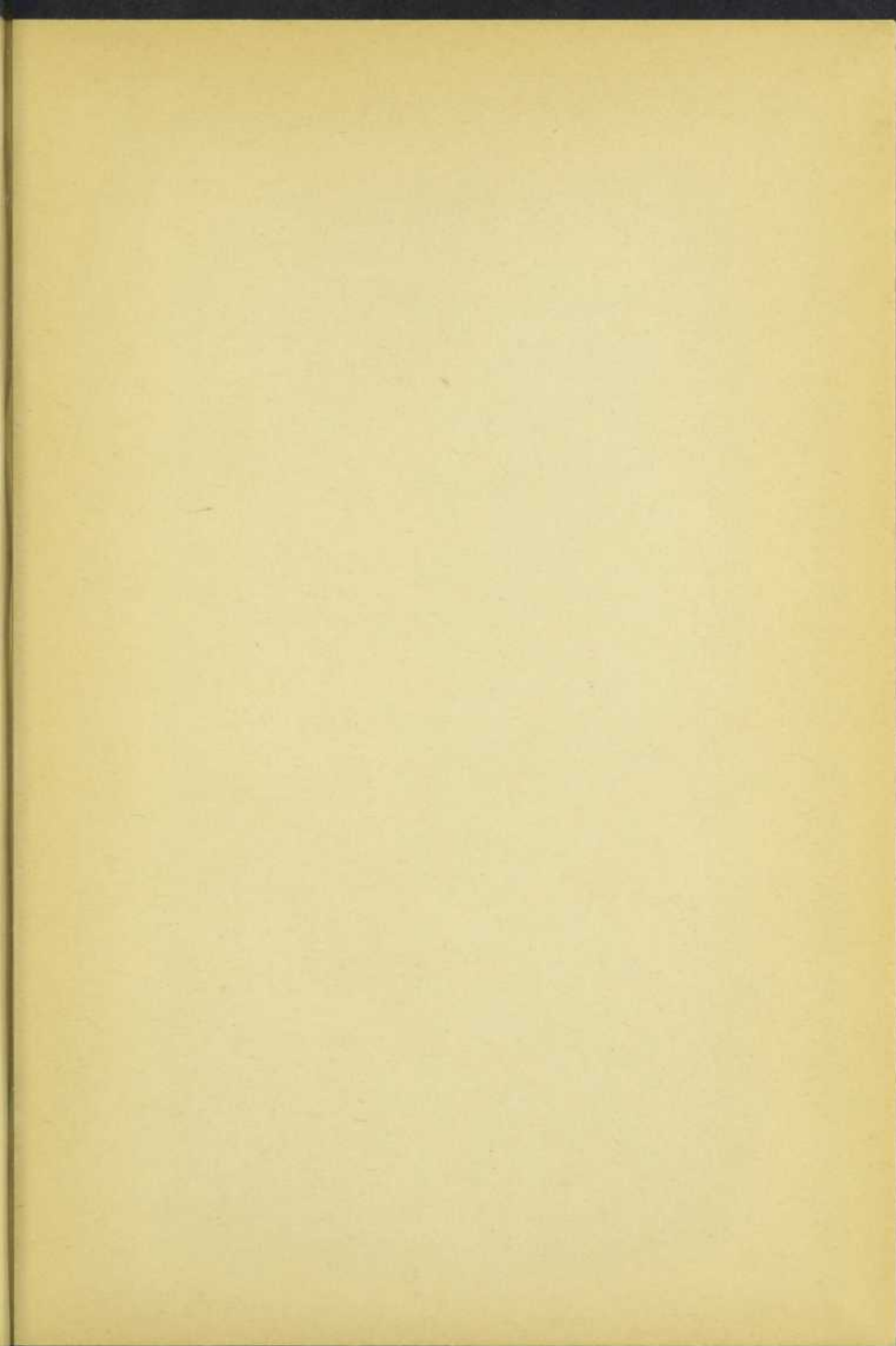


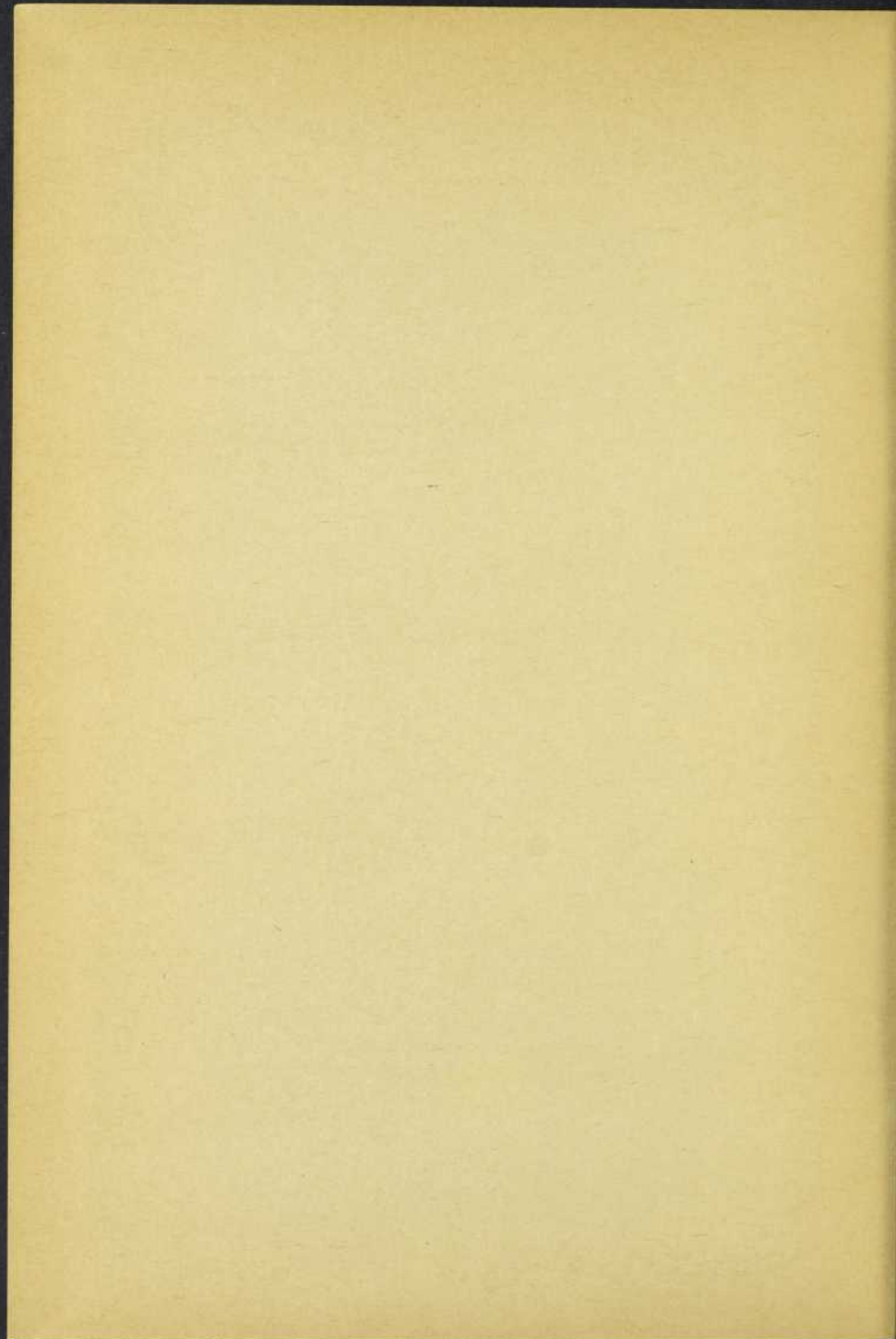


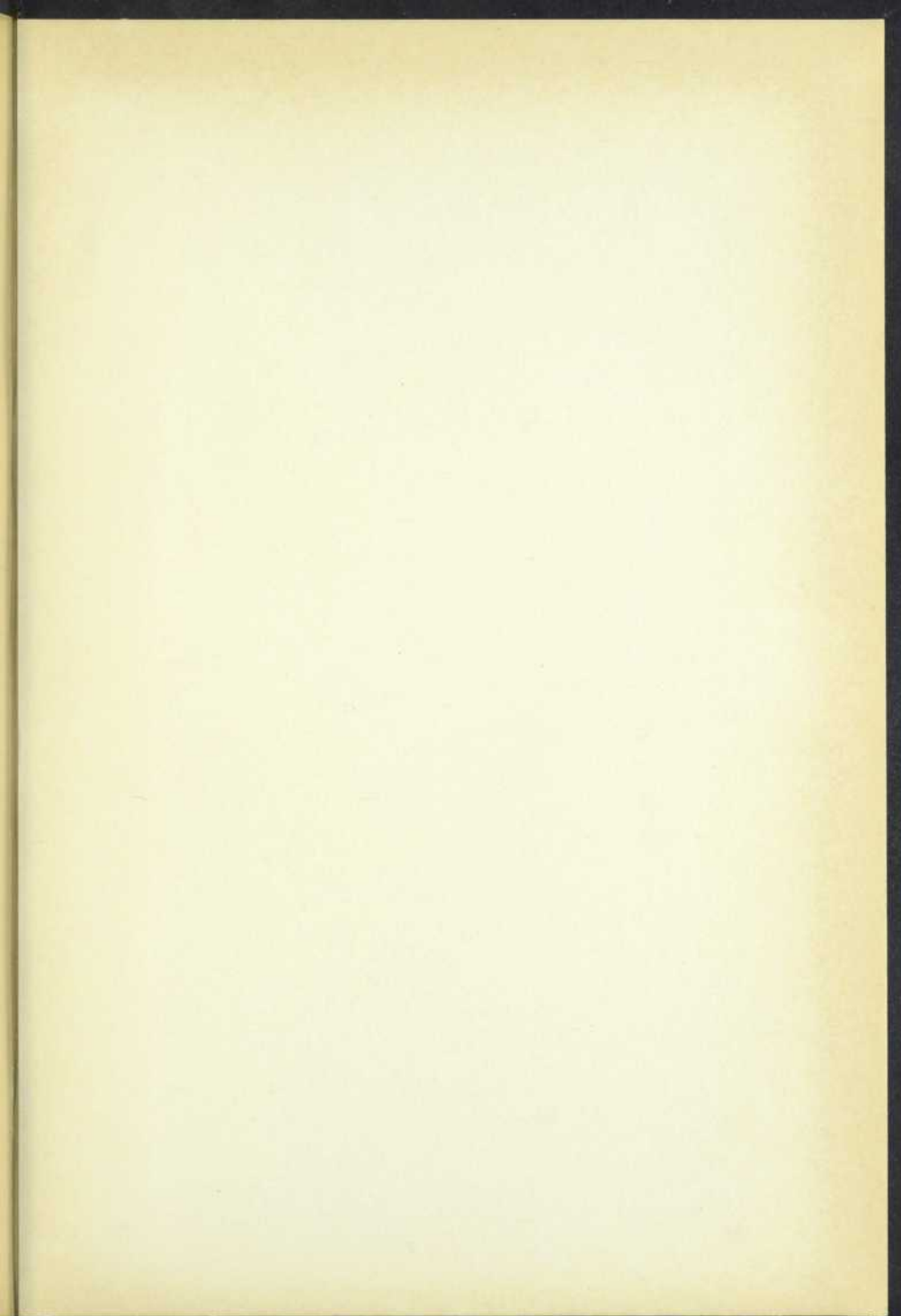
ACHEVÉ
D'IMPRIMER
CE SEPTIÈME
JOUR
DE FÉVRIER
MIL NEUF CENT
SOIXANTE-NEUF
SUR LES PRESSES
DES
ATELIERS JACQUES GAUDET LIMITÉE
À SAINT-HYACINTHE

IMPRIMÉ
AU
CANADA

PRINTED
IN
CANADA



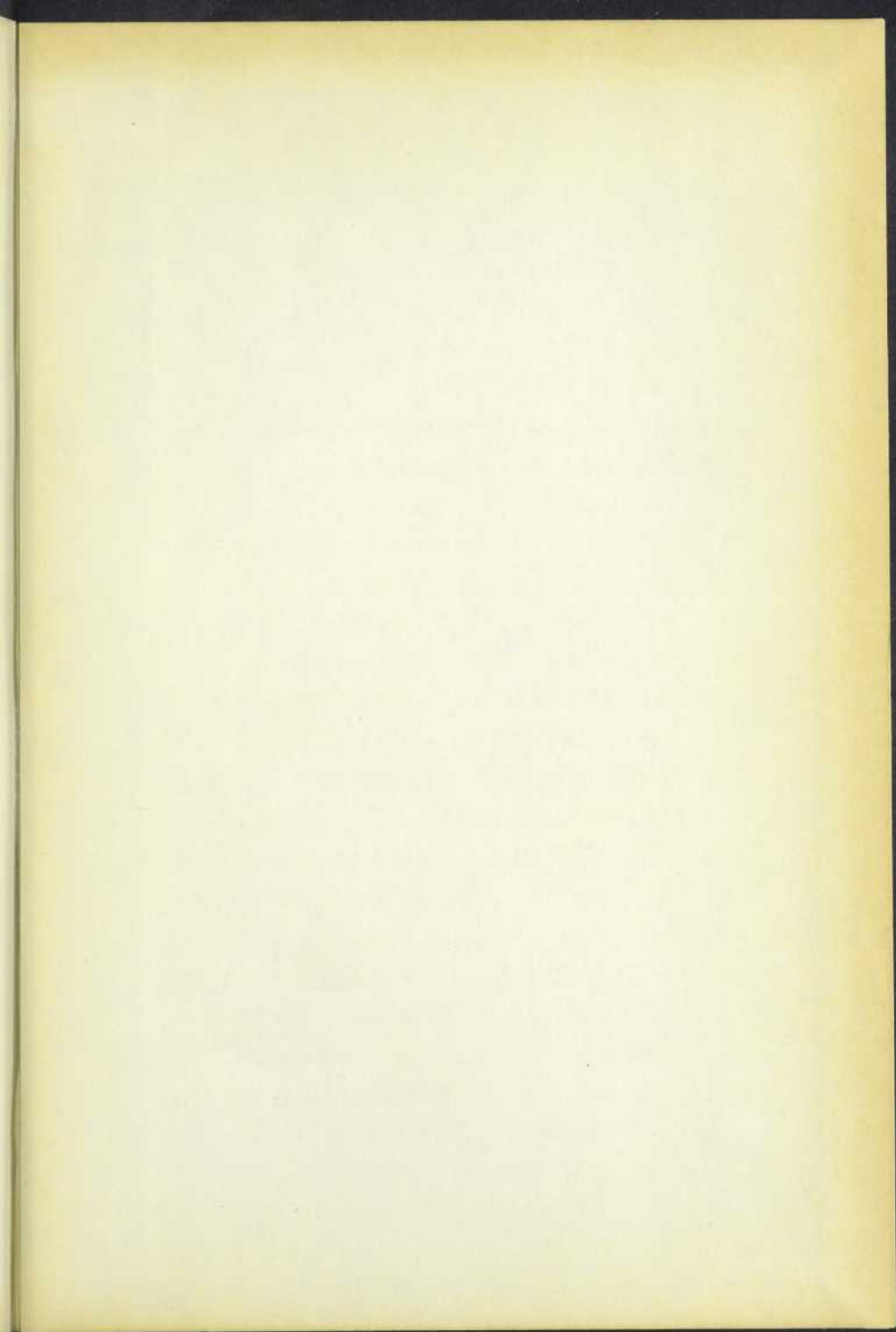




LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

ont publié 26 pièces de théâtre

- MARCEL DUBÉ — Zone
MARCEL DUBÉ — Florence
MARCEL DUBÉ — Octobre
MARCEL DUBÉ — Virginie
ANNE HÉBERT — La Mercière assassinée
ANNE HÉBERT — Le Temps sauvage
ROBERT ÉLIE — L'Étrangère
ROBERT ÉLIE — Le Silence de la ville
ROBERT ÉLIE — La Place publique
YVES THÉRIAULT — Le Samaritain
ANDRÉ LAURENDEAU — La Vertu des chattes
ANDRÉ LAURENDEAU — Deux femmes terribles
ANDRÉ LAURENDEAU — Marie-Emma
FRANÇOIS MOREAU — Les Taupes
GUILBAULT-GAUVREAU — Le Coureur de marathon
EUGÈNE CLOUTIER — Le Dernier Beatnik
GILLES DEROME — Qui est Dupressin ?
CLAIRE TOURIGNY — La Crue
MARC LESCARBOT — Les Muses de la Nouvelle-France
ANDRÉE THIBAUT — Elisabeth
ANDRÉE MAILLET — Le Meurtre d'Igouille
ANDRÉE MAILLET — La Montréalaise
JACQUES FERRON — La Sortie
ALEC PELLETIER — Le Festin des morts
JACQUES LANGUIRAND — Les Cloisons
MICHEL GRECO — Les Pigeons d'Arlequin



LES ATELIERS DE RELIURE
MARCEL BEAUDOIN INC.

